A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

+ *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.

+ *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.

+ *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.

+ *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter `http://books.google.com` durchsuchen.

Digitized by Google

Class *Book*

University of Chicago Library

BERLIN COLLECTION

GIVEN BY

MARTIN A. RYERSON

H. H. KOHLSAAT
BYRON L. SMITH
CHAS. L. HUTCHINSON
C. R. CRANE
H. A. RUST
CYRUS H. MCCORMICK
A. A. SPRAGUE
C. J. SINGER

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Die Geschichtschreiber

der

deutschen Vorzeit

in deutscher Bearbeitung

unter dem Schutze

Sr. Majestät des Königs Friedrich Wilhelm IV.
von Preußen

herausgegeben von

G. H. Pertz, J. Grimm, K. Lachmann, L. Ranke,
K. Ritter.
Mitgliedern der Königlichen Akademie der Wissenschaften.

XII. Jahrhundert. 7. Band.

Helmolds Chronik der Slaven.

Berlin.
Wilhelm Besser's Verlagsbuchhandlung.
(Franz Duncker.)
1852.

Digitized by Google

Helmoldus presbyter bozoviensis
" Helmolds

Chronik der Slaven.

Nach der Ausgabe der Monumenta Germaniae

übersetzt vom

Dr. J. C. M. Laurent.

Mit einem Vorwort von J. M. Lappenberg.

Berlin.
Wilhelm Besser's Verlagsbuchhandlung.
(Franz Duncker.)
1852.

Digitized by Google

DD145
.H47

Digitized by Google

1363906

Vorwort.

Wenn in der älteren Geschichte eines Landes diejenige seiner Marken von besonderem Interesse zu sein pflegt, so gilt dieses vorzüglich von den slavischen Ländern, welche die deutschen Stämme im Osten begrenzten. Und unter diesen dürfte kaum ein anderes so anziehend erscheinen, wie das kleine Wagrien, die slavische Hälfte Holsteins, als dasjenige Land, welches, nachdem die karolingischen, durch die Othonen besser begründeten und verstärkten, Anlagen an der Nordostgrenze des Reiches untergegangen waren, mittelst frommer und hochbegabter Priester durch das Christenthum für immer das Heidenthum erstickte, und das Deutschthum im strahlenden Glanze der siegreichen Waffen des Löwenherzoges für alle Zeiten an die Ostsee brachte. Vicelin und seine Schüler, der große Guelfe und seine Ritter haben das Deutschthum in einer kräftigen und anhaltigen Weise gefördert, welche ohne Vorbild und ohne Nachfolge in der Geschichte dasteht. Nie ist durch einen Zauberschlag eine Handelsstadt so rasch geschaffen, wie Lübeck, eine Stadt, von welcher Heinrich der Löwe weder bei seinem Aufenthalte in England, noch in Italien ahnen konnte, daß sie, bald das Haupt der mit ihr gleichzeitig begründeten hanseatischen Factoreien, bis zur Entdeckung einer damals kaum geahnten neuen Welt, an der Ostsee eine viel größere Rolle spielen würde, als London an der Nordsee, und eine nicht geringere, als die Lagunenstadt, die stolze Herrin am Mittelmeere.

Digitized by Google

Der Stiftung des Bisthumes Lübeck und der in ihrer Bedeutung für den ganzen Norden so sehr wichtigen Gründung der baltischen Weltstadt hat ihr Preis und ihre Ehre in der Geschichte nicht entzogen werden sollen: es ist ihr vielmehr unter allen ähnlichen Erscheinungen jener Jahrhunderte das schönste und würdigste Bild beschieden, glaubwürdig, von einem übersichtlichen Standpunkte, voll anziehender Einzelheiten, in lebendiger Darstellung und in einer so guten lateinischen Sprache, daß sie uns doppelt bedauern läßt, daß der begabte Verfasser nicht in der herrlichen Muttersprache schrieb, welche damals wohl der Dichtung, nicht aber der vaterländischen Geschichte diente.

Wir verdanken dieses Werk dem Helmold, welcher zu der Zeit, als er das erste, allein vollendete Buch den Domherren zu Lübeck widmete, Pfarrer zu Bosow war, einem Kirchdorfe am Plöner See, wo eine der ältesten Kirchen in Wagrien in diesen Tagen die siebenhundertjährige Feier der Einführung des Christenthumes unter den Slaven beging. Er nennt in jener Widmung den im Jahre 1164 verstorbenen ersten Lübecker Bischof Gerold seinen Lehrer, welcher ihn auch zur Abfassung dieses beim Jahr 1170 schließenden Buches bewog. Gerold war Capellan des Herzoges Heinrich des Löwen gewesen, Domherr und Lehrer der Schule zu Braunschweig (Buch I. Cap. 79). Wir haben den Geburtsort seines Schülers daher wohl in dieser Stadt oder deren Nachbarschaft zu suchen, so daß er also zu den vielen Geistlichen gehörte, welche aus den Umgebungen Herzog Heinrich des Löwen hervorgingen, um seinen Waffenruhm durch dessen Benutzung für die Verbreitung der christlichen Religion und deutscher Sitte zu verherrlichen und zu weihen. Doch war Helmold bereits früher in Holstein, wie nicht nur die Genauigkeit seiner Angaben vermuthen läßt,

Digitized by Google

sondern auch die ausdrückliche Erwähnung seiner Gegenwart in dem kürzlich noch zu Cuzelina oder Hoyerstorf befindlichen, später nach Segeberg verlegten Kloster, unter dem Propste Ludolf, bald nach dem am 12. Dezember 1154 erfolgten Tode Vicelins erweiset (Buch I. Cap. 78). Wahrscheinlich war er, wie auch ein jüngerer Zeitgenosse zu bestätigen scheint, früher unter Vicelin in dessen Kloster zu Faldera (Neumünster), wenn gleich keine Belege dafür anzuführen sind, daß er bereits mit jenem Apostel der Slaven im Jahre 1126 nach Holstein gekommen ist. Wohl aber gedenkt er selbst seiner längeren Bekanntschaft mit demselben (Buch I. Cap. 42). Bald darauf finden wir den landes- und geschichtskundigen Helmold in der Umgebung des neuerwählten Bischofes von Aldenburg Gerold. Diesen begleitete er 1155 auf seiner Reise zu dem angesehenen Fürsten Pribislaw zu Aldenburg (Buch I. Cap. 82). Aus einigen Einzelnheiten seiner Erzählung könnte es scheinen, daß er Gerold auch auf seinen Reisen zum Erzbischofe Hartwig und zu dem Herzoge Heinrich dem Löwen über die Alpen und nach Rom begleitet habe, doch nach anderen ist es glaublicher, daß der Bischof allein reiste, aber die lebendige Erzählung der Vorfälle seiner Reise aus dessen eigenem Munde entlehnt ist.

Nach einigen Jahren ward Helmold vom Bischofe Gerold der Pfarre in Bosow vorgesetzt, welche Kirche der von Vicelin zuerst (1154) eingesetzte Priester Bruno verlassen hatte, um nach dem holsteinischen Faldera zu gehn, den aber Gerold wieder für die slavische Pfarrkirche zu Aldenburg gewonnen hatte. (S. Buch I. Cap. 75). Hier erkrankte und starb sein Freund Bischof Gerold am 13. August 1163, bald nach Verlegung des bischöflichen Sitzes von Aldenburg nach Lübeck. In dieser Stellung widmete er das erste Buch seines trefflichen Geschichtswerkes den Domherren zu Lübeck, und verblieb ver-

Digitized by Google

muthlich in derselben, da sein Fortsetzer, der Abt Arnold von Lübeck, ihn noch Priester nennt, ohne von einer Versetzung zu berichten. Auch der Propst von Neumünster, Sydo, (1174—1201) nennt ihn nur Pfarrer von Bosow. Sein Name erscheint auch später in einer Urkunde des Bischofes Conrad I. von Lübeck vom J. 1170 Novbr. und einer andern seines Nachfolgers Heinrich I. vom J. 1177 Sept. 1. als derjenige eines Presbyters.

Aus dem letzten Capitel des ersten Buches erhellt, daß Helmold dasselbe nach dem dort berichteten Tode des Bischofes Gerold schrieb; aus der Weise, wie dessen Nachfolger, Bischof Conrad, zu Anfang des zweiten Buches getadelt wird, ersieht man, daß von den Fehlern eines Verstorbenen die Rede ist, und dieses Buch also jedenfalls erst nach dessen am 17. Juli 1172 erfolgten Tode geschrieben ist.

Das Werk des Helmold beschränkt sich, seinem ausgesprochenen Zwecke gemäß, im ersten Buche auf die Geschichte der Bekehrung der Slaven in der Hamburger Diöcese, zunächst auf diejenige in Wagrien oder im Bisthum Lübeck. In den wenigen Capiteln des zweiten Buches bietet dieses ihm geringen Stoff, und er spricht daher mehr von den Bisthümern Ratzeburg und Schwerin, so wie von den Begebenheiten Herzog Heinrichs des Löwen in andern Ländern. Leider sind die Nachrichten über das sächsische Holstein, über Hamburg und Ditmarschen nur in seltenen Fällen berücksichtigt. Aeltere Geschichtswerke kannte Helmold einige, von denen er das des Mag. Ekkiard anführt. Benutzt hatte er jedoch nur die Geschichte der Hammaburger Kirche des M. Adam von Bremen, aus welcher er die zahlreichen Stellen, welche die Slaven in dem erzbischöflich-hamburgischen Sprengel betreffen, wörtlich ausgezogen hat. Die Urkunden der Lübeker und der anderen

Digitized by Google

slavischen Bisthümer kannte er; ein Rescript des Bischofs Gerold in Betreff des Zehnten in Wagrien findet sich vollständig eingerückt. In den Nachrichten über die Jugend des Vicelin finden sich verschiedene Distichen, welche einem poetischen Versuche über das Leben dieses Apostels entlehnt zu sein scheinen. Der werthvollste Theil des Werkes besteht aber bei Helmold in den Mittheilungen über Selbsterlebtes und demjenigen, was er aus den Mittheilungen seiner Freunde niederschrieb Als solche sind erkennbar: Vicelin selbst, der Bischof Gerold, Thetmar, Propst Herman, Ludolf, Propst von Cuzelina, und andere Geistliche aus Neumünster, Bruno, sein Vorgänger zu Bosow. Diese genauen Berichterstatter scheinen uns von Helmold oft wörtlich und in fast dramatischer Weise eingeführt. Für die ältere Zeit hat Helmold manche historische Fehler, wo wir die Veranlassung nicht kennen. Zu den seltsamen Irrthümern gehört die fortgesetzte Verwechslung des Papstes Calixtus mit seinem Vorgänger Paschalis III., welche die große Unkunde der damaligen Zeitgenossen, selbst in den wichtigsten Begebenheiten der Kirche, recht anschaulich an das Licht stellt.

So zuverlässig Helmold aber fast in Allem erscheint, was er über seine Zeitgenossen und aus seiner Gegend berichtet, so angenehm ist auch seine ungezwungene Darstellung, sein lebhafter, mit vielen Gesprächen und Reden durchwebter Vortrag. Man könnte oft meinen, Gedichte in aufgelöster Form vor sich zu haben, wie z. B. von König Lothars Hoftage zu Segeberg (Buch I. Cap. 53), von der Ermordung des Grafen Gottfried (Buch I. Cap. 35). In dem gewandten lateinischen Ausdrucke sind, außer den biblischen, nur sehr wenige Reminiscenzen nachzuweisen, und wohl darf man es verwundernd rühmen, daß der Missionar bei den Slaven, welcher in keinerlei Verhältnissen scheint gelebt zu haben, welche seine Kenntniß der

Digitized by Google

lateinischen Sprache erfrischten, diese Richtigkeit des Ausdruckes in derselben behielt. Vielleicht könnte man in dieser Sprachfähigkeit einen Grund mehr finden anzunehmen, daß er als Begleiter des Bischofes Gerold die von ihm so anschaulich beschriebenen Gegenden Italiens und die dortigen Ereignisse selbst gesehen hat.

Der Uebersetzer hat sich vorzüglich bemühet, bei der größten Genauigkeit in allem was der geschichtlichen Darstellung und der Schilderung der Sitten und der Gegenden angehörte, zugleich den ungezwungenen, leichten Redefluß des Helmold wiederzugeben, ein Bestreben, welches um so mehr anzuerkennen scheint, da Helmold, obgleich von jeher von mittelalterlichen Chronisten so wie von neueren Geschichtsschreibern viel benutzt, doch bisher keinen Dollmetscher gefunden hatte, welcher sein Buch in die Sprache seiner eigenen Gedanken zurückzuführen versuchte. Der Uebersetzung ist der von mir seit längerer Zeit für die **Monumenta Germaniae historica** bearbeitete und erläuterte Text zum Grunde gelegt, dessen Abdruck bei dem Fortschritte jener das zwölfte Jahrhundert bald erreichenden Sammlung demnächst zu erwarten steht.

Hamburg, den 30. Juli 1852.

J. M. Lappenberg.

Digitized by Google

Helmolds Chronik der Slaven.

Digitized by Google

Digitized by Google

Den ehrwürdigen Herren und Vätern, den Domherren der heiligen Kirche zu Lubeke, erlegt Helmold, unwürdiger Diener der Kirche zu Buzu, den freiwilligen Zoll schuldigen Gehorsams.

Lange dachte ich darüber nach, was für ein Werk ich wohl unternehmen könnte, um meiner Mutter, der heiligen Kirche zu Lubeke, zum Danke für das mir verliehene Amt eine Ehrengabe darzubringen; allein mir kam nichts passender vor, als wenn ich zum Preise derselben die Bekehrung des Slavenvolkes beschriebe, und schilderte, durch welcher Könige und Priester eifrige Thätigkeit die christliche Lehre in diesen Gegenden Anfangs begründet und später neubelebt wurde. Zu diesem Streben fand ich mich angeregt durch den nachahmungswerthen Eifer sehr vieler Schriftsteller, welche, von großer Begierde zu schreiben getrieben, allen Störungen weltlicher Geschäfte entsagten, um in einsamer, beschaulicher Muße den Weg der Weisheit aufzusuchen, den sie dem funkelnden Golde und allen Kostbarkeiten vorzogen. Ja selbst auf die unsichtbaren göttlichen Dinge richteten sie den forschenden Blick und suchten den Geheimnissen, die uns verhüllt sind, nahe zu kommen. Sie unternahmen sogar in dieser Beziehung mehr, als ihnen ihre Kräfte gestatteten. Andere aber, deren Plane nicht so weit hinausgingen, hielten sich innerhalb der Gränzen ihrer Fähigkeiten; aber auch sie vergrößerten, ungeachtet ihrer Einfalt, den Schatz der in Schriften niedergelegten Geheimnisse; sie begannen mit der Schöpfung der Welt selbst, erzählten gar Vieles von

Digitized by Google

Königen und Propheten und den wechselnden Kriegesläuften und zollten dabei in ihren Schriften vor aller Welt stets der Tugend Lob, dem Laster Abscheu. Denn wenn in der düsteren Finsterniß dieser Welt das Licht der Schriften fehlt, so ist Alles in Nacht verhüllt. Scharfe Rüge also verdient die Verwöhnung der jetztlebenden, welche, obwohl sie dem Abgrunde der Gerichte Gottes, wie vordem, so auch jetzt, gar Vieles entströmen sehen, dennoch die Adern ihrer Beredtsamkeit verstopft und sich den schlüpfrigen Eitelkeiten dieser Welt zugewendet haben. Ich aber glaube dem Ruhme derer, die das Land der Slaven zu verschiedenen Zeiten durch ihre Waffen, ihr Wort, ja häufig auch mit Vergießung ihres eigenen Blutes erleuchtet haben, die Blätter dieses Werkes widmen zu müssen. Ihre Verdienste dürfen nicht mit Stillschweigen übergangen werden; denn sie haben nach der Zerstörung der Aldenburger Kirche die berühmte Stadt Lubeke auf eine solche Höhe, zu solchem Glanze erhoben, daß unter allen angesehensten Städten der Slaven sie das Haupt emporgehoben hat, sowohl wegen ihres weltlichen Reichthums, als wegen ihrer großen Glaubenstreue. Ferner habe ich mich entschlossen, mit Uebergehung anderer Dinge, welche zu unserer Zeit geschehen sind, dasjenige, was ich entweder aus den Erzählungen alter Leute vernommen, oder selbst als Augenzeuge erlebt habe, mit Gottes Hülfe getreulich zu beschreiben, natürlich um so ausführlicher, je reicheren Stoff die Größe der in unseren Tagen vorgefallenen Ereignisse liefert. Und nicht eigne Kühnheit treibt mich zu diesem Werke, sondern die Ueberredung von Seiten meines ehrwürdigen Lehrers, des Bischofs Gerold, welcher zuerst die Kirche zu Lubeke sowohl durch den Lehrstuhl, als durch den Clerus zur Auszeichnung brachte.

Digitized by Google

Erstes Buch.

1. Von der Unterscheidung der verschiedenen Slavenvölker.

Es ist, denke ich, der Mühe werth, am Eingange dieses Werkes etwas von den Ländern, dem Wesen und den Sitten der Slaven in einem geschichtlichen Ueberblicke vorauszuschicken, und zu schildern, in wie verschlungenen Gewinden des Irrwahns sie gefesselt waren, damit an der Schwere der Krankheit um so leichter die Wirksamkeit des göttlichen Heilmittels erkannt werde.

Die Völker der Slaven sind zahlreich. Sie wohnen am Ufer des baltischen Meeres. Ein Arm desselben dehnt sich vom westlichen Ocean gegen Morgen hin aus. Er wird der baltische Meerbusen genannt, weil er wie ein balteus, d. h. wie ein Gürtel, in einem langen Zuge durch die skythischen Gegenden nach Griechenland hin sich erstreckt.[1] Er heißt auch das barbarische Meer oder die skythische See nach den barbarischen Völkern, deren Ufer er bespült. Um dieses Meer herum wohnen viele Nationen; Dänen nämlich und Schweden, die wir Nordmannen nennen, haben sowohl das nördliche Ufer, als alle Inseln in demselben inne. Das südliche Ufer aber bewohnen die Völker der Slaven, von denen im Osten die ersten die Rucen [Russen] sind; dann kommen die Polanen [Polen], an welche im Norden die Pruzen

1) Besser leitet Paul Joseph Schafarik in seinen „Slawischen Alterthümern,“ übers. von Mosig von Aehrenfeld, herausg. von Heinr. Wuttke, Bd. 1. S. 452. das Wort baltisch von demalt preußischen báltas, bálta, weiß, ab, so daß es eigentlich weißes Meer heißt.

Digitized by Google

[Preußen] im Süden die Böhmen, und die Moraher [Mährer] oder Karinther [Kärnther] nebst den Soraben gränzen. Wenn man nun auch noch Ungarn zum Slavenlande rechnet, wie Einige wollen, weil es weder an Sitte, noch an Sprache davon sich unterscheidet, so umfaßt die slavische Sprache ein so weites Gebiet, daß es fast nicht abzuschätzen ist.

Alle diese Nationen, außer den Pruzen, sind mit dem Ehrennamen Christen geschmückt. Denn schon lange ist es her, daß Rußland zum Glauben gekommen ist. Rußland aber wird von den Dänen Ostrogard[1] genannt, weil es, im Osten liegend, an allem Guten Ueberfluß hat. Auch Chunigard heißt es, weil dort zuerst die Hunen gewohnt haben sollen. Die Hauptstadt von Rußland ist Chue [Kiew]. Welche Lehrer sie aber zum Glauben gebracht, habe ich durchaus nicht bestimmt erforschen können; nur so viel weiß ich, daß sie in allen ihren Gebräuchen mehr den Griechen, als den Lateinern nachzuahmen scheinen. Das ruthenische [russische] Meer führt nämlich vermittelst einer kurzen Fahrt nach Griechenland hinüber.

Die Pruzen haben noch nicht das Licht des Glaubens erblickt. Es sind sonst Menschen welche viele natürliche Vorzüge besitzen; sie sind sehr menschenfreundlich gegen Nothleidende; sie fahren denen, welche von Seeräubern verfolgt werden oder sonst auf dem Meere in Gefahr sind, entgegen und helfen ihnen. Gold und Silber achten sie sehr gering. Ueberfluß haben sie an bei uns nicht vorkommenden Fellen, deren Duft unserer Welt das todbringende Gift der Hoffahrt eingeflößt hat. Jene freilich achten diese nicht höher denn Mist, und damit, glaube ich, ist zugleich über uns, die wir nach einem Marderfelle wie nach der höchsten Glückseligkeit jagen, das Urtheil gesprochen. Darum bieten sie für linnene Gewande, die wir Faldonen nennen, die so kostbaren Marderfelle aus. Von diesen Völkern könnte man in Betreff der

1) D. h. Ostland, weil Rußland den skandinavischen Seefahrern ostwärts lag. S. Schafarik II. 93.

Digitized by Google

Sitten noch viel Lobenswerthes sagen, wenn sie nur den Christenglauben hätten, dessen Prediger sie jedoch voll Wildheit verfolgen. Bei ihnen wurde Adalbert, der erleuchtete Bischof von Böhmen, mit der Märtyrerkrone geschmückt. Von ihnen wird in Wahrheit noch bis auf den heutigen Tag den Unsern, mit denen sie doch sonst Alles theilen, der Zutritt zu den Hainen und Quellen verwehrt, weil diese, wie sie meinen, durch den Besuch der Christen unrein würden. Das Fleisch der Pferde dient ihnen zur Nahrung; auch trinken sie deren Milch und Blut, worin sie sich sogar berauschen sollen. Die Menschen haben blaue Augen, ihr Antlitz ist roth, das Haar lang. Unzugänglich durch Sümpfe, wollen sie keinen Herrn in ihrer Mitte dulden.

Das Volk der Ungarn war einst sehr mächtig und rüstig im Kampfe, so daß es selbst dem römischen Reiche Schrecken einflößte. Denn nach dem Erliegen der Hunen und Dänen brachen zum dritten die wüthenden Ungarn herein, alle Gränzländer verheerend und zerstörend. Nachdem sie nämlich ein ungeheures Heer gesammelt hatten, bemächtigten sie sich mit gewaffneter Hand des Bayaren- oder Suevenlandes. Außerdem verheerten sie die Rheingegenden. Auch Sachsen bis zum brittischen Meere erfüllten sie mit Mord und Brand. Wie groß aber die Anstrengungen der Kaiser, die Verluste des christlichen Heeres gewesen, sie zu bändigen und dem göttlichen Gesetze zu unterwerfen, das wissen Viele, und offenkundig redet davon die Geschichte.

Die Karinther sind Gränznachbaren der Barbaren. Sie sind dem Dienste Gottes ergeben, und es gibt kein ehrenwertheres, gottesfürchtigeres und den Priestern mehr Ehrerbietung bezeigendes Volk.

Böhmens König und Volk sind kriegerisch, das Land ist voll von Kirchen und das Volk sehr gottesfürchtig. Böhmen ist in zwei Bisthümer eingetheilt: von Prag und Olmütz.

Polen ist ein großes Land der Slaven, dessen Gränzen das Reich der Ruzen berühren sollen. Es zerfällt in acht Bisthümer.

Digitized by Google

Einst hatte es einen König, jetzt wird es von Herzogen regiert. Es ist, wie Böhmen, der Majestät des Kaisers unterthan.

Die Böhmen und die Polen führen gleiche Waffen und haben dieselbe Kriegssitte. So oft sie nämlich zum Kriege mit fremden Völkern kommen, sind sie tapfer in der Schlacht, aber nachher höchst grausam, indem sie sich der Plünderung und des Todtschlages schuldig machen: sie schonen nicht der Klöster, nicht der Kirchen und Kirchhöfe. Sie lassen sich aber auch nicht anders in einen auswärtigen Krieg ein, als wenn ihnen die Bedingung zugestanden wird, die Schätze, welche die Ehrfurcht vor den heiligen Orten sonst wie eine Mauer schützt, plündernd hervorholen zu dürfen. Daher kommt es auch, daß sie aus Begierde nach Beute oft ihre besten Freunde wie Feinde behandeln, weshalb man sie sehr selten herzuruft, wenn man der Hülfe im Kriege bedarf.

So viel mag von den Böhmen und Polen und den übrigen östlichen Slaven gesagt sein.

2. Von der Stadt Jumneta.[1]

Wo also Polen endet, kommt man zu einem sehr ausgedehnten slavischen Lande, nämlich zu denen, die vor Alters Wandalen, jetzt aber Winithen [Wenden] oder Winuler genannt werden. Die ersten derselben sind die Pomeranen,[2] [Pommern], deren Wohnsitze sich bis an die Oder erstrecken. Die Oder aber ist der reichste Fluß im Lande der Slaven. Sie entspringt in dem sehr tiefen Walde der Maraher [Mährer], welche im Osten von Böhmen wohnen, wo auch die Elbe ihren Ursprung hat. Jedoch fließen beide nicht in der Ferne einander gegenüber, sondern sie strömen in verschiedener Richtung hin. Die Elbe nämlich fließt nach Westen zu, und bespült in ihrem ersten Anlaufe die Länder der Böhmen und Soraben, in der Mitte ihres Laufes aber trennt sie die Sla-

1) Jetzt Wolin. S. Schafarik II. 576 f. 2) D. h. am Meere Wohnende.

Digitized by Google

den von den Sachsen, und indem sie am Ende ihrer Bahn den Hammenburger Kirchsprengel von dem Bremer scheidet, betritt sie als Siegerin den brittischen Ocean. Der andere Fluß, die Oder, wendet sich nach Norden, geht mitten durch die Stämme der Winuler hindurch, und trennt die Pommern von den Wilzen. An der Mündung derselben, wo sie das baltische Meer berührt, lag einst die sehr angesehene Stadt Jumneta, welche den Barbaren und Griechen, die ringsumher wohnen, einen sehr gerühmten Mittelpunct des Verkehrs darbietet. Zum Preise dieser Stadt nun werden große und kaum glaubwürdige Dinge erzählt; ich will davon nur Einiges, was der Erwähnung werth ist, mittheilen. In der That war sie die größte aller europäischen Städte. Sie war bewohnt von Slaven und einer anderen gemischten Bevölkerung von Griechen und Barbaren. Auch die dorthin reisenden Sachsen erhielten Erlaubniß, daselbst mit zu wohnen; freilich nur, wenn sie, so lange sie sich dort aufhielten, sich nicht öffentlich als Christen zu erkennen geben wollten. Denn bis zum Untergange der Stadt waren alle Bewohner derselben in heidnischem Irrglauben befangen. Uebrigens war, was Sitten und Gastlichkeit anlangt, kein ehrenwertheres und gutherzigeres Volk zu finden. Jumneta, reich durch die Waaren aller Nationen, besitzt alle möglichen Annehmlichkeiten und Seltenheiten. Diese so wohlbegüterte Stadt soll ein König der Dänen, mit einer sehr großen Flotte heransegelnd, von Grund aus zerstört haben. Noch sind von jener alten Stadt Ueberreste vorhanden. Dort zeigt sich das Meer in dreierlei Art. Jene Insel wird nämlich von drei Gewässern bespült, deren eines von ganz grünem Aussehen sein soll, das zweite von weißlichem, das dritte aber wird unaufhörlich von wüthenden Stürmen bewegt.

Es gibt auch noch andere Völker der Slaven, welche zwischen der Elbe und der Oder wohnen und sich in einer langen Krümmung nach Süden hin erstrecken, wie die Heruler oder Hevelder,[1]

1) Die Stodoranen und Havelanen sind nach Schafarik (II. 582.) ein und dasselbe Volk zwischen der Havel und Dossa, dem heutigen Havellande.

Digitized by Google

welche am Fluſſe Havola wohnen, und die Doxanen[1], die Leubuzen,[2] Wilinen[3] und Stoderanen nebſt vielen andern.

Hinter dem ruhigen Laufe der Oder alſo und den verſchiedenen Stämmen der Pomeranen gegen Weſten tritt das Land der Winuler uns entgegen, derer nämlich, welche Tholenzer[4] oder Redarier[5] genannt werden. Ihre allbekannte Stadt Rethre iſt ein Sitz der Abgötterei. Dort iſt den Götzen, deren vornehmſter Redegaſt iſt, ein großer Tempel erbaut. Sein Bild iſt von Gold, ſein Lager von Purpur. Die Stadt ſelbſt hat neun Thore, und iſt an allen Seiten von einem tiefen See umgeben. Eine hölzerne Brücke dient zum Uebergange, der jedoch nur denen, welche Opfer darbringen, oder die Antworten des Gottes auf vorgelegte Fragen einholen wollen, geſtattet iſt.

Darauf kommt man zu den Circipanen[6] und Kycinen,[7] welche von den Tholenzen und Redaren der Fluß Pana [Peene] und die Stadt Dimine trennt. Die Kycinen und Circipanen wohnen diesſeits, die Tholenzen und Redaren jenſeits der Pana. Dieſe vier Völker werden wegen ihrer Tapferkeit Wilzen[8] oder Lutizen[9] genannt. Ueber dieſelben hinaus wohnen die Linguonen[10] und Warnaven.[11] Auf dieſe folgen die Obotriten,[12] deren Stadt Mikilinburg[13] iſt. Darauf folgen nach uns zu die Polaben.[14] Ihre Stadt iſt Racisburg. Dann kommt man über den Travenafluß in unſer, das wagiriſche Land. Die Stadt deſſelben war einſt das am Meere liegende Aldenburg [Oldenburg].

1) Die Doſchanen, vom Fluſſe Dora oder Doſſa alſo genannt. Ihre Stadt hieß Wyſoka, jetzt Wittſtock. Schafarik II. 586. — 2) Die Lubuſchanen. S. Schafarik II. 597. — 3) Die Woliner oder Weliner, die Bewohner der Inſel Wolin. S. Schafarik II. 575. — 4) Die Dolenzer, ein Weletenſtamm am Tollenzſee und Tollenzfluſſe. S. Schafarik II. 580. — 5) Nach Schafarik II. 580 eigentlich Ratarer von der Stadt Ratara. — 6) Eigentlich Tſchreſpjenjanen, d. h. jenſeits der Pjena wohnende Wilzen. Schafarik II. 578. — 7) Die Chyzaner oder Kyſchaner wohnten von der Recknitz bis Warnow. Schafarik II. 579. — 8) Oder Weleten, eigentlich die Großen. Schafarik II. 560 u. 562. — 9) Von lut, wild, tapfer. Schafarik II. 565. — 10) Slaviſch Glinjanen genannt, zwiſchen der Elde und Stepenitz. Schafarik II. 590. — 11) Bewohner des oberen Ufers der Warnow waren Bobrizen (Obotriten). Schafarik II. 592. — 12) Slaviſch Bobrizen genannt. Schafarik II. 587. — 13) D. h. die ſtarke Burg Dies iſt nach Schafarik nichts als der deutſche Name von Schwerin, während Helmold wiederholt Mikilinburg und Zwerin als zwei verſchiedene Städte nennt. Schafarik II. 588. — 14) D. h. die an der Elbe Wohnenden.

Digitized by Google

Auch gibt es im baltischen Meere Inseln, welche von Slaven bewohnt sind. Deren eine heißt Vemere. Diese liegt den Wagiren gegenüber, so daß man von da aus Aldenburg sehen kann. Die zweite Insel ist bei weitem größer. Sie liegt den Wilzen gegenüber und wird von den Ranen bewohnt, welche auch Rugianer heißen, ein sehr tapferes Slavenvolk, die für sich allein einen König haben, und ohne deren Ausspruch in gemeinsamen Angelegenheiten nichts geschehen darf; so sehr werden sie wegen ihres vertrauten Umganges mit den Göttern, oder vielmehr Götzen, die sie mit größerem Aufwande verehren, als die übrigen Slaven, gefürchtet.

Das also sind die Stämme der Winuler, verbreitet in den Landstrichen und Ländern und Inseln des Meeres. Dieses ganze Geschlecht ist dem Götzendienste ergeben, ist immer unstät und beweglich und treibt Seeraub, indem es auf der einen Seite die Dänen, auf der andern die Sachsen anfeindet. Oft und auf vielerlei Weise haben daher große Kaiser und Bischöfe sich bemüht, diese rebellischen und ungläubigen Völker irgendwie zur Erkenntniß Gottes und zum Glauben zu bringen.

3. Wie Karl die Sachsen zum Christenthume bekehrt.

Unter allen eifrigen Verbreitern des Christenthums, die wegen des Verdienstes ihrer Glaubenstreue einen preiswürdigen Vorrang erreicht haben, strahlt als der glorreichste stets Karl hervor, ein Held, den jeder Geschichtschreiber mit Lobsprüchen erheben und der unter denen, die im Norden im Dienste Gottes wirkten, obenan gestellt werden muß. Denn er hat das so wilde und rebellische Volk der Sachsen mit dem Schwerte überwunden und dem Gesetze des Christenthums unterworfen.

Die Sachsen aber und die Thüringer, sowie die übrigen Rheinvölker werden von Alters her als den Franken zinspflichtig geschildert. Als sie daher vom Frankenreiche abfielen, begann Pippin, Karls Vater, mit ihnen einen Krieg, welchen jedoch erst Karl mit

Digitized by Google

größerem Glücke beendigte. Denn lange Zeit währte es, bis der Kampf, der von beiden Seiten mit großer Leidenschaft, für die Sachsen jedoch mit größerem Verluste, als für die Franken, drei und dreißig Jahre nach einander geführt wurde, zu Ende kam. Freilich hätte er früher beendigt werden können, aber die Hartnäckigkeit der Sachsen gestattete es nicht, weil sie, entschlossen, ihre Freiheit mit den Waffen zu schützen, das Gebiet der Franken bis an den Rhein verheerten. Während nun beinahe kein Jahr vom Kriege frei blieb, wurden die Sachsen endlich so überwältigt, daß von den an beiden Elbufern wohnenden zehn Tausend Männer mit Weibern und Kindern ins Frankenreich versetzt wurden. Und dies geschah im drei und dreißigsten Jahre des langen Sachsenkrieges, ein Jahr, welches die Geschichtschreiber der Franken als ein merkwürdiges bezeichnen, nämlich das sieben und dreißigste Kaiser Karls, in welchem Widekind, der Urheber des Aufstandes, seine unrechtmäßige Gewalt niederlegte und sich dem Reiche unterwarf. Auch wurde er selbst mit andern Großen der Sachsen getauft, und darauf erst ward Sachsen zur Provinz gemacht.

Nachdem also der tapfere Karl in diesem Kampfe gesiegt hatte, setzte er nicht auf sich, sondern auf den Herrn der Heerschaaren sein Vertrauen, da er seine tapferen Thaten dessen gnädiger Hülfe zuschrieb. Auch beschloß er wohlbedächtig, den Völkern der Sachsen, obwohl sie sich schuldig erwiesen hatten, in Hinblick auf den himmlischen Lohn jeden ihnen zur Last fallenden Tribut zu erlassen und ihnen ihre alte Freiheit zu gewähren, damit sie nicht etwa durch den Druck der Steuern und Abgaben zum Aufstande und zum Rückfalle ins Heidenthum verleitet würden. Ferner stellte der König und genehmigten sie selbst die Bedingung, daß sie den Götzendienst aufgeben, die Sacramente des christlichen Glaubens empfangen und Zinsleute und Unterthanen Gottes, des Herrn, sein wollten, indem sie den Priestern von all ihrem Vieh und von allen ihren Früchten den gesetzlichen Zins darzubringen und mit den Franken zu einem Volke sich zu vereinigen bereit waren. Demnach ward Sachsen in acht Bisthümer

Digitized by Google

eingetheilt und den würdigsten Seelenhirten untergeben, welche im Stande waren, durch Wort und That die des Glaubens unkundigen Gemüther in denselben einzuführen. Diese Geistlichen versorgte auch der Kaiser auf eine ehrenvolle Weise freigebig mit Besoldung zu ihrem Lebensunterhalte. So war in Sachsen das Werk der neuen Pflanzung vollendet und mit aller Kraft befestigt. Aber auch die wilden Friesen nahmen damals den christlichen Glauben an. Und also wurde damals den Verkündern des Wortes Gottes über die Elbe hinüber der Weg bereitet, und eilende Boten zogen aus, das Evangelium des Friedens im ganzen weiten Norden zu predigen.

Zu jener Zeit, als auch die Stämme der Slaven der Herrschaft der Franken unterworfen wurden, soll Karl Hammenburg, eine Stadt der Nordelbinger, nachdem er daselbst eine Kirche erbaut, dem Heridag, einem heiligen Manne, den er zum Bischof daselbst bestimmte, zur Lenkung anvertrauet haben, wobei er sich vornahm, eben diese Hammenburger Kirche allen Völkern der Slaven und Dänen als Mutterkirche zu verleihen. Dies auszuführen und so seinen Wunsch zu erreichen, ward Kaiser Karl sowohl durch den Tod des Bischofs Heridag, als durch die Kriege, mit denen er beschäftigt war, verhindert. Dieser allersiegreichste Fürst, der alle Reiche Europas sich unterworfen hatte, soll zuletzt auch einen Krieg gegen die Dänen unternommen haben. Diese und die anderen jenseits Dännemarks wohnenden Völker werden von den Geschichtschreibern der Franken Nordmannen genannt. Ihr König Godefrid bedrohte, nachdem er vorher bereits die Friesen, sowie die Nordelbinger, die Obotriten und andere Slavenvölker sich zinspflichtig gemacht hatte, Karl selbst mit Krieg. Dieses Zerwürfniß trat den Absichten des Kaisers wegen Hammenburgs hauptsächlich in den Weg. Als endlich Godefrid durch Fügung des Himmels seinen Tod gefunden hatte, folgte ihm Hemming nach, sein Vetter, der bald mit dem Kaiser Friede machte und sich die Egdora [Eider] als Gränze des Reiches gefallen ließ. Und nicht lange nachher schied Karl aus dem irdischen Le-

Digitized by Google

ben, ein Mann, der sowohl in geistlichen, als in weltlichen Dingen das höchste Lob verdient und der erste König der Franken war, welcher würdig befunden ward, zum Kaiser erhöhet zu werden. Denn die Kaiserwürde, welche seit Constantin viele Menschenalter hindurch in Griechenland, in der Stadt Constantinopel, glorreich und blühend bestanden hatte, gerieth, als es dort an Männern königlichen Stammes zu fehlen begann, so offenbar in Verfall, daß der Staat, dem in seiner ursprünglichen Kraft drei Consuln, Dictatoren oder Kaiser zu gleicher Zeit kaum genügten, endlich von Weibeshand gelenkt wurde. Als sich daher von allen Seiten gegen das Reich Empörer erhoben und beinahe alle Staaten Europas vom Kaiser abgefallen waren, und als selbst die Stadt Rom, die Mutter des Erdkreises, von drohenden Kriegen beängstigt wurde und kein Beschützer derselben da war, da gefiel es dem apostolischen Stuhle, eine feierliche Versammlung aller Geistlichen anzustellen und über die allgemeine Noth den Rath Aller einzuholen. So ward nach allgemeiner Zustimmung und Billigung der hochangesehene König der Franken, Karl, mit der Kaiserkrone geschmückt, er, der sowohl in Bezug auf seine Verdienste wegen des Glaubens, als wegen seines Ruhms, seiner Macht und seiner in den Kriegen errungenen Siege auf der Welt seinesgleichen nicht zu haben schien. Auf diese Weise wurde die Kaiserwürde von Griechenland auf das Frankenreich übertragen.

4. Von der Theilung des Reichs.

Nachdem also Karl, der König der Franken und der Kaiser und Mehrer des Reiches der Römer, von allen Guten schmerzlich betrauert ins Jenseits hinübergegangen war, folgte ihm in der Regierung sein Sohn Ludwig. Dieser übte, in allem mit des Vaters Ansichten übereinstimmend, dieselbe Freigebigkeit, wie jener, in Bezug auf die Fürsorge für die Kirchen und Geistlichen, indem er die so bedeutenden Schätze des Reiches zum Schmucke und zur Verherrlichung der Kirche verwandte, so, daß er die Bischöfe,

Digitized by Google

welche wegen ihrer Herrschaft über die Seelen Fürsten des Himmels sind, auch ebenso zu Fürsten des Reiches machte. Als er erfuhr, was sein Vater wegen Hammenburgs beabsichtigt hatte, berieth er sich sofort mit weisen Männern, und ließ den Ansgar, einen sehr heiligen Mann, den er einst auch als Verkündiger des Evangelii an die Dänen und Schweden gesandt hatte, zum Erzbischof von Hammenburg weihen, indem er eben diese Stadt zur Mutterkirche für den ganzen Norden bestimmte, damit die Verbreitung des göttlichen Wortes von da aus in reicherer Fülle über alle barbarischen Völker sich ergießen möchte. Was denn auch geschah. Denn durch den Eifer der Priester der hammenburgischen Kirche wurde das Wort Gottes unter alle Völker der Slaven und der Dänen oder Nordmannen verpflanzt, und jene eisige Kälte des Nordens schmolz vor der Glut der göttlichen Lehre. Mancher Tag und manches Jahr verstrich so in unablässigem Bemühen um das Seelenheil dieser Nationen. Denn so dicht war die Nacht des Irrglaubens und so groß die Schwierigkeit, das verschlungene Dickicht des Heidenthums zu lichten, daß es nicht mit einem Male und ohne große Anstrengung auszuführen war. Aber auch manche Kriegesstürme, die nach dem Tode des sehr frommen Ludwig weithin brausten, verzögerten in nicht geringem Grade die Bekehrung der Heiden. Als dieser nämlich von dieser Welt hinweggenommen war, entstanden innere Kriege, da seine vier Söhne sich um die Herrschaft stritten. Denn viel Zwietracht entstand unter den Brüdern und ein großer Krieg, in welchem, wie die Geschichtschreiber bezeugen, alle Stämme der Franken aufgerieben wurden. Endlich wurde durch Vermittelung des Papstes Sergius dieser Streit beigelegt, und das Reich in vier Theile getheilt, so daß Lothar, der älteste, Rom und Italien, Lothringen und Burgund, Ludwig den Rhein und Deutschland, Karl Gallien, und Pippin Aquitanien erhielt.

Digitized by Google

5. Von des heil. Ansgars Reise in Schweden.

Zu jener Zeit, als der Bruderstreit die gewaltigsten Kriegsbewegungen und die größte Schwächung des zerrissenen Reiches verursachte, bewog die günstige Gelegenheit, welche die Verhältnisse darboten, Viele zur Empörung. Unter diesen traten als die ersten oder vorzüglichsten die Völker der Dänen hervor, übermächtig an Männern und Kampfmitteln, und unterwarfen zuerst die Slaven und die Friesen. Darnach fuhren sie mit einer Raubflotte den Rhein hinauf, um Köln zu belagern, und die Elbe, um Hammenburg von Grund aus zu zerstören. Diese berühmte Stadt und die neuerbaute Kirche gingen ganz in Flammen auf. Auch das Land der Nordelbinger selbst und was an den Ufern der Elbe sich befand, erlag den plündernden Barbaren. Sachsen ward von großem Schrecken erschüttert. Der heilige Ansgar aber, der Erzbischof vom Hammenburg, und die übrigen für das Slavenland oder Dännemark bestimmten Missionare wurden durch den glühenden Haß der Verfolger der Christen aus ihren Wohnsitzen vertrieben und in alle Welt verstreut. Darum war Ludwig, dem, wie oben (Abschn. 4.) gesagt, Deutschland zu Theil geworden war, ein Fürst, der seinem glorreichen Vater nicht blos dem Namen nach, sondern auch durch seine Frömmigkeit glich, den Verlust der Hammenburger dadurch zu ergänzen bemüht, daß er den Bremer Stuhl, der damals durch den Tod seines Besitzers erledigt war, mit der Hammenburger Kirche verband, so daß es fortan nicht zwei, sondern nur einen Sprengel gab. Denn weil beide Städte wegen der Angriffe der Seeräuber vielen Gefahren ausgesetzt waren, so war es zweckmäßig, daß die eine durch die Hülfe der andern gefördert wurde, und beide sich einander unterstützten. Nachdem also vom apostolischen Stuhle die Verordnung ergangen war, wurde Alles, was der fromme Fürst im Geiste entworfen hatte, zur Ausführung gebracht, und die Bremer Kirche mit der Hammenburger vereinigt. Der heil. Ansgar aber bekam beide zu leiten, und es ward daraus *eine* Heerde und *ein* Hirte (Ev. Joh. 10, 16.) Nicht lange nachher,

Digitized by Google

als die Wuth der Dänen sich einigermaßen gelegt hatte, begann die Stadt Hammenburg aus den Ruinen neu sich zu erheben, und Nordelbingens Völker kehrten in ihre Heimat zurück. Auch Erzbischof Ansgar begab sich als Gesandter des Kaisers oft zum Könige der Dänen, bei welchen Gelegenheiten er zum Heile beider Reiche und für die Befestigung des Friedens gar viel und eifrig wirkte, und die Gunst und Freundschaft des Königs, welcher, obwohl er ein Heide war, vor Ansgars Glaubenstreue Ehrfurcht hegte, in hohem Grade erlangte. Er erlaubte ihm auch, in Schleswig und Ripen Kirchen zu gründen, nachdem er ihm vorher eine Bewilligung verliehen hatte, daß Niemand die, welche sich taufen lassen, oder nach christlichem Brauche leben wollten, hindern dürfe. Ohne Verzug wurden nun Priester zur Ausführung dieser Pläne abgesandt.

Als daher allmählich die Gnade Gottes in immer reicherem Maße dem dänischen Volke zu Theil wurde, begann der genannte Erzbischof mit großer Sehnsucht zur Bekehrung der Schweden sich anzuschicken. Bevor er nun auf eigne Hand diese schwere Reise unternahm, bat er den König von Dännemark um einen Brief und einen Gesandten, reiste darauf in Begleitung Vieler ab, und kam zu Schiffe nach Byrca, der Hauptstadt von Schweden. Dort ward er von den Gläubigen, welche er selbst einst vor seiner Erhebung zum Erzbischof, als er dorthin als Prediger geschickt war, dem Herrn gewonnen hatte, mit großer Liebe und Freude empfangen, und erlangte vom Könige die Bewilligung, daß denen, die sich zum Christenthum bekennen wollten, ihr freier Wille gelassen werden solle. Nachdem er also in Schweden einen Bischof und Priester, welche an seiner Statt für den Gottesdienst und das Heil des Volkes sorgen sollten, eingesetzt und die Einzelnen zur Ausdauer im Glauben ermahnt hatte, kehrte er nach seinem eignen Sitze zurück. Der also damals unter den Völkern der Dänen und Schweden ausgestreuete Same begann reiche Früchte zu tragen. Denn obwohl unter eben diesen Nationen späterhin viele Tyrannen sich erhoben, welche ihre Grausamkeit nicht allein gegen die Christen

Digitized by Google

übten, sondern auch auf fremde Nationen ausdehnten, so hören wir doch, daß die Christengemeinde seit der Zeit ihrer Gründung in Dännemark und Schweden so stark wurde, daß sie, wenn sie auch von dem Sturmwinde der Verfolgungen zusammen mitunter ein wenig zum Wanken gebracht wurde, doch niemals ganz unterging.

6. Von der Bekehrung der Rujanen.

Unter allen Völkern slavischen Stammes blieb allein das der Slaven unempfänglicher und zum Glauben weniger geneigt, als die andern. Es gibt aber, wie oben gesagt ist, mehrere Slavenvölker, unter denen die, welche Winuler oder Winither genannt werden, größtentheils zur Hammenburger Diöcese gehören. Die Hammenburger Kirche nämlich hat außer der Würde einer Metropole, als welche sie alle Nationen und Reiche des Nordens umfaßt, auch fest bestimmte Gränzen ihres Sprengels, nämlich den äußersten Theil Sachsens, welcher jenseits der Elbe liegt, Nordelbingen heißt und drei Völker enthält, die Thietmarsen, die Holsaten und die Sturmaren. Von da erstreckt sich ihr Gebiet zu den Winithen, zu denjenigen nämlich, welche Wagiren, Obotriten, Kycinen und Circipanen heißen, und bis zum Flusse Pana und zur Stadt Dimin. Da ist die Gränze der Hammenburger Diöcese.

Man kann also nicht umhin, sich zu wundern, daß die würdigsten Priester und Verkünder des Evangelii, Ansgar, Reimbert und der sechste der Reihenfolge nach, Wunni, deren Eifer in der Bekehrung der Heiden auf außerordentliche Weise hervorleuchtete, die Mühe, welche sie sich um die Slaven gegeben, so sehr verfehlt haben, daß es von ihnen heißt, sie hätten weder selbst, noch durch ihre Gehülfen unter denselben irgend welche Frucht zu Wege gebracht. Daran war nach meiner Ansicht die unglaubliche Unempfänglichkeit dieses Volkes schuld, nicht aber Nachlässigkeit der Priester, deren Sinn in dem Grade von der Bekehrung der Heiden eingenommen war, daß sie weder Geld noch Leben schonten. Es berichtet nämlich die Ueberlieferung von alten Zeiten her, daß unter

Digitized by Google

red Regierung Ludwigs II. ausgezeichnet fromme Mönche, welche, nach der Errettung der Slaven dürstend, sich darboten, um Gefahr und Tod in ihrem Berufe als Sendboten des Wortes Gottes zu bestehen, von Corbei ausgegangen seien. Nachdem diese nun viele Länder der Slaven durchwandert hatten, kamen sie zu denen, welche Ranen oder Rujanen[1] heißen und mitten im Meere wohnen. Dort ist der Heerd des Irrwahns und der Sitz des Götzendienstes. Da sie also das Wort Gottes mit aller Treue verkündigten, erwarben sie jene ganze Insel, wo sie auch ein Bethaus gründeten zu Ehren unsers Herrn und Heilandes Jesu Christi und zur Erinnerung an den heiligen Mann, welcher der Schutzherr von Corbei ist. Als aber die Verhältnisse sich änderten und die Ranen, ohne daß Gott es ihnen wehrte, vom Glauben wieder abfielen, vertrieben sie sofort alle Priester und Christgläubigen, und setzten an die Stelle der Religion den Aberglauben. Den heiligen Veit nämlich, den wir als einen Blutzeugen und Knecht Christi anerkennen, verehren sie als Gott, indem sie das Geschöpf dem Schöpfer vorziehen. Es gibt auf der ganzen Welt keine Barbarensitte, die Christi Dienern und Priestern einen größeren Abscheu einflößen könnte, als diese. Sie preisen allein den Namen St. Veits, welchem sie auch mit dem größten Gepränge einen Tempel und ein Bild geweiht haben, indem sie ihm die göttliche Oberherrlichkeit vorzugsweise zuerkennen. Dort werden auch von allen slavischen Ländern her Orakelsprüche eingeholt und jährlich Opfergaben dargebracht. Ja, auch Kaufleute, die zufällig in jenen Orten landen, dürfen durchaus nicht eher dort kaufen oder verkaufen, als bis sie von ihren Waaren dem Götzen die werthvollsten zum Opfer dargebracht haben; dann erst werden die zu verkaufenden Gegenstände öffentlich zu Markte gebracht. Ihren Priester ehren sie eben so sehr wie den König. Dieser Aberglaube nun hat bei den Ranen von der Zeit an, wo sie vom Glauben abfielen, bis auf den heutigen Tag gedauert.

1) Die Insel Rügen hieß auf slavisch Rana, auf deutsch Rujana. Schafarik II. 574.

Digitized by Google

7. Die Verfolgung der Christen durch die Nordmannen.

Gewiß ist der Bekehrung der Slaven und der übrigen Heiden gleich Anfangs ein wesentliches Hinderniß aus den Kriegesstürmen erwachsen, welche von den die Bewegung beginnenden Nordmannen aus fast über den ganzen Erdkreis dahin brausten. Das Heer der Nordmannen aber war gebildet aus den tapfersten Kriegern der Dänen, Schweden und Norweger, welche damals gerade unter einer Herrschaft vereinigt, zum ersten Male die Slaven, die ihnen zunächst lagen, sich zinspflichtig machten, dann aber die anderen benachbarten Reiche zu Wasser und zu Lande heimsuchten. Sie waren nämlich in nicht geringem Grade durch die zunehmende Schwäche des Reiches mächtig geworden, weil dasselbe, wie oben gesagt ist, nach der Zeit Ludwigs des Aelteren, nachdem vorher schon innere Kriege dasselbe erschöpft hatten, in vier Theile zerfallen war und von eben so vielen kleinen Königen regiert wurde. Es ist also ausgemacht, daß damals die Nordmannen die Loire hinaufführen und Tours in Brand steckten, dann ebenso die Seine, um Paris zu belagern, worauf Karl, von Furcht getrieben, ihnen Land zu Wohnsitzen gab, welches, von Nordmannen in Besitz genommen, den Namen Normandie empfing. Darnach ward von ihnen Lotharingen verheert und Friesland unterworfen. Unser Ludwig aber, der König von Germanien nämlich, hielt die Nordmannen durch Verträge und Schlachten so zurück, daß sie, die doch ganz Franken verheert hatten, seinem Reiche nicht im geringsten schadeten. Nach seinem Tode aber herrschte die wildeste Wuth mit losgelassenen Zügeln.

Denn die Bohemen, die Suraben, die Susen und die Slaven, die er sich zinsbar gemacht und unterworfen hatte, warfen damals das Joch der Knechtschaft ab. Damals wurde Sachsen von den Nordmannen oder Dänen verheert, der Herzog Bruno mit zwölf Grafen erschlagen, die Bischöfe Theodorich und Markward ermordet, Friesland verwüstet und die Stadt Utrecht zerstört. Um diese Zeit steckten die Seeräuber auch Köln und Trier in

Digitized by Google

Brand, und machten die Pfalz zu Aachen zu einem Stalle für ihre Rosse. Mainz aber begann man damals aus Furcht vor den Barbaren zu befestigen. Zu eben dieser Zeit stieß der junge Karl, Ludwigs Sohn, auf seiner Rückkehr von Rom mit einem großen Heere auf die Nordmannen an der Maas. Er umzingelte sie, drängte sie eng zusammen und zwang sie so zur Uebergabe. Die gefangenen Tyrannen der Dänen bestrafte er jedoch nicht mit der Strenge, welche gegen Feinde Gottes angewandt werden mußte, sondern indem er zu lange nachwirkendem Schaden und schwerem Verfalle der Kirche die Gottlosen verschonte, nahm er ihnen einen Eid ab, ließ sie einen Vertrag und Bündniß beschwören, beschenkte sie dann auf das reichste und gewährte ihnen freien Abzug. Jene aber, des jugendlichen Königs Einfalt verlachend, vereinten, sowie sie die verderbliche Freiheit wieder erlangt hatten, sich sofort wieder zu einem Heere und richteten eine solche Niederlage an, daß ihr Blutdurst alle Gränzen überschritt. Wozu soll ich viel Worte machen? Städte wurden sammt den Bürgern, Bischöfe sammt ihren ganzen Heerden dem Untergange geweiht, und herrliche Kirchen mit den Schaaren der Gläubigen zugleich den Flammen übergeben. Darum ward Karl auf dem Reichstage verklagt, und, wegen seines thörichten Benehmens des Throns entsetzt, erhielt er Arnulf, seinen Brudersohn, zum Nachfolger. Dieser sammelte ein Heer, begab sich nach dem Gebiete der Dänen hin und brachte sie in vielen großen Schlachten bis zur Vernichtung. Dieser Krieg ward durch himmlische Fügung gelenkt; denn während hunderttausend Heiden in der Schlacht den Tod fanden, fand sich's, daß von den Christen kaum einer gefallen war. Und so nahm die Verfolgung der Christen durch die Nordmannen ein Ende, weil der Herr das Blut seiner Knechte rächte, welches bereits siebzig Jahre lang vergossen war. Dies aber geschah zu Zeiten des Erzbischofs Adelgar, welcher ein Nachfolger des heiligen Reimbert war und der dritte seit dem heiligen Ansgar. Als Adelgar starb, folgte ihm Hoger als Erzbischof, diesem Reinward. Gedenken wir auch der Reihenfolge der Könige, so regierte nach Arnulf Ludwig das Kind. Mit

Digitized by Google

diesem Ludwig endigte Karls des Großen Geschlecht. Dieser ward späterhin der Regierung entsetzt[1] und hatte Konrad, Herzog der Franken, zum Nachfolger.

8. Der Einfall der Ungarn.

Unter Konrads Regierung ereignete sich der verderbliche Einfall der Ungarn, welche nicht nur unser Sachsen und andere Länder diesseits des Rheins, sondern auch jenseits desselben Lothringen und Franken verheerten. Damals wurden von den Barbaren die Kirchen angezündet, die Kreuze verstümmelt und Muthwillen damit getrieben, die Priester an den Altären erwürgt, und ohne Unterschied Geistliche wie Weltliche erschlagen oder in die Gefangenschaft abgeführt. Die Spuren dieses Wüthens haben bis auf unsere Tage sich erhalten. Auch die Dänen plünderten mit Hülfe der Slaven zuerst die Nordelbinger, darauf die überelbischen Sachsen, deren Land sie mit großem Schrecken erfüllten. Bei den Dänen regierte damals Worm. Er war wirklich was sein Name sagt, nämlich ein sehr blutdürstiger Lindwurm und den Christen in nicht geringem Grade verderblich. Er war eifrigst bemüht, das Christenthum in Dännemark ganz zu vertilgen; er vertrieb die Priester aus seinem Lande, ließ auch sehr viele eines qualvollen Todes sterben. Heinrich aber, der Nachfolger Konrads, der schon damals von Kindesbeinen an Gott fürchtete und in dessen Barmherzigkeit sein ganzes Vertrauen setzte, besiegte die Ungarn in den größten Schlachten und triumphirte über sie. Auch die Bohemen und Sorben, welche schon von anderen Königen bezwungen waren, und die übrigen Slavenvölker setzte er durch ein gewaltiges Treffen so in Furcht, daß die Wenigen, welche noch zurückgeblieben waren, aus freien Stücken sowohl dem Könige Zins zu zahlen, als Gott Christen zu werden gelobten. Darnach rückte Heinrich mit Heeresmacht in Dännemark ein und setzte gleich beim ersten Angriffe

1) Ludwig das Kind starb bekanntlich als König im 18. Jahre seines Alters im J. 911.

Digitized by Google

den König Worm so in Schrecken, daß er Gehorsam gelobte und demüthig um Frieden bat. Also Sieger, bestimmte König Heinrich, daß zu Schleswig, welches jetzt Heidebo genannt wird, die Gränzen des Reiches sein sollten, setzte daselbst einen Markgrafen ein und ließ eine sächsische Colonie sich dort ansiedeln.

Als nun der sehr heilige Erzbischof Unni, der durch unsers Gottes Barmherzigkeit Reinwards Nachfolger geworden war, sah, daß durch die Tapferkeit König Heinrichs die Hartnäckigkeit der Dänen und Slaven gänzlich gebrochen und die Pforte des Glaubens unter den Heiden aufgethan war, beschloß er, seinen Sprengel seiner ganzen Ausdehnung nach persönlich zu bereisen. So kam er, von vielen Geistlichen begleitet, zu den Dänen, wo damals der grausame Worm regierte. Diesen vermochte er zwar wegen seiner angebornen Wildheit nicht zu beugen, seinen Sohn Harald aber bekehrte er und machte ihn Christo so getreu, daß er das Christenthum, gegen welches sein Vater beständig Haß hegte, öffentlich auszuüben verstattete, obwohl er selbst das Sacrament der Taufe noch nicht empfing. Nachdem also dieser Heilige Gottes im Reiche der Dänen in den einzelnen Kirchen Priester bestellt hatte, empfahl er, so wird erzählt, die Menge der Gläubigen dem Harald, von dessen Hülfe unterstützt und von dessen Abgesandten begleitet, er auch ins Innere aller Inseln der Dänen hineindrang, das Wort Gottes verkündend und die Gläubigen, die er dort in Gefangenschaft traf, in Christo tröstend. Dann folgte er den Spuren des großen Predigers des Evangelii, des Ansgar, fuhr durch das baltische Meer, und kam nicht ohne Mühe nach Birca, der Hauptstadt von Schweden, wohin seit dem Tode des heiligen Ansgar siebzig Jahre lang kein anderer Lehrer des Wortes Gottes, als nur, wie wir lesen, Reimbert zu kommen gewagt hatte. Birca aber ist eine sehr berühmte Stadt der Gothen; sie liegt in der Mitte von Schweden; ein Arm des baltischen Meeres bespült sie und macht den Hafen zu einem erwünschten, wo alle Schiffe der Dänen und Norweger, der Slaven und Semben und anderer Völker des Skythenlandes wegen der verschiedenen Bedürfnisse des

Digitized by Google

Handels gewöhnlich zusammen zu kommen pflegen. In diesem Hafen nun landete der Bekenner des Herrn und begann die Völker als Sendbote des Evangelii in einer ihnen ungewohnten Weise aufzurufen. Denn die Schweden und Gothen hatten wegen der mannigfachen Gefahren der Zeit und wegen der blutbefleckten Wuth ihrer Könige die christliche Religion ganz vergessen. Allein durch Gottes Huld und Gnade wurden sie von dem heiligen Vater Anni wieder zum Glauben zurückgebracht. Nachdem also der Evangelist Gottes seinen Dienst als Sendbote des Herrn vollführt hatte, wurde er zu Birca plötzlich von einer Krankheit befallen und legte die Bürde seines müden Körpers ab. Er starb, nachdem er einen guten Wettlauf vollendet hatte, im Jahre 936 der Fleischwerdung des Herrn. Ihm folgte auf dem erzbischöflichen Stuhle Adeldag.

9. Die Bekehrung Haralds.

936 Zu demselben Jahre ereignete es sich auch, daß der glorreiche Kaiser[1] Heinrich aus diesem Leben schied, und sein Sohn Otto mit dem Beinamen des Großen auf den Thron erhoben ward. Als dieser zu regieren angefangen hatte, mußte er von seinen Brüdern viele Kränkungen erdulden. Auch der König der Dänen, der seinem Vater zinspflichtig gewesen war, warf das Joch der Knechtschaft ab und ergriff die Waffen für die Freiheit. Zuerst ermordete er den Markgrafen zu Schleswig oder Heidebo nebst den Gesandten König Otto's, und zerstörte die ganze dortige Ansiedelung der Sachsen von Grund aus.

Auch die Slaven wurden unruhig und begannen gleichfalls sich zu empören, suchten auch die sächsischen Gränzländer mit großem Schrecken heim.

König Otto gewährte, sobald er von den Nachstellungen seiner Brüder befreiet war, seinem Volke Recht und Gerechtigkeit. Darauf, nachdem er beinahe alle Reiche, welche nach Karl's Tode abgefallen waren, seiner Herrschaft wieder unterworfen hatte, er-

1) Kaiser. Richtiger hätte Helmold König sagen sollen.

Digitized by Google

griff er die Waffen gegen die Dänen, überschritt die Gränzen von Dännemark, welche einst in Schleswig gewesen waren, verheerte mit Feuer und Schwert das ganze Land bis an das äußerste Meer, welches die Northmannen von den Dänen trennt und bis auf den heutigen Tag nach dem Siege des Königs Ottensund genannt wird. Als er zurückkehrte, griff ihn König Harald bei Schleswig an. In dieser Schlacht erstritten, obwohl beide Theile mannhaft kämpften, die Sachsen den Sieg, und die Dänen wandten sich fliehend ihren Schiffen zu. Als endlich die Verhältnisse sich dem Frieden zuneigten, unterwarf sich Harald dem Otto, nahm sein Reich von ihm zu Lehn und gelobte, dem Christenthume in Dännemark Eingang gewähren zu wollen. Auch ward ohne Verzug Harald nebst seiner Gemahlin Gunnilde und seinem kleinen Sohne, welchen unser König aus der Taufe hob und ihm Suein Otto nannte, getauft. Damals nahm Dännemark[1] vollständig den Glauben an und wurde, in drei Bisthümer eingetheilt, der Mutterkirche von Hammenburg unterworfen. So ordinirte der höchstselige Adeldag zuerst Bischöfe für Dännemark, und seit der Zeit begann die Hammenburger Kirche Suffragane zu haben. Auf diesen Anfang himmlischer Barmherzigkeit folgte ein solches Gedeihen, daß von jener Zeit an bis auf den heutigen Tag die Kirchen der Dänen mit einem Ueberflusse vielfältiger, von den nordischen Völkern gewonnener Früchte fast überladen erscheinen.

Nachdem der sehr tapfere König Otto diese Angelegenheiten gebührend zu Ende geführt hatte, wandte er sein Heer, um die empörerischen Slaven zu unterjochen. Sie, die sein Vater in einer großen Schlacht bezwungen hatte, bändigte er selbst mit so großer Tapferkeit, daß sie, um Land und Leben zu retten, dem Sieger gern Zins und Bekehrung versprachen. Und so wurde das ganze Heidenvolk getauft. Damals legte man zuerst Kirchen im Slavenlande an. Von diesen Dingen und ihrem Verlauf werde ich jedoch passender an einer andern Stelle erzählen.

1) d. h. das diesseits des Meers gelegene, Jütland. S. Adam von Bremen II. 3. S. 56 der Uebersetzung.

Digitized by Google

10. Vom Herzog Heriman.

Als darnach der sehr siegreiche König Otto zur Befreiung des apostolischen Stuhls nach Italien gerufen ward, soll er eine Berathung angestellt haben über die Frage, wen er als seinen Stellvertreter hinterlassen könnte, um in den Landen, welche die Gränzen der Barbaren berührten, Recht zu sprechen. Denn Sachsen hatte wegen der alten Aufstände dieses Volks seit Karls Zeiten noch keinen andern Herzog gehabt, als nur den Kaiser selbst. Damit nun nicht in seiner Abwesenheit die Dänen oder die Slaven neue Pläne entwerfen möchten, so übertrug der König nothgedrungen dem Heriman zuerst das Amt, an seiner Statt Sachsens wahrzunehmen. Von diesem Manne und dessen Nachkommen halte ich, da sie in unserer Zeit sehr empor gekommen sind, Einiges zu erwähnen für nothwendig. Heriman, ein Sohn armer Eltern, war zuerst, wie man sagt, mit sieben Hufen und ebenso viel Höfnern, worin sein Erbgut bestand, zufrieden. Dann aber wurde er, weil er einen lebhaften Geist und ein einnehmendes Aeußere besaß und wegen des Verdienstes der Treue und Bescheidenheit, welche er gegen Vorgesetzte wie gegen Standesgenossen übte, leicht bei Hofe bekannt und ein Vertrauter des Königs selbst, welcher den jungen Mann, dessen Betriebsamkeit er erkannt hatte, unter die Zahl seiner Diener aufnahm. Darauf bestellte er ihn zum Erzieher seiner Söhne und übertrug ihm späterhin, als sein Glück im Zunehmen war, sogar Grafenämter. Da er nun diese mit Eifer verwaltete, so soll er einst seine eignen Höfner, als sie vor ihm als Richter wegen Diebstahls verklagt wurden, allesammt zum Tode verurtheilt haben. Die Neuheit dieser That machte ihn damals beim Volke beliebt und demnächst wurde er bei Hofe hochangesehen. Als er nun das Herzogthum Sachsen erworben hatte, regierte er das Land nach Recht und Gerechtigkeit, und blieb bis an sein Ende ein eifriger Beschützer der heiligen Kirchen.

Einen solchen Mann also bestimmte der sehr fromme König dazu, in diesem Lande seine Stelle zu vertreten, und reiste dann

Digitized by Google

nach Italien. Dort hielt der König ein Concil von Bischöfen, und ließ den vieler Verbrechen beschuldigten Papst Johann mit dem Beinamen Octavian absetzen, und zwar in dessen Abwesenheit; denn er hatte sich durch die Flucht dem Gerichte entzogen, und an dessen Stelle ließ der Kaiser den Protus[1] Leo ordiniren, von welchem er selbst bald nachher gekrönt wurde, worauf ihn das römische Volk als Kaiser und Mehrer des Reiches begrüßte im acht und zwanzigsten[2] Jahre seiner Regierung; seit der Krönung Karls zu Rom waren 153[3] Jahre verflossen. Damals blieb der Kaiser mit seinem Sohne fünf Jahre in Italien. Er besiegte die Söhne Berengars völlig, und gab der Stadt Rom ihre alte Freiheit wieder. Darnach in's Vaterland zurückgekehrt, verwandte er allen Eifer auf die Bekehrung der Heiden, besonders aber der Slaven, was ihm auch nach Wunsch glückte, indem Gott dazu mitwirkte und des frommen Herrschers Arm ohne Unterlaß stark machte.

11. Vom Erzbischof Adelbert.

Nachdem aber Otto der Große die Stämme der Slaven unterjocht und sie dem christlichen Glauben zugeführt hatte, erbaute er die berühmte Stadt Magdeburg an den Ufern der Elbe. Er bestimmte sie den Slaven zur Mutterkirche, und ließ daselbst den Adelbert, einen Mann von größter Heiligkeit, zum Erzbischof weihen. Dieser wurde also zuerst in Magdeburg ordinirt, und verwaltete sein Amt zwölf Jahre hindurch unverdrossen, und bekehrte durch seine Predigt viele Slaven. Seine Ordination fand Statt im fünf und dreißigsten Jahre des Kaisers; seit der Ordination des heiligen Ansgar waren es hundert und sieben und dreißig Jahre. Dem Magdeburger Bisthume aber ist das ganze Slavenland bis an den Panasluß unterthan. Fünf Suffragan-Bisthümer gehören dazu, von denen Merseburg und Cicen [Zeiz] am Saalflusse liegen, Meißen an der Elbe, und Brandenburg und Havelberg mehr im Inneren. Das

1) Protoscriniarius, Oberarchivar. — 2) Richtiger im 26sten, nämlich im Jahre 962. 3) Richtiger 162.

Digitized by Google

sechste Bisthum im Slavenlande ist Aldenburg. Dieses Bisthum hatte Kaiser Otto zuerst, wie die übrigen, dem Magdeburger unterordnen lassen; indeß verlangte es späterhin der Bischof Adelbag von Hammenburg zurück, aus dem Grunde, weil die Gränzen seines Sprengels durch alte Gnadenbriefe der Kaiser so bestimmt wären.

12. Vom Bischof Marco.

Aldenburg ist das, was in slavischer Sprache Starigard, d. h. Altstadt heißt; es liegt im Lande der Wagiren, im Westen des baltischen Meeres und ist der äußerste Punct des Slavenlandes. Diese Stadt oder Landschaft aber ward einst von sehr tapferen Männern bewohnt, darum weil sie, am Ende des ganzen Slavenlandes gelegen, die Völker der Dänen und Sachsen zu Nachbarn hatte, und weil daher ihre Bewohner allen kriegerischen Bewegungen entweder indem sie selbst Andere angriffen oder von Anderen angegriffen wurden, zuerst ausgesetzt waren. Es sollen aber mitunter so mächtige Könige unter ihnen gewesen sein, daß sie des ganzen Gebietes der Obotriten oder Kiciner und selbst derer, die noch weiter entfernt waren, sich bemächtigten. Nachdem also, wie gesagt, das ganze Land der Slaven bezwungen und überwältigt war, wurde auch die Stadt Aldenburg zur christlichen Religion bekehrt und die Zahl der Gläubigen daselbst sehr groß. Dieser Stadt hatte der treffliche Kaiser den ehrwürdigen Marco zum Bischof gegeben, und ihm das ganze Land der Obotriten bis an den Panafluß und die Stadt Dimine untergeordnet. Außerdem hatte er auch die weitbekannte Stadt Schleswig, welche mit einem anderen Namen Heidebo heißt, ihm zur Fürsorge anvertraut. Damals war nämlich Schleswig sammt der anliegenden Landschaft, welche sich nämlich vom Slyasee bis zum Eydorafluße ausdehnt, dem römischen Reiche unterthan. Das Land war geräumig und fruchtbar, lag jedoch meistens wüst, weil es, zwischen dem Ocean und dem baltischen Meere gelegen, durch häufige feindliche Einfälle litt. Als aber durch Gottes Barmherzigkeit und des großen Otto Tapfer-

Digitized by Google

keit ein sicherer Friede überall herrschte, da begannen die Einöden des wagrischen und slavischen Landes bewohnt zu werden, und bald blieb kein Winkel übrig, der nicht mit Städten und Dörfern und meistens auch mit Klöstern geschmückt war. Noch gibt es mehrere Spuren jener alten Bevölkerung, zumal in dem Walde, der sich von der Stadt Lucilinburg [Lütjenburg] in sehr weiter Ausdehnung bis Schleswig hin erstreckt. Die weite Einsamkeit und das tiefe, fast undurchdringliche Dickicht desselben bieten noch Gränzlinien dar, durch welche einst die einzelnen Aecker abgetheilt waren. Auch die Anlage von Städten oder festen Orten ergibt sich aus dem Bau der Wälle. Ebenso zeigen die Dämme, welche, um das Wasser zum Behufe der Mühlen aufzustemmen, an den meisten Bächen aufgeführt sind, daß jener ganze Wald einst von Sachsen bewohnt war.

Zuerst stand, wie gesagt, Marco dieser jungen Pflanzung als Bischof vor; er benetzte die Völker der Wagiren und Obotriten mit dem Wasser der heiligen Taufe. Nach seinem Tode ward Schleswig mit einem besonderen Bischof beehrt. Den Aldenburger Stuhl aber erhielt Eoward, welcher viele Slaven dem Herrn gewann. Er ward ordinirt vom heiligen Adeldag, Erzbischof von Hammenburg.

Es wuchs aber die Gemeinde der Gläubigen, und in der ganzen Zeit der Ottonen trat nichts der jungen Pflanzung störend entgegen. Den Namen Otto führten drei Kaiser, und von allen finde ich berichtet, daß sie von gleichem Eifer für die Bekehrung der Slaven beseelt gewesen seien. So ward das ganze Land der Wagiren, der Obotriten und Kicinen mit Kirchen, Priestern, Mönchen und gottgeweihten Jungfrauen angefüllt. Die Kirche zu Aldenburg ward dem heiligen Johannes dem Täufer zu Ehren benannt, und zeichnete sich durch ihren Rang als Hauptkirche aus. Die Micklinburger Kirche, zu der ein Jungfrauenkloster gehörte, ward dem Apostelfürsten Petrus zu Ehren erbaut.

Die Bischöfe von Aldenburg verehrten den Fürsten der Sla-

Digitized by Google

ben gar Vieles; denn sie waren durch die Freigebigkeit Kaiser Otto's mit zeitlichen Gütern im Ueberflusse versehn, und konnten daher reichliche Gaben spenden und sich die Gunst des Volks erwerben. Es wurde nämlich dem Bischof vom ganzen Lande der Wagiren und Obotriten ein jährlicher Zins erlegt, welcher die Stelle des Zehnten vertrat, bestehend aus einem Maß Korn für jeden Pflug,[1] ferner aus vierzig Bündeln Flachs und zwölf Pfennigen reinen Silbers. Dazu ein Pfennig für den, der das Geld einsammelte. Ein slavischer Pflug Landes aber ist so viel wie ein Paar Ochsen oder ein Pferd. Die Städte oder Güter oder die Zahl der Höfe, welche zum Besitze des Bischofs gehörten, hier näher zu besprechen, ist unnöthig, weil das Alte in Vergessenheit gerathen und Alles ja neu ist.

13. Vom Bischof Wago.

Im acht und dreißigsten Jahre seiner königlichen und im elften seiner kaiserlichen Regierung ging der große Kaiser Otto, der Bezwinger aller Völker des Nordens, glücklich zum Herrn ein und wurde in seiner Stadt Magdeburg bestattet. Ihm folgte sein Sohn, Otto der Mittlere, und lenkte zehn Jahre hindurch das Reich voll Thatkraft. Dieser unterwarf sofort Lothar und Karl, die Könige[2] der Franken, versetzte dann den Krieg nach Calabrien hinüber, und starb im Kampfe mit den Saracenen und Griechen, zuerst Sieger, dann besiegt, zu Rom. Ihm ward der dritte Otto, der nur noch ein Kind war, zum Nachfolger gegeben, und zierte achtzehn Jahre lang den Thron durch eine kraftvolle und gerechte Regierung.

In demselben Jahre starb Herzog Heriman von Sachsen und bestellte zu seinem Erben seinen Sohn Benno, der auch als ein tugendreicher und kraftvoller Mann genannt wird, jedoch in so weit seinem Vater nicht nachartete, als er sein Volk durch Erpressungen bedrückte.

1) Ein Landmaaß. — 2) S. die Anmerkung zu Adam von Bremen II. 21. S. 68.

Digitized by Google

Zu Aldenburg folgte, als Coward starb, Wago. Dieser, der in größter Glückseligkeit unter den Slaven lebte, soll eine schöne Schwester gehabt haben, auf welche ein Fürst der Obotriten, Namens Billug[1], sein Auge warf. Und da er dem Bischof in dieser Angelegenheit wiederholte Anträge machte, so verwarfen einige von den Freunden des Bischofs dies Gesuch, wobei sie unvorsichtiger Weise Schmähreden ausstießen und sagten, es sei nicht recht, eine so schöne Jungfrau mit einem so ungebildeten und rohen Manne zu verbinden. Jener aber that, als merke er diese Beleidigung nicht, und hörte, von Liebe getrieben, nicht auf, seine Bitten zu erneuern; der Bischof aber, welcher fürchtete, es möchte der jungen Kirche schweres Unheil daraus erwachsen, begünstigte seine Werbung und gab ihm seine Schwester zur Gemahlin. Er erzeugte mit ihr eine Tochter, Namens Hodica, welche von ihrem Oheim, dem Bischof, in ein Nonnenkloster gegeben, in der heiligen Schrift unterrichtet und den Klosterjungfrauen, welche zu Mikilinburg lebten, als Aebtissin vorgesetzt wurde, obwohl sie noch nicht die gehörigen Jahre erreicht hatte. Dies ertrug ihr Bruder Missizla [Metschislaw], von, wenngleich verheimlichtem Hasse gegen das Christenthum gestachelt und fürchtend, es möchte durch diesen Vorgang fremde Sitte in jenen Landen sich einnisten, mit Unwillen. Den Vater aber tadelte er sehr oft, daß er in gänzlicher Verblendung nichtige Neuerungen liebe und sich nicht scheue von dem Brauche der Väter abzuweichen, da er zuerst eine deutsche Frau geheirathet und dann seine Tochter dem Klosterzwange übergeben habe. Weil er mit diesen Worten den Vater oftmals anreizte, so begann dieser allmählich in seinem Gemüthe zu wanken und schon an die Verstoßung der geliebten Gattin und an eine Veränderung der Verhältnisse zu denken. Allein Furcht hielt ihn von der That zurück; denn großer Dinge Anfang ist immer schwer, und die Tapferkeit der Sachsen schreckte sehr. Nothwendig

1) Nach Schafarik II. 531. hieß der Fürst der Bodrizen (d. h. Obotriten) der 973 die Schwester des Bischofs Wago von Stargard zur Gemahlin nahm, Mestiwoj, dessen Sohn Mstschislaw.

Digitized by Google

aber mußte es, wenn er die Schwester des Bischofs verstieß und die geistlichen Angelegenheiten zu Falle brachte, sofort zum Kriege kommen.

14. Von Billugs Hinterlist.

Eines Tages nun ereignete es sich, daß der Bischof zur Untersuchung nach Mikilinburg, der Stadt der Obotriten, kam. Dahin war auch Billug nebst den Großen des Landes geeilt, um ihn mit angeblicher Ehrerbietung zu empfangen. Der Obotritenfürst hielt also an den mit den öffentlichen Angelegenheiten beschäftigten Bischof folgende Anrede: „Großen Dank, ehrwürdiger Vater, zolle ich Deiner Frömmigkeit, obwohl ich gar wohl einsehe, daß ich keineswegs im Stande bin, denselben nach Gebühr zu entrichten. Denn wenn ich auch der Wohlthaten, die Du mir persönlich erwiesen hast, wegen ihrer Mannigfaltigkeit und weil sie einer ausführlicheren Schilderung bedürften, nicht gedenken will, so fühle ich mich doch gedrungen, der großen Güte zu erwähnen, die du dem ganzen Lande im allgemeinen erwiesen hast. Die Sorge nämlich, welche Du für die Herstellung von Kirchen und um das Heil der Seelen meiner Unterthanen trägst, ist Allen offenbar. Allein es ist auch nicht unbekannt, wie große Kränkungen abseiten der Herrscher Du durch Deine Klugheit von uns abgewandt hast, so daß wir jetzt in Frieden und Ruhe im Genusse der kaiserlichen Gnade leben können. Uns selbst also und alles Unsrige würden wir, wenn uns einer darnach fragte, unbedenklich für Dein Eigenthum erklären. Eine kleine Bitte aber flehe ich nicht an, jetzt Dir vorzutragen; beschäme mich nicht durch eine abschlägige Antwort! Bei den Obotriten ist der bischöfliche, den Zehnten vertretende Zins gebräuchlich: er beträgt von jedem Pfluge, der soviel wie zwei Ochsen oder ein Pferd ist, ein Maß Getraide, vierzig Bund Flachs und zwölf Pfennig guten Geldes, dazu ein Pfennig, der dem Einsammler zukommt. Diesen nun einzusammeln erlaube mir, und ihn zum Unterhalt für Deine Nichte, meine Tochter, zu

Digitized by Google

beſtimmen. Damit ich aber dieſe Bitte nicht etwa Dir zum Nachtheile oder zur Verminderung der Abgabe zu thun ſcheine, ſo füge ich zu Deinem Beſitzthume die Dörfer im Gebiete der einzelnen Städte im Lande der Obotriten hinzu, welche Du Dir ſelbſt auswählen kannſt, außer denen, welche bereits früher durch kaiſerliche Verfügung biſchöfliches Eigenthum geworden ſind.“ Der Biſchof nun, welcher des höchſtverſchlagenen Mannes Hinterliſt nicht merkte, auch erwog, der Tauſch könne ihm nicht ſchaden, bewilligte ohne Anſtand ſein Geſuch, indem er ſich Dörfer vom bedeutendſten Umfange wählte, den Zins aber ſeinem Schwager übertrug, damit er ihn für ſeine Tochter erheben möchte. Eine Zeit lang verweilte er dann noch bei den Obotriten, um ſeine Güter unter Anbauer zur Bearbeitung zu vertheilen, und kehrte, nachdem er Alles angeordnet hatte, ins Land der Wagiren zurück. Denn dort war der Aufenthalt für ihn paſſender und ohne Gefahr. Die Slaven ſind nämlich von Natur treulos und bösartig, und darum muß man ſich vor ihnen hüten. Der Biſchof aber hatte unter andern zwei bedeutende Herrenhöfe, auf denen er ſich oft aufhielt, einen in einem Dorfe, Namens Buzu [Boſau], und einen anderen an dem Fluſſe Trabena [Trave] an einem Orte Namens Nezzena [Gnisſau], wo ſich auch eine Kapelle befand und ein gemauerter Speiſeſaal mit einem Ofen, deſſen Grundlage ich ſelbſt als Jüngling geſehen habe, da Nezzena nicht weit vom Fuße des Berges lag, welchen die Alten Edberch, die Neuern wegen der daranfliegenden Burg Sigeberch nennen.

Eine geraume Zeit nachher nun nahm, da Biſchof Wago, anderweitig beſchäftigt, das Land der Obotriten ſelten beſuchte, der genannte Billug ſammt ſeinem Sohne Miſiſla die Gelegenheit wahr, und ſetzte den hinterliſtigen Plan, welchen er gegen ſeinen Herrn und Seelſorger erſonnen hatte, allmählich ins Werk. Er begann nämlich die biſchöflichen Beſitzungen, welche Wago ihm als ſeinem Vaſallen und Verwandten zu bewahren anvertraut hatte, heimlich zu plündern und zu verwüſten und ſchickte unvermerkt ſeine Leibeigenen hin, welche den Anbauern Pferde und andere

Digitized by Google

Habseligkeiten diebischer Weise entwandten. Denn seine Absicht ging dahin, daß er den Bischof nicht nur des Zehnten, sondern auch seiner Besitzungen berauben wollte, damit, wenn das Haupt zu Falle gebracht wäre, auch der Dienst Gottes dem Untergange preisgegeben würde. Zuletzt also kam der Bischof ins Land der Obotriten, und entdeckte vermittelst einer angestellten Untersuchung unwiderleglich, durch wessen Umtriebe seine Besitzungen so arg beeinträchtigt würden. Darüber, wie nicht zu verwundern, von Staunen und Furcht zugleich ergriffen, da er in denen, die er für seine treuesten Freunde gehalten hatte, jetzt seine ärgsten Widersacher erkannte und bereits den Verfall der vorhandenen jungen Pflanzung besorgte, begann er in seinem Gemüthe gar sehr hin und her zu schwanken. Da er nun zu dem Mittel seine Zuflucht nahm, welches er für das augenblicklich sicherste hielt, begann er zu versuchen, ob er etwa das heimlich heranschleichende Uebel durch ermahnende Worte heilen könnte, und suchte seinen Schwager durch freundliches Zureden zu bewegen, daß er von seinem Beginnen abstehen und die Besitzungen der Kirche nicht Räubern zur Plünderung preisgeben möchte, indem ihm, wenn er nicht Vernunft annähme, nicht nur Gottes, sondern auch des Kaisers Zorn daraus erwachsen werde. Dieser aber setzte den Vorwürfen listige Ausflüchte entgegen und antwortete: nie habe er gegen seinen Herrn und Vater, für den er immer die wärmste Ergebenheit empfunden habe, einen solchen Trug verübt. Sei etwas der Art vorgefallen, so rühre das von Straßenräubern her, die, von den Ranen und Wilzen herkommend, wohl auch der Seinigen nicht schonten. Er werde mit Rath und That bereit sein, diese mit fern zu halten. So beredete er den schlichten Mann leicht, daß er die gefaßte Meinung aufgab. Als aber der Bischof nach erlangter Genugthuung abgereist war, brachen jene sofort ihr Versprechen und erneuerten ihre früheren Frevelthaten, ja sie beraubten nun nicht blos die Dörfer, sondern zündeten sie auch an. Ueberdies drohten sie allen Ansiedlern, die zu den bischöflichen Gütern gehörten, den Tod, wenn sie nicht so schnell wie möglich dieselben verließen.

Digitized by Google

Und so lagen jene Besitzungen bald wüst und leer. Zu diesen Uebelthaten kam noch die hinzu, daß Billug seine Ehe auflöste und die Schwester des Bischofs verstieß. Dies gab nun besonders Veranlassung zu Feindseligkeiten, und die Lage der Kirche begann allmählich gefahrvoll zu werden. Auch konnte die junge Kirche sich nicht völlig erholen, weil Otto der Große schon längst gestorben, Otto der zweite und dritte aber beide mit den italischen Kriegen beschäftigt waren, und weil daher die Slaven im Vertrauen auf die Gunst der Umstände nicht nur den göttlichen Gesetzen, sondern auch den Geboten des Kaisers mehr und mehr zu widerstreben wagten. Nur Benno, der Herzog von Sachsen, war der Einzige, der, wenn auch einen schwachen, Anschein von Macht zu behaupten verstand, so daß aus Rücksicht auf ihn der Ungestüm der Slaven in so weit gehemmt wurde, daß sie nicht der christlichen Religion entsagten, oder zu den Waffen griffen.

Als Wago gestorben war, folgte ihm Ezico im Amte. Dieser empfing die Weihe von dem heiligen Adeldag, Erzbischof von Hammenburg. Vier Bischöfe aber zählt man, wie ich finde, bis auf die Zerstörung der Aldenburger Kirche, nämlich Marco, Egward, Wago und Ezico, zu deren Zeiten die Slaven im Christenthume bewahrt, überall im Slavenlande Kirchen errichtet und gar viele Mönchs- und Nonnenklöster erbaut wurden. Das bezeugt (Buch II. Kap. 24.) Meister Adam, der die Thaten der Erzbischöfe von Hammenburg in sehr beredter Darstellung beschrieben hat. Er erzählt, das Slavenland zerfalle in achtzehn Gaue, und versichert,[1] diese hätten sich mit Ausnahme von nur dreien sämmtlich zum Christenthume bekehrt.

15. Von Svein, dem Könige der Dänen.

Zur selbigen Zeit unterwarf auch Bolizlaw, der sehr christliche König der Polen, im Bunde mit Otto III. das ganze Slavenland

1) Eigentlich versicherte Svein, König der Dänen, dieses dem Adam von Bremen S. Adam II. 24. S. 72.

Digitized by Google

jenseits der Oder, so daß es Tribut zahlte; ebenso auch die Russen und die Preußen, welche den Bischof Adelbert, dessen Ueberreste Bolizlaw damals nach Polen versetzte, den Märtyrertod erleiden ließen. Fürsten derjenigen Slaven, welche Winuler oder Winithen heißen, waren damals Misiizlaw [Metschislaw], Naccon und Sederich, unter denen fortwährend Friede war, und die Slaven waren zinspflichtig und dienstbar. Auch darf man nicht mit Stillschweigen übergehen, daß eben dieser Misiizlaw, der Fürst der Obotriten, der Christum öffentlich bekannte, ihn aber heimlich verfolgte, seine Schwester, die gottgeweihte Jungfrau Hodica, aus dem Kloster zu Mikilinburg entführte und sie mit einem gewissen Bolizlaw auf die verruchteste Weise verehelichte. Die übrigen Jungfrauen aber, die er dort fand, gab er entweder seinen Kriegern zu Frauen, oder schickte sie ins Land der Wilzen oder Ranen. So ward das Kloster öde und leer. Damals wurde nämlich, (was Gott um der Sünden der Menschen willen zuließ,) die Ruhe bei den Dänen und Slaven gestört, und über die schönen Keime der göttlichen Lehre versuchte ein feindlich gesinnter Mensch Unkraut zu säen. (Matth. 13, 25.). Bei den Dänen machte nämlich Sveinotto, der Sohn des sehr christlichen Königs Harald, von teuflischer Bosheit getrieben, viele Umtriebe gegen den Vater, indem er ihn, weil er hochbetagt und minder kräftig war, der Krone berauben und das Werk der göttlichen Pflanzung im Lande der Dänen völlig zu vernichten trachtete. Harald aber, welcher, wie oben gesagt ist, zuerst ein Heide, dann durch des großen Kirchenvaters Unni Predigt zum christlichen Glauben bekehrt war, that sich in so großem Eifer für den Herrn hervor, daß uns unter allen Königen der Dänen keiner vorgekommen ist, der, so wie er, den ganzen weiten Norden zur Erkenntniß der göttlichen Lehre gebracht und das ganze Land durch Kirchen und Priester zu Auszeichnung erhoben hätte. Die umsichtige Thätigkeit dieses Mannes in Bezug auf die Angelegenheiten der Kirche war groß, aber eben so sehr ragte er auch durch weltliche Weisheit hervor. In den Dingen nämlich, welche auf die Regierung sich beziehen, war er so berühmt, daß er Gesetze

Digitized by Google

und Rechte feststellte, welche wegen seines Ansehens nicht nur die Dänen, sondern auch die Sachsen bis auf den heutigen Tag zu befolgen nicht unterlassen.

Aufgeregt indeß von denen, welche Gott zu dienen und unter einer friedlichen Regierung zu leben nicht geneigt waren, entsagten die Dänen in Folge einer geheimen Verschwörung allesammt dem Christenthume, setzten den gottlosen Svein auf den Thron und kündigten seinem Vater Harald Krieg an. Dieser nun, der freilich bereits vom Beginne seiner Regierung an seine Hoffnung auf Gott gesetzt hatte, empfahl doch diesmal ganz besonders den Ausgang der Sache dem Herrn, da er nicht sowohl über seine eigene Gefahr, als über das Verbrechen seines Sohnes und die Bedrängnisse der Kirche in Trauer und Sorgen war. Denn weil er sah, daß die Empörung ohne eine Schlacht nicht zu unterdrücken sei, ergriff er wider Willen auf Anhalten derer, die ihrem Gott und König die Treue unverletzt bewahren wollten, die Waffen. So kam es zum Kriege, und in der Schlacht wurden die Anhänger Haralds besiegt, viele verloren das Leben, viele wurden verwundet. Harald selbst aber floh schwer getroffen vom Schlachtfelde, bestieg ein Schiff und entkam nach einer sehr angesehenen Stadt der Slaven, Namens Jumneta. Hier fand er wider Erwarten, denn die Einwohner waren Heiden, eine freundliche Aufnahme, starb aber, weil ihm in Folge seiner Verwundung die Kräfte schwanden, wenige Tage nachher, in gläubigem Bekenntnisse Christi. Er war ein Mann, welchen man nicht nur zu den von Gott würdig befundenen Königen, sondern auch zu den glorreichen Märtyrern zählt. Er regierte 50 Jahre.

Nach seinem Tode begann Svein, welcher sich des Reiches bemächtigt hatte, voll Grausamkeit zu wüthen, und übte die schwerste Verfolgung gegen die Christen aus. Und es erhoben sich alle Gottlosen im Umkreise des Nordens, voll Freude darüber, daß nunmehr ihrer Bosheit Thür und Thor offen stehe, und begannen Krieg und Verwirrung anzuregen und die Nachbarstaaten zu Wasser und zu Lande heimzusuchen. Zuerst brachten sie eine Flotte

Digitized by Google

zusammen, fuhren auf dem kürzesten Wege durch das brittische Meer und landeten an den Ufern der Elbe, wo sie die ruhigen und sich dessen nicht versehenden Bewohner des Landes plötzlich überfielen und alles Küstenland von Hadeln, so wie alles sächsische Land, welches an den Ufern der Elbe lag, verwüsteten, bis sie nach Stade kamen, welches für die, welche die Elbe herunterkommen, ein günstig gelegener Hafen ist. Auf die schleunige Kunde von diesen traurigen Ereignissen eilten die Grafen Sigafrid und Thiderich und die übrigen Edlen, denen die Beschützung des Landes oblag, den Barbaren entgegen, obwohl ihrer nur sehr wenige waren; allein die Noth des Augenblicks drängte sie, und sie griffen die Feinde im Hafen von Stade an. So entstand ein sehr heftiger Kampf, in welchem die Dänen siegten und die tapfern Sachsen gänzlich aufgerieben wurden. Die beiden Grafen und die anderen edelgebornen und ritterlichen Männer, die das Blutbad überlebten, wurden in Ketten und Banden ins Schiff geschleppt. Graf Sigafrid indeß entfloh mit Hülfe eines Fischers in der Nacht und entging der Gefangenschaft. Darum verstümmelten die Barbaren, von Wuth entbrannt, alle Angesehneren unter denen, die in ihren Händen waren, an Händen und Füßen, schnitten ihnen die Nasen ab, und warfen sie so halbtodt ans Land. Darauf verheerten sie ungestraft den noch übrigen Theil des Landes. Eine andere Abtheilung der Seeräuber, welche, die Weser hinauffahrend, das ganze Ufer dieses Flusses bis nach Lestmona [Lesum] verwüstet hatte, kam mit einer sehr großen Menge Gefangener bis nach einem Moore, genannt Glindesmor. Als sie dort einen gefangenen sächsischen Ritter zum Wegweiser nahmen, führte derselbe sie an die ungangbarste Stelle des Moors, wo sie, durch lange Anstrengung ermattet, von den sie einholenden Sachsen mit leichter Mühe auseinander getrieben wurden und zwanzig tausend von ihnen umkamen. Der Name des Ritters, der sie an den unwegsamen Ort führte, war Herward; sein Name wird von den Sachsen mit unvergänglichem Ruhme gefeiert.

Digitized by Google

16. Wie die Slaven vom Glauben abließen.

Um dieselbe Zeit endete das tausend und erste Jahr der Fleischwerdung des göttlichen Wortes, in welchem Kaiser Otto III., nachdem er dreimal als Sieger in Rom eingezogen war, von einem frühzeitigen Tode überrascht, starb.[1] Ihm folgte in der Regierung der fromme Heinrich, ausgezeichnet durch Gerechtigkeit und Heiligkeit, derselbe, der das Bisthum Bavenberg [Bamberg] gründete und für Kirchen und Gottesdienst mit der glänzendsten Freigebigkeit sorgte. Im zehnten Regierungsjahre desselben[2] starb Benno, Herzog von Sachsen, ein durch Biederkeit außerordentlich hervorragender Fürst und eifriger Beschützer der Kirchen. Erbe seiner Würde wurde sein Sohn Bernhard, der aber dem Vater hinsichtlich des Glückes nicht gleichkam. Denn seit der Zeit, wo er zum Herzoge eingesetzt wurde, nahmen in diesem Lande Zwietracht und Verwirrung niemals ein Ende, weil sich Berngegen Heinrich, den Kaiser, zu empören wagte und ganz Sachsen bewog, mit ihm gegen denselben sich aufzulehnen. Darnach stand er auch gegen Christum auf und setzte alle Kirchen Sachsens in Schrecken und Verwirrung, insbesondere die, welche in der gedachten Empörung seiner Bosheit sich nicht anschließen wollten. Zu diesen Leiden kam noch hinzu, daß derselbe Herzog, gänzlich uneingedenk der Zuneigung, welche sowohl sein Großvater, als sein Vater zu den Slaven gehabt hatten, das Volk der Winuler aus Habsucht so grausam bedrückte, daß er es zwang, nothgedrungen dem Heidenthume sich zuzuwenden. Denn in der That bemächtigten sich Markgraf Theodorich und Herzog Bernhard der Herrschaft über die Slaven, so daß jener den östlichen, dieser den westlichen Theil des Landes in Besitz hatte, und durch die Unvernunft Beider wurden sie zum Abfalle gezwungen. Während nämlich sonst die besten Kaiser die im Glauben noch unbefestigten Heidenvölker mit großer Milde und Güte behandelt hatten, indem

1) Otto III. starb am 24. Januar 1002. — 2) Er starb am 9. Febr. 1011.

Digitized by Google

sie ihre Strenge gegen sie, auf deren Seelenheil sie mit allem Eifer bedacht waren, mäßigten, setzten jene ihnen mit solcher Grausamkeit zu, daß sie endlich aus Noth das Joch der Knechtschaft abwarfen und ihre Freiheit mit den Waffen zu erkämpfen suchten. Fürsten der Winuler waren Mistiwoi[1] und Mizzidrag,[2] unter deren Führung der Aufstand entbrannte. Nun geht die Sage und wird von Altersher erzählt, derselbe Mistiwoi habe um eine Nichte Herzog Bernhards geworben, und dieser habe sie ihm zugesagt.[3] Darauf begleitete der Fürst der Winuler, um sich der Werbung würdig zu zeigen, den Herzog mit tausend Reitern nach Italien, wo dieselben beinahe alle im Kampfe blieben. Als er nun, vom Feldzuge zurückgekehrt, die ihm versprochene Braut begehrte, so vereitelte Markgraf Theodorich diesen Plan, indem er ausrief: eine Blutsverwandte des Herzogs dürfe einem Hunde nicht gegeben werden! — Jener, der das hörte, ging voll Unwillens fort, und als der Herzog ihm Boten nachsandte mit der Aufforderung, er möge nun das ersehnte Beilager vollziehen, soll er folgende Antwort gegeben haben: „Die hochgeborene Nichte eines großen Herzogs muß einem hochangesehenen Manne vermählt, nicht aber einem Hunde gegeben werden. Uns wird für unsere Dienstleistung der große Dank zu Theil, daß wir für Hunde, nicht für Menschen erklärt werden. Wenn also der Hund stark ist, so wird er tüchtige Bisse thun!“ Und dieses sagend, kehrte er ins Slavenland zurück, und ging vor allem zuerst nach der Stadt Rethre, welche im Lande der Lutizen liegt. Hier rief er alle im Osten wohnende Slaven zusammen, theilte ihnen den ihm angethanen Schimpf mit und sagte ihnen, daß in der Sprache der Sachsen die Slaven Hunde genannt würden. Da erwiderten jene: „Diese Kränkung hast du verdient, weil du deine Stammgenossen

1) Dies war Mestiwoj II. Schafarik II. 533. — 2) Richtiger Meschislaw. Schafarik II. 533. — 3) Vgl. Adam von Bremen Schol. 30. zu II. 43. S. 85, nach welchem der slavische Fürst für seinen Sohn um eine Enkelin Bernhards wirbt. Auch war der hiergenannte Herzog Bernhard nicht Benno's, sondern Hermanns Sohn, da Benno und Bernhard dasselbe ist.

Digitized by Google

hintangesetzt, und die Sachsen, das treulose und habsüchtige Volk, gehegt und gepflegt hast. Darum schwöre uns nun, daß du von ihnen lassen willst, so werden wir zu dir halten." Und er schwor es ihnen.

Als Herzog Bernhard, die Gelegenheit wahrnahm, die Waffen gegen den Kaiser ergriff, benutzten die Slaven die günstigen Zeitumstände, brachten ein Heer zusammen und verheerten zuerst Nordelbingen mit Feuer und Schwert, dann durchzogen sie das übrige Slavenland und steckten alle Kirchen in Brand und zerstörten sie bis auf den Grund; die Priester aber und die übrigen Kirchendiener ermordeten sie unter mancherlei Qualen und ließen keine Spur vom Christenthume jenseits der Elbe.

Aus Hammenburg wurden aus Haß gegen das Christenthum damals und in der Folge viele Geistliche und Bürger in Gefangenschaft hinweggeführt und noch mehr derselben getödtet. Slavische Greise, welche Alles, was bei den Barbaren vorgefallen ist, im Gedächtniß haben, erzählen, in der Stadt Aldenburg, welche mit Christen sehr bevölkert gewesen, seien sechzig Priester, nachdem man die andern wie das Vieh geschlachtet hatte, zu freventlichem Muthwillen aufbewahrt. Der Aelteste derselben, der Propst des Ortes, hieß Oddar. Dieser wurde sammt den übrigen dem Märtyrertode geweiht; man zerschnitt ihnen mit dem Schwerte die Kopfhaut in Kreuzesform, und legte so einem Jeden das Gehirn blos. Dann wurden die Bekenner des Herrn mit auf den Rücken gebundenen Händen durch die einzelnen Städte der Slaven hingeschleppt, bis sie starben. So wurden sie ein Schauspiel für Engel und Menschen, und so hauchten sie auf der Mitte ihrer Bahn ihren Siegergeist aus. Noch manche ähnliche Begebenheiten sollen, wie man sagt, in den verschiedenen Ländern der Slaven und Nordelbinger damals vorgefallen sein, die man jetzt aus Mangel an schriftlichen Ueberlieferungen für Fabeln hält. Kurz, es sind im Slavenlande so viele Märtyrer, daß ein Buch sie kaum umfassen könnte.

Alle Slaven also, die zwischen der Elbe und der Oder wohnen, übten siebzig Jahre und darüber, nämlich während der gan-

Digitized by Google

zen Ottonenzeit, das Christenthum, rissen sich aber vom Leibe Christi und der Kirche, womit sie bisher verbunden gewesen waren, auf solche Weise los. O wie verborgen sind doch in Wahrheit Gottes Gerichte über die Menschen: „er erbarmet sich welches er will, und verstocket welchen er will!“ (Röm. 9, 18.) Voll Staunens ob seiner Allmacht sehen wir, wie die, welche zuerst zum Glauben kamen, wieder ins Heidenthum zurückfielen, während die, welche die Letzten zu sein schienen, sich zu Christo bekehrten. Er also, der gerechte, starke und langmüthige Richter, der einst vor den Augen Israels, um Israel zu prüfen, die sieben Stämme Kanaans vernichtete und nur die Fremden allein erhielt, er wollte auch jetzt einen kleinen Theil der Heiden verstocken, um durch sie unsern Unglauben zu züchtigen.

Dies geschah in der letzten Zeit des Erzbischofs Libentius des Aelteren, unter Herzog Bernhard, dem Sohne Benno's, welcher das Volk der Slaven hart bedrückte. Dem Theodorich aber, dem Markgrafen der Slaven, der eben so habsüchtig, eben so blutdürstig war, wie der Ebengenannte, wurde sein Amt und sein ganzes Erbgut entzogen, und er endete als Pfründner zu Magdeburg sein Leben durch einen schlimmen Tod, wie er's verdiente. Mistiwoi endlich, der Fürst der Slaven, kam in der letzten Zeit seines Lebens zur Reue, und bekehrte sich zum Herrn, und ward, weil er nicht vom Christenthume lassen wollte, aus seinem Vaterlande vertrieben, worauf er zu den Barden floh, bei denen er treu im Glauben ein hohes Alter erreichte.

17. Vom Bischof Unwan.

Nachdem in Aldenburg Ezico gestorben war, folgte ihm Volkward und diesem Reginbert nach. Volkward, zur Zeit der Christenverfolgung aus dem Slavenlande vertrieben, ging nach Norwegen, wo er dem Herrn viele Seelen gewann und dann froh nach Bremen zurückkehrte.

In der Mutterkirche Hammenburg folgte auf den Adaldag,

Digitized by Google

welcher zuerst in Aldenburg Bischöfe geweihet hatte, Libentius, ein durch Heiligkeit ausgezeichneter Mann. Zu seiner Zeit[1] fielen die Slaven vom Glauben ab. Auf ihn folgte Unwan, einem sehr berühmten Geschlechte entsprossen, überdieß reich und freigebig und bei Jedermann beliebt, der Geistlichkeit aber wollte er besonders wohl. Zu der Zeit, wo Herzog Bernhard nebst seinen Mitschuldigen gegen Kaiser Heinrich sich empörte und alle Kirchen Sachsens schwer bedrängte, besonders aber diejenigen anfeindete, die ihren der kaiserlichen Majestät geleisteten Eid nicht brechen wollten, soll Erzbischof Unwan das Ungestüm des Herzogs durch seine Großmuth so gebrochen haben, daß er, von der Weisheit und dem Edelsinne des Erzbischofs ergriffen, sich gedrungen fühlte, gegen die Kirche, deren Widersacher er bisher gewesen war, fortan in jeder Hinsicht sich gütig zu erweisen. So beugte der rebellische Fürst, nachdem er den Erzbischof zu Rathe gezogen hatte, endlich seinen Sinn und unterwarf sich zu Scalchisburg [Hausberge] Gnade flehend dem Kaiser Heinrich. Bald nachher machte er auch, von Unwan begünstigt, die Slaven zinspflichtig und gab den Nordelbingern und der Mutterkirche Hammenburg den Frieden wieder. Um die letztere wiederherzustellen, soll der ehrwürdige Metropolitan nach der Zerstörung durch die Slaven die Stadt und die Kirche wieder neu aufgebaut haben, indem er zugleich aus jedem seiner Mönchsklöster drei Brüder auslas, so daß deren im Ganzen zwölf waren, die in Hammenburg nach der kanonischen Regel leben und das Volk vom Irrwahn des Götzendienstes abbringen sollten. Auch ordinirte er für das Slavenland nach dem Tode Reginberts den Benno, einen einsichtsvollen Mann, der, aus der Zahl der Brüder der Hammenburger Kirche gewählt, durch seine Predigt unter dem Volke der Slaven reichen Nutzen stiftete.

1) Er regierte von 958—1013.

Digitized by Google

18. Vom Bischof Benno.

Benno, ein Mann von großer Frömmigkeit, begann, getrieben von dem Wunsche, den zerstörten Aldenburger Bischofsitz wieder zu erbauen, nach den Besitzungen und Renten zu forschen, die zufolge der Stiftung des großen Kaisers Otto zum Bisthume gehörten. Allein weil seit der Zerstörung der Kirche von Aldenburg die ursprünglichen Einrichtungen und die Schenkungen der großen Fürsten in Vergessenheit und in den Besitz der Slaven gerathen waren, so beklagte sich Bischof Benno in Gegenwart Herzog Bernhard's darüber, daß die Wagiren und die Obotriten ihm die schuldigen Abgaben verweigerten. Daher wurden die Vornehmen der Winuler zur Unterredung berufen, und als man sie befragte, warum sie dem Bischof den gesetzlichen Getraidezehnten entzögen, begannen sie die mannigfachen schweren Steuern zu schildern, welche sie schon zu tragen hätten; es sei für sie besser, ganz aus dem Lande zu gehen, als mit noch größeren Abgaben belastet zu werden. Da nun der Herzog erwog, daß die Rechte der Kirche in der Form, welche unter Otto dem Großen bestanden hatte, nicht wieder geltend zu machen wären, so erlangte er bittweise (und auch so nur mit Mühe) das Zugeständniß, daß von jedem Hause, es mochte arm oder reich sein, durch das ganze Land der Obotriten hin zwei Pfennige als Gebühr für den Bischof bezahlt werden sollten. Außerdem wurden die allbekannten Höfe Buzu und Nezenna und die übrigen Besitzungen im Lande der Wagiren dem Bischof wieder übergeben, um sie aufs neue zu bebauen. Die Güter im entfernteren Slavenlande aber, welche einst, wie die geschichtliche Ueberlieferung von Altersher ausweist, zum Aldenburger Bisthume gehört hatten, als Derithsewie [Dartzowe, Dassau], Morize, [Muritze] und Cuzin [Cußin] mit Zubehör, konnte Bischof Benno auf keine Weise vom Herzoge erhalten, obwohl er sich oftmals bemühte, sie wieder zu erlangen. Als es jedoch dem sehr frommen Kaiser Heinrich gefiel, auf Burg Werbene, welche an der Elbe liegt, einen allgemeinen Hoftag zu

Digitized by Google

halten, um die Geſinnung der Slaven zu prüfen, erſchienen alle Fürſten der Winuler vor dem Kaiſer und erklärten feierlich, dem Reiche in Frieden und Unterwürfigkeit gehorchen zu wollen. Da nun der Biſchof von Aldenburg auch bei dieſer Gelegenheit vor dem Kaiſer ſelbſt ſeine Klage wegen der Güter ſeiner Kirche wieder vorbrachte, ſo thaten die Fürſten der Slaven, als man ſie wegen der dem biſchöflichen Landbeſitze zugehörigen Güter befragte, den Ausſpruch, die gedachten Städte ſammt ihren Gebieten müßten der Kirche und dem Biſchof zu eigen gegeben werden. Außerdem gelobten alle Obotriten, Kycinen, Polaben, Wagiren und die übrigen Völker der Slaven, welche innerhalb des Gebietes der Aldenburger Kirche wohnten, jeden Zins zu erlegen, den Otto der Große ſtatt des Zehnten zur Einnahme für die Kirche beſtimmt hatte. Jedoch war ihr Gelöbniß voll Trug und Falſchheit. Denn ſowie der König den Hoftag auflöſte und ſich anderswohin begab, kümmerten ſie ſich um das Verſprochene gar nicht mehr. Auch beſchwerte der Sachſenherzog Bernhard, welcher im Kriege zwar tapfer, aber durch Habſucht ganz verderbt, die Slaven in ſeiner Nachbarſchaft, die er durch Krieg oder durch Verträge unterworfen hatte, mit ſo drückenden Steuern, daß ſie weder Gottes eingedenk, noch den Prieſtern irgendwie zugethan blieben. Deshalb begab ſich der Bekenner Chriſti, Benno, da er ſah, daß er in Ausübung ſeines Sendamtes von den weltlichen Fürſten nicht nur nicht unterſtützt, ſondern vielmehr durchaus gehindert wurde, der vergeblichen Anſtrengung müde, weil er nicht fand, wo ſein Fuß ruhen konnte, zum Biſchof Berenward von Hildesheim, ſchilderte ihm ſeine bedrängte Lage und ſuchte bei ihm in ſeiner Trübſal Troſt. Dieſer nun, der ein ſehr mildthätiger Mann war, nahm Benno gaſtlich auf, leiſtete dem Ermatteten alle Dienſte eines Menſchenfreundes und reichte ihm aus den Einkünften ſeiner eigenen Kirche ſo lange ſeinen Unterhalt, bis er zu neuer Ausübung ſeines Sendberufs aufbrechen, heimkehren und einen ſicheren Standort finden möchte, wo er ruhig weilen könnte. Damals gründete der erwähnte Biſchof Berenward in dem Beſitzthume,

Digitized by Google

welches ihm erblich zugefallen war, mit erſichtlich ſehr bedeutendem Koſtenaufwande eine große Kirche zu Ehren des heiligen Erzengels Michael, und ſetzte in Verbindung mit derſelben auch eine zahlreiche Vereinigung von Mönchen zum Dienſte Gottes ein. Als nun die Kirche nach Wunſch vollendet war, kam an dem zur Einweihung derſelben beſtimmten Feſttage (am 24. September 1022), eine unermeßliche Menſchenmenge zuſammen. Da wurde unſer Biſchof Benno, als er die linke Seite der Kirche einweihete, vom Volke ſo gedrängt und verletzt, daß er nach einigen Tagen, da die Krankheit immer ſchlimmer wurde, ſeinen Geiſt aufgab,[1] worauf er in der nördlichen Capelle derſelben Kirche ein ehrenvolles Grab erhielt. Ihm folgte Meinher, der von Libentius II.[2] eingeſegnet wurde; dieſem Abelin, den Erzbiſchof Alebrand ordinirte.[3]

19. Von Godeſcalk's Chriſtenverfolgung.

Damals herrſchte Ruhe und Frieden im Slavenlande, da Konrad, der Heinrich dem Heiligen in der Regierung nachfolgte, die Macht der Winithen in zahlreichen Kriegen geſchwächt hatte. Indeß nahm das Chriſtenthum und der Dienſt der Kirche wenig zu, weil die Habgier des Herzogs und der Sachſen, welche Alles an ſich rafften und den Kirchen und Prieſtern nichts übrig laſſen wollten, hindernd in den Weg trat. Die Fürſten der Slaven waren Anadrag,[4] Gneus und der dritte Udo[5]. Dieſer war in Wahrheit kein Chriſt zu nennen, weshalb er auch wegen ſeiner Grauſamkeit von einem ſächſiſchen Ueberläufer hinterrücks ermordet wurde (1031). Sein Sohn Godeſcalk ward zu Lunenburg in den Wiſſenſchaften unterrichtet. Als dieſer den Tod ſeines Vaters erfuhr, warf er den Glauben ſammt den Wiſſenſchaften bei Seite, ſetzte über den Fluß und kam zum Volke der Winithen. Hier ſammelte er eine Schaar

1) Benno ſtarb erſt am 13. Aug. 1023. — 2) Libentius folgte dem Unwan im J. 1029. Er lebte bis 1032. — 3) Bezelin Alebrand regierte von 1035—1043 als Erzbiſchof von Hamburg. — 4) Onodrag. — 5) Udo iſt der deutſche Name des Pribinjew, welcher Metſchislaw's Sohn war.

Digitized by Google

von Räubern um ſich und plünderte aus Rache wegen ſeines Vaters das ganze Land der Nordelbinger, richtete auch unter den Chriſten ein ſolches Blutbad an, daß ſeine Grauſamkeit alles Maaß überſtieg. Im Gebiete der Holzaten, Sturmaren und Thetmarſen blieb nichts verſchont, nichts entging ſeinen Händen, außer allein die allbekannten Veſten Ezeho [Itzehoe] und Bokeldeburg [Bökelnburg]. Dahin hatte ſich eine Schaar Bewaffneter begeben mit Weibern und Kindern und mit einiger Habe, die der Plünderung entgangen war. Eines Tages aber, als der erwähnte Fürſt nach Räuberart durch Buſch und Feld dahinritt, und ſah, wie die einſt an Kirchen und Einwohnern ſo reichgeſegnete Landſchaft nun eine wüſte Einöde war, erſchrak er vor dem Werke ſeiner eigenen Grauſamkeit und ſann, im Innerſten ſeines Herzens von Schmerz bewegt, darüber nach, wie er endlich von ſeinem verruchten Treiben ablaſſen könnte. Er trennte ſich alſo von ſeinen Genoſſen, und zwar, wie er ihnen ſagte, nur für eine Zeitlang und um einen Hinterhalt zu legen, und kam plötzlich auf einen Sachſen zu, der ein Chriſt war. Da dieſer vor dem aus der Ferne herankommenden bewaffneten Manne floh, ſo erhob Godeſcalk ſeine Stimme und rief ihm zu, er ſolle ſtehen bleiben, und ſchwor, ihm kein Leides thun zu wollen. Als nun der furchtſame Mann Zutrauen faßte und ſtill ſtand, begann er ihn zu fragen, wer er ſei und was er neues wiſſe? Er antwortete: „Ich bin ein armer Mann aus Holſtein. Wir bekommen täglich ſchlimme Botſchaft zu hören, weil jener Fürſt der Slaven Godeſcalk unſerm Lande und Volke viel Böſes zufügt und mit unſerm Blute ſeine Grauſamkeit zu befriedigen begehrt. Es wäre wahrhaftig Zeit, daß Gottes ſtrafende Hand unſere Unbill rächte.“ Ihm erwiederte Godeſcalk: „Deine Anklage trifft jenen Mann, den Fürſten der Slaven, ſchwer. In der That hat er eurem Lande und Volke viele Beſchwerden bereitet, weil er ſeines Vaters Ermordung nachdrücklich rächen wollte. Ich bin der Mann, von dem wir jetzt reden und bin gekommen, um mit Dir zu reden. Denn ich empfinde Schmerz darüber, daß ich gegen den Herrn und die Verehrer Chriſti ſo viel Unrecht verübt habe, und wünſche gar

Digitized by Google

ſehr, mich wieder mit denen zu verſöhnen, denen ich, ich bekenne es, unverdienter Weiſe ſo große Kränkungen zugefügt habe. So höre denn auch meine Worte, und kehre heim und ſage deinen Landsleuten, ſie möchten an einen beſtimmten Ort betraute Männer ſenden, um mit mir heimlich über Frieden und Bündniß zu unterhandeln. Geſchieht das, ſo werde ich dieſe ganze Schaar von Räubern, an die mich mehr die Noth, als mein freier Wille feſſelt, ihnen in die Hände liefern. Mit dieſen Worten bezeichnete er ihm zugleich Ort und Zeit. Als nun der Sachſe in die Burg kam, wo die noch übrig gebliebenen Sachſen in großer Furcht verſammelt waren, hinterbrachte er den Aelteſten jene heimliche Botſchaft, und ſuchte ſie auf alle Weiſe zu bewegen, Männer an den zu der Unterredung beſtimmten Ort zu ſenden. Jene aber gingen nicht darauf ein, indem ſie es für eine Liſt hielten, um ſie in einen Hinterhalt zu locken.

Einige Tage nachher wurde der Fürſt vom Herzoge gefangen genommen und wie ein Räuberhauptmann in Ketten gelegt. Da ihn jedoch der Herzog für einen tapfern und kampftüchtigen Mann hielt, ſo ſchloß er ein Bündniß mit ihm und entließ ihn ehrenvoll beſchenkt. Er aber begab ſich, als er frei war, zu Kanut, dem Könige der Dänen, und blieb bei ihm viele Tage und Jahre, während welcher Zeit er ſich durch manche Kriegsthaten im Lande der Nordmannen und Angelſachſen den Ruhm der Tapferkeit erwarb. Daher ward er auch mit der Hand der Tochter eines Königs beehrt.

20. Von Godeſcalk's Glaubenseifer.

Nach dem Tode König Kanuts kehrte Godeſcalk in das Land ſeiner Väter zurück. Da er aber ſein Erbe im Beſitze einiger Machthaber fand, ſo beſchloß er darum zu kämpfen, und gewann, da ihn der Sieg begleitete, ſeine Beſitzungen ſammt ſeiner Herrſchaft vollſtändig wieder. Sofort aber dachte er darauf, wie er ſich Ehre und Ruhm beim Herrn erwerben könnte, und bemühte ſich, die Slaven, bei welchen das einſt angenommene Chriſtenthum ſchon in

Digitized by Google

Vergessenheit gerathen war, der Gnade des Glaubens wieder theilhaftig zu machen, und sie zur Sorge für die Kirche aufs neue zu bewegen. Und das Werk Gottes ward gefördert in seinen Händen, so daß eine unzählige Menge zur Taufe hinströmte. Durch das ganze Land der Wagiren sowohl, als der Polabingen und der Obotriten wurden die einst zerstörten Kirchen wieder aufgebaut. Und schon schickte man in alle Lande nach Priestern und Dienern des Wortes Gottes, welche die noch unwissenden Gemüther der Heiden in die Lehre des Glaubens einführen sollten. Darum frohlockten die Gläubigen über das Gedeihen der jungen Pflanzung, und es kam dahin, daß die Länder voll von Kirchen, die Kirchen voll von Priestern waren.

Aber auch die Kycinen und die Circipanen und alle an der Pana wohnenden Völker nahmen das Christenthum an. Die Pana[1] [Peene] aber ist der Fluß, an dessen Mündung die Stadt Dimine liegt. Bis dahin erstreckte sich die Gränze des Aldenburger Sprengels. Alle Völker der Slaven nun, welche zu dem Bezirk der Seelsorge von Aldenburg gehörten, hielten die ganze Zeit hindurch, so lange Godeskalk lebte, eifrig fest am christlichen Glauben. Freilich soll dieser sehr fromme Mann von solchem Eifer für die christliche Religion entbrannt gewesen sein, daß er häufig selbst in der Kirche an das Volk Ermahnungsreden hielt, indem er das, was von den Bischöfen und Priestern in bildlich dunkler Weise geredet wurde, in slavischer Sprache deutlicher zu machen versuchte. Ohne Zweifel hat sich im ganzen Slavenlande nie einer zu größerer Macht erhoben, und ist nie einer so voll Eifers für das Christenthum gewesen, wie Godeskalk. Denn er hätte, wäre ihm von Gott längeres Leben gewährt, seiner Absicht nach alle Heiden zum Christenthume bekehrt, und er bekehrte wirklich ungefähr den dritten Theil derer, die vordem unter seinem Großvater Mistiwoi wieder ins Heidenthum zurückgefallen waren. Damals entstanden auch in den einzelnen Städten Stifter, in denen heilige Män-

1) slavisch Pjena, Piana.

Digitized by Google

ner nach kanonischer Regel lebten; ebenso auch Mönchs- und Nonnenklöster, wie das die bezeugen, welche sie in Lubeke, Aldenburg, Racesburg, Leontium [Lenzen] und in anderen Städten gesehen haben. In Mikklinburg aber, welches eine angesehene Stadt der Obotriten ist, sollen drei Vereine von Solchen, die Gott dienten, gewesen sein.

21. Der Krieg der Tholenzen.

In jenen Tagen entstand eine große Bewegung im östlichen Theile der Slaven, welche sich unter einander im inneren Kriege bekämpften. Die aber, welche Lutizen oder Wilzen heißen, bestehen aus vier Stämmen, von denen, wie es sicher ist, die Kycinen und die Circipanen an der Pana, die Riaduren und Tholenzen diesseits derselben wohnen. Unter diesen erhob sich ein gewaltiger Streit um die Herrschaft und Obergewalt, weil die Riaduren und Tholenzen wegen des hohen Alterthums ihrer Stadt und des großen Ansehens jenes Tempels, in welchem das Bild des Radigast zu sehen ist, herrschen wollten, indem sie sich einen besonderen Grad von Ansehen und Ehre beimaßen, weil sie von allen slavischen Völkern wegen der Antworten des Gottes und der alljährlich dargebrachten Opfer wiederholt besucht würden. Dagegen weigerten sich die Circipanen und Kycinen Knechte zu werden, ja sie waren entschlossen, ihre Freiheit mit den Waffen zu vertheidigen. Da also die Bewegung immer zunahm, kam es zuletzt zum Kriege, in welchem in sehr blutigen Schlachten die Riaduren und Tholenzen geschlagen wurden. Dann wurde der Krieg zum zweiten und zum dritten Male angefangen, allein auch da wurden sie völlig besiegt. Viele tausend Männer fielen auf beiden Seiten. Die Circipanen und Kycinen, welche die Noth zum Kriege gedrängt hatte, blieben Sieger. Die Riaduren und Tholenzen aber, welche um ihren Ruhm kämpften, riefen, über ihre schimpfliche Niederlage von Scham ergriffen, den sehr mächtigen König der Dänen und den Herzog der Sachsen, Bernhard, sammt

Digitized by Google

Godescalk, dem Fürsten der Obotriten, alle mit Heeresmacht zur Hülfe herbei und unterhielten diese ganze Menschenmenge sechs Wochen lang auf eigne Kosten. So wurde der Krieg gegen die Circipanen und Kheinen furchtbarer und sie waren, von einer solchen Uebermacht bedrängt, nicht im Stande zu widerstehen, so daß eine sehr große Anzahl der Ihrigen im Kampfe fiel und sehr Viele gefangen hinweggeführt wurden. Zuletzt erkauften sie den Frieden um funfzehn tausend Mark. Die Fürsten theilten das Land unter sich. Des Christenthumes geschah keine Erwähnung, und nicht gaben sie Gott, der ihnen doch den Sieg im Kriege verliehen hatte, die Ehre. Daran ist die unersättliche Habsucht der Sachsen zu erkennen, welche, obwohl sie vor den übrigen den Barbaren nahe wohnenden Völkern sich durch Kriegsmacht und Erfahrung auszeichnen, doch immer mehr darnach trachten Tribute zu erlangen, als Gott dem Herrn Seelen zu gewinnen. Denn schon längst würde im Slavenlande das Ansehen des Christenthumes und die Wirksamkeit der Priester bedeutend geworden sein, wäre die Habsucht der Sachsen nicht hindernd in den Weg getreten. Gepriesen sei deshalb und mit jeglichem Lobe erhoben der so würdige Godescalk, der, obwohl er einem Barbarenvolke entstammte, das Geschenk des Christenthums, die Gnade des Glaubens seinem Volke mit dem vollen Eifer der Liebe wieder verschaffte. Tadel dagegen werde den Fürsten der Sachsen zu Theil, die, christlichen Vorfahren entsprossen und im Schooße der heiligen Mutter Kirche aufgezogen, stets unfruchtbar und unnütz im Werke des Herrn befunden sind.

22. Von der Empörung der Slaven.

Im Verlaufe der Zeit, in welcher durch Gottes Barmherzigkeit und des sehr fromm gesinnten Helden Godescalk Verdienste der Zustand der Kirche und des Gottesdienstes ein glänzender ward, wurde nach dem Tode des Bischofs Abelin die Kirche von Aldenburg in drei Bisthümer getheilt. Dies wurde aber keineswegs durch kaiserliche Verfügung herbeigeführt, sondern es ist ausge-

Digitized by Google

macht, daß es ein Einfall Adalbert des Großen, Erzbischofs von Hammenburg, war. Dieser hochgestellte und im Reiche übermächtige Mann nämlich, welcher die Gunst des sehr tapferen Kaiser Heinrich, des Sohnes Konrads, wie auch des Papstes Leo besaß, so daß diese allen seinen Wünschen Gehör gaben, hatte über alle Reiche des Nordens, über Dänemark, Schweden und Norwegen erzbischöfliche Gewalt und die Macht eines päpstlichen Legaten. Aber auch damit noch nicht zufrieden, wollte er die Würde eines Patriarchen erlangen, so nämlich, daß er innerhalb seines Sprengels zwölf Bisthümer errichten wollte, wovon weiter zu reden überflüssig ist, weil dies verständigen Männern als ein abgeschmacktes und an Wahnsinn gränzendes Hirngespinst erschienen ist. Daher fand an seinem Hofe ein Zusammenfluß von vielen Priestern und Geistlichen, besonders auch Bischöfen Statt, welche, aus ihren Sitzen vertrieben, an seiner Tafel Theil nahmen. Um sich nun dieser Last zu entledigen, schickte er sie weit hinaus unter die Heiden, indem er Manchen feste, Manchen wandelbare Sitze anwies. So machte er den Ezo zum Nachfolger des Abtes in Abdenburg, einen gewissen Aristo aber, der von Jerusalem kam, setzte er in Bremesburg ein; den Johannes bestimmte er für Mittlinburg. Dieser Johann hatte aus Lust am Reisen Schottland verlassen und war nach Sachsen gekommen, wo er, wie Alle, vom Erzbischof gütig empfangen, und bald darauf zum Fürsten Godescalk ins Land der Slaven geschickt war, bei welchem er dann viele tausend Heiden getauft haben soll.

Es herrschte Friede und Sicherheit im ganzen Reiche, da der sehr tapfere Kaiser Heinrich die Ungarn, die Böhmen, die Slaven und alle Nachbarvölker mit gewaltiger Hand bezwungen hatte. Als er (1056) starb, folgte ihm in der Regierung sein Sohn Heinrich, ein Knabe von acht Jahren. Sofort brachen im Reiche mancherlei Unruhen aus, weil die Fürsten, welche nach Fehden gelüstete, die Kindheit des Königs verachteten. Und es erhob sich ein Jeder gegen seinen Nächsten und viel Unheil kam, immer

Digitized by Google

zunehmend, über das Land, welches von Plünderung, Brand und Todtschlag heimgesucht ward.

Bald nachher[1]) starb auch Herzog Bernhard von Sachsen, welcher die Angelegenheiten der Slaven und Sachsen vierzig Jahre hindurch voll Rüstigkeit verwaltet hatte. In seine Erbschaft theilten sich seine Söhne Ordulf und Heriman, so daß Ordulf die Regierung des Herzogthums empfing, obwohl er an Tapferkeit, Kriegserfahrung und Glück seinem Vater bei weitem nachstand. Kaum waren auch seit seines Vaters Tode fünf Jahre vergangen, als die Slaven, die gleich auf Empörung gesonnen hatten, vor Allem zuerst den Godescalk erschlugen. Dieser für alle Zeiten unvergeßliche Mann wurde nämlich wegen der Treue, die er Gott und den Herrschern bewiesen hatte, von den Barbaren, welche er selbst zum Glauben zu bekehren persönlich bemüht war, ermordet. „Denn die Missethat der Amoriter ist noch nicht alle" (1. Mose, 15, 16) und nicht gekommen die Zeit, sich ihrer zu erbarmen. Daher war es nothwendig, daß „Aergerniß kam" (Matth. 18, 7) „auf daß die, so rechtschaffen waren, offenbar würden" (1. Kor. 11, 19). Es litt aber jener zweite Machabäus in der Stadt Lenzin oder Lenzen am 7. Juni nebst dem Priester Eppo, der auf dem Altare hingeopfert wurde, und vielen anderen Geistlichen und Weltlichen, welche um Christi willen verschiedene Todesqualen erduldeten. Der Mönch Ansver und Andere mit ihm wurden zu Racesburg gesteinigt. Ihr Leiden fiel auf den 15. Juli. Derselbe Ansver soll, als er zum Leiden kam, die Heiden angefleht haben, daß doch vorher seine Gefährten gesteinigt werden möchten, weil er befürchtete, sie könnten wieder abfallen. Als nun aber diese die Märtyrerkrone erlangt hatten, da kniete er selbst, wie einst Stephanus, voll Freuden nieder.

23. Das Leiden des heiligen Bischofs Johannes.

Der greise Bischof Johannes ward nebst den übrigen Christen in Mikilinburg als Gefangner zum Triumphe aufbewahrt. Er

1) Nämlich am 9. Jul. 1066. S. Wedekind Noten S. 181.

Digitized by Google

wurde also, weil er Christum bekannte, zuerst mit Stöcken geschlagen, dann durch die einzelnen Städte der Slaven zur Verhöhnung einhergeführt und dann wurden ihm weil er von Christi Namen nicht abwendig zu machen war, Hände und Füße abgehauen und sein Körper auf die Straße hinausgeworfen. Das Haupt aber ward abgeschnitten und von den Heiden wie ein Siegeszeichen auf einen Spieß gepflanzt und ihrem Gotte Radigast geopfert. Dies geschah in der Hauptstadt der Slaven, in Rethra, am 10 Nov. (1066.)

24. Der erste Abfall der Slaven vom christlichen Glauben.

Die Tochter des Königs der Dänen ward aus Mikilinburg, der Stadt der Obotriten, sammt den übrigen Frauen nackend fortgeschickt. Denn sie war, wie gesagt, die Wittwe des Fürsten Godeschalk, der mit ihr einen Sohn, Namens Heinrich, gezeugt hatte. Eine Andre aber hatte ihm den Butue geboren. Beide waren sehr zum Verderben der Slaven auf die Welt gekommen.

Die Slaven nun, die also des Sieges sich bemächtigt hatten, verheerten das ganze hammenburgische Gebiet mit Feuer und Schwert, die Sturmaren und Holzaten wurden beinahe alle entweder getödtet, oder gefangen hinweggeführt, die Veste Hammenburg von Grund aus zerstört, und zur Verhöhnung unsers Heilands selbst die Kreuze von den Heiden verstümmelt. Eben zu derselben Zeit wurde auch Schleswich, welches mit anderem Namen Heidiba heißt, eine sehr volkreiche und wohlhabende Stadt der Ueberelbischen, welche an der Gränze von Dänemark liegt, durch einen unvorhergesehenen Ueberfall der Barbaren von Grund aus zerstört. So ward uns die Prophezeiung erfüllt, welche sagt: „Herr, es sind Heiden in dein Erbe gefallen, die haben deinen heiligen Tempel verunreinigt" u. s. w. (Psalm 79, 1); prophetische Klageworte über die Zerstörung Jerusalems. Der Urheber dieses Blutbades soll Blusso gewesen sein, der eine Schwester Godeschalks zur Gemah-

Digitized by Google

lin hatte und als er nach Haus kam, auch selbst einen gewaltsamen Tod erlitt. Demnach fielen alle Slaven, indem sie sich insgesammt mit einander verschworen, wieder ins Heidenthum zurück, nachdem sie die, welche im Glauben verharrten, erschlagen hatten.

Herzog Ordulf kämpfte während der zwölf Jahre, die er den Vater überlebte, vergebens gegen die Slaven, und konnte niemals einen Sieg erlangen, sondern wurde so oft von den Heiden überwunden, daß er selbst den Seinen zum Gespötte ward. Es ereignete sich aber diese Umwälzung im Lande der Slaven im Jahre 1066 der Fleischwerdung des Herrn, im achten Jahre König Heinrichs IV. Der Aldenburger Bischofssitz blieb 84 Jahre lang unbesetzt.

25. Vom Cruto.[1]

Nachdem also Godescalk, der tugendhafte Verehrer Gottes, gestorben war, gelangte die erbliche Nachfolge in seinem Fürstenthume an seinen Sohn Butue. Da nun die, welche den Vater ermordet hatten, befürchteten, der Sohn möchte den Tod seines Vaters rächen, so erregten sie einen Aufstand des Volks, indem sie sagten: „Nicht dieser soll über uns herrschen, sondern Cruto, Grin's Sohn. Denn was wird es uns helfen, daß wir, um die Freiheit zu erlangen, den Godescalk getödtet haben, wenn dieser die Fürstenwürde erbt? Er wird uns ja noch härter drücken, als der Vater, und wird, wenn er über das Volk der Sachsen gesetzt ist, das Land mit neuer Trübsal erfüllen. Darum verschworen sie sich und setzten sich den Cruto zum Fürsten, so daß sie die Söhne Godescalk's, denen dem Rechte nach die Herrschaft gebührte, ausschlossen. Der jüngere derselben, Heinrich, nahm seine Zuflucht zum Könige der Dänen, zu dessen Geschlechte er gehörte. Der ältere aber, Butue, begab sich zu den Barden und suchte bei den Fürsten

1) Cruco ist eine andere Lesart desselben Namens.

Digitized by Google

der Sachsen, denen sein Vater stets treu und ergeben gewesen war, um Hülfe nach. Diese bewiesen sich denn auch für das bewiesene Wohlwollen dankbar und setzten ihn nach vielen mühseligen Feldzügen wieder ein. Jedoch blieb Butue's Macht immer gering und konnte nicht erstarken, weil er, einem fremden Geschlechte entsprossen und ein Freund der Herzoge, bei seinem Volke für einen Verräther an der Freiheit galt. Denn nach jenem Siege, in Folge dessen zuerst durch Godescalk's Ermordung das Land der Nordelbinger erschüttert wurde, schüttelten die Slaven mit bewaffneter Hand das Joch der Knechtschaft ab und waren hartnäckig bemüht, die Freiheit zu vertheidigen, so daß sie lieber sterben, als den Namen von Christen wieder annehmen oder den Herzogen der Sachsen Zins zahlen wollten. Diese Kränkung hatten sich die Sachsen durch ihre unselige Habsucht in der That selbst zugezogen, weil sie, als sie noch im vollen Besitze ihrer Macht und durch häufige Siege berühmt waren, nicht erkannten, daß der Krieg des Herrn, unsers Gottes, ist und von ihm selber der Sieg kommt, sondern vielmehr die Völker der Slaven, welche sie durch Krieg oder Verträge unterworfen hatten, mit so großen Auflagen belasteten, daß sie durch die bittere Noth gezwungen waren, den göttlichen Gesetzen und dem Joche der Herzoge zu widerstreben. Diese Schuld büßte Ordulf, der Herzog von Sachsen, der, von Gott völlig verlassen, so lange er den Vater überlebte, über die Slaven keinen Sieg davon zu tragen vermochte. Daher kam es auch, daß Godescalk's Söhne, die ihre Hoffnung auf den Herzog setzten, auf ein schwankendes Rohr und einen gebrochenen Stab sich stützten. Nach Ordulfs Tode folgte ihm im Herzogthume sein Sohn Magnus, geboren von einer Tochter des Königs der Dänen. Er nun verwandte gleich nach Antritt seiner Regierung alle Kräfte seines Geistes wie seines Arms auf die Unterjochung der aufrührerischen Slaven, wozu ihn Butue, der Sohn Godescalk's, anreizte. Jene aber begannen einmüthig sich zu widersetzen, geleitet von Cruto, dem Sohne Grin's, der gegen den Namen Christi und gegen die Hoheit der Herzoge

Digitized by Google

Feindseligkeit übte. Zuerst trieben sie den Butue aus dem Lande, indem sie die Burgen, in denen er Zuflucht fand, zerstörten. Als er sich nun der Herrschaft beraubt sah, floh er zum Herzog Magnus, der damals grade zu Lunenburg lebte, und redete ihn so an: „Deine Vortrefflichkeit, Du größter aller Männer, weiß, wie mein Vater Godescalk die Lehnsherrschaft des slavischen Landes zu Ehren Gottes und Deines Großvaters stets getreulich geübt hat, da er von Allem, was zum Dienste Gottes und zur Treue gegen die Herzoge rechtmäßig gehörte, nichts unterließ. So habe nun auch ich, meines Vaters Bescheidenheit nachahmend, in jeder Hinsicht treu und ergeben den Geboten der Herzoge gehorcht und mich unzähligen Gefahren ausgesetzt, um mir den freilich fast leeren Titel eines Fürsten, euch aber den Vortheil davon zu bewahren. Welch ein Lohn aber sowohl mir, als meinem Vater zu Theil geworden ist, weiß Jeder, da unsere Feinde ihn des Lebens, mich des Vaterlandes beraubt haben; unsere Feinde, sage ich, aber es sind auch deine Feinde. Willst Du also für Deine Ehre und das Heil der Deinigen sorgen, so mußt Du Waffengewalt anwenden. Wir sind jetzt bis zum Aeußersten getrieben, und wir müssen eilen, damit nicht die weiter vorrückenden Feinde auch das Land der Nordelbinger heimsuchen." Als der Herzog das vernahm, antwortete er: „Ich kann in diesem Augenblicke nicht selbst ins Feld ziehen, weil große Hindernisse mich zurückhalten, allein ich will Dir die Barden, die Sturmarn, die Holzaten und die Thetmarsen geben, mit deren Hülfe Du den Angriff der Feinde vorläufig abzuhalten im Stande sein wirst. Ich werde auch selbst, wenn's nöthig ist, sobald wie möglich nachkommen." Der Herzog wurde für den Augenblick durch seinen Hochzeitstag, der nahe war, verhindert mitzugehen. Butue also nahm die tapfersten unter den Barden zu Hülfe, ging über die Elbe und eilte vor ins Land der Wagiren. Auch durchzogen die Boten des Herzogs das ganze Land der Nordelbinger und trieben das Volk an auszuziehen, dem Butue zur Hülfe, welcher von den Feinden bedrängt werde. Er aber war mit mehr als 600 Kriegern voraufgegangen, und als er

Digitized by Google

nach Pluue (Plön) hinkam, fand er die Stadt wider Erwarten offen und ohne Vertheidiger. Er zog also in dieselbe hinein; da redete ihn ein deutsches Weib, welches man dort fand, so an: „Nimm, was Deine Hand findet und eile, schnell wieder hinauszukommen; denn nur aus List hat man die Stadt offen und unbewacht gelassen. Wenn nämlich den Slaven dein Einzug kund wird, so werden sie morgen mit einem sehr großen Heere kommen und die Stadt ringsum einschließen und belagern." Er aber beachtete die Worte der Angeberin nicht, sondern blieb die Nacht über in der Burg. Die Stadt ist, wie noch jetzt zu sehen ist, von allen Seiten von einem sehr tiefen See umschlossen, und eine sehr lange Brücke gewährt den in die Stadt Kommenden den Zutritt. So wie nun der Morgen anbrach, siehe, da umzingelten unabsehbare Schaaren der Slaven die Stadt, wie es am Abend vorher dem Butue vorausgesagt war. Man hatte aber dafür gesorgt, daß nicht ein einziges Schiff auf der Insel zu finden war, um den Belagerten das Entkommen ganz unmöglich zu machen. Butue also erlitt mit seinen Gefährten in großer Hungersnoth die Belagerung. Sobald jedoch die Kunde von diesem Unglücke erscholl, flogen die tapfersten der Holzaten, Sturmarn und Thetmarsen herbei, die Stadt zu entsetzen. Und als sie an den kleinen Fluß Suale kamen, der die Sachsen von den Slaven trennt, so schickten sie einen der slavischen Sprache kundigen Mann voraus, der erforschen sollte, was die Slaven thäten und wie sie die Eroberung der Stadt betrieben. Dieser von seinen Gefährten abgeschickte Mann kam zum Heere der Slaven, welches das ganze Feld ringsum bedeckte und verschiedene Belagerungswerkzeuge baute. Er redete sie so an: „Was thut ihr, Männer? Ihr greift eine Stadt und Männer an, welche den Herzogen und den Sachsen freund sind? Das Unternehmen kann Euch auf keinen Fall Glück bringen. Es befiehlt Euch aber der Herzog und die übrigen Fürsten, die Belagerung sobald wie möglich aufzugeben. Wenn Ihr das nicht thut, so werdet Ihr in kurzem die Rache spüren." Als diese nun ängstlich fragten, wo der Herzog sei? antwortete er, er

Digitized by Google

sei ganz in der Nähe mit einer unzählbaren Menge von Kriegern. Darum nahm der Fürst der Slaven, Cruto, den Boten bei Seite und fragte ihn bestimmter nach dem wahren Sachverhalt. Da sprach jener: „Was für einen Lohn gibst Du mir, wenn ich Dir das verrathe, wornach Du fragst und Dir diese Stadt und die drinnen sind nach Wunsche in die Hände liefere?“ Er nun versprach ihm zwanzig Mark. Sofort nachdem das Versprechen gegeben war, sagte jener Verräther zu Cruto und dessen Gefährten: „Jener Herzog, den Du fürchtest, hat noch nicht die Elbe überschritten, weil große Hindernisse ihn zurückhalten; nur die Sturmarn, Holzaten und Thetmarsen sind mit einer kleinen Anzahl ausgezogen. Diese werde ich leicht mit Einem Worte verlocken und zur Heimkehr bewegen.“ Nachdem er das gesagt, ging er über die Brücke und sagte zu Butue und dessen Gefährten: „Sorge für deine und der Deinigen Rettung, denn die Sachsen, auf welche Du bisher rechnetest, werden Dir diesmal nicht zu Hülfe kommen.“ Da antwortete er voll Bestürzung: „Ach, ich Elender, warum werde ich von meinen Freunden verlassen? so wollen die trefflichen Sachsen einen Hülfesflehenden und ihres Beistandes Bedürftigen in der Noth verlassen? Ich bin schlimm getäuscht, der ich, zu den Sachsen immer das beste Vertrauen hegend, nun in der äußersten Bedrängniß preisgegeben bin.“ Darauf erwiederte Jener: „Es ist Zwietracht unter das Volk gekommen, und da sie sich gegen einander erhoben haben, so ist Jeder nach Hause zurückgekehrt. Also mußt Du einen anderen Entschluß fassen.“ Nachdem der Kundschafter auf diese Weise Alles in Verwirrung gesetzt, kehrte er zu den Seinigen zurück, und als nun die eiligst einherziehenden Sachsen fragten, wie es stehe? antwortete er: „Ich bin nach der Burg hingekommen, wohin Ihr mich geschickt habt: es ist (Gott sei Dank!) daselbst keine Gefahr und man besorgt keine Belagerung. Vielmehr habe ich den Butue und die bei ihm sind fröhlich und gar nicht beunruhigt gefunden.“ Auf diese Weise hielt er das Heer zurück, so daß sie die Belagerten nicht entsetzten. Dieser Mensch wurde dem Butue und dessen Gefährten der Urhe-

Digitized by Google

ber ihres Verderbens. Denn sobald die Belagerten, von dem Verräther überlistet, nicht mehr entrinnen zu können glaubten, fingen sie an die Feinde zu fragen, ob sie für ihr Leben ein Lösegeld annehmen würden? Worauf jene entgegneten: „Gold und Silber nehmen wir von euch nicht; das Leben und die Unverletzlichkeit der Gliedmaßen, die ihr wünscht, gewähren wir euch nur, wenn ihr herauskommt und uns die Waffen überliefert." Als Butue das vernahm, sprach er: „Uns wird, ihr Männer, der harte Vorschlag gemacht, daß wir hinauskommen und die Waffen abgeben sollen. Freilich weiß ich, daß der Hunger sehr zur Uebergabe drängt; allein wenn wir nach der uns vorgeschlagenen Bedingung unbewaffnet hinausziehen, so werden wir doch auch eine Gefahr zu bestehen haben. Denn wie schwankend und unzuverlässig die Redlichkeit der Slaven sei, habe ich oft erfahren. Daher scheint es mir zum Heile Aller vorsichtiger zu sein, daß wir, wenn auch mit Mühe, Aufschub suchen und so das Leben retten und warten, ob Gott uns vielleicht von irgend welcher Seite Hülfe sendet." Dem aber widersetzten sich seine Gefährten, indem sie sagten: „Zwar gestehen wir ein, daß die uns vom Feinde gestellte Bedingung zweideutig und in hohem Grade Besorgniß erregend ist. Jedoch darf man sie nicht verwerfen, weil es keinen andern Ausweg aus dieser Gefahr gibt. Denn was hilft ein Aufschub, wo Niemand da ist, uns zu entsetzen? Der Hunger bringt einen schlimmeren Tod, als das Schwert, und besser ist es, rasch das Leben zu enden, als lange sich zu quälen."

26. Vom Tode Butue's.

Als nun Butue seine Gefährten entschlossen sah, abzuziehen, ließ er sich feinere Kleider bringen, mit denen angethan er mit seinen Genossen die Stadt verließ. Sie gingen dann über die Brücke, zwei bei zweien, übergaben ihre Waffen und wurden so vor den Cruto geführt. Als sie alle vorgestellt waren, richtete eine sehr angesehene Frau aus der Burg an Cruto und die übrigen Slaven

Digitized by Google

folgende Aufforderung: „Vernichtet die Männer, die sich euch ergeben haben und schonet ihrer nicht; denn sie haben euere Ehefrauen, die mit ihnen in der Stadt zurückgelassen waren, auf das schändlichste mißhandelt; so tilgt denn unsere Schmach!“ — Als Cruto und seine Genossen dieses hörten, stürzten sie auf jene los und tödteten die ganze Schaar mit der Schärfe des Schwertes. So wurden an jenem Tage (am 8. Aug. 1071) Butue und die ganze Blüthe der kriegerischen Jugend der Barden vor der Burg Plune erschlagen. Cruto aber ward mächtig, und das Werk seiner Hände gedieh und er erlangte die Herrschaft über das gesammte Land der Slaven, und aufgerieben wurden die Streitkräfte der Sachsen, sie selbst aber wurden dem Cruto zinspflichtig, nämlich das ganze Land der Nordelbinger, welches unter drei Völker vertheilt ist: unter die Holzaten, die Sturmaren und die Thetmarsen. Diese alle trugen das sehr harte Joch der Knechtschaft während Cruto's ganzer Lebenszeit. Und das Land ward angefüllt mit Raubgesindel, welche unter dem Volke Gottes Mordthaten verübten und die Menschen gefangen hinwegführten und die Stämme der Sachsen mit gierigem Rachen verschlangen. Damals machten sich von dem Volke der Holzaten mehr als sechshundert Familien auf, setzten über den Fluß und zogen weithin, um sich geeignete Sitze zu suchen und der Wuth der Verfolgung zu entrinnen. Sie kamen ins Harzgebirge und blieben dort, sie selbst und ihre Söhne, bis auf den heutigen Tag.

27. Von der Erbauung der Harzburg.

Es ist nicht zu verwundern, wenn unter einer schlechten und verderbten Nation, in einem Lande des Schreckens und weiter Einöde unglückliche Ereignisse vorfielen, da durch das ganze Reich hin damals Kriegesstürme brausten. Denn das Ansehen der Regierung, welche während der Kindheit Heinrichs in nicht geringem Grade geschwächt war, lief, als er herangewachsen war, nicht weniger Gefahr. Denn so wie er ein Mann und nach Entfernung

Digitized by Google

des Erziehers selbstständig geworden war, begann er das ganze Volk der Sachsen hart zu verfolgen. Zuletzt nahm er dem Otto, weil er ein Sachse war, das Herzogthum Baiern und gab es dem Welpo (1070). Darauf errichtete er zur Unterdrückung von ganz Sachsen auf dem Rücken des Harzes eine sehr feste Burg, genannt Hartesberg (1074). Darüber ergrimmt, vereinigten sich die Fürsten der Sachsen und zerstörten die Burg, die zu ihrer Unterjochung bestimmt war, von Grund aus. Und die Herzen der Sachsen wurden verhärtet gegen den König, und ihre Fürsten waren Wicko, Bischof von Magdeburg, Bucco, Bischof von Halberstadt, Herzog Otto, Herzog Magnus, Markgraf Udo und viele andere Edele. Ihre Kühnheit zu brechen, kam der König schnell mit einem Heere, begleitet vom Herzog Rodulf von Schwaben und vielen Fürsten des Reiches. Aber auch die Sachsen säumten nicht, sondern eilten männiglich zum Kampfe, und die Heere trafen sich am Flusse Unstruth. Und als der Ausbruch der Schlacht nicht fern war, so geschah nach einem Entschlusse beider Parteien, daß ein Waffenstillstand auf zwei Tage geschlossen wurde, weil man hoffte, den Krieg friedlich beilegen zu können. Die Sachsen nun freuten sich des Friedens, legten sofort die Waffen ab, verbreiteten sich weithin über das Feld, schlugen ein Lager auf und pflegten ihren Leib. Um die neunte Stunde des Tages[1]) meldeten die Kundschafter des Königs, als sie sahen, daß die Sachsen aufgelöst und über das Feld hin zerstreut wären und nichts Böses ahnten, eilends ihrem Herrn, daß sich die Sachsen zum Kampfe bereiteten. So erhob sich das Heer des Königs, ging über den Fluß, fiel über die ruhig und unbewaffnet Daliegenden her und tödtete an jenem Tage viele tausend Sachsen. Und als nun die Sachsen zum Schutze ihrer Freiheit doch noch auf Fortsetzung des Krieges dachten, da erlangte der Herzog von Schwaben, ein biederer Mann und ein Freund des Friedens, der eines Theils für

1) Nämlich des 9. Juni 1075. S. überhaupt Stenzel Deutschland unter den fränkischen Kaisern. Th. 1. S. 328 f.

Digitized by Google

die Ehre des Königs, andern Theils für das Beste der Sachsen sorgte, von den Letzteren die Einwilligung, daß sich ihre Führer, die Bischöfe Wicelo von Magdeburg und Bucco von Halberstadt, so wie die Herzoge Otto und Magnus und Markgraf Udo der Gewalt des Königs überliefern wollten, jedoch unter der Bedingung, daß sie weder Gefangenschaft, noch irgend eine körperliche Verletzung zu erdulden hätten. So wie aber die Sachsen, durch die Rathschläge des Königs verlockt, sich in dessen Hand gaben, befahl er sie in enge Haft zu legen, ohne vor einem Bruche seines gegebenen Wortes Scheu zu empfinden. Herzog Rodulf aber ward sehr betrübt, weil er sein Versprechen nicht halten konnte.

28. Von König Heinrichs öffentlicher Buße.

Wenige Tage nachher wurden die Fürsten der Sachsen wider den Willen des Königs von der Gefangenschaft erlöst, und kehrten nach Hause zurück, glaubten aber fortan den Versprechungen des Königs nie wieder. Darnach kamen sie beim apostolischen Stuhle mit einem Berichte über das Vorgefallene ein und beklagten sich bei dem hochwürdigsten Papste Gregor VII. darüber, daß der König, ein Verächter des göttlichen Gesetzes, den Kirchen Gottes in Bezug auf die Einsetzung von Bischöfen jegliche Freiheit kanonischer Wahl entziehe, indem er nur nach eigenem Belieben und mit Gewalt Bischöfe anstelle; ferner, daß er, wie die Nicolaiten zu thun pflegen,[1] seine Ehefrau zu einer öffentlichen Metze mache, indem er sie mit Gewalt den Lüsten Anderer preisgebe, und sehr vieles Andere, welches zu erwähnen sich nicht ziemen will und nur mit Widerwillen vernommen würde. Deshalb sandte der apostolische Herr, getrieben vom Eifer der Gerechtigkeit, Abgeordnete hin und berief den König zum Verhör vor den apostolischen Richterstuhl. Dieser, der selbst auf die zweite und dritte

1) S. Offenb. Joh. 2, 6. 14. 15. Die Nicolaiten, eine Secte, trieben unter dem Vorwande, über das Gesetz erhaben zu sein, Unzucht.

Digitized by Google

Vorladung nicht achtete, ließ sich endlich doch durch den Rath seiner Vertrauten, welche befürchteten, er möchte, wie es das Recht mit sich brachte, seines Reiches entsetzt werden, bewegen, nach Rom zu gehn, wo er sich über das, weswegen er mit Recht belangt war, der Entscheidung des Papstes unterwarf. Er wurde also angewiesen, er solle ein Jahr lang kein Roß besteigen, sondern in geringer Kleidung an den Thüren der Kirchen umhergehen und durch Gebet und Fasten eine würdige Frucht der Reue bringen. Dies zu befolgen war der König demüthig bemüht. Da nun die Cardinäle und die zur Curie gehörten sahen, wie die weltlichen Mächte und die, welche den Erdkreis in ihren Händen haben, vor dem apostolischen Stuhle voll Furcht erzitterten und sich beugten, so gaben sie dem Papste an die Hand, er möchte das Reich einem anderen Manne übertragen, weil ein solcher, der öffentlicher Schandthaten überführt sei, nicht zu regieren verdiene. Als aber der Papst sich erkundigte, wer in Deutschland so hoher Stellung würdig sei, so wurde ihm Herzog Rodulf von Schwaben als ein gutgesinnter, friedliebender und der Kirche und ihren Dienern sehr ergebener Mann bezeichnet. Diesem übersandte der Papst eine goldene Krone mit folgendem Verse als Inschrift:

Petra[1]) gab Rom dem Petrus, die Krone der Papst dir,

und gab den Erzbischöfen von Mainz und Köln und den übrigen Bischöfen und Fürsten die Weisung, die Partei Rodulfs zu nehmen und ihn als König einzusetzen. Auch erwählten Alle die nun auf das Wort des Herrn Papstes hörten den Rodulf zum Könige, und die Sachsen und Schwaben erklärten sich für ihn. Die übrigen Fürsten aber und die Städte am Rhein nahmen ihn nicht an, so wenig wie das ganze Volk der Franken, weil es dem Heinrich geschworen hatte und seinen Eid nicht brechen wollte. Heinrich blieb in Rom, um das ihm Befohlene zu verrichten, ohne von den Leiden, die ihm bereitet wurden, etwas zu ahnden.

1) Petra, d. h. der Fels. S. Matth. 16, 18.

Digitized by Google

29. Der Tod Rodulfs von Schwaben.

Da machte sich ein Bischof von Straßburg,[1] ein großer Freund König Heinrichs, auf und eilte nach Rom, wo er nach langem Suchen den König unter den Denkmälern der Märtyrer weilend fand. Der König, über seine Ankunft hoch erfreut, fing an, sich nach dem Zustande des Reichs zu erkundigen und zu fragen: ob Alles in Frieden sei? worauf jener ihm mittheilte, es sei ein neuer Regent gewählt und es sei nothwendig, daß er so bald wie möglich wieder nach Deutschland komme, um den Muth seiner Freunde zu stärken und die Unternehmungen der Feinde zu unterdrücken. Und als nun der König äußerte, er dürfe durchaus nicht ohne päpstliche Erlaubniß abreisen, so antwortete jener: „So wisset denn, daß diese ganze unselige Verschwörung in römischer Treulosigkeit ihre Wurzel hat. Ja, wenn du der Gefangenschaft entrinnen willst, mußt du heimlich die Stadt verlassen.“ Also verließ der König in der Nacht die Stadt und Italien, und kam, nachdem er die Verhältnisse der Lombardei für den Augenblick befestigt hatte, nach Deutschland. Da freueten sich alle Rheinstädte und alle die seine Partei begünstigten über die unverhoffte Ankunft des Kaisers. Er aber sammelte ein großes Heer, um Rodulf zu bekriegen. Bei ihm war der sehr berühmte Herzog Godefrid, der späterhin Jerusalem befreite, und viele Große. Die Heere der Sachsen und Schwaben aber waren bei Rodulf. Und die Könige kämpften mit einander,[2] Rodulfs Partei aber ward besiegt und die Sachsen und Schwaben fielen. Rodulf aber, der an der rechten Hand verwundet war, floh nach Merseburg und sagte, als er dem Tode nahe war, zu seinen Freunden: „Ihr sehet meine rechte Hand wund und verstümmelt: mit dieser habe ich Heinrich, meinem Herrn, geschworen, ihn nicht zu kränken, noch seinen Ruhm gefährden zu wollen. Allein der apostolische Befehl und

1) Werner genannt. 2) An der Elster am 18. Oct. 1080.

Digitized by Google

das Verlangen der Bischöfe hat mich verleitet, meinen Eid zu brechen und eine mir nicht gebührende Würde in Anspruch zu nehmen. Welch ein Ende ich nun nehme, seht Ihr, da ich grade an der Hand, mit der ich meinen Eid gebrochen habe, diese tödtliche Wunde empfangen habe. So mögen nun die, welche mich hiezu angereizt haben, sehen, wohin sie mich gebracht haben, ob ich vielleicht gar von ihnen in den Abgrund ewigen Verderbens gestürzt bin." Und mit diesen Worten gab er voll schweren Herzeleides seinen Geist auf.

30. Vom Könige Hermann.

Darnach berief König Heinrich, über seine glücklichen Erfolge aufgeblasen, ein großes Concil von Bischöfen, und ließ daselbst von Papst Gregor als einen Reichsverräther und Störer des Kirchenfriedens verurtheilen. Dann zog er eine große Kriegsmacht zusammen und ging nach Italien, besetzte Rom, die Mutter des Reiches, ließ viele Bürger daselbst hinrichten, vertrieb Gregor und ließ, nachdem er sich der Stadt und des Staats nach Wunsch bemächtigt hatte, Wibert, den Bischof von Ravenna, zum Papste weihen; worauf auch er von demselben eingesegnet und vom römischen Volke als Kaiser und Mehrer des Reichs begrüßt wurde. Dieses Wort aber wurde zu einem großen Fallstricke für Israel; weil von jenem Tage an in der Kirche Gottes solche Spaltungen ausbrachen, wie bisher seit alter Zeit nicht gewesen waren. Denn diejenigen, welche die Vollkommneren und die Säulen im Hause Gottes zu sein schienen, hingen dem Gregor an, die Anderen, welche entweder Furcht oder Liebe zum Kaiser hintrieben, folgten dem Wibert oder Clemens. Und diese Spaltung dauerte 25 Jahre. Auf Gregor folgte nach dessen Tode Desiderius, dann Urbanus, dann Paschalis, welche alle den Kaiser sammt seinem Papste in den Bann thaten, während sie sich bei den Königen von Frankreich, Sicilien und Spanien aufhielten, welche die katholische Partei schützten. Auch die Sachsen, nachdem sie sich von der Niederlage wieder erholt hatten, setzten sich einen ge-

Digitized by Google

wissen Heriman, mit dem Beinamen Clufloch, zum König, und erneuerten den Krieg gegen Kaiser Heinrich, und als der neue Herzog von Sachsen, nachdem er zum zweiten Male gesiegt hatte, als Eroberer in eine Burg einzog, ereignete es sich vermöge eines wunderbaren göttlichen Gerichtes, daß das aus seinen Angeln gerissene Thor den König sammt vielen Anderen zerquetschte. Da ging auch das Unternehmen der Sachsen ohne weiteres zu Grunde, und sie wagten nicht, einen neuen König zu wählen, oder die Waffen gegen Kaiser Heinrich zu führen, da sie sahen, daß ihm nach Gottes Willen und Gewähr die Krone erhalten war.[1]

31. Vom Briefe des Möns Peter.

Eine auffallende und für alle Zeiten denkwürdige Begebenheit ereignete sich in den letzten Tagen Kaiser Heinrichs des Aelteren. Peter nämlich, von spanischer[2] Abkunft, seinem Berufe nach ein Mönch, kam ins römische Reich und erhob im ganzen Umfange desselben die Stimme der Verkündigung des Evangelii, indem er die Völker aufforderte, nach Jerusalem zu ziehn, um die heilige Stadt zu befreien, welche die Barbaren in Besitz hatten. Er wies einen Brief vor, der, wie er versicherte, vom Himmel gekommen war und worin geschrieben stand, die Zeit der Völker sei erfüllet und die Stadt, welche von den Heiden mit Füßen getreten werde, müsse befreit werden. Da also traten in allen Ländern obrigkeitliche Personen, Bischöfe, Herzoge, Statthalter, Männer vom Adel, wie vom Volke, Aebte, Mönche die Reise nach Jerusalem an unter Führung des sehr tapferen Godefrid und im Vertrauen auf die göttliche Hülfe, und eroberten Nicäa, Antiochien und viele andere von den Barbaren in Besitz genommene Städte. Weiter vorrückend, befreiten sie das heilige Land aus der Hand der Barbaren. Und es begann darnach an demselben Orte das Lob Gottes mehr und mehr zu ertönen, und der Herr ward an der Stelle, wo seine Füße gestanden hatten, von den Völkern der Erde verehrt.

1) S. Stenzel I. S. 491 u. 530. — 2) Er war bekanntlich aus Amiens gebürtig.

Digitized by Google

32. Absetzung Kaiser Heinrichs.

Darnach starb Wibert, auch Clemens genannt,[1] und die Spaltung wurde beigelegt, die ganze Kirche kehrte wieder zu Paschalis zurück, und es ward ein Hirt und eine Heerde (Ev. Joh. 10, 16.). Als nun Paschalis auf dem päpstlichen Stuhle saß, ließ er den Kaiser von allen Bischöfen und Dienern der katholischen Kirche excommuniciren, und dieses Urtheil hatte die Wirkung, daß alle Fürsten einen allgemeinen Hoftag hielten und entschieden, dem Kaiser Heinrich müsse das Diadem genommen und seinem gleichnamigen Sohne übertragen werden. Dieser aber war schon längst auf Anhalten seines Vaters als König bezeichnet. Darum kamen zum Könige, der sich damals [im Dec. 1106] grade auf dem königlichen Hofe zu Hingelisheim [Ingelheim] aufhielt, von den Fürsten abgeordnet, die Erzbischöfe von Mainz und Köln und der Bischof von Worms, und überbrachten ihm im Namen der Fürsten folgende Aufforderung: „Laß uns die Krone, den Ring und den Purpur und was sonst zur Kaiserkrönung gehört, übergeben, damit wir es deinem Sohne überliefern können." Auf seine Frage, womit er seine Absetzung verschuldet habe? antworteten sie: „Was fragst du nach dem, was du gar wohl weißt? Dein Gedächtniß lehrt dich, wie die gesammte Kirche durch deine Schuld nun schon viele Jahre lang in der größten Verwirrung und Zwietracht Noth leidet; wie du Bisthümer, Abteien, ja alle Kirchenämter feil geboten hast, und wie bei Einsetzung der Bischöfe gar keine gesetzmäßige Wahl, sondern allein die Rücksicht auf Geld Statt fand. Aus diesen und anderen Gründen hat die apostolische Hoheit festgesetzt, und die Fürsten haben einstimmig ihre Einwilligung gegeben, daß du nicht nur des Reiches zu entsetzen, sondern auch von der kirchlichen Gemeinschaft auszuschließen seiest." Darauf erwiederte der König: „Ihr sagt, daß Wir geistliche Würden

1) Im J. 1100.

Digitized by Google

um Geld verkauft haben; euch freilich kommt es zu, Uns ein solches Verbrechen aufzubürden. Denn du, Erzbischof von Mainz, sage, ich beschwöre dich beim Namen Gottes, was haben Wir gefordert oder bekommen, als Wir dich über Mainz gesetzt haben? Auch du, Erzbischof von Köln, Wir fragen dich auf dein Gewissen, was hast du für den Sitz gegeben, den du durch Unsere Gnade einnimmst?" — Da jene bekannten, dafür sei weder Geld geboten noch angenommen, sagte der König: „Gelobt sei Gott, daß Wir wenigstens in diesem Stücke treu erfunden sind. Wenigstens sind diese beiden Würden doch die wichtigsten, und konnten Unserm Schatze großen Gewinn bringen. Der Wormser Herr aber, wie der von Uns behandelt, wie befördert ist und ob Wir Zuneigung oder Gewinnsucht gegen ihn bewiesen haben, ist weder euch, noch ihm selbst unbekannt. Ihr vergeltet also Unsere Wohlthaten auf eine würdige Weise! — Werdet doch nicht, ich bitte euch, Mitschuldige derer, welche gegen ihren Herrn und König die Hand erhoben und Treue und Eidschwüre gebrochen haben! Sehet, Wir haben schon sehr abgenommen, Uns bleibt nur noch wenig vom Leben übrig, Alter und Mühsal haben Uns aufgerieben: so haltet denn nur noch ein wenig aus, und trachtet nicht Unserem Ruhme ein schmähliches Ende zu geben. Erklärt ihr aber, daß Wir durchaus weichen müssen und ist das euere feste Meinung, so setzt eine Frist, ordnet einen Gerichtstag an; wenn dann der Hof Unserm Sohne die Krone zuspricht, so wollen Wir sie mit eigenen Händen demselben übergeben. Wir verlangen also einen allgemeinen offenen Hoftag." Da jene jedoch auf ihrem Verlangen bestanden und sagten, sie würden das Geschäft, weswegen sie gesandt seien, pünktlich ausführen, so entfernte sich der König auf eine Zeitlang von ihnen und berieth sich mit seinen Getreuen. Und weil er sah, daß die Abgeordneten mit bewaffnetem Gefolge gekommen waren und kein Widerstand möglich war, so ließ er sich den königlichen Schmuck bringen, legte ihn an, setzte sich auf den Thron und redete die Abgeordneten so an: „Diese Zeichen der kaiserlichen Würde hat mir die Güte des ewi-

Digitized by Google

gen Königs und die einstimmige Wahl der Fürsten verliehen. Gott aber, der mich durch seine Gnade zu dieser Höhe erhoben hat, vermag mir auch zu bewahren, was er mir bewilligt hat, und eure Hände vom begonnenen Werke abzuhalten. Denn freilich muß ich mich jetzt mehr auf Gottes Hülfe verlassen, da ich von Kriegsmacht und anderen Hülfsmitteln ganz entblößt bin. Wenn ich bisher in auswärtige Kriege verwickelt war, so habe ich mich stets zuverlässig zu schützen gewußt und alle Angriffe und Verluste mit Gottes Hülfe entweder durch Klugheit, oder durch Tapferkeit in der Schlacht überwunden. Dieses innere Unheil aber habe ich nicht vorhergesehen, und darum auch keine Vorkehrungen dagegen getroffen. Denn wer hätte geglaubt, daß in der christlichen Welt eine solche Verruchtheit aufkäme, daß die dem König geschworenen Eide der Treue gebrochen würden, daß der Sohn sich gegen den Vater erhöbe, kurz, daß keine Dankbarkeit für erhaltene Wohlthaten, keine Scheu und Ehrerbietung mehr beständen? Des Kaisers Majestät pflegt selbst gegen ihre Feinde soviel Rücksicht und Sitte zu bewahren, daß, wenn sie verbannt oder verurtheilt werden sollen, man ihnen das Rechtsmittel der Berufung und der Fristgebung nicht versagt, indem des Kaisers Gnade erst verwarnt, ehe sie straft, erst zur Ergebung auffordert, ehe sie durch Richterspruch verurtheilt. Mir aber werden gegen alles Recht Frist und Verhör verweigert. Und darum grade werde ich unterdrückt, damit ich nicht zum Worte komme. Wer sollte glauben, daß meine treusten Freunde, und zumal Geistliche, solchem Hasse Raum geben könnten? So weise ich euch denn auf den allmächtigen Schöpfer der Welt, auf daß die Furcht vor ihm euch zügeln möge, da Mahnungen des Gemüths euch nicht zurückhalten. Wenn ihr denn weder Gott, noch eure eigne Schande scheuet, wohlan! so bin ich bereit, ich bin wehrlos, der Gewalt muß ich weichen, ich muß mich fügen, kann mich nicht vertheidigen." Da begannen die Bischöfe wankend zu werden und wußten nicht, was sie thun sollten; denn großer Dinge Unternehmung ist stets schwer. Zuletzt aber redete der Mainzer seine Genossen an, und sprach: „Was

Digitized by Google

zagen wir, ihr Genossen? Ist es nicht unser Amt, den König zu weihen und den geweiheten einzukleiden? Was nach Beschluß der Fürsten ertheilt werden kann, das sollte nach dem Willen derselben nicht auch aufgehoben werden dürfen? warum sollen wir einen Mann, den wir, weil er es verdiente, eingekleidet haben, nunmehr nicht auch seiner Würde entkleiden können, da er sie nicht mehr verdient?" Und sofort schritten sie zur That, gingen auf den König zu und rissen ihm die Krone vom Haupte. Dann zogen sie ihn vom Throne herunter und beraubten ihn des Purpurs und aller zur heiligen Bekleidung gehörenden Gegenstände Da sagte der von der Beschimpfung überwältigte König: „Gott sehe und richte, wie unbillig ihr gegen mich handelt. Ich büße die Sünden meiner Jugend, indem mir vom Herrn mit gleichem Maaße gemessen wird; ich erdulde Schmach und Schimpf in solchem Grade, wie sie erweislich bisher kein König zu tragen hatte. Darum aber seid ihr nicht frei von der Sünde, ihr, die ihr gegen euern Herrn die Hand erhoben und den Eid, den ihr geschworen, übertreten habt: darin möge Gott ein Einsehen haben und dafür euch strafen; Gott, sage ich, der rächende Gott! Möget ihr nicht emporkommen und nicht zunehmen, möge euer Wirken nicht gedeihen und möge es euch gehen wie dem, der Christus verrieth, seinen Herrn!" — Allein jene verschlossen ihr Ohr und gingen zum Sohne, um ihm den Kaiserschmuck zu bringen und ihn auf den Thron zu setzen.

33. Kaiser Heinrichs Flucht und Tod.

So erhob sich der Sohn gegen den Vater und raubte ihm die Krone. Heinrich aber entfloh vor dem Antlitze seines Sohnes, und kam in das Herzogthum Limburg, indem er eilends davonging, um den Händen derer zu entrinnen, die ihm nach dem Leben trachteten. Es war aber in jener Gegend ein angesehener und vornehmer Mann, den der Kaiser zur Zeit seiner Macht des Herzogthums Limburg entsetzt hatte, um es einem Andern zu geben. Nun traf es sich, daß eben dieser Vornehme in der Nähe der Straße der Jagd oblag, als der Kaiser, von neun Männern be-

Digitized by Google

gleitet vorüberkam. Sobald er erfuhr, daß dieser vor seinem Sohne floh, bestieg er sein Roß, nahm seine Knappen mit und setzte ihm hastig nach. Als der ihn erblickte, begann er, in der Meinung, er sei sein Feind, für sein Leben zu fürchten und bat mit lauter Stimme um Gnade. Jener aber sprach: „Ihr habt schlecht an mir gehandelt, Herr, denn als ich Euch anflehte, habt Ihr mir jegliche Gnade verweigert und mir mein Herzogthum genommen." „Das ist es, antwortete der Kaiser, wofür ich jetzt büße; darum ist mein Sohn gegen mich aufgestanden, und ich bin aller meiner Würden beraubt." Da nun jener Ritter den König in so trostlosem Zustande sah, ward er von Mitleid ergriffen und sagte zu ihm: „Wenn Ihr auch Eure Macht gegen mich gemißbraucht habt, so weiß doch Gott, daß ich von großem Schmerze um Euch ergriffen bin. Denn die größte Liebllosigkeit ist gegen Euch begangen, und zwar grade von denen, gegen die Ihr Euch stets liebevoll und gütig benommen habt. Was meint Ihr also, ist Euch nicht unter den Fürsten noch ein Helfer geblieben?" Als der Kaiser sagte, das wisse er nicht, weil man so etwas gegen ihn bisher nicht versucht habe, erwiderte jener: „Gott vermag Eure Ehre noch wieder herzustellen, weil gegen Euch ungerecht gehandelt ist. Thut also, was ich Euch sage, begebt Euch dort hinauf in die Burg, und pfleget Euren ermüdeten Körper. Wir wollen in Stadt und Land umherschicken und versuchen, ob wir irgendwo Hülfe finden können. Vielleicht ist aus den Herzen der Menschen doch noch nicht alle Gerechtigkeit verschwunden." Und ohne Säumen schickte er ringsumher nach Kriegern und brachte an 500 Geharnischte zusammen. Darauf geleitete er den Kaiser nach der großen Stadt Köln. Die Kölner aber nahmen ihn auf. Als das der Sohn vernahm, kam er mit einem großen Heere und belagerte Köln. Und als nun die Stadt sehr hart bedrängt wurde, entfloh der Kaiser aus Besorgniß für die Stadt in der Nacht nach Lüttich. Dorthin kamen zu ihm alle standhaften und mit ihm Mitleid fühlenden Männer. Er aber beschloß, als er die Zahl seiner Anhänger übersah, zu kämpfen, und rückte seinem Sohne, der mit großer Heeresmacht

Digitized by Google

herankam, entgegen auf die Maas zu. Vor der Schlacht aber legte er den Fürsten und allen Mannen seines Heeres folgende Bitte an's Herz: „Wenn der allmächtige Gott uns heute im Kampfe hilft und wir in der Schlacht Sieger bleiben, so schonet meines Sohnes, und tödtet ihn nicht.“ Die Schlacht begann also, und der Vater, der die Oberhand gewann, trieb den Sohn in die Flucht über die Brücke hinüber, und Viele fielen durchs Schwert, noch Mehrere aber ertranken im Flusse. Da aber ward das Treffen erneuert und der Kaiser, der Vater, besiegt, umzingelt und gefangen genommen.[1] Wie viel Kränkungen und Beleidigungen aber der erhabene Held in jenen Tagen erdulden mußte, das ist schwer zu erzählen und schmerzlich zu hören. Ihn kränkten seine Freunde, ihn verhöhnten seine Feinde. Zuletzt griff ihn ein sehr armer, aber gelehrter Mann an mit den Worten: „Du, der Du unter bösen Thaten alt geworden bist, jetzt kommen Deine Sünden zur Vergeltung, die Du früher begangen hast, da Du ein ungerechter Richter warst und den Gerechten unterdrücktest, den Schuldigen aber frei ließest.“ Als nun die Anwesenden, nämlich Männer von Gefühl, gegen diesen in Zorn geriethen, beschwichtigte sie der Kaiser mit den Worten: „Zürnet diesem nicht. Sehet, mein Sohn, der von meinem Leibe kommen ist, steht mir nach dem Leben, wie viel mehr denn ein Fremder? Lasset ihn fluchen, denn der Herr hats ihm geheißen.“ (2 Sam. 16, 11.) Es war aber dort der Bischof von Speier, einst vom Kaiser sehr geliebt; denn er hatte der Mutter Gottes eine sehr große Kirche zu Speier erbaut und außerdem die Stadt und den bischöflichen Palast schön verziert und erweitert. Daher sagte der Kaiser zu diesem seinem Freunde: „Siehe, des Thrones entsetzt, habe ich alle Hoffnung verloren, und mir frommt nichts mehr als dem Ritterthume zu entsagen. Darum gib mir eine Pfründe zu Speier, auf daß ich ein Knecht sei meiner Herrin, der Mutter Gottes, der ich stets ergeben gewesen bin. Denn ich bin auch in den Wissen-

1) Daß Kaiser Heinrich IV. in dem Treffen bei Visé im März 1106 nicht gefangen genommen wurde, ist bekannt.

Digitized by Google

schaften bewandert und kann noch auf dem Chor dienen." Da antwortete jener: „Behüte Gott, den Wunsch kann ich nicht erfüllen, Herr." Da seufzte der Kaiser und weinte und sprach zu den Umstehenden: „Erbarmet euch mein, erbarmet euch mein, ihr wenigstens, meine Freunde; denn die Hand Gottes hat mich gerührt." (Hiob 19, 21.)

Damals aber starb der Kaiser zu Lüttich und sein Leichnam stand fünf Jahre lang unbeerdigt in einer leeren Kapelle. Denn mit solcher Strenge straften ihn der Papst und seine übrigen Widersacher, daß sie selbst den Todten nicht begraben ließen. O welch ein großes Gericht Gottes, das an einem so mächtigen Helden erfüllt wurde! Indeß ist zu hoffen, daß diese Glut der Trübsal ihn von den Schlacken gereinigt und ihm den Rost genommen hat, denn so oft wir hienieden in der gegenwärtigen Zeit gerichtet werden, so werden wir deshalb vom Herrn gezüchtigt, um nicht mit dieser Welt der Verdammniß zu verfallen.

Der Kaiser aber war gegen die Kirchen sehr gütig, d. h. gegen die, von deren Treue er überzeugt war. Den römischen Papst Gregor dagegen und die übrigen, die ihm nach der Ehre trachteten, verfolgte er, wie sie ihn verfolgten. Dazu trieb ihn, wie Viele sagen, dringende Noth. Denn wer ertrüge wohl mit Gleichmuth die geringste Beeinträchtigung seiner Ehre? Wir lesen aber, daß gar Manche sündigten, denen doch durch das Gnadenmittel der Reue und Buße geholfen wurde. Wenigstens blieb David, als er seine Sünden bereute und büßte, König und Prophet. König Heinrich aber, der zu den Füßen der Apostel lag und betete und büßte, demüthigte sich umsonst und fand nicht in der Zeit der Gnade, was jener in der harten Zeit des Gesetzes erlangt hatte. Doch darüber mögen rechten die es verstehen und wollen. Das Eine nur muß man wissen, daß der römische Stuhl noch bis auf den heutigen Tag für diese That büßt. Denn seit jener Zeit sind alle die, welche aus jenem Geschlechte auf den Thron gekommen sind, bemüht gewesen, die Kirchen herunterzubringen, damit sie nicht wieder so viel Kräfte gewinnen sollen, um sich gegen die

Digitized by Google

Könige erheben und ihnen anthun zu können, was sie ihren Vätern angethan haben.

König Heinrich aber regierte statt seines Vaters, und es herrschte Eintracht zwischen König und Papst; allein das währte nicht lange. Denn auch er war sein ganzes Lebenlang nicht glücklich, weil er, wie der Vater, vom apostolischen Stuhle umstrickt war. Doch davon wird seiner Zeit zu reden sein.

Nachdem ich also dies über die Erschütterungen des Reiches und die verschiedenen Kriege der Sachsen nothgedrungen vorausgeschickt habe, weil diese den Slaven die hauptsächlichste Veranlassung zum Abfall gaben, muß ich jetzt nach längerer Abschweifung zur Geschichte der Slaven zurückkehren.

34. Vom Tode Cruto's.

Es ereignete sich, daß, als Cruto, der Fürst der Slaven und der Verfolger der Christen, von Altersschwäche heimgesucht wurde, Heinrich, der Sohn Godescalks, Dännemark verließ und in das Land seiner Väter zurückkehrte. Da ihm aber Cruto jeglichen Zutritt versperrte, so sammelte er bei den Dänen wie bei den Slaven eine Anzahl Schiffe, und überfiel Aldenburg und die ganze slavische Küstengegend, und führte davon eine unermeßliche Beute hinweg. Und als er das zum zweiten und dritten Male that, geriethen alle slavischen Bewohner der Inseln und der Küstenländer in große Furcht, so daß selbst Cruto unverhoffter Weise sich mit Heinrich auf Friedensbedingungen einließ, ihm die Heimkehr gestattete und ihm die ihm gefälligen Oerter zum Bewohnen einräumte. Jedoch handelte er so nicht mit aufrichtigem Herzen, sondern er lauerte nur darauf, den jungen, tapferen und kriegskundigen Mann, den er mit Gewalt nicht überwinden konnte, durch List zu überwältigen. Daher suchte er von Zeit zu Zeit beim sorgfältig eingerichteten Gastmahle die Gemüthsart desselben kennen zu lernen, indem er eine günstige Gelegenheit suchte, ihn aus dem Wege zu räumen. Jenem aber fehlte es, sich zu schützen, weder an Klugheit, noch an List. Denn Frau Sla-

Digitized by Google

vina, die Gemahlin Cruto's, warnte ihn wiederholt und hinterbrachte ihm, daß man ihm nach dem Leben trachte. Zuletzt sann sie, da ihr der nicht mehr junge Gemahl zuwider war, darauf, Heinrich wo möglich zu heirathen. Daher lud dieser auf ihr Anrathen den Cruto zum Gastmahl, und als derselbe vom vielen Trinken berauscht, das Gemach, in dem sie gezecht hatten, taumelnd verließ, traf ihn ein Däne mit einer Streitaxt und schlug ihm mit einem Streiche das Haupt ab [1105]. Heinrich aber heirathete die Slavina und erhielt die Herrschaft des Landes. Er besetzte die Burgen, die bisher Cruto inne gehabt hatte, und nahm Rache an seinen Feinden. Auch begab er sich zum Herzog Magnus von Sachsen, weil er mit ihm verwandt war, und wurde von demselben hoch erhoben und leistete ihm den Eid der Treue und des Gehorsams. Aber auch die Völker der Nordelbinger, welche Cruto sehr geplagt hatte, rief er zusammen und schloß mit ihnen einen festen Vertrag, den kein Krieg zerreißen sollte. Und es freuten sich die Holzaten, so wie die Sturmaren und die übrigen Sachsen, deren Gränznachbaren die Slaven waren, daß ihr größter Feind, der sie dem Tode, der Gefangenschaft und der Vernichtung preisgegeben hatte, gestürzt und statt seiner ein neuer Fürst da war, welcher das Heil Israels wünschte. Ihm waren sie von Herzen ergeben, so daß sie mit ihm in manche Kriegsgefahr sich stürzten, bereit, mit ihm Leben oder Tod tapfer im Kampfe zu theilen.

Als nun alle Völker der Slaven, die nämlich, welche gen Osten und Süden wohnten, hörten, daß sich unter ihnen ein Fürst erhoben habe, der sage, man müsse den Gesetzen des Christenthums sich unterwerfen und den Herzogen Zins zahlen, da wurden sie sehr unwillig, und kamen alle einstimmig überein, gegen Heinrich kämpfen zu wollen, und setzten an seine Stelle einen, der fortwährend den Christen feind war. Und es ward Heinrich gemeldet, das Heer der Slaven sei ausgezogen, ihn zu vernichten. Sofort schickte er Boten aus, um Herzog Magnus und die Tapfersten der Barden, Holzaten, Sturmaren und Thetmarsen zu Hülfe

Digitized by Google

zu rufen. Diese alle eilten rasch und bereitwillig herbei. Und sie rückten vor ins Land der Polaben und kamen auf ein Feld, welches Zmilowe[1] [Schmilau] heißt, wo das feindliche Heer sich über das Land verbreitet hatte. Da nun Magnus sah, daß das Heer der Slaven groß war und wohl gerüstet, so scheute er den Kampf, und die Schlacht wurde vom Morgen bis zum Abend verschoben, weil Unterhändler den Krieg durch einen Vergleich beizulegen versuchten und der Herzog auch Hülfstruppen erwartete, die jeden Augenblick eintreffen konnten. Und in der That meldete gegen Sonnenuntergang ein Kundschafter dem Herzoge, es komme eine bewaffnete Schaar von ferne her. Der Anblick derselben erfreuete den Herzog. Den Sachsen wuchs der Muth, sie erhoben das Schlachtgeschrei und begannen den Kampf. Die Reihen der Slaven wurden durchbrochen, sie flohen hierhin und dorthin, und fielen durch die Schärfe des Schwertes.[2] Dieser Sieg der Sachsen ward hochgefeiert und ist sehr denkwürdig, weil in dieser Schlacht der Herr denen, die an ihn glaubten, beistand, und eine große Menge in die Hand Weniger gab. Diejenigen, deren Väter derselben beiwohnten, erzählen, der Glanz der untergehenden Sonne habe die derselben zugekehrten Slaven so geblendet, daß sie nichts sehen konnten, weil der gewaltige Gott seinen Feinden im Kleinsten das größte Hinderniß erweckt. Von dem Tage an waren alle Stämme der östlichen Slaven Heinrich zinspflichtig und unterworfen. Auch wurde er sehr bekannt bei den Slaven überhaupt, da er sich durch Hebung der Sittlichkeit und Sicherung des Friedens einen schönen Ruhm erwarb. Er unterwies das Volk der Slaven so, daß jeder Mann seinen Acker baute und nützlicher und zweckmäßiger Arbeit oblag; er vertilgte Räuber und trieb herumschweifendes Gesindel aus dem Lande. Da verließen die Nordelbinger ihre festen Plätze, in denen sie sich aus Furcht vor Kriegsgefahr eingeschlossen hatten, und Jeder kehrte in sein Dorf oder auf sein Gut zurück; die Häuser aber und die

1) Eigentlich Smilowopole, d. h. Binsenfeld. — 2) Dies geschah 1105.

Digitized by Google

Kirchen, welche vordem in den Kriegszeiten zerstört waren, wurden wieder erbaut. Jedoch war in ganz Slavenland damals noch keine Kirche und kein Priester, außer nur in der Stadt, welche jetzt Alt-Lubeke[1] heißt, weil sich dort Heinrich mit seiner Familie häufig aufhielt.

35. Vom Tode Godefrids.

Nach diesen Begebenheiten starb Herzog Magnus von Sachsen,[2] und der Kaiser gab dem Grafen Luder das Herzogthum, da Magnus keine Söhne, sondern nur Töchter hinterließ. Die eine derselben, Namens Eilike, heirathete den Grafen Otto von Ballenstedt, und ihr Sohn war Markgraf Adalbert, mit dem Beinamen der Bär. Die andere, Wulfhilde, wurde dem Herzoge Welf von Baiern[3] vermählt, dem sie Heinrich den Löwen gebar.[4] Luder aber erhielt das Herzogthum Sachsen, und regierte mit Mäßigung sowohl über die Slaven, als über die Sachsen. Es ereignete sich aber in jenen Tagen, daß slavische Räuber nach Sturmarn kamen, und Menschen und Vieh als Beute hinwegführten aus dem Gebiete der Stadt Hammenburg. So wie aber die Kunde von dieser Begebenheit erscholl, erhob sich der Graf jener Provinz, Godefrid, mit einer Anzahl von Hammenburger Bürgern und verfolgte die Räuber. Als er jedoch merkte, daß ihrer viele waren, machte er einen Augenblick Halt, um auf Verstärkung zu warten. Da schalt ein Bauer, dem Frau und Kinder gefangen hinweggeschleppt waren, den Grafen vorübereilend mit den Worten: „Was zauderst Du, feigster aller Männer? Du hast das Herz eines Weibes, nicht eines Mannes. Gewiß, fähest Du Dein Weib und Deine Kinder wegführen, wie jetzt die meinigen, so würdest Du nicht stehen bleiben. Laufe, eile, befreie die Gefangenen, wenn Du fortan im Lande geehrt sein willst."

1) Es lag am Einfluß der Schwartau in die Trave. Es hieß zuerst Bukowec (Bukowetz), später Ljubec (Liubetsch), welcher letztere Name also slavisch ist. Schafarik II. 589. — 2) Im J. 1106. — 3) Wulfhildens Gemahl war Herzog Heinrich der Schwarze von Baiern. — 4) Es sollte heißen Heinrich der Stolze. Helmold verwechselt hier den Großvater Heinrichs des Löwen, Heinrich den Schwarzen, mit Heinrich dem Stolzen, dem Vater Heinrichs.

Digitized by Google

Durch diese Worte gereizt, brach der Graf auf, eiligst dem Feinde nachsetzend. Diese aber hatten einen Hinterhalt zurückgelassen, und als nun der Graf mit seiner kleinen Schaar vorüberzog, erhoben sich die im Versteck am Wege Liegenden, erschlugen den Grafen und mit ihm etwa zwanzig Mann. Darauf gingen sie ihres Weges mit der Beute, die sie gemacht. Die Landesbewohner aber, die auch nachkamen, fanden den todten Grafen, nicht aber seinen Kopf, welchen die Slaven abgeschnitten und mitgenommen hatten. Dieser wurde späterhin um einen hohen Preis eingelöst und in heimathlicher Erde bestattet.

36. Von der Niederlage der Rugianer.

Die erledigte Grafschaft verlieh Herzog Luder einem Manne aus edelm Geschlechte, Adolf von Scowenburg. Und es herrschte Friede zwischen dem Grafen Adolf und Heinrich, dem Fürsten der Slaven. Eines Tages nun, als Heinrich sich in der Stadt Lubeke aufhielt, erschien plötzlich das Heer der Rugianer oder Ranen. Sie fuhren die Trabena [Trave] herunter und umringten die Stadt mit ihren Schiffen. Die Ranen aber, sonst auch Runer genannt, sind ein blutdürstiges Volk, welches mitten im Meere wohnt. Es behauptete unter allen Slavenvölkern den Vorrang und hatte einen König und einen sehr berühmten Tempel. Daher nehmen sie, weil dieser Tempel besonders hoch gehalten wird, auch was die Verehrung der Götter anlangt, die erste Stelle ein. Sie legen Vielen das Joch der Knechtschaft auf, ohne es selbst von irgend einem zu dulden, da sie wegen der Beschaffenheit ihres Landes unzugänglich sind. Die Völker, welche sie mit ihren Waffen unterwerfen, lassen sie an ihren Tempel Zins zahlen. Sie ehren den Oberpriester höher, als den König. Ihr Heer senden sie, wohin das Loos weist. Nach dem Siege legen sie Gold und Silber in den Schatz ihres Gottes nieder, das Uebrige theilen sie unter sich. Diese also kamen, getrieben von Eroberungssucht, nach Lubeke, in der Absicht, das ganze Land der Wagiren und Nordelbinger in Besitz zu nehmen. Als nun Heinrich das Unheil der Belage-

Digitized by Google

rung plötzlich hereingebrochen sah, sprach er zum Vornehmsten seines Rittergefolges: „Wir müssen dafür sorgen, uns und die Männer, die bei uns sind, zu retten. Mir scheint es nothwendig, daß ich fortgehe, um Hülfsvölker zusammen zu holen und so wo möglich die Stadt zu entsetzen. Sei also tapfer, erhalte die Krieger, die hier in der Stadt sind, bei gutem Muthe, und bewahre mir die Stadt vier Tage lang. Dann werde ich, wenn ich das Leben behalte, auf jenem Berge erscheinen." Also entschlüpfte er in der Nacht mit zwei Männern, kam ins Land der Holzaten, und benachrichtigte sie von der drohenden Gefahr. Sofort zogen sie ihr Heer zusammen und kamen in die Nähe der vom Feinde bedrängten Veste. Heinrich aber verlegte seine Bundesgenossen an verborgene Oerter und ermahnte sie, stille zu sein, damit die Feinde weder die Stimmen der Menschen, noch das Wiehern der Pferde vernehmen möchten. Dann trennte er sich von ihnen und kam, nur von einem Diener begleitet, an die Stelle, welche er vorher bezeichnet hatte, wo er von der Stadt aus zu sehen war. Der Befehlshaber der Stadt, der ihn gar wohl erkannte, zeigte ihn sofort seinen Freunden, welche bereits ganz niedergeschlagen waren. Denn es war ein Gerücht ihnen zu Ohren gekommen, Heinrich sei in der Nacht, in der er fortgegangen war, von den Feinden gefangen genommen. Heinrich nun beobachtete die Gefahr der Seinigen und die Heftigkeit der Belagerung und kehrte zu seinen Gefährten zurück. Dann führte er das Heer auf einem heimlichen Wege an der Küste entlang an die Mündung der Trave, und zog den Weg hinunter, den die Reiterei der Slaven einschlagen sollte. Als nun die Ranen den Zug den Weg von der See her herabkommen sahen, meinten sie, es seien ihre Reiter, und verließen die Schiffe und kamen ihnen mit Jubel und Freuden entgegen. Jene aber begannen plötzlich laut betend und Loblieder singend ihre Stimme zu erheben, drangen auf den Feind ein und trieben die über den unerwarteten Angriff Bestürzten bis zu den Schiffen zurück. An dem Tage ward eine große Niederlage angerichtet im Heere der Ranen, und sie fielen durchs Schwert

Digitized by Google

vor der Veste Lubeke; jedoch war die Zahl derer, welche ertranken, nicht geringer, als die der Erschlagenen. Man machte einen großen Grabhügel, in welchen man die Leichname der Gefallenen warf. Zum Andenken an diesen Sieg wurde jener Hügel Raniberg genannt. So heißt er bis auf den heutigen Tag. Der Ruhm des Herrn unsers Gottes ward also an diesem Tage erhöhet durch die Hand der Christen und diese setzten fest, daß der erste August alle Jahr gefeiert werden sollte, zum Zeichen und zur Erinnerung daran, daß der Herr die Ranen vor den Augen seines Volkes getödtet hatte. Und das Volk der Ranen dienete Heinrich und zahlte ihm Zins, wie die Wagiren, die Polaben, die Obotriten, die Kycinen, die Circipanen, die Lutizen, die Pomeranen und alle Nationen der Slaven, welche zwischen der Elbe und dem baltischen Meere wohnen und sich in weiter Ausdehnung bis nach dem Lande der Polen hin erstrecken. Ueber diese alle gebot Heinrich und ward König genannt im ganzen Lande der Slaven und Nordelbinger.

37. Vom Siege Mistue's.

Als einstmals die Völker der Brizanen und Stoderanen, nämlich derer, welche Havelberg und Brandenburg bewohnen,[1] sich zur Empörung anschickten, hielt Heinrich gegen diese die Anwendung der Waffengewalt für nothwendig, damit nicht die Schamlosigkeit zweier Völker dem ganzen Osten zur Empörung Anregung gäbe. Er zog also mit den ihm am besten befreundeten Kriegern der Nordelbinger aus, und kam durch das Land der Slaven hindurcheilend, mit außerordentlicher Gefahr nach Havelberg, welches er belagerte. Dann befahl er dem ganzen Volke der Obotriten zur Eroberung der Stadt herbeizukommen. Die Belagerung aber zog sich von Tagen zu Monaten hin. Unterdeß ward Mistue, dem Sohne Heinrichs, mitgetheilt, es sei ein Volk in der Nachbarschaft, welches an allen Gütern

1) Die Brizanen wohnten im Lande Havelberg oder Prieguitz. Schafarik II. 583 f.

Digitized by Google

reich sei und aus ruhigen und durchaus friedfertigen Leuten bestehe. Diese Slaven hießen Liner oder Linoger. Mistue nun nahm 200 Sachsen und 300 Slaven, alles auserlesene Krieger, brach, ohne den Vater gefragt zu haben, auf, überfiel, nachdem er zwei Tage lang durch Waldschluchten, durch Gewässer und einen sehr großen Sumpf mit großer Schwierigkeit gezogen war, die Sorglosen und sich keines Ueberfalls Versehenden, und machte unermeßliche Beute und eine Menge Gefangener. Schwerbeladen zogen er und die Seinigen fort, und als sie nun, zurückzukommen eilend, durch den unwegsameren Theil des Sumpfes hindurchgingen, stürzten plötzlich die Bewohner der umliegenden Orte vereint zum Kampfe hervor, um die Gefangenen zu befreien. Da sich Mistue's Gefährten von einer unzählbaren Schaar von Feinden ringsum eingeschlossen sahen und erkannten, daß sie sich mit dem Schwerte einen Weg bahnen müßten, so ermunterten sie sich gegenseitig und nahmen alle Kraft zusammen. So tödteten sie die ganze feindliche Uebermacht mit der Schärfe des Schwertes, nahmen auch noch den Führer derselben als Gefangenen mit und kamen zu Heinrich und zum Heere, welches in der Belagerung begriffen war, zurück, und zwar nicht blos wohlbehalten, sondern als Sieger und mit großen Schätzen beladen. Wenige Tage nachher hielten auch die Brizanen und die übrigen aufständischen Völker um Frieden an, indem sie die von Heinrich verlangten Geißeln stellten. Und nachdem so die Empörer zur Ruhe gebracht waren, kehrte Heinrich heim und ebenso die Nordelbinger.

38. Züge des Slavenfürsten Heinrich gegen Rügen.

Darnach ereignete es sich, daß ein Sohn Heinrichs, Namens Waldemar, von den Ranen getödtet wurde. Dafür war der von Schmerz und Zorn gleich heftig bewegte Vater fest entschlossen, Vergeltung zu üben. Er schickte demnach Boten in alle slavischen Länder, um Hülfstruppen zusammenzuziehen, und es kamen alle gleich bereitwillig und einmüthig zusammen, den Befehlen des

Digitized by Google

Königs zu gehorchen und die Ranen zu überwinden. Und sie waren unzählbar, wie der Sand am Meere. Aber damit noch nicht zufrieden, schickte er hin, die Sachsen herbeizuholen, nämlich die in Holstein und Sturmarn, indem er sie an ihre persönliche Freundschaft mit ihm erinnerte. Auch folgten sie seiner Aufforderung freudigen Herzens; sie waren etwa 1600 Mann an der Zahl. Sie setzten über den Trabenafluß und zogen fort durch das sehr weite Gebiet der Polaben und Obotriten, bis sie an den Peneefluß kamen. Diesen überschreitend, lenkten sie ihren Weg nach der Stadt hin, welche gemeiniglich Woligast,[1] von den Gebildeteren aber nach ihrem Erbauer Julius Cäsar Julia Augusta genannt wird. Dort fanden sie Heinrich ihrer harrend, und übernachteten daselbst, nachdem sie nicht weit vom Meere ein Lager geschlagen hatten. Als es aber Morgen wurde, berief Heinrich das Volk zur Versammlung und redete sie so an: „Großen Dank bin ich euch schuldig, ihr Männer, die ihr, um eure gute Gesinnung und eure unwandelbare Treue zu zeigen, von weither gekommen seid, um uns gegen die wildesten Feinde Hülfe zu leisten. Oft zwar habe ich Beweise eurer Kühnheit gesehn und eurer Treue, die in verschiedenen Gefahren mir Gewinn, euch aber Ruhm brachte, wie das bekannt ist; allein nichts tritt so glänzend hervor, als dieser Beweis von Ergebenheit, den ich stets im Gedächtniß behalten und stets mit allem Eifer zu verdienen trachten werde. So thue ich euch denn zu wissen, daß die Ranen, gegen welche wir jetzt ausziehn, in der Nacht Abgeordnete an mich geschickt haben und den Frieden um 200 Mark zu erkaufen wünschen. In dieser Angelegenheit will ich nichts ohne euren Rath abschließen: entscheidet ihr euch für die Annahme dieser Bedingungen, so nehme ich sie an, sonst nicht." Darauf antworteten die Sachsen und sprachen: „Wir, o Fürst, obwohl wir an Zahl gering sind, haben doch, nach Ehre und Verdienst trachtend, den Ruhm für den größten Gewinn erachtet. Du meinst also, auf unser Anrathen die Ranen, welche deinen Sohn

1) Slavisch Bolehost, mit Herowits oder Barowits Tempel, eine Stadt der Tschreswjanen, welche Helmold Circipanen nennt. Schafarik II. 579.

Digitized by Google

ermordet haben, für 200 Mark zu Gnaden annehmen zu dürfen? Wahrhaftig, eine deines großen Namens würdige Entschädigung! Fern sei von uns ein solches Unrecht, daß wir je zu so etwas unsere Zustimmung geben sollten. Denn nicht darum haben wir Weib und Kind und Heimat verlassen, um den Feinden zum Spotte zu werden und unsern Kindern einen ewigen Schimpf zu hinterlassen. Fahre vielmehr fort, wie Du angefangen hast, bediene dich der Brücke, welche Dir der große Werkmeister gebaut hat, und greife deine Feinde an. Du wirst sehen, daß wir einen glorreichen Tod für den größten Gewinn halten." Durch diese Worte ermuthigt, brach der Fürst von dort auf und zog an's Meer. Der Meeresarm daselbst aber, der sehr schmal ist und den man mit den Augen überschauen kann, war damals mit sehr dickem Eise überdeckt, da es heftig fror. Und als sie nun, nachdem sie durch die Wälder und durch das Schilfrohr hindurch gekommen waren, aufs Meer gelangten, siehe, da waren die Schaaren aller slavischen Länder insgesammt über die Fläche des Meeres hin ausgebreitet, aufgestellt nach Fähnlein und Rotten, der Befehle des Königs gewärtig. Und dies Heer war sehr groß. Während nun alle vorsichtig und wohlgeordnet in den verschiedenen Abtheilungen stehen blieben, traten allein die Führer vor, um den König und das fremde Heer zu begrüßen, und neigten das Antlitz und verehrten ihn. Heinrich, sie wieder grüßend und anredend, begann nach dem Wege zu forschen und fragte, welche beim Vorrücken die Ersten sein sollten. Sofort wetteiferten die einzelnen Führer, sich anzubieten, die Sachsen aber sagten: „Offenbar kommt es uns zu, daß wir unter den zum Kampfe Ausrückenden als die Ersten, unter den Heimkehrenden als die Letzten erfunden werden. Diesen uns von unsern Vätern her überlieferten und bisher beobachteten Brauch glauben wir auch hier keineswegs vernachlässigen zu dürfen." Und der König pflichtete ihnen bei. Denn wenngleich die Anzahl der Slaven groß war, so wollte doch Heinrich, weil er sie selbst alle kannte, sich ihnen nicht anvertrauen. Demnach gingen, als man vorrückte, die Sachsen vorauf, die übrigen Schaaren

Digitized by Google

der Slaven aber folgten nach ihrer Ordnung. Nachdem sie darauf den ganzen Tag über durch Eis und Schnee hindurchgewatet waren, erschienen sie endlich um neun Uhr im Lande der Rugianer, und sogleich wurden die dem Ufer nahen Dörfer in Brand gesteckt. Heinrich aber sagte zu seinen Genossen: „Wer von euch will hingehen, um auszukundschaften, wo das Heer der Ranen ist? Denn mir scheint, wenn ich recht sehe, von fern her eine Schaar heranzukommen." Ein darauf mit einer Anzahl von Slaven abgesandter sächsischer Kundschafter kam sogleich zurück mit der Meldung, der Feind sei da. Da sagte Heinrich zu seinen Gefährten: „Bedenkt, ihr Männer, woher ihr gekommen seid und wo ihr jetzt euch befindet. Sehet, der Tisch ist bereitet, an den wir getrosten Muthes hinangehen wollen; es ist kein Entrinnen möglich, wir müssen den kostbaren Schmaus mitmachen. Sehet, wir sind ringsum vom Meere eingeschlossen; Feinde stehen vor uns, Feinde hinter uns, und für den Rückzug ist uns jede Zuflucht abgeschnitten. Stärket euch also in Gott, dem Hocherhabenen, und seid tapfer; denn von zweien Dingen bleibt uns nur eins zu wählen: als Männer zu siegen oder zu sterben." Er stellte also sein Heer in Schlachtordnung; er selbst stand mit dem Kerne der Sachsen voran. Als nun die Ranen den Ungestüm des Helden sahen, geriethen sie in große Furcht und sandten ihren Priester, um mit ihm Frieden zu schließen. Dieser bot zuerst vier, dann achthundert Mark. Und als das Heer voll Unwillens zu murren begann und darauf drang, den Kampf zu beginnen, da stürzte er dem Fürsten zu Füßen und sprach: „Unser Herr zürne doch nicht über seine Knechte. Siehe, das Land liegt vor deinen Augen, bediene dich desselben, wie du willst; wir sind alle in deiner Hand; was du uns auferlegst, wollen wir tragen." So erlangten sie denn für 4400 Mark den Frieden. Heinrich aber kehrte nach Empfang von Geißeln in sein Land zurück und entließ sein Heer, und Jeder ging heim. Dann schickte er Boten ins Land der Rugianer, um das Geld zu holen. Nun aber haben die Ranen kein Geld und bedienen sich dessen im Verkehre nicht, sondern was man auf dem Markte kaufen will,

Digitized by Google

erhält man gegen Leinewand. Das Gold und das Silber, welches sie etwa durch Raub oder Gefangennahme von Menschen oder sonst wie erwerben, verwenden sie entweder zum Schmucke ihrer Frauen, oder legen es im Schatze ihres Gottes nieder. Heinrich aber ließ ihnen zum Zuwägen eine Wage mit schwerstem Gewicht hinstellen. Und als sie nun ihren öffentlichen Schatz und was sich in den Familien an Silber und Gold gefunden, erschöpft hatten, hatten sie doch kaum die Hälfte des Geldes bezahlt, weil sie nämlich vermittelst der Wage hintergangen waren. Deshalb aber rüstete Heinrich, zürnend darüber, daß sie die versprochene Summe nicht zum Vollen bezahlt hatten, zu einem zweiten Feldzuge ins Land der Rugianer, und unter Beihülfe des Herzogs Liuder zog er im nächsten Winter, welcher das Meer wieder wegbar machte, mit einem großen Heere von Slaven und Sachsen daselbst ein. Sie hatten sich aber dort kaum drei Nächte aufgehalten, so begann der Frost sich zu legen und das Eis zu schmelzen, und so ereignete es sich, daß sie unverrichteter Dinge heimkehrten. Sie entrannen kaum den Gefahren der See, und die Sachsen betraten seitdem das Land der Ranen nicht wieder, weil Heinrich nur noch eine kurze Zeit darnach lebte und der Streit durch seinen Tod beendigt wurde.

39. Die Niederlage der Römer.

Es ward aber um diese Zeit ein gewaltiger Krieg geführt von Kaiser Heinrich gegen den Herzog Luder und die Sachsen. Heinrich der Jüngere nämlich sah, als er nach Vertreibung oder vielmehr Vernichtung seines Vaters die Alleinherrschaft erlangt hatte, daß das ganze Land ruhig war vor seinen Augen, und ließ alle Fürsten des Reiches zu einem Zuge nach Italien sich eidlich verpflichten, da er der Sitte gemäß die volle kaiserliche Würde aus der Hand des höchsten Priesters empfangen wollte. So überstieg er die Alpen und kam nach Rom mit ungeheurer Heeresmacht. Als aber der Herr Papst Paschalis von seiner Ankunft hörte, freute er sich nicht wenig, sandte in die umliegenden Gegen-

Digitized by Google

den und ließ die Geistlichkeit zahlreich zusammenkommen, um den König, der mit großem Aufsehen herankam, auch selbst desto würdevoller zu empfangen. Der König ward also mit großem Jubel von Stadt und Geistlichkeit begrüßt. Als es aber zur Einsegnung kam, verlangte der Herr Papst von ihm einen Eid, daß er in Beobachtung des katholischen Glaubens pünktlich, zur Ehrerbietung gegen den apostolischen Stuhl bereitwillig und um Vertheidigung der Kirchen eifrig besorgt sein wolle. Allein der stolze König weigerte sich zu schwören, indem er erklärte, der Kaiser dürfe Niemandem schwören, da ihm selbst von Allen Eide zu leisten seien. So entstand denn ein Streit zwischen dem Herrn Papste und dem König, und das Werk der Einsegnung ward unterbrochen. Sofort gerieth das Heer des Königs in wilden Zorn, und die Krieger legten Hand an den Clerus und beraubten die Priester der heiligen Gewande, wie Wölfe, die im Schafstalle wüthen. Die Römer aber stürzten, wie sie dies hörten, hervor, um sich diesem Unwesen zu widersetzen, da sie den Clerus beleidigen sahen, und es entstand im Dome St. Peters ein so blutiger Kampf, wie man dergleichen seit alter Zeit nicht kannte. Allein das Heer des Königs behielt die Oberhand und vernichtete die Römer in einem nur allzu schrecklichen Blutbade, wobei zwischen Geistlichen und Weltlichen kein Unterschied gemacht ward: Alle verzehrte das Schwert. Da kämpfte jeder Tapfere, bis das Schwert seinen Händen entsank. Und das Haus der Weihe ward erfüllt mit Mord und Todtschlag, und den Haufen der Erschlagenen entquollen Ströme Bluts, so daß die Wellen der Tiber die Farbe des Blutes annahmen. Doch wozu verweile ich dabei noch lange? Der Herr Papst und die Anderen, die dem Tode entgangen waren, wurden gefangen hinweggeführt. Da konnte man die Cardinäle mit Stricken um den Hals, nackt, mit auf den Rücken gebundenen Händen fortschleppen, und Bürger in unzählbaren Schaaren mit Ketten beladen abführen sehen. Als sie nun, Rom verlassend, an den ersten Rastort kamen, traten einige Bischöfe und Mönche an den Herrn Papst hinan und sagten: „Großer Schmerz, hei-

Digitized by Google

ligster Vater, erfüllt unsere Herzen über eine solche Frevelthat, die an Dir und Deinem Clerus und den Bürgern Deiner Stadt verübt ist. Allein diese Leiden trafen uns, weil unsere Sünden es also erheischten, mehr unvorhergesehener als vorsetzlicher Weise. Also höre auf uns und besänftige mit uns unsern Herrn, den König, auf daß er auch selbst Dir sich geneigt erweise, und vollende an ihm das Werk Deines Segens!" — Ihnen antwortete jener: „Was sagt ihr, geliebte Brüder? Diesen ungerechten, blutdürstigen und hinterlistigen Mann soll ich einsegnen? ihn, der die Altäre Gottes mit dem Blute der Priester übergossen und das Haus der Weihe mit den Leichen Erschlagener angefüllt hat? Seine Hände sind gar schön gereinigt zum Empfange des Segens. Fern sei es von mir, daß ich einwilligen sollte, einem Menschen den Segen zu ertheilen, der sich selbst des Fluches würdig gemacht hat." Als nun jene entgegneten, er sorge für seine und seiner Mitgefangenen Rettung, wenn er den König versöhne, antwortete er mit großer Kühnheit: „Ich fürchte euren Herrn, den König, nicht. Er tödte den Leib, wenn er will, weiter kann er mir nichts anhaben. Zwar ist ihm das Hinmorden der Bürger und des Clerus sehr geglückt, aber ich sage euch in Wahrheit, im übrigen wird er den Sieg nicht erreichen, und er wird nicht den Frieden sehen, so lange er lebt, und auch keinen Sohn erzeugen, der auf seinem Throne zu sitzen käme." Als aber dies in Gegenwart des Königs wieder erzählt wurde, entbrannte er in heftigem Zorne und befahl, alle Gefangenen in Gegenwart des Herren Papstes zu enthaupten, um ihn so zu schrecken. Dieser jedoch ermahnte sie inständig, um der Gerechtigkeit willen muthig zu sterben, und verhieß ihnen die unverwüstliche Krone des ewigen Lebens. Sie aber fielen ihm einmüthig zu Füßen und baten um Schonung ihres Lebens. Da rief der Papst, in Thränen zerfließend, den Herzenskündiger zum Zeugen an, daß er lieber sterben als nachgeben würde, wenn ihn nicht das nach Christi Gesetz Allen zu zollende Mitleid daran hinderte. Daher that er, was die Noth gebot, und versprach, den König einsegnen zu wollen, damit die Gefangenen frei kämen, und

Digitized by Google

nach der Stadt zurückkehrend, thaten der Herr Papst und die Cardinäle dem Könige den Willen, freilich mit erzwungener Nachgiebigkeit, und gaben ihm durch eine besondere Vergünstigung die Verfügung über Alles, wonach sein Herz gelüstete.

40. Von der Schlacht bei Welpesholt.

Nachdem also der Kaiser sich die Salbung gewaltsamer Weise verschafft hatte,[1] versammelte sich in Rom eine Synode von hundert und zwanzig Vätern, vor welcher der Herr Papst sehr scharf angeklagt wurde darum, daß er den tempelschänderischen König, nachdem er den höchsten Priester gefangen genommen, die Cardinäle mißhandelt, das Blut der Geistlichkeit und der Bürger vergossen, auf den Kaiserthron erhoben, und die Satzungen der Bischöfe, welche seine Vorgänger den Rechten der Kirche zu Liebe bis in den Tod und mit Gefahr der Verbannung vertheidigt hätten, diesem ganz unwürdigen Manne sogar durch eine besondere Vergünstigung bestätigt habe. Er nun begann sich mit der Noth zu entschuldigen, und sagte, die größten Gefahren seien durch eine geringere Einbuße abgewandt, die blutige Hinopferung des Volkes, die Einäscherung der Stadt habe nicht anders gehemmt werden können; auch habe er zwar gefehlt, aber er sei dazu von Anderen verleitet; er werde nach dem Gebote des heiligen Concils diese Schuld abbüßen. Da nun die Ankläger des Papstes so befriedigt wurden, so legte sich ihre Leidenschaft, und man kam zuletzt zu dem Beschlusse, daß jene erzwungene Vergünstigung in Wahrheit nicht eine Vergünstigung, sondern eine Versündigung zu nennen und darum durch einen Machtspruch aufzuheben, der Kaiser selbst aber überdieß von der Schwelle der Kirche auszuschließen sei. Die Kunde von dem Geschehenen durcheilte alsbald das ganze Reich und Alle, die bei jeder Gelegenheit nach Neuerungen strebten, begannen sich zu empören. Unter diesen stand vorne an der vielgenannte Bischof Adalbert von Mainz. Er hatte gar viele, zumal sächsische Fürsten,

1) Die Krönung Heinrichs V. fand Statt am 13. Februar 1111.

Digitized by Google

welche theils die Noth, theils die alte Gewohnheit der Empörung zum Abfalle bewogen, an sich angeschlossen. Hatten sie doch außer den neuen Kämpfen, die damals vorbereitet wurden, mit dem tapferen Helden, Heinrich dem Aelteren, vordem neun Mal sich geschlagen. Doch was halte ich mich noch länger auf? Der Kaiser, welcher einsah, daß ganz Sachsen von ihm abfiel und das Gift der Empörung sich immer weiter verbreitete, nahm vor allem zuerst den Urheber der Empörung, den Mainzer Bischof selbst fest. Dann überzog er ganz Sachsen mit Krieg und richtete durch das ganze Land hin ein fürchterliches Blutbad an, wobei er die Fürsten entweder dem Tode oder wenigstens dem Kerker übergab. Darauf vereinten sich von den Fürsten der Sachsen die, welche noch übrig geblieben waren, nämlich Herzog Liuder, Reinger, Bischof von Halberstadt, Friedrich, Graf von Arnesberg und viele Edlen, warfen sich dem Kaiser, der von neuem mit Heeresmacht nach Sachsen kam, an einem Orte Namens Welpesholt[1] entgegen und führten ihre Schaaren auf die seinigen zu, obwohl sie ihnen an Zahl nicht gewachsen waren, denn es standen ihrer drei gegen fünf. Und diese Schlacht, die berühmteste unserer Tage, wurde geliefert am ersten Februar; die Sachsen erwiesen sich als der überlegenere Theil und überwanden den tapfer streitenden König. In dieser Schlacht fiel Hoger,[2] der erste unter den Rittern des Königs, der, selbst ein geborner Sachse, im Falle die Sache glücklich ausging, zum Herzoge von Sachsen bestimmt war. Da waren die Sachsen, durch den Sieg ermuthigt und wohl erwägend, daß der Kaiser in seinem Zorne einen solchen Verlust nicht ungerächt werde hingehn lassen, in häufigen Zusammenkünften bemüht, ihre Sache zu begründen; sie befestigten die Erhebung im Lande durch Bündnisse der einzelnen unter einander, zogen von auswärts her Hülfsvölker herbei, und zuletzt verpflichteten sich, damit die einzelnen Theilnehmer die Bundesverträge nicht brechen möchten, alle eidlich zum Kampfe. Was aber soll ich vom Mainzer reden, der

1) Zwischen Hoffstedt und Bibersteht, im J. 1115. — 2) Graf von Mansfeld.

Digitized by Google

mehr als Alle gegen den Kaiser wüthete? So wie er durch die Bemühung seiner Unterthanen, die den Kaiser zu Mainz belagert hatten, aus der Haft befreit war, zeigte er nicht sowohl durch die Magerkeit seines Aussehens, als vielmehr durch die Bitterkeit seines Hasses, wie vielfach er in der Gefangenschaft den Tod erduldet hatte. Da er auch Legat des römischen Stuhles war, so trug er in häufigen Versammlungen der Bischöfe und der mit Richtergewalt Bekleideten auf Bannung des Kaisers an. Ueber diese Umtriebe erbittert, begab sich der Kaiser mit seiner Gemahlin Mathilde, einer Tochter des Königs von England, in die Lombardei, und schickte Gesandte an den Herrn Papst Paschalis, indem er um Erlaß des Bannes bat. Jener aber verschob die Sache bis zur Vernehmung eines heiligen Concils, und setzte dem König eine bestimmte Frist, befreite ihn aber unterdeß vorläufig vom Bann. Währenddeß starb Paschalis,[1] und der Kaiser setzte an dessen Stelle einen gewissen Burdin, mit Verwerfung des Gelasius, welchen die kanonische Wahl getroffen hatte. So entstand wiederum eine Spaltung in der Kirche Gottes. Gelasius nämlich entkam fliehend und blieb bis an seinen Tod in Frankreich. Jedoch es würde zu weit führen, wollte ich die stürmischen Bewegungen jener Zeiten einzeln schildern; dergleichen darzustellen, paßt auch nicht für unsere Verhältnisse. Auch verlangt die Geschichte der Slaven, von welcher ich weit abgeschweift bin, dringend, daß ich wieder einlenke. Die Bekehrung der Slaven wurde jedenfalls von den beiden Heinrichen in nicht geringem Maaße verzögert, da diese Kaiser von den innern Angelegenheiten allzu sehr in Anspruch genommen waren. Wer aber ihre Thaten und die Beendigung der Kirchenspaltung genauer kennen lernen will, der lese das fünfte Buch der Geschichten des Magister Eggehard, welches er an Heinrich den Jüngern richtet, und worin er seine guten Handlungen außerordentlich preist, seine Uebelthaten aber entweder durchaus verschweigt, oder günstig auslegt.

1) Am 21. Jan. 1118.

Digitized by Google

Indeß glaube ich nicht übergehen zu dürfen, daß damals ein durch seine Heiligkeit ausgezeichneter Mann, Bischof Otto von Bavenberg, sich hervorthat. Dieser unternahm,[1] aufgefordert und unterstützt von Herzog Bolizlaw von Polen, eine gottgefällige Reise zu einem Slavenvolke, welches Pomeranen heißt und zwischen der Oder und Polen wohnt, und verkündigte den Barbaren das Wort Gottes, wozu der Herr ihm half und durch Zeichen sein Wort bestätigte. Und er bekehrte jenes ganze Volk sammt dessen Fürsten Wertezlaw zum Herrn. Das Wort Gottes aber verblieb daselbst und trieb Frucht bis auf den heutigen Tag.

41. Die Erwählung Liuder's.

Darnach im Jahre der Fleischwerdung des Worts 1126 starb zu Utrecht Kaiser Heinrich, und ihm folgte auf den Thron Liuder [Lothar], Herzog von Sachsen. Die Franken indeß, voll Unwillens darüber, daß ein Sachse zur Regierung gekommen war, versuchten einen andern König zu erheben, nämlich Konrad, einen Vetter Kaiser Heinrichs. Jedoch gewann die Partei Liuders die Oberhand, und er zog nach Rom, wo er von der Hand des Papstes Innocenz zum Kaiser geweiht wurde.[2] Mit Innocenz' Hülfe wurde Konrad auch so weit gebracht, daß er sich der Macht Liuders übergab, dem er aus einem Feinde ein vertrauter Freund wurde. Zur Zeit Liuders aber begann ein neues Licht sich zu erheben, nicht sowohl innerhalb des sächsischen Gebietes, als im gesammten Reiche. Es herrschte nämlich Ruhe und Friede, Ueberfluß und ein gutes Vernehmen zwischen der Regierung und dem Papste. Auch die Slavenvölker zeigten sich friedfertig, weil Heinrich, der Beherrscher der Slaven, dem Grafen Adolf und den ihm benachbarten Völkern der Nordelbinger das größte Wohlwollen bewies. Damals gab es keine Kirche und keinen Priester im ganzen Volke der Lutizen, Obotriten und Wagiren, außer in der Stadt Lubeke, wo Heinrich mit seiner Familie

1) Im Jahre 1124. — 2) Am 4. Juni 1133.

Digitized by Google

zu wohnen pflegte.[1] Um diese Zeit erhob sich ein Priester, Namens Vicelin, und kam zum Könige der Slaven nach Lubeke, und bat um die Erlaubniß, das Wort Gottes in den ihm unterworfenen Ländern predigen zu dürfen. Wie bedeutend dieser Mann gewesen und welche hohe Meinung man von ihm gehabt, wissen viele noch jetzt Lebende. Damit es indeß den Nachkommen nicht verschwiegen bleibe, so glaube ich schon jetzt dieser Erzählung die Erwähnung seiner einfügen zu müssen, weil er diesem Volke zum Heile verliehen war, um unter einer verirrten und verstockten Nation unserem Gotte grade Pfade zu bahnen.

42. Vom Bischof Vicelin.

Vicelin also war gebürtig aus dem Sprengel von Minden. Er war in einer zum Reiche gehörigen Besitzung, Namens Quernhamele [Hameln], die am Ufer der Wisera lag, von Eltern, welche sich mehr durch Zucht und Sitte, als durch Adel der Geburt und Geschlechtes auszeichneten, erzeugt. In den Anfängen des Wissens wurde er von den dortigen Domgeistlichen unterrichtet, dann aber blieb er beinahe bis ins Mannesalter vernachlässigt, weil er seine Eltern verlor und nun seine Jünglingsjahre, wie es in diesem Alter zu geschehen pflegt, in Leichtfertigkeit und Sinnenlust verbrachte. Nachdem er zuletzt sein väterliches Wohnerbe eingebüßt hatte, suchte er auf einer Burg, die nicht fern davon lag, Obdach. Sie hieß Everstein, und die edle Herrin derselben, die Mutter des Grafen Konrad, beherbergte ihn eine Zeit lang, da sie mit dem verlassenen Jüngling Mitleid hegte, und nahm sich seiner voll Barmherzigkeit an, so daß der Burgcaplan, der dies sah, ihn zu beneiden anfing und Anlaß suchte, ihn wieder aus dem Hause zu treiben. Eines Tages also fragte er in Gegenwart vieler Zeugen den Vicelin, was er in der Schule gelesen habe? Als dieser darauf antwortete, er habe des Statius Achilleis gelesen, fragte er, was denn der Stoff des Statius sei? Auf Vicelins Erwiede-

1) Vgl. oben Kap. 34 f.

Digitized by Google

rung: „das wisse er nicht mehr," wandte sich der Priester an die Umstehenden mit den beißenden Worten: „Ach, ich dachte, dieser junge Mann, welcher eben erst frisch von der Schule zurückkommt, bedeute etwas, aber da ist meine Erwartung sehr getäuscht. An dem ist gar nichts." Aber weil geschrieben stehet, „die Worte der Weisen sind Stacheln und gleich Spießen und Nägeln" (Pred. Sal. 12, 11), so erschrak der bescheidene Jüngling über eine so höhnische Rede, und verließ eilends und ohne Abschied zu nehmen die Burg, wobei er so sehr von Thränen überströmte und die Beschämung so tief empfand, daß man sich kaum eine Vorstellung davon machen kann. Ich habe ihn oft sagen hören, daß um des Wortes jenes Priesters willen die Barmherzigkeit Gottes ihm zu Theil geworden sei. Er ging also nach Patherburnen [Paderborn], wo damals die wissenschaftlichen Studien unter dem berühmten Magister Hartmann blühten. Dessen Tisch- und Hausgenosse ward er, und studirte in dieser Lage gar viele Jahre hindurch mit unbeschreiblichem Eifer und Fleiße. Denn indem er häufig

Sich abmühte im Geist und schwitzete wie auf dem Ringplatz,
Zähmt' er den störrischen Sinn durch die veredelnde Kunst.

Ihn zog nicht Spiel, nicht Schmaus von dem gefaßten Vorsatze ab: immer las er oder dichtete oder schrieb zum mindesten. Ueberdieß besorgte er den Chordienst auf das fleißigste,

Denn zu dienen dem Herrn nannt' er so Pflicht wie Genuß.

Da aber sein trefflicher Lehrer sah, daß sein Schüler und Hausgenosse über seine Kräfte arbeitete, so sagte er oft zu ihm:

o Vicelinus,
Jählings eilst Du dahin: halt in den Studien Maaß!

Denn noch hast Du vor Dir

eine geraume Zeit: gar viel noch zu lernen vermagst Du!

Jener aber, von diesen Worten durchaus nicht getroffen, antwortete:

sieh', ich bedenke,
Daß ich den Büchern erst spät Eifer gewidmet und Fleiß.
Eilender Mühe bedarfs so lange die Jugend uns Zeit läßt.

Digitized by Google

Der Herr aber verlieh dem Manne Verstand und einen gelehrigen Geist, so daß er seine Gefährten überflügelte und bald in der Leitung der Schule ein Gehülfe des Lehrers wurde. So stand er also seinen Schulgenossen mit Eifer vor, indem er sie durch Lehre und Beispiel unterwies. Mitunter gab er sich auch dem Gebete hin und bat alle Heiligen um ihren Beistand, besonders aber den heiligen Nicolaus, dessen Dienste er sich insbesondere geweiht hatte. So ereignete es sich, daß er einstmals, um dieses Heiligen Geburtstag zu feiern, seine Genossen in der Kapelle der heiligen Brigitte versammelte, und als nun daselbst die Abend- und die Frühmesse feierlich abgehalten war, so ließen sich Engelsstimmen hören, welche das gebräuchliche Responsorium anstimmten: „Der heilige Nicolaus schon des Sieges mächtig." Vicelin aber freute sich des Wunders und, die Freude vergrößerte seine Verehrung für den Heiligen.

43. Das Hinscheiden des Priesters Ludolf.

Daß übrigens Vicelin in den Dienst des Herrn eingeführt wurde, darin war ihm sehr förderlich und anregend der ruhmvolle Name seines Oheims Ludolf, des Pfarrers von Feule, der als ein Mann von größter Heiligkeit und ein großer Bekenner Christi, von denen, welche in jener Gegend ihre Sünden zu beichten und durch das Gnadenmittel der Buße den zukünftigen Zorn Gottes abzuwenden sich sehnten, häufig aufgesucht wurde. Zu diesem wurde auch Vicelin berufen und begab sich oftmals zu ihm, indem er durch die Beichte seine Vergehungen zu sühnen trachtete. Da beobachtete er denn an dem Bischof die Einfältigkeit seines Wesens, die Reinheit seines Lebens und vor allem seine große Wohlthätigkeit und seine durch keine Verschwendung und Ausschweifung erschütterten Verhältnisse. Dieser ehrwürdige Geistliche war, obwohl durch hohes Alter schwach von Körper, doch stets frischen Geistes. Als er aber in eine tödtliche Krankheit verfiel, so ließ er alle Priester und Klostergeistlichen rufen und nachdem er der heiligen Oelung theilhaftig geworden war, klagte er sehr, daß er

Digitized by Google

der Gegenwart seiner beiden inniggeliebten Freunde, des Rodolf, Domherrn von Hildesheim, und des Vicelin entbehren müsse. Aber siehe da! kaum war sein Gebet hierum erschollen, so kamen beide unverhoffter Weise an, und sie fanden den theuren Mann, wie er die Stunde seines Hinscheidens mit großer Ergebung erwartete. Auch erkannte er sie und empfing sie mit herzlichem Danke. In der letzten Nacht nun nahete er sich Gott im Zwiegespräche des Gebetes, und als die Morgendämmerung nahete, ließ er sich vom Diaconus das Leiden des Herrn vorlesen. Nachdem er dies mit großer Aufmerksamkeit angehört hatte, sagte er plötzlich zum Diaconus: „Bringe mir schnell die heiligen Sterbesacramente, denn schon ist die Zeit der Wanderung da.“ Sofort ward er der lebenbringenden Mysterien theilhaftig. Da sagte er zu den Umstehenden: „Sehet, da kommen sie, die mich hinwegführen wollen, da kommen die Boten meines Herrn, mich vom Lager emporzuheben.“ Als jene nun bestürzt waren, sagte er: „Was zittert ihr, Freunde? sehet ihr nicht, daß die Boten meines Gottes alle da sind?“ Und alsbald ward seine Seele von den Banden des Fleisches befreit. Sobald es nun Morgen wurde, kamen Viele zur Bestattung des großen Mannes zusammen. Da entstand ein Streit über den Ort seiner Beerdigung, weil die Gemeinde ihn in der Kirche, seine Freunde aber auf dem Kirchhofe, wie er selbst gewünscht hatte, bestatten wollten. Währenddeß ward für die Seele des Verstorbenen die heilbringende Hostie dargebracht, während ein gewisser Theodorich, der noch am Leben ist, von der Anstrengung der am Abend vorher vollzogenen Begräbnißfeierlichkeit ermüdet, in tiefem Schlafe auf seinem Lager hingestreckt lag. Da war es ihm, als trete ein Mann ehrwürdigen Ansehens zu ihm und spräche: „Wie lange schläfst Du? Steh auf, und laß den Pfarrer begraben, wo seine Gemeinde es will.“ So siegte nach Gottes Anordnung der Wille der Gemeinde, und man bestattete ihn innerhalb der Mauern der Kirche, der er lange Jahre hindurch treu gedient hatte.

Digitized by Google

44. Vom Propste Thetmar.

Nach dem Tode seines Oheims blieb Vicelin so lange an der Vatherburner Kirche, bis er nach Bremen berufen wurde, um daselbst der Schule vorzustehen. Er war zu diesem Amte sehr geeignet, sorgte für den Chor, erzog die Jugend zu Zucht und Ehrbarkeit; kurz, er machte die Schüler, die man bisher allzuhastig weiter zu bringen bemüht gewesen war, zu wirklich gebildeten und geistigfreien Menschen, welche auch im Gottesdienste und im Besuchen des Chors sich eifrig bewiesen. Deshalb liebte ihn der Bischof Friedrich[1] und die Uebrigen, welche durch ihr Amt oder Ansehen in der Kirche hervorragten. Denen nur ward er lästig, die gewohnt waren, den Dienst der Kirche und die geistliche Zucht hintanzusetzen und in den Schenken zu zechen, in den Häusern und Straßen umherzuspazieren und eitlen Lüsten zu fröhnen: diese fürchteten, daß ihre Schlechtigkeiten von ihm gerügt würden. Daher suchten sie ihn auch häufig mit Schmäh- und Stachelreden zu reizen und zu verkleinern. Allein nichts fehlte seinem Betragen, nichts ließ den Verleumdungen seiner Nebenbuhler Spielraum, außer daß er in der Züchtigung der Zöglinge in Schlägen nicht Maaß hielt. Daher liefen auch gar viele Schüler davon, und er ward der Grausamkeit beschuldigt. Alle diejenigen aber, welche, fester von Charakter, sein Joch aushielten, hatten großen Gewinn davon; denn sie nahmen zu an Umfang des Wissens und Klugheit, wie an Würde und Anstand.

Damals war in seiner Schule ein Jüngling vom besten Charakter, Namens Thetmar, dessen sehr achtbare Mutter in der Nacht, wo sie mit einer solchen Last befruchtet werden sollte, ein Gesicht hatte: es war ihr nämlich, als nähme sie ein goldenes, mit Edelsteinen besetztes Kreuz in ihren Schooß auf. Das war doch in der That eine herrliche Hinweisung, daß das Kind, welches sie gebären sollte, vom Glanze der Heiligkeit umstrahlt werden würde.

1) Er war Erzbischof von Bremen von 1105—1123.

Digitized by Google

Als nun der Sohn geboren wurde, so weihete ihn die Mutter, der himmlischen Weisung wohl eingedenk, dem Dienste des Herrn und der Gottesgelahrtheit. Er ward aber, weil die Schule zu Bremen in Verfall gerathen war, gar sehr vernachläßigt, bis zum Glücke Vicelin kam und die Leitung der Schule erhielt. Seiner Obhut ward nun der junge Thetmar übergeben, und wurde dessen Schüler und Hausgenosse.

45.

Nach Verlauf gar vieler Jahre beschloß Vicelin, da er die guten Fortschritte und die Menge seiner Schüler erwog, nach Frankreich zu gehen, um sich den höheren Studien zu widmen, und bat Gott, er möchte doch seine Gedanken in dieser Beziehung selbst lenken. Während er mit diesem Plane umging, trat eines Tages Adalbert, der Propst der Hauptkirche, zu ihm und sagte: „Warum verbirgst du deinem Freunde und Verwandten, was du auf dem Herzen hast?“ Als er sich nun dringend erkundigte, warum er so frage, antwortete er: „Ich weiß, daß du nach Frankreich zu reisen beabsichtigst und willst, daß davon Niemand etwas wissen soll. So wisse denn, daß Gott dir den Weg weist, denn in der Nacht im Traume glaubte ich vor dem Altare zu stehen und eifrig zu Gott zu beten. Da redete mich das auf dem Altare stehende Bild der Mutter Gottes so an: Gehe hin und verkündige dem Manne, der vor der Thüre liegt, daß er Freiheit hat, zu reisen, wohin er will. Das habe ich dir nun überbracht, wie es mir befohlen ist; du aber hörst es und freuest dich. Da du also jetzt die Erlaubniß bekommen hast, so gehe wohin es dir beliebt.“ Also beseelt durch die Ermuthigung göttlicher Eingebung, gab er die Schule auf, jedoch zu großem Leidwesen des Bischofs und der Kirchenoberen, die eines solchen Mannes Dienste nur ungern entbehrten. Er nahm also den sehr ehrenwerthen Jüngling Thetmar mit und begab sich nach Frankreich. Dort genoß er der Unterweisung der ehrwürdigen Lehrer Radolf und Anshelm,[1] welche in der Er-

1) Radolf war Hofprediger des Herzogs Wilhelm IV von Aquitanien, Anselm aber Scholasticus und Decan der Kirche zu Laudün. Er starb 1117.

Digitized by Google

klärung der heiligen Schrift damals ausgezeichnet waren. Diese ehrten ihn hoch wegen seines brennenden Lerntriebes und seines verdienstlichen, lobenswerthen Lebenswandels. Während er nämlich leere, zwecklose Fragen und Wortkämpfe, die nicht weiter bringen, sondern nur stören und verwirren, durchaus mied, strebte er nur nach dem, was einem klaren Verstande zusagte und eine gesunde sittliche Bildung beförderte. Zuletzt als er den Samen des göttlichen Wortes empfangen hatte, nahm er an Seelenstärke so zu, daß er schon damals sich entschloß, Gott zu Liebe einen strengeren Lebenswandel zu beginnen, nämlich dem Genusse des Fleisches zu entsagen, ein härenes Gewand auf bloßem Leibe zu tragen und mit dem Dienste der Kirche in nähere Verbindung zu treten. Bisher nämlich war er nur noch Akoluth gewesen, weil er sich von einem höheren Grade aus Furcht vor der Schwäche und Sinnlichkeit, womit er in Folge seiner Jugend zu kämpfen gehabt, fern gehalten hatte. Da aber jetzt das reifere Alter und eine lange Uebung in der Enthaltsamkeit ihm als Mann Festigkeit des Charakters verschafft hatten, so beschloß er, nachdem er drei Jahre den Studien obgelegen, die Heimat wieder zu sehen und zu den höheren geistlichen Graden sich weihen zu lassen. Da traf es sich, daß sein geliebter Schüler Thetmar erkrankte. Dieser, den Tod fürchtend, weinete gar sehr, wie Hiskia,[1] und bat, Gott möge ihm um der dem Herrn wohlgefälligen Verdienste seines Lehrers willen das Leben schenken. Auch Vicelin flehete für ihn zum Herrn, und so ward er, Gott sei Dank! wieder gesund. Darauf kehrten sie wieder heim, wurden aber nachher von einander getrennt. Der ehrwürdige Thetmar ward nämlich Domherr zu Bremen, Vicelin dagegen schlug diese Würde, die auch ihm angeboten wurde, aus, weil er nach Gottes Fügung zu einem anderen Werke bestimmt war.

46. Vicelins Ankunft im Slavenlande.

In dem Jahre nämlich, in welchem er aus Frankreich zurückkehrte, begab er sich zu dem sehr ehrwürdigen Northbert, Bischof

1) Vgl. 2 Kön. 20. Jesaia 38.

Digitized by Google

von Magdeburg,[1] um seines Umganges sich zu erfreuen. Hier erlangte er die Priesterweihe. Da er nun vom heißesten Eifer erglühte und darauf gespannt war, wo wohl sein künftiger Wirkungskreis und zu welchem Werke er wohl bestimmt sein möchte, so bekam er Kunde von Heinrich, dem Fürsten der Slaven, und vernahm, daß derselbe nach Bezwingung der Barbarenvölker sich willig und geneigt zeige, den Dienst Gottes zu verbreiten. Weil er fühlte, daß er zur Verkündigung des Evangelii von Gott berufen sei, so ging er zu dem ehrwürdigen Adalbert, Erzbischof von Hammenburg, der sich gerade zu Bremen aufhielt, um ihm die Meinung seines Herzens zu enthüllen. Dieser freute sich nicht wenig, billigte seinen Entschluß und verlieh ihm ein Sendamt, um an seiner Statt unter dem Volke der Slaven das Heidenthum auszurotten. Sofort trat er seine Reise zu den Slaven an, in Begleitung der ehrwürdigen Priester Rodolf und Ludolf, Domgeistlichen von Hildesheim und Verden, welche sich diesem Dienste gewidmet hatten. Sie fanden den Fürsten Heinrich, welchen sie aufsuchten, in Lubeke, und baten ihn um die Erlaubniß, den Namen des Herrn verkündigen zu dürfen. Dieser erhob, ohne sich zu bedenken, diese würdigen Männer zu hohen Ehren vor seinem Volke, und übergab ihnen die Kirche zu Lubeke, damit sie sich dort in Sicherheit bei ihm aufhalten und das Werk Gottes betreiben könnten. Nachdem dies in Ordnung gebracht war, kehrten sie nach Sachsen zurück, um ihre häuslichen Angelegenheiten zu ordnen und sich zur Reise ins Slavenland zu rüsten. Allein plötzlich wurden ihre Herzen von heftigem Schmerze erschüttert. Schnell verbreitete sich nämlich die Kunde, Heinrich, der König der Slaven, sei gestorben (1126). So wurde für den Augenblick die Ausführung ihrer frommen Absichten gehemmt. Denn die Söhne Heinrichs, Zventepolch[2] und Kanut, welche ihm in der Herrschaft folgten, geriethen durch innere Kriege in so verwirrte Verhältnisse, daß sie ihre ganze ruhige Lage und die

1) Norbbert war seit 1126 Bischof. — 2) Swatopluk.

Digitized by Google

Tribute der Länder, welche ihr Vater im tapferen Kampfe errungen hatte, einbüßten.

47. Von der Buße der Nordelbinger.

Um dieselbe Zeit ging der Erzbischof Adalbert über die Elbe, um Hammenburg und das Land der Nordelbinger zu besuchen. So kam er nach der Stadt Milethorp [Meldorf]. In seinem Gefolge befand sich der ehrwürdige Priester Vicelin. Es gibt drei Völker der Nordelbinger, Sturmaren, Holzaten und Thetmarsen, welche weder durch Sitte, noch durch Sprache sehr von einander verschieden sind und sächsisches Recht, so wie den Namen von Christen haben, nur daß sie wegen der Nachbarschaft der Barbaren Räubereien und Diebstähle zu verüben pflegen. Der Gastfreundschaft sind sie eifrig ergeben. Bei den Holzaten gilt Stehlen und Schenken für rühmlich; wer nicht Beute zu machen versteht, ist schwach und ohne Ansehen. Als nun der Bischof in Milethorp sich aufhielt, kamen zu ihm die Bewohner von Faldera [Neumünster] und baten um einen Pfarrer. Der Gau von Faldera aber begränzt Holstein nach der Seite hin, wo es die Slaven berührt. Sogleich wandte sich der Erzbischof zu Vicelin mit den Worten: „Wenn du entschlossen bist, im Slavenlande zu arbeiten, so gehe mit diesen Männern und übernimm ihre Kirche; denn sie liegt an der Gränze beider Länder, und du hast so deinen festen Aufenthalt am Ein- und Ausgange des Slavenlandes." Auf seine Erwiederung, er werde seinem Rathe folgen, sagte jener zu den Männern aus Faldera: „Wollt ihr einen klugen und tüchtigen Priester haben?" Als sie erklärten, das wünschten und darum bäten sie von ganzem Herzen, nahm er den Vicelin bei der Hand und übergab ihn als Priester dem Markrad,[1] einem sehr angesehenen Manne, und den übrigen Falderern mit der Ermahnung, ihn seiner Stellung gemäß würdig zu behandeln. Als aber Vicelin an den Ort seiner Bestimmung kam, erkannte er die

1) Ueber diesen Markrad und andere Aeltesten Wagriens s. Lappenberg's Aufsatz im Hall. Staatsbürgerl. Magazin Th. 9. Jahrgang 1829. S. 26 f.

Digitized by Google

Beschaffenheit der Oertlichkeit und sah, wie das Land durch eine wüste und unfruchtbare Haide ganz entstellt, dazu das Wesen der Einwohner roh und ungebildet war, und daß sie, was die Religion anlangte, nichts weiter als den Namen von Christen hatten. Denn die Verehrung von Hainen und Quellen und sonst noch mancherlei Aberglauben herrschte bei ihnen. Da er also mitten unter einem verkehrten und verirrten Volke und an einem wüsten und leeren Orte voller Schrecken zu wohnen sich anschickte, so empfahl er sich dem Schutze Gottes um so dringender, je mehr er von menschlicher Hülfe verlassen war. Allein der Herr ließ ihn Gnade finden vor den Augen dieses Volkes. Sobald er nämlich die Herrlichkeit Gottes und die Freuden der zukünftigen Welt und die Auferstehung des Fleisches zu predigen begann, wurde das rohe Volk von der Neuheit der ihm bisher ganz unbekannten Lehre im Innersten ergriffen, und die Finsterniß der Sünden schwand vor dem Glanze der in sie hineinstrahlenden Gnade Gottes. Und kaum glaublich ist es, in wie zahlreichen Schaaren damals die Menschen herbeiströmten, um des Gnadenmittels der Buße theilhaftig zu werden. Vicelins Wort aber ertönte im ganzen Lande der Nordelbinger, und er begann voll frommen Eifers die umliegenden Kirchen zu besuchen, indem er den Gemeinden Ermahnungen des Heils gab, die Irrenden zurechtwies, die Uneinigen versöhnte, und überdieß die Haine und alle abgöttischen Gebräuche vertilgte. Als sich der Ruf von seiner Heiligkeit verbreitete, kamen viele sowohl Geistliche als Weltliche zu ihm, unter denen die ersten und vorzüglichsten die ehrwürdigen Priester Ludolf, Eppo, Luthmund, Volcward waren, und außerdem sehr viele Andere, welche zum Theil schon zur Ruhe eingegangen, zum Theil noch am Leben sind. Diese verbanden sich durch heilige Verträge mit einander und beschlossen, ein eheloses Leben zu führen, in Gebet und Fasten zu verharren, Werke der Frömmigkeit zu üben, die Kranken zu besuchen, die Dürftigen zu unterstützen, und sowohl für ihr eigenes, als für ihrer Nächsten Seelenheil zu sorgen. Vor allem aber lag ihnen die Bekehrung der Slaven am Herzen, und sie fleheten

Digitized by Google

zum Herrn, er möchte ihnen doch die Thür des Glaubens so bald wie möglich aufthun. Indeß verschob Gott längere Zeit die Erhörung ihres Gebets, „denn die Missethat der Amoriter ist noch nicht alle“ (1 Mos. 15, 16) und nicht ist gekommen die Zeit der Erbarmung.

48. Von Zventepolch.

Die Söhne Heinrichs nämlich erregten innere Kriege und verursachten den nordelbischen Völkern wiederum Mühe und Noth. Zventepolch, der Aeltere, fügte, da er allein herrschen wollte, seinem Bruder Kanut viele Beleidigungen zu, und belagerte ihn zuletzt mit Hülfe der Holzaten in der Burg zu Plune [Plön]. Kanut aber wehrte seinen Gefährten, daß sie nach den Belagerten nicht mit den Wurfspießen schossen, und bestieg die Zinne der Mauer und sprach: „Höret, ich bitte euch, mein Wort, ihr trefflichen Männer von Holstein. Aus welchem Grunde erhebt ihr euch doch gegen mich, euren Freund? Bin ich nicht Zventepolch's Bruder, von demselben Vater, wie er, gezeugt, Heinrich's Sohn so gut wie er und von Rechts wegen Miterbe des väterlichen Reichs? Laßt euch doch nicht ohne Grund gegen mich aufreizen, sondern lenket wieder ein in den Pfad der Gerechtigkeit und beweget meinen Bruder dazu, daß er mir den mir gebührenden Antheil herausgebe.“ Durch diese Worte wurden die Belagerer mild der gestimmt und beschlossen, dem Manne seine gerechte Forderung zu erfüllen. Sie bewirkten, obwohl mit Mühe, die Versöhnung der entzweiten Brüder und theilten das Land unter sie. Allein nicht lange nachher[1] wurde Kanut zu Lutilinburg erschlagen, und Zventepolch bemächtigte sich allein der Regierung. Er nun unternahm mit Hülfe des Grafen Adolf und der Holzaten und Sturmaren einen Feldzug in das Land der Obotriten, und belagerte eine Stadt, Namens Werle.[2] Nachdem er sich derselben bemächtigt hatte, zog er wieder vorwärts und erschien vor der Stadt der

1) Im Jahre 1127. — 2) Werle oder Wurle lag zwischen Schwaan und Bützow, wo heutzutage das Dorf Wyck sich befindet.

Digitized by Google

Kyanen [Kessin] und belagerte sie fünf Wochen lang; und als er endlich auch diese erobert und Geißeln empfangen, kehrten sie, er nach Lubeke, die Nordelbinger aber in ihre Heimat zurück. Da nun der Priester Vicelin sah, daß sich Zventepolch gegen die Christen ganz freundlich benahm, so begab er sich zu ihm und erneuerte bei ihm sein dem Vater vorgetragenes Gesuch, erlangte auch die Gunst des Fürsten und sandte nach der Stadt Lubeke die ehrwürdigen Priester Ludolf und Volcward, um für das Seelenheil des Volkes zu sorgen. Diese wurden von den Kaufleuten, welche sich dort in Folge der Redlichkeit und Frömmigkeit des Fürsten Heinrich zu einer nicht unbedeutenden Ansiedlung zusammengefunden hatten, gütig aufgenommen, und wohnten in der Kirche, welche auf einem Hügel der Stadt gegenüber jenseits des Flusses lag. Es währte aber nicht lange,[1] so zerstörten die Rugianer, als sie die Stadt von Schiffen entblößt fanden, diese sammt der Burg. Die berühmten Priester aber entkamen, während die Barbaren in die eine Thür der Kirche hereinbrachen, durch die andere, retteten sich durch den nahen Wald und erreichten den Hafen von Faldera. Zventepolch wurde bald hernach[2] durch die Hinterlist eines gewissen Daso, eines sehr reichen Holsteiners, ermordet. Noch war ein Sohn Zventepolchs, Zwinike,[3] vorhanden, aber auch dieser ward getödtet zu Ertheneburg [Artlenburg], einer überelbischen Stadt. So erlosch, da Heinrichs Söhne und Enkel todt waren, das die Slaven beherrschende Geschlecht desselben. Er selbst aber hatte, durch ich weiß nicht welche himmlische Zeichen belehrt, schon vorausgesagt: sein Geschlecht werde bald vergehen.

49. Von Kanut.

Darnach wurde die Herrschaft über die Slaven auf den hochangesehenen Fürsten Kanut,[4] den Sohn des Königs Herich von Dännemark, übertragen. Denn Herich, der sehr mächtige König,

1) Im J. 1128. — 2) 1129. — 3) Zwenik oder Zwenko nach Schafarik II. 539. — 4) Knut Laward.

Digitized by Google

empfahl, da er sich einem Zuge nach Jerusalem weihete, sein Reich und seinen Sohn in die Hände seines Bruders Nicolaus, den er schwören ließ, seinem Sohne Kanut, wenn er selbst nicht wiederkäme, die Regierung übergeben zu wollen. Als nun aber den König auf der Heimreise von Jerusalem der Tod ereilte, behielt Nicolaus, obwohl nur von einem Nebenweibe geboren, doch die Regierung der Dänen, weil Kanut noch ein kleines Kind war. Allein auch Nicolaus hatte einen Sohn, Namens Magnus. Diese beiden Sprößlinge wurden nun königlich und glänzend erzogen, und doch waren von diesem Verfahren für die Zukunft nur Kriegserschütterungen und vieler Dänen Untergang vorauszusehen. Als aber Kanut heranzuwachsen anfing, begab er sich, weil er der Hinterlist seines Vetters gar leicht erliegen zu können meinte, zum Kaiser Lothar und blieb bei demselben Jahr und Tag, wurde auch seinem königlichen Range gemäß auf das ehrenvollste behandelt. Darauf kehrte er heim und wurde von seinem Oheim, der ihn gütig empfing, zum Herzoge über ganz Dännemark erhoben. Nun begann der friedliebende Mann das Land sicher zu machen, indem er die Herumtreiber aus dem Lande wies. Besonders wohlthätig aber bewährte er sich den Schleswigern. Einst traf es sich, daß man in der Haide, welche zwischen der Slia und der Egdora liegt, Räuber ergriff und sie vor Kanut brachte. Als er sie nun zum Strange verurtheilte, rief einer von ihnen, um sein Leben zu retten, aus, er sei mit ihm verwandt und aus königlichem Stamme. Da antwortete Kanut: „Für unsern Verwandten ziemt es sich nicht, wie gemeine Leute behandelt zu werden; es gebühret sich, daß wir ihm Auszeichnung zu Theil werden lassen.“ Und so ließ er ihn vor allem Volke an einen Mastbaum aufhängen!

Indeß fiel es ihm ein, daß die Herrschaft über die Slaven erledigt sei, da Heinrich gestorben und seine Söhne aus dem Wege geräumt waren. Er begab sich also zum Kaiser Lothar und erkaufte um vieles Geld die Herrschaft über die Obotriten, nämlich alle Gewalt, welche Heinrich über dieselben besessen hatte. Und der Kaiser setzte ihm eine Krone auf's Haupt, auf daß er König

Digitized by Google

wäre über die Obotriten, und machte ihn zu seinem Lehensmann. Darauf begab sich Kanut in's Land der Wagiren. Dort besetzte er einen Berg, der von Alters her Alberg[1] heißt, und legte auf demselben kleine Wohnungen an, in der Absicht, dort eine feste Burg aufzuführen. Er zog im Lande der Holzaten jeden tapfern Mann an sich heran, und machte mit ihnen Einfälle in's Land der Slaven, wo er Alle, die ihm entgegentraten, tödtete oder überwältigte. Auch einen Vetter Heinrichs, den Pribizlaw und Niclot, den Aeltesten des Landes der Obotriten, nahm er gefangen und setzte sie zu Schleswig in's Gefängniß. Hier mußten sie so lange eiserne Handschellen tragen, bis sie sich mit Geld und Geißeln lösten und einsahen, was Unterthanen ziemt. Oft besuchte er auch das Land der Wagiren, wo er denn in Faldera einkehrte und sich gegen den Vicelin und alle dort Wohnenden freundlich bezeigte, ihnen auch viel Schönes verhieß, wenn der Herr seine Unternehmungen im Slavenlande leiten würde. So kam er auch nach Lubeke, und ließ dort die von Heinrich erbauete Kirche einweihen, unter Beihülfe des ehrwürdigen Priesters Ludolf und der übrigen Geistlichen aus Faldera, welche für diesen Ort bestimmt waren.

In jenen Tagen starb Graf Adolf. Er hatte zwei Söhne. Der ältere derselben, Harthung, ein kriegerischer Mann, sollte die Grafschaft erhalten, der jüngere Sohn Adolf aber war den Wissenschaften ergeben. Es traf sich aber, daß Kaiser Lothar mit großer Heeresmacht nach Böhmen zog. Als nun dort Harthung nebst vielen Edlen im Kampfe fiel,[2] wurde die Grafengewalt über das Land der Nordelbinger Adolf, einem klugen und in weltlichen wie in geistlichen Dingen sehr wohlbewanderten Manne, zu Theil. Denn außerdem daß er Lateinisch und Deutsch mit Geläufigkeit sprach, war ihm auch die slavische Sprache keineswegs fremd.

50. Von Nicolaus.

Um diese Zeit geschah es, daß Kanut, der König der Obotriten, nach Schleswig kam, um mit seinem Oheime Nicolaus

1) S. oben 14. — 2) Am 19. Febr. 1126.

Digitized by Google

einen großen Hoftag zu halten. Als nun das Volk zur Versammlung zusammengekommen war und der ältere König sich, angethan mit dem königlichen Schmucke, auf den Thron niedergelassen hatte, setzte sich Kanut ihm gegenüber, gleichfalls auf seinem Haupte eine Krone tragend, nämlich die des Reiches der Obotriten, und umringt von einer Schaar von Trabanten. Da aber sein königlicher Oheim seinen Neffen im Herrscherschmucke sah und bemerkte, daß er weder vor ihm aufstand, noch ihn der Sitte gemäß küßte, verbiß er seine Empfindlichkeit und ging auf ihn zu, um ihn mit einem Kusse zu begrüßen. Sogleich eilte ihm Kanut, jedoch nur bis in die Mitte des Raumes, entgegen, und stellte sich überhaupt dem Range und der Würde nach dem Oheime durchaus gleich. Dieses Benehmen zog ihm tödtlichen Haß zu. Denn Magnus, der Sohn des Nicolaus, der mit seiner Mutter diesem Schauspiele beiwohnte, entbrannte in außerordentlichem Zorne, als seine Mutter zu ihm sagte: „Siehst du nicht, daß dein Vetter bereits das Scepter trägt und König ist? So halte ihn denn für einen offenen Feind, da er noch bei Lebzeiten deines Vaters sich nicht gescheuet hat, den Königstitel anzunehmen. Wenn du das länger unbeachtet lässest und ihn nicht tödtest, so weiß ich, daß er dich des Lebens und des Thrones berauben wird.“ Durch diese Worte angereizt, begann er auf Mittel und Wege zu sinnen, um den Kanut aus dem Wege zu räumen. Als das König Nicolaus merkte, berief er alle Fürsten des Reiches und bemühte sich, die feindlichen Jünglinge zu versöhnen. Auch schien sich die Zwietracht in Frieden verwandeln zu wollen, denn von beiden Seiten wurde ein Sühnvertrag beschworen. Dieser ward von Kanut aufrichtig gehalten, von Magnus aber nur als ein Mittel der Hinterlist betrachtet. So wie er nämlich durch erheuchelte Zutraulichkeit Kanuts Gesinnung erforscht hatte und ihm allen Verdacht benommen zu haben glaubte, bat er ihn, zu einem Gespräche mit ihm allein zusammenzukommen. Dem Kanut aber widerrieth seine Frau, hinzugehen, da sie Hinterlist fürchtete und zugleich auch durch einen Traum, den sie die Nacht vorher gehabt hatte, beunruhigt war. Indeß ließ er sich

Digitized by Google

seinem Worte getreu, nicht zurückhalten, sondern begab sich, wie er versprochen, von nicht mehr als vier Männern begleitet, an den Ort der Zusammenkunft. Magnus war mit eben so viel Gefährten da, und umarmte und küßte seinen Vetter, worauf sie beide sich niederließen, um über Geschäfte zu verhandeln. Alsbald aber brachen die von Magnus Versteckten aus ihren Schlupfwinkeln hervor, und verwundeten und tödteten den Kanut, dessen Leichnam sie sogar gliederweise zerstückten, weil sie selbst an dem Todten noch ihre Blutgier zu stillen dürsteten.[1] Von dem Tage an vermehrten sich die Wirren und die inneren Kriege in Dännemark, deren im Nachfolgenden zum Theil zu gedenken sein wird, weil sie das Land der Nordelbinger stark heimsuchten. Als nämlich Kaiser Lothar und seine Gemahlin Rikenze die unglückliche Botschaft vernahmen, wurden sie nicht wenig betrübt, weil ein dem Kaiser und dem Reiche so freundlich gesinnter Fürst seinen Untergang gefunden hatte. Darum erschien der Kaiser mit einem großen Heere in der Nähe von Schleswig vor jenem wohlbekannten Walle Dinewerch [Dannevirke], um den traurigen Tod des trefflichen Kanut zu rächen. Ihm gegenüber hatte sich Magnus gelagert, mit einem unermeßlichen Heere von Dänen, um sein Land zu vertheidigen. Da er jedoch vor der Tapferkeit der deutschen Krieger in Schrecken gerieth, so erlangte er vom Kaiser für eine ungeheure Summe Goldes und dadurch, daß er dessen Lehnsmann wurde, Straflosigkeit.

51. Von Herich.

Da nun Herich, Kanuts Bruder, welcher mit einer Nebenfrau gezeugt war, sah, daß des Kaisers Zorn abgekühlt war, begann er sich zu rüsten, um das Blut seines Bruders zu rächen; er eilte zu Wasser und zu Lande umher, und sammelte eine Menge Dänen um sich, welche alle die ruchlose Ermordung Kanuts verwünschten. Er nahm den Königstitel an, und begann den Magnus in wie-

1) Am 7. Januar 1130.

Digitized by Google

derholten Kämpfen anzugreifen, wurde aber besiegt und in die Flucht geschlagen. Daher ward er auch wegen seines beständigen Fliehens Herich Hasenfuß genannt. Zuletzt aus Dännemark vertrieben, floh er nach der Stadt Schleswig. Die Bewohner derselben, eingedenk der Wohlthaten, die ihnen Kanut erwiesen hatte, nahmen ihn auf, entschlossen, für ihn Gut und Blut daran zu setzen. Darum befahl Nicolaus und sein Sohn Magnus dem ganzen Volke der Dänen, hinabzuziehen zur Bekämpfung von Schleswig, und die Belagerung wuchs in's Unendliche. Nun aber war der See, der bei der Stadt liegt, mit Eis überzogen und wegbar, und so bestürmten sie die Stadt von der Wasser- und von der Landseite. Da sandten die Schleswiger Boten an den Grafen Adolf und boten ihm 100 Mark, wenn er mit dem Volke der Nordelbinger die Stadt vertheidigen wollte. Allein Magnus bot eben so viel, wenn er den Krieg unterlassen würde. Der Graf also, unentschlossen, fragte die Aeltesten des Landes um Rath. Jene riethen ihm, der Stadt zu helfen, weil sie häufig Waaren von derselben bezogen. So zog denn Graf Adolf ein Heer zusammen und ging über den Egdorafluß. Dann fand er für gut, eine Zeitlang stehen zu bleiben, bis sein ganzes Heer zusammen käme, um sich dann mit schlauer Vorsicht in Feindesland zu begeben. Allein das beutelustige Kriegsvolk ließ sich nicht halten. Sie stürzten mit solcher Hast vorwärts, daß, als die Ersten bereits bei dem Holze Thievela[1] ankamen, die Letzten kaum die Egdora erreicht hatten. Sobald also Magnus von der Ankunft des Grafen hörte, wählte er aus seinem Heere tausend Geharnischte aus, eilte mit denselben den von Holstein hergezogenen Schaaren entgegen und lieferte ihnen ein Treffen. Der Graf ward in die Flucht geschlagen, und die Nordelbinger erlitten eine sehr große Niederlage. Adolf aber und Alle die aus der Schlacht entkamen, gingen über die Egdora zurück, und waren so gerettet. Magnus unternahm nach dem Siege wieder

1) Das jetzige Dorf Jagel in der Kropperhaide, drei Meilen von der Eider, hieß einst Dyavel.

Digitized by Google

die Belagerung von Schleswig, allein seine Mühe war vergeblich; denn er bekam weder die Stadt, noch den Feind in seine Gewalt. Da nämlich mit dem Winter auch die Belagerung aufhörte, so entkam Herich an die Küste von Sconen, und klagte überall seines unschuldigen Bruders Tod und sein eigenes Mißgeschick. Als daher Magnus die Kunde bekam, daß Herich mit neuen Schaaren im Felde erschien, unternahm er bei Herannäherung des Sommers mit einer ungeheuren Flotte einen Zug nach Sconen. Herich aber hatte sich, obwohl nur von der geringen Zahl der Eingebornen umgeben, ihm gegenüber gelagert. Denn die Sconer allein widerstanden den Dänen. Als nun Magnus am heiligen Pfingsttage (im J. 1134) das Heer zum Kampfe trieb, sagten zu ihm die ehrwürdigen Priester: „Erhebe den Herrn des Himmels und ehre den so festlichen Tag: ruhe heute, morgen kannst du ja kämpfen.“ Er aber beachtete die Mahnung nicht, sondern begann die Schlacht. Auch Herich führte sein Heer zur Schlacht und eilte ihm tapfer kämpfend entgegen. An diesem Tage fiel Magnus, und die ganze dänische Heeresmacht wurde von den Sconern besiegt und bis auf den letzten Mann aufgerieben. Herich ward durch diesen Sieg berühmt und man gab ihm einen neuen Beinamen; man nannte ihn nämlich Herich Emun, d. h. den Gefeierten. Nicolaus aber, der ältere König, entkam zu Schiff nach Schleswig, wurde jedoch von den Männern der Stadt dem Sieger zulieb erschlagen. So rächte der Herr das Blut des Kanut, den Magnus, seinen geschworenen Eid brechend, ermordet hatte. Herich aber regierte in Dännemark, und erzeugte mit einer Nebenfrau Thunna einen Sohn Namens Svein. Aber auch Kanut hatte einen Sohn erzeugt, den berühmten Waldemar. Magnus hatte gleichfalls einen Sohn, den Kanut. Diese königlichen Sprößlinge blieben den Dänen, damit sie immer in Uebung bleiben und nicht etwa den Krieg verlernen und entarten sollten. Denn nur in einheimischen Kriegen zeichnen sich die Dänen aus.

Digitized by Google

52. Von den Gebräuchen der Slaven.

Nachdem also Kanut, mit dem Beinamen Laward, der König der Obotriten, gestorben war, traten an dessen Stelle Pribizlaw und Niclot.[1] Sie theilten sich in die Herrschaft, so daß der eine das Land der Wagiren und Polaben, der andere das der Obotriten regierte. Dies waren zwei wilde Bestien, welche die Christen auf das wüthendste verfolgten. In jenen Zeiten griff überhaupt wieder verschiedenerlei Götzendienst und Aberglauben im ganzen Slavenlande um sich. Außer den heiligen Hainen und Hausgöttern, an denen Land und Städte Ueberfluß hatten, gab es noch eine Menge von Göttern, deren erste und vorzüglichste Prove, der Gott des Aldenburger Landes, Siwa, die Göttin der Polaben, und Radigast, der Gott des Obotritenlandes, waren. Diesen waren Priester geweihet und wurden besondere Opfer dargebracht, und man verehrte sie auf mancherlei Weise. Ferner macht der Priester nach Anweisung des Looses Anzeige, welche Feste den Göttern zu feiern seien. Dann kommen Männer, Frauen und Kinder zusammen, und bringen ihren Götzen Opfer dar, bestehend in Rindern und Schafen; ja sehr Viele opfern auch Menschen, Christen nämlich, weil sie erklären, am Blute derselben hätten die Götter Wohlgefallen. Nachdem das Opferthier getödtet ist, kostet der Priester von dem Blute desselben, um sich zum Empfange göttlicher Weisungen mehr zu befähigen. Denn daß die dämonischen Wesen durch Blut leichter anzulocken sind, ist die Meinung Vieler. Wenn dann das Opfer dem Brauche gemäß vollzogen ist, so wendet sich das Volk wieder zu Schmaus und Freude. Die Slaven haben einen sonderbaren abergläubischen Gebrauch. Bei ihren Schmäusen und Zechgelagen lassen sie nämlich eine Schaale herumgehen, auf welche sie im Namen der Götter, nämlich des guten und des bösen, nicht Worte des Segens, sondern der Verwünschung ausschütten. Sie glauben nämlich, alles Glück werde von einem guten, alles Unglück aber von einem bösen Gotte

1) 1131.

Digitized by Google

gelenkt. Daher nennen sie auch den bösen Gott in ihrer Sprache Diabol oder Czerneboch, d. h. den schwarzen Gott. Unter den vielgestaltigen Gottheiten der Slaven ist vor allen Zvantevich zu erwähnen, der Gott des Landes der Rugianer, welcher nämlich in Orakelsprüchen wirksamer ist. Im Vergleich zu ihm betrachten sie die andern Gottheiten nur wie Halbgötter. Daher pflegen sie ihm zur besonderen Ehre alle Jahr einen Christen, den das Loos nachweist, zu opfern. Dahin übersandten sie sogar aus allen slavischen Ländern bestimmte Summen zum Verbrauche. Den Tempeldienst aber versehen sie mit außerordentlicher Ehrerbietung und Sorgfalt; denn sie lassen sich weder leicht zum Fluchen verleiten, noch dulden sie, daß der Umkreis des Tempels entweiht werde, selbst nicht, wenn der Feind im Lande erscheint. Außerdem ist den Slaven ein unersättlicher Blutdurst angeboren; sie sind unstät und beunruhigen die Nachbarländer zu Wasser und zu Lande. Wie viele Todesarten sie den Christen zugefügt haben, ist schwer zu erzählen, da sie den Einen die Eingeweide aus dem Leibe rissen und sie um einen Pfahl wickelten, die Andern aber an's Kreuz schlugen, um das Zeichen unserer Erlösung zu verhöhnen. Sie verurtheilen nämlich die größten Verbrecher zum Kreuzestode. Die aber, welche sie um des Lösegeldes willen gefangen nehmen, peinigen sie mit solchen Qualen und fesseln sie so eng und drückend, daß wer es nicht weiß, es kaum glauben kann.

53. Von der Erbauung von Segeberg.

Da der glorreiche Kaiser Lothar und seine ehrwürdige Gemahlin Rikenze dem Dienste Gottes die andächtigste Fürsorge widmeten, so erschien vor dem Kaiser, als er sich zu Bardewich aufhielt, Vicelin, und legte ihm an's Herz, daß er dem Volke der Slaven nach der ihm vom Himmel verliehenen Macht ein Mittel zur Rettung ihrer Seelen darbieten möchte. Ferner wies er ihm nach, daß im wagirischen Lande ein geeigneter Berg vorhanden sei, um auf demselben zum Schutze des Landes eine königliche Burg zu errichten. Denn auch Kanut, der König der Obotriten, hatte einst

Digitized by Google

denselben Ort besetzt,[1] aber die dort liegenden Krieger waren in der Nacht von Räubern gefangen genommen, auf Anstiften des älteren Grafen Adolf, welcher von Knut, wenn derselbe mächtig würde, bedrängt zu werden gefürchtet hatte. Der Kaiser also gab dem klugen Rathe des Bischofs Gehör, und sandte sachverständige Männer hin, um den Berg zu besichtigen, ob er zur Befestigung geeignet wäre. Als diese Vicelins Ansicht bestätigten, kam er über den Fluß in's Land der Slaven an den bestimmten Ort und befahl dem ganzen Volke der Nordelbinger, zum Baue der Burg herbeizueilen. Aber auch die Fürsten der Slaven erschienen dem Kaiser gehorsam und halfen am Baue, obwohl mit großem Schmerze, denn sie merkten, daß damit eigentlich auf ihre Bedrückung hingearbeitet werde. Darum sagte ein Fürst der Slaven zu einem andern: „Siehst du diesen festen und emporragenden Bau? Siehe, ich prophezeihe dir, diese Burg wird eine Zwingburg für das ganze Land. Denn von hier ausrückend werden sie zuerst Plune [Plön] überwältigen, dann Aldenburg und Lubeke; darnach werden sie über die Trabene gehen und Racesburg und das ganze Land der Polaben erobern. Aber auch das Land der Obotriten wird ihren Händen nicht entgehen." Jener antwortete: „Wer hat uns dies Unglück bereitet und dem Könige diesen Berg verrathen?" Da erwiederte der Fürst: „Siehst du den kleinen Mann mit dem kahlen Haupte, der dort beim Könige steht? Der hat dies Unglück über uns gebracht." Die Burg also wurde fertig gebaut, mit einer zahlreichen Besatzung versehen und Sigeberg genannt. Der Kaiser aber setzte auf derselben als Befehlshaber seinen Getreuen Heriman ein. Damit nicht zufrieden, verordnete er auch die Gründung einer Kirche am Fuße des Berges, wobei er zur Unterhaltung des Gottesdienstes und der dort zu versammelnden geistlichen Brüder den Ertrag von sechs oder mehr Oertern anwies, was dem Brauche gemäß durch besondere Urkunden festgesetzt wurde. Die Verwaltung des Kirchenbaues aber übertrug er dem Vicelin, damit derselbe auch

1) S. oben Kap. 49.

Digitized by Google

die Errichtung von Wohnungen und die Herbeiziehung von Ansiedlern um so williger betreiben möchte. Dasselbe verfügte er auch in Betreff der Lubeker Kirche; dann befahl er dem Pribislaw bei Verlust seiner Gnade, für den genannten Bischof oder dessen Stellvertreter angelegentlichst Sorge zu tragen. Er nahm sich, wie er selbst bezeugte, vor, das ganze Volk der Slaven dem heiligen Glauben zu unterwerfen, und aus dem Diener Christi einen großen Bischof zu machen.

51. Der Tod des Kaisers Lothar.

Nachdem dies so vollbracht war, verlieh der Kaiser, der die Verhältnisse sowohl der Slaven, als der Sachsen zur Ordnung gebracht hatte, das Herzogthum Sachsen seinem Schwiegersohne, dem Herzoge Heinrich von Baiern, den er auch mit sich nahm, als er sich zu einem zweiten Zuge nach Italien anschickte. Unterdeß zog Herr Vicelin, als geschickter Versorger des ihm anvertrauten Sendamtes, zur Verkündigung des Evangelii befähigte Männer zum Werke des Herrn heran. Er stellte z. B. die ehrwürdigen Priester Ludolf, Heriman und Bruno in Lubeke an, den Luthmund aber nebst Andern versetzte er nach Sigeberg. So ward durch Gottes Barmherzigkeit und Kaiser Lothars Verdienst der Same zu einer neuen Pflanzung im Slavenlande ausgestreuet. Denen indeß, welche zur Knechtschaft Gottes sich anschicken, fehlt es nicht an Versuchungen. So erlitten auch die Väter der jungen Kirche die schwersten Verluste. Der treffliche Kaiser nämlich, dessen Verdienst sich in der Bekehrung der Heiden bewährt hatte, wurde, nachdem er sich Roms und Italiens bemächtigt, auch den Roger von Sicilien aus Apulien vertrieben hatte, als er sich bereits zur Heimkehr rüstete, von einem frühzeitigen Tode dahingerafft.[1] Diese Kunde brachte alle Reichsgewalten in Aufregung. Auch der Ruhm der Sachsen, welcher unter einem solchen Kaiser hell gestrahlt hatte, schien nun ganz erloschen zu sein. Im Slaven-

1) Am 3. Dec. 1137.

Digitized by Google

lande aber geriethen die kirchlichen Angelegenheiten sehr in's Stocken. Sobald nämlich die Leiche des verstorbenen Kaisers nach Sachsen gebracht und zu Lutter [Königslutter] bestattet war, erhob sich ein Zwist zwischen Heinrich, dem Schwiegersohne des Königs, und dem Markgrafen Adalbert, welche um das Herzogthum Sachsen stritten. König Konrad aber, der auf den Thron erhoben wurde, bemühte sich, den Adalbert im Besitze des Herzogthums zu schützen, weil er es für unrecht erklärte, wenn ein Fürst zwei Herzogthümer besitze. Heinrich machte nämlich auf zwei Herzogthümer, auf Baiern und Sachsen, Anspruch. So bekämpften also diese beiden Fürsten, die Söhne zweier Schwestern, einander im inneren Kriege und ganz Sachsen ward erschüttert. Adalbert nahm die Veste Luneburg sammt den Städten Bardewich und Bremen vorweg und bemächtigte sich des westlichen Sachsens. Aber auch das Gebiet der Nordelbinger fiel ihm zu. Daher wurde Graf Adolf aus dem Lande getrieben, weil er seine der Kaiserin Rikenze und deren Schwiegersohne geschworene Treue nicht verletzen wollte. Seine Grafschaft, seine Städte und Lehen erlangte durch Adalberts Gnade Heinrich von Badwide, der auch den Befehl über die Burg Sigeberg bekam, da Heriman gestorben und die Uebrigen, welche der Kaiser dort eingesetzt hatte, vertrieben waren.

55. Pribizlaw's Christenverfolgung.

Als also diese Unruhen in Sachsen überall ausbrachen, drang Pribizlaw, eine günstige Gelegenheit wahrnehmend, mit einer Räuberschaar von Lubeke aus vor, und zerstörte die Veste Sigeberg so wie alle umherliegenden Orte, wo Sachsen wohnten, von Grund aus. Damals wurde das neue Bethaus und der eben erbaute Münster niedergebrannt. Volker, ein Geistlicher von großer Sitteneinfalt, wurde mit dem Schwerte durchbohrt. Die übrigen geistlichen Brüder aber, die entkamen, flohen nach dem Hafen von Faldera hin. Der Priester Ludolf jedoch und die mit ihm in Lubeke sich aufhielten, wurden von dieser Verfolgung nicht mit hinweggerafft, weil sie auf der Burg und unter dem Schutze Pri-

Digitized by Google

bizlaw's lebten, obwohl sie jedenfalls in einer schwierigen Lage und in Todesfurcht waren. Denn theils hatten sie selbst mit der äußersten Entbehrung und mit täglicher Lebensgefahr zu kämpfen, theils sahen sie, wie man die Christen, welche die Räuber hin und wieder gefangen einzubringen pflegten, mit Fesseln belud und mit jeder Art von Martern peinigte. Bald nachher kam Race, aus Cruto's Stamm, mit einer Flotte, in der Meinung, er werde seinen Feind Pribizlaw zu Lubeke antreffen. Die beiden Stämme Cruto's und Heinrichs kämpften nämlich mit einander um den Vorrang. Während also Pribizlaw selbst noch vom Glücke begünstigt wurde, zerstörten sie die Burg und deren Umgebungen, die Priester aber retteten sich in's Gebüsch und erreichten dann die Ringmauern von Faldera. Deshalb wurden der ehrwürdige Bischof Vicelin und die übrigen Prediger des göttlichen Worts mit Trauer erfüllt darüber, daß die junge Pflanzung gleich beim Entstehen verkümmert war, und sie hielten sich im Dome von Faldera auf, eifrig auf Gebet und Fasten bedacht. Durch welche Sittenstrenge, Mäßigkeit und überhaupt durch welch einen vollendeten Lebenswandel sich jene Vereinigung von Geistlichen zu Faldera auszeichnete, ist gar nicht genügend zu beschreiben. Deshalb verlieh ihnen der Herr die Gnadengabe der Heilungen, seiner Verheißung gemäß, so daß sie Kranke heilten und Geister austrieben. Denn was soll ich von den Besessenen sagen? Von Besessenen, die von weit her herbeigebracht wurden, war das Haus so voll, daß die geistlichen Brüder gar keine Ruhe mehr hatten, und zu Gott fleheten, es möchte durch die Gegenwart der heiligen Männer auch ihr Feuer entzündet werden. Wer aber kam dahin und wurde nicht durch Gottes Gnade von seinem Uebel befreit? Damals ereignete es sich, daß eine Jungfrau, Namens Ymme, die von einem bösen Geiste geplagt war, zu Vicelin gebracht wurde. Als nun Vicelin den Dämon mit der wiederholten Frage bedrängte: warum er, der Urheber des Verderbens, ein reines Gefäß zu entweihen sich herausgenommen habe? so antwortete derselbe mit deutlicher Stimme: „Weil sie mich dreimal beleidigt hat.“ Darauf fragte

Digitized by Google

Vicelin: „Womit hat sie dich beleidigt?“ Er erwiederte: „Weil sie mich in meiner Wirksamkeit gestört hat. Denn zweimal habe ich Diebe hingeschickt, um in ein Haus einzubrechen; sie aber saß am Heerde und verscheuchte sie durch ihr Geschrei. Und auch jetzt, wo ich mein Sendamt im Namen meines Fürsten in Dännemark ausüben will, habe ich sie auf meinem Wege getroffen, und bin deshalb, um mich dafür zu rächen, daß sie mir zum dritten Male im Wege gewesen ist, in sie gefahren.“ Als aber der Mann Gottes viele Worte der Beschwörung gegen ihn aussprach, sagte er: „Was treibst du mich, da ich bereit bin, von selbst fortzugehen? Ich will in's nächste Dorf gehen, um meine Gefährten zu besuchen, die dort verborgen sind. Denn diesen Auftrag habe ich bekommen, ehe ich nach Dännemark aufbrach.“ Da fragte Vicelin: „Wie heißest du? welches sind deine Gefährten? bei wem wohnen sie?“ Er antwortete: „Ich heiße Rufin; meine Gefährten aber, nach denen du fragst, sind zwei, der eine ist beim Rotheft, der andere bei einer Frau in demselben Orte. Diese will ich also heut besuchen; morgen aber werde ich, ehe die Kirchenglocke die erste Stunde angibt, wieder hieher kommen, um Abschied zu nehmen, und dann erst nach Dännemark aufbrechen.“ Mit diesen Worten fuhr er aus, und die Jungfrau wurde von ihren Leiden befreit. Darauf befahl der Bischof sie zu erquicken und sie am nächsten Morgen vor der ersten Stunde wieder in die Kirche zu bringen. Als sie nun die Eltern am andern Morgen in die Kirche brachten, begann, bevor sie die Schwelle betraten, die erste Stunde zu schlagen und die Jungfrau besessen zu werden. Jedoch ließ der gute Seelenhirt in seinem Berufseifer nicht nach, bis der Geist, getrieben von der Macht des über Alles regierenden Gottes, davon ging. Was er aber vom Rotheft gesagt hatte, bestätigte der Verlauf der Sache; denn derselbe erhängte sich bald nachher, von dem bösen Geiste auf das heftigste gequält. Auch in Dännemark brach nach der Ermordung Herichs große Verwirrung aus, so daß man es mit Augen sehen konnte, daß dorthin ein großer Teufel gekommen war, um das Volk heimzusuchen. Denn daß

Digitized by Google

Kriege und Stürme, Pestilenz und andere dem Menschengeschlechte feindselige Mächte von den bösen Geistern angeregt und herbeigeführt werden, wer sollte das nicht wissen?

56. Der Tod Herzog Heinrichs.

Es erbrausten aber, wie in Dännemark, so auch in Sachsen mancherlei Kriegesstürme, nämlich Kämpfe im Innern, welche große Fürsten mit einander führten; denn Heinrich der Löwe[1] und Adalbert stritten um das Herzogthum Sachsen. Vor allem aber beunruhigte, da die Sachsen anderweitig in Anspruch genommen waren, die Wuth der Slaven, welche wie mit losgelassenem Zügel hervorbrach, das Land der Holzaten, so daß der Bezirk von Faldera beinahe zur Einöde wurde wegen der tagtäglich vorfallenden Ermordungen und Plünderungen der Dörfer. Unter diesen Qualen und Bedrängnissen ermahnte Bischof Vicelin das Volk, auf Gott zu vertrauen und mit Fasten und Zerknirschung des Herzens Litaneien zu singen, weil Tage des Leidens bevorständen. Heinrich aber, der die Grafschaft verwaltete, ein Mann voll Thätigkeit und Tapferkeit, zog heimlich ein Heer von Holzaten und Sturmaren zusammen, und rückte zur Winterszeit in's Slavenland ein, und indem er die, die ihm zunächst vor die Hand kamen, gleichsam Pfähle, eingerammt vor den Augen der Sachsen, angriff, brachte er ihnen eine große Niederlage bei; ich rede vom ganzen Pluner, Lutilenburger und Aldenburger Gebiete und von der ganzen Gegend, welche mit dem Sualenbache beginnt und vom baltischen Meere und dem Flusse Travena eingeschlossen ist. Dieses ganze Land verheerten sie in einem Ueberfalle, plündernd und sengend; nur die Städte, welche durch Wall und Riegel geschützt, mehr Anstrengung erheischten, blieben verschont. Im nächstfolgenden Sommer (1139) zogen die Holzaten, nachdem sie sich unter einander aufgefordert hatten, sogar ohne den Grafen vor die Burg Plune und eroberten wider Verhoffen mit Gottes Hülfe diesen Ort, der fester war,

1) Der Stolze.

Digitized by Google

als die übrigen. Die Slaven, welche sich daselbst fanden, wurden dem Tode übergeben. Sie führten in diesem Jahre einen sehr erfolgreichen Krieg, und verheerten in wiederholten Einfällen das Land der Slaven; sie verfuhren mit denselben, wie jene mit ihnen zu verfahren beabsichtigt hatten, indem sie ihr ganzes Land wüst legten. Die Holzaten aber betrachteten diesen überelbischen Sachsenkrieg als eine günstige Vorbedeutung, weil sie Freiheit gehabt hatten, sich an den Slaven zu rächen, ohne daß Jemand es ihnen gewehrt hatte. Denn die Fürsten pflegen die Slaven zu beschützen, um ihre Einkünfte zu vermehren.

Als nun Heinrich, der Eidam des Königs Lothar, durch Unterstützung seiner Schwiegermutter, der Kaiserin Rikenze, das Herzogthum erlangt und seinen Vetter Adalbert aus Sachsen vertrieben hatte, kehrte Graf Adolf in seine Grafschaft zurück. Da aber Heinrich von Badewid sah, daß er sich nicht halten konnte, zündete er die Veste Sigeberg und die sehr starke Burg zu Hammenburg an, welche letztere die Mutter des Grafen Adolf aus Mauerwerk hatte aufführen lassen, damit sie eine Schutzwehr für die Stadt gegen die Angriffe der Barbaren sein sollte. Den dortigen Dom also und alle angesehenen Gebäude, welche Adolf der Aeltere erbaut hatte, zerstörte Heinrich, als er flüchtig ward.

Darnach begann Heinrich der Löwe sich gegen König Konrad zu rüsten, und führte gegen ihn ein Heer nach Thüringen, an einen Ort, Namens Cruceburg. Nachdem der Krieg durch einen Waffenstillstand aufgeschoben war, kehrte der Herzog nach Sachsen zurück, wo er nach wenig Tagen starb.[1] Das Herzogthum Sachsen erhielt sein Sohn Heinrich der Löwe, damals noch ein unmündiger Knabe. Da verlieh Frau Gertrud, die Mutter des Knaben, dem Heinrich von Badewid das Land der Wagiren, für eine Summe Geldes, die sie von ihm empfing. Sie that das, um dem Grafen Adolf, dem sie nicht gewogen war, Beschwerden zu bereiten. Als aber eben diese Frau den Herzog Heinrich (von Oestreich), den

1) Am 20. Oct. 1139.

Digitized by Google

Bruder des Königs Konrad, heirathete,[1] und von den Angelegenheiten des Herzogthums ihre Blicke ablenkte, so begab sich Graf Adolf zu dem jugendlichen Herzog und seinen Räthen, um seine Sache in Betreff des wagirischen Landes zu führen, und erhielt vermöge seines größeren Rechtes und weil er mehr Geld bot, als jener, seinen Willen. Nun wurde die Uneinigkeit, die zwischen Adolf und Heinrich geherrscht hatte, so beigelegt, daß Adolf Sigeberg und das ganze Land der Wagiren bekam, Heinrich aber zur Entschädigung Racesburg und das Land der Polaben erhielt.[2]

57. Die Erbauung der Stadt Lubeke.

Nachdem diese Angelegenheit geordnet war, begann Adolf die Burg Sigeberg wieder aufzuführen und umgab sie mit einer Mauer. Weil aber das Land menschenleer war, so sandte er Boten aus in alle Lande, nach Flandern und Holland, nach Utrecht, Westfalen und Friesland, und ließ alle die, welche um Land verlegen wären, auffordern, mit ihren Familien hin zu kommen: sie würden sehr gutes, geräumiges, fruchtbares, Fisch und Fleisch im Ueberfluß darbietendes Land und vortheilhafte Weiden erhalten. Den Holzaten und Sturmaren ließ er sagen: „Habt ihr nicht das Land der Slaven unterworfen und es mit dem Blute eurer Brüder und Väter erkauft? Warum kommt ihr denn zuletzt, es in Besitz zu nehmen? Seid die Ersten in das erwünschte Land hinüberzuwandern, und bewohnt es, und nehmt Theil an den Genüssen desselben, da Euch das Beste davon gehört, weil ihr es aus Feindeshand gerissen habt.“ Diesem Aufrufe folgend, erhob sich eine unzählige Menge aus verschiedenen Völkern, und sie kamen mit ihren Familien und mit ihrer Habe in's Land der Wagiren zum Grafen Adolf, um das Land, das er ihnen versprochen hatte, in Besitz zu nehmen. Zuerst erhielten die Holzaten Wohnsitze an sehr sicheren Orten im Westen bei Sigeberg am Travenafluß; auch das Gefilde von Zwentineveld und Alles, was sich vom

1) 1142. — 2) 1042.

Digitized by Google

Swalenbache bis nach Agrimesou[1] und bis zum Plunersee erstreckt. Das Darguner Land bezogen die Westfalen, das Utiner die Holländer, Susle [Süssel] die Friesen. Das Pluner Land war noch unbewohnt. Aldenburg und Lutilenburg und die anderen Küstengegenden gab er den Slaven zu beziehen, und diese wurden ihm zinspflichtig.

Darnach kam Graf Adolf an einen Ort, Namens Bucu,[2] und fand daselbst den Wall einer verlassenen Stadt, welche einst Fürst Cruto erbaut hatte, und eine sehr große Insel, mit zwei Flüssen umgeben. Denn an der einen Seite fließt die Travena, an der andern die Wahniza vorbei, beide mit einem sumpfigen und unwegsamen Ufer versehen. An der Seite aber, wo die Landstraße vorwärts läuft, liegt ein sehr schmaler Hügel, mit dem Burgwalle bebaut. Da nun der umsichtige Mann sah, wie passend die Lage und wie trefflich der Hafen war, so begann er dort eine Stadt zu erbauen, welche er Lubeke nannte, und welche von dem alten Hafen und der alten Stadt, welche Fürst Heinrich angelegt hatte, nicht weit entfernt war. Darnach sandte er Boten an Niclot, den Fürsten der Obotriten, um mit demselben Freundschaft zu schließen, und gewann alle Angesehenen des Landes durch Geschenke in dem Grade, daß Alle darin wetteiferten, ihm gefällig zu sein und sein Land mit zur Ruhe zu bringen. So begannen die Einöden des Wagirenlandes bewohnt zu werden, und die Zahl der Bewohner desselben mehrte sich. Auch Bischof Vicelin empfing, aufgefordert zugleich und unterstützt vom Grafen Adolf, die Besitzungen, welche ihm schon vormals Kaiser Lothar zur Erbauung eines Klosters und zur Unterhaltung von Dienern Gottes bei der Burg Sigeberg verliehen hatte.

58. Erbauung des Klosters zu Hagerestorf.

Man hielt es aber wegen der Uebelstände, welche der Marktverkehr zu Folge hatte und wegen des lauten Getreibes auf der

1) Vgl. Adam von Bremen II. 15 b. S. 63 der Uebersetzung. — 2) Bukowec. Schafarik II. 588.

Digitized by Google

Burg, für zweckmäßig, das Kloster im nächsten Orte, der auf Slavisch Cuzalin, auf Deutsch Hagerestorf heißt, zu erbauen, und Vicelin schickte dahin den ehrwürdigen Priester Volkward mit geschickten Männern, welche für die Errichtung eines Bethauses und klösterlicher Werkhäuser sorgen sollten. Ferner wurde eine Pfarrkirche für das Kirchspiel am Fuße des Berges erbaut. Damals verließ der hochangesehene Mann, Thetmar, einst Herrn Vicelins Schüler und dessen Studiengenosse in Frankreich, seine Pfründe und Decanei zu Bremen, und schloß sich dem falderschen Vereine an; er, ein Verächter dieser Welt, trachtete in geistlicher Haltung nach freiwilliger Armuth, ein höchst vortrefflicher Mann. Seine Heiligkeit ist über Alles zu erheben, sie stützte sich auf eine so ausgezeichnete Demuth, auf eine solche Kraft der Herzensgüte, daß man in ihm einen Engel unter Menschen sah, der mit den Gebrechen eines Jeden Mitleid fühlte, und der in jeder Hinsicht geprüft war. Darnach ward er mit anderen Brüdern nach Hagerestorf oder Cuzalin gesandt, und brachte den Neueingewanderten große Seelenstärkung. Auch Herr Vicelin sorgte als geschickter Versorger der ihm neu anvertrauten Kirche mit allem Eifer dafür, daß an passenden Orten Kirchen erbaut wurden, die er von Falbera aus sowohl mit Pfarrern, als mit Altargeräthen versah.

59. Von dem heiligen Bernhard, Abt von Clairvaux.

In jenen Zeiten ereigneten sich unerhörte und das Erstaunen aller Welt erregende Dinge. Denn als der sehr heilige Papst Eugen auf dem Stuhle Petri saß und Konrad III. die Zügel des Reiches hielt, trat Bernhard, Abt von Clairvaux, hervor, dessen Name durch so große Wunderzeichen berühmt ward, daß aus der ganzen Welt eine Menge Volks ihm zuströmte, begierig, die Wunder zu schauen, die durch ihn geschahen. So kam Bernhard auf seiner Reise nach Deutschland an den berühmten Hof Frankenvorde, wohin ihm König Konrad mit der ganzen Menge der Reichsfürsten eilends entgegengekommen war. Als nun der heilige Mann

Digitized by Google

in der Kirche, wo er sich aufhielt, der Heilung der Kranken im Namen des Herrn mit Eifer sich widmete, in Gegenwart des Königs und der höchsten Behörden, so war bei der so großen Anhäufung von Menschen kaum zu bestimmen, woran Jeder litt oder wem geholfen werden konnte. Dabei war unser Graf Adolf zugegen, getrieben von dem Wunsche, aus dem Wirken Gottes in dem heiligen Manne den Werth desselben um so zuverlässiger zu erkennen. Unterdeß wurde ein blinder und lahmer Knabe vor ihn geführt, dessen Gebrechen nicht zu bezweifeln waren. Also begann der höchst scharfsinnige Mann sorgsam darüber nachzudenken, ob er nicht an diesem Knaben einen Beweis von seiner Heiligkeit geben könnte. Indem nun der Mann Gottes wie von oben erleuchtet, ein Mittel ersah, um dem Unglauben, welche Manche in Bezug auf seine Wunderkraft hegten, zu wehren, befahl er, wider seine Gewohnheit, denn sonst behandelte er die Leidenden nur mit Segenssprüchen, ihm das Kind selbst zu übergeben. Als man es darreichte, nahm er es in die Arme, und gab durch anhaltende Berührung den Augen die Sehkraft wieder, dann machte er ihm die Kniee, welche zusammengebogen waren, wieder grade, und befahl ihm die Stufen einer Treppe hinanzusteigen, zum offenen Beweise, daß er sowohl Gesicht als Gang wieder erlangt hatte.

Jener Heilige nun begann, ich weiß nicht durch welche göttliche Weisungen geleitet, die Fürsten und Völker der Gläubigen zu ermahnen, daß sie nach Jerusalem reisen möchten, um die barbarischen Nationen des Morgenlandes zu unterwerfen und zu Christen zu machen, weil, sagte er, die Zeit nahe, wo die Menge der Völker eingehen müsse in das Reich Gottes, damit so ganz Israel errettet werde. Sofort weihete sich auf seine Worte der Ermahnung eine unglaubliche Menge von Menschen jener Reise. Unter diesen waren die bedeutendsten König Konrad, Herzog Fretherich von Schwaben, der nachmals Kaiser wurde, Herzog Welf, sammt Bischöfen und Fürsten; das Kriegsheer aber, aus Vornehmen und Geringen bestehend, war ganz unermeßlich groß. Was aber soll ich von dem Heere der Deutschen reden, da Ludwig, der

Digitized by Google

König der Pariser, und die ganze waffenfähige Mannschaft der Franzosen demselben Ziele sich zuwandte. Weder heutzutage, noch früher, noch überhaupt so lange die Welt steht, hat man je davon gehört, daß ein ähnliches Heer zusammengekommen wäre, ein Heer, welches, ich behaupte es, allzu groß war. Die Krieger aber trugen auf Kleidern und Waffen das Zeichen des Kreuzes. Die Urheber der Unternehmung hielten es für zweckmäßig, einen Theil des Heeres für's Morgenland, einen andern für Spanien und einen dritten zum Kampfe gegen die Slaven, die in unserer Nähe wohnen, zu bestimmen.

60. Von den Königen Konrad und Ludwig.

Das erste Heer, welches auch das größte war, zog auf dem Landwege fort mit dem Könige von Deutschland, Konrad, und König Ludwig von Frankreich, nebst den angesehensten Großen beider Reiche. Sie kamen durch das ungarische Reich, bis sie an die Gränzen von Griechenland gelangten. Darauf schickten sie Gesandte an den König von Griechenland mit der Bitte um freies Geleit und feile Vorräthe, da sie durch sein Land zu ziehen wünschten. Dieser war zwar sehr erschrocken, beschloß jedoch ihre Bitte zu gewähren, wofern sie in Frieden kämen. Sie antworteten ihm, sie hätten keine feindselige Absichten, da sie vielmehr um das Reich des Friedens hienieden zu erweitern diese freiwillige Pilgerfahrt unternommen hätten. So gab ihnen der König dem Vertrage gemäß freies Geleit und Erlaubniß, überall wo sie lagerten Lebensmittel im Ueberfluß zu kaufen. Viele Wunderzeichen aber erblickte man in jenen Tagen nach dem Willen des Herrn, als Hinweisungen auf künftige Verluste. Das bedeutendste derselben war, daß an einem Abende ein sehr dicker Nebel das Lager bedeckte, und als derselbe sich verzog, Schmetterlinge in ganzen Lagen sich niederließen und in der Luft sich zeigten, welche dergestalt wie mit Blut besprengt aussahen, daß man meinte, es regne Blut. Als dies der König und die Fürsten sahen, schlossen sie daraus, daß sie zu den größten Mühen und Todesgefahren bestimmt seien. Und ihre Vermu-

Digitized by Google

thung täuschte sie nicht. Bald nachher nämlich kamen sie in eine Berggegend, wo sie ein sehr passend gelegenes, mit Wiesen und einem hinabströmenden Bache versehenes Thal fanden, weshalb sie an der abhängigen Seite des Berges ein Lager schlugen. Die Lastthiere aber sammt den zwei- und vierspännigen Wagen, welche die Lebensmittel und das Gepäck der Soldaten enthielten und eine ungeheure Masse von Schlachtvieh wurden in die Mitte des Thales gelagert wegen des fließenden Wassers und um der Weide nahe zu sein. Als aber die Nacht hereinbrach, hörte man auf dem Gipfel des Berges donnern und vernahm das Brausen des Sturmes, und um Mitternacht, siehe! da strömte jener Bergstrom, der ob in Folge eines Wolkenbruchs oder durch sonst einen Zufall heftig anschwoll, über und spülte in einem Augenblick Alles, was das untenliegende Thal an Menschen und Vieh enthielt, hinweg und warf es in's Meer.[1] Dies war also der erste Verlust, den die Krieger jenes Kreuzzuges erlitten. Die Uebrigen, die am Leben geblieben waren, setzten den begonnenen Zug fort, und nachdem sie durch Griechenland hindurchgekommen waren, langten sie bei der Stadt Constantinopel an. Nachdem das Heer sich dort einige Tage erholt hatte, kamen sie an die Meeresbucht, welche gewöhnlich der Arm des heiligen Georg genannt wird.[2] Dahin hatte der König von Griechenland ihnen Schiffe besorgt, um das Heer hinüber zu führen, indem er Schreiber bestellte, welche ihm die Zahl der Krieger melden mußten. Als er diesen Bericht las, seufzte er schwer auf, und sprach: „Warum, Herr, mein Gott, hast Du diese ganze Menge Volkes von ihren Wohnsitzen hinweggeführt? In Wahrheit, sie bedürfen des Armes Deiner Kraft, auf daß sie wiedersehen das ersehnte Land, das Land, meine ich, ihrer Geburt."

König Ludwig von Frankreich aber ging übers Meer und lenkte seinen Weg nach Jerusalem, verlor jedoch im Kampfe mit den Heiden sein ganzes Heer. Was nun soll ich vom Könige von Deutschland sagen und von denen, die bei ihm waren? Sie kamen

1) Dies geschah am 7. Sept. 1147 bei Chörobacha. S. Wilkens Gesch. d. Kreuzzüge III. 122 ff. — 2) Zwischen Sestos und Abydos.

Digitized by Google

alle um vor Hunger und Durst, weil sie durch die Hinterlist eines Abgesandten des Königs von Griechenland, der sie nach dem persischen Reiche hinführen sollte, in eine ungeheure Einöde gebracht waren. Sie schwanden durch Entbehrung der Speise und des Trankes so dahin, daß sie den sie angreifenden Heiden von selbst den Nacken zum Todesstreiche darboten. Der König und die Kräftigeren, die dem Tode entrannen, flohen nach Griechenland zurück. O welch ein Gericht des Höchsten! So groß war die Niederlage des Heeres, so unsäglich das Elend, daß die, welche es mit erlebten, es noch heute mit Thränen beklagen.

61. Die Eroberung von Lacebona.

Das zweite Seeheer aber, von Köln und den andern Rheinstädten gebildet und am Ufer des Weserflusses, begann durch die weiten Räume des Oceans hin zu schiffen, bis es nach Britannien kam. Nachdem dort in einigen Tagen die Flotte ausgebessert und eine nicht geringe Anzahl von Angeln und Britten hinzugekommen war, steuerten sie auf Spanien zu und landeten bei der hochberühmten portugiesischen Stadt in Galatien,[1] um den heiligen Jacob zu verehren. Der König von Galatien nun, hocherfreut über die Ankunft der Pilger, bat sie, wenn sie doch zu einem Kampfe um Gottes willen ausgezogen wären, so möchten sie ihm auch gegen Lacebona [Lissabon] und dessen Einwohner Hülfe leisten, welche das Land der Christen beunruhigten. Seiner Bitte willfahrend, begaben sie sich mit einer großen Anzahl von Schiffen nach Lacebona. Auch der König kam zu Lande mit einem starken Heere heran, und die Stadt wurde zu Wasser und zu Lande belagert. Zuletzt ward sie erobert und die Barbaren vertrieben, worauf der König die Pilger bat, ihm die leere Stadt zu schenken, nachdem sie vorher die Beute gemeinschaftlich unter einander getheilt hätten. So entstand dort eine Ansiedelung der Christen, und besteht noch bis auf den heutigen Tag. Dies war von allen Unternehmungen des Pilgerheeres die einzige gelungene.

1) St. Jago von Compostella in Galicien.

Digitized by Google

62. Vom Niclot.

Das dritte Heer der Kreuzfahrer setzte sich das Volk der Slaven zum Ziel, nämlich die Obotriten und Lutizen, unsere Gränznachbaren, um sie zu strafen, daß sie Tod und Vertilgung über die Christen, besonders aber über die Dänen gebracht hatten. Die Häupter dieser Unternehmung aber waren Albero, Erzbischof von Hammenburg, sammt allen Bischöfen Sachsens, ferner der junge Herzog Heinrich, Herzog Konrad von Zaringe, Markgraf Adalbert von Saltwidele und Konrad von Within. Da nun Niclot vernahm, daß in kurzer Zeit ein Heer gebildet sein werde, ihn zu vernichten, so berief er sein ganzes Volk und begann die Veste Dubin[1] zu erbauen, als einen Zufluchtsort zur Zeit der Noth. Und er sandte Boten an den Grafen Adolf, und erinnerte ihn an das Bündniß, welches sie geschlossen hatten,[2] bat ihn auch, daß er ihm vergönnen möchte, sich mit ihm zu besprechen und ihm seine Pläne mitzutheilen. Als aber der Graf das abschlug mit dem Bemerken, es würde zu unvorsichtig von ihm gehandelt sein, da er die Fürsten nicht beleidigen dürfe, so ließ jener ihm durch Boten sagen: „Ich hatte beschlossen, dein Auge und dein Ohr zu sein im Lande der Slaven, welches du zu bewohnen angefangen hast, damit du keine Belästigungen erdulden solltest abseiten der Slaven, welche einst das Land der Wagiren besaßen und jetzt klagen, sie seien auf ungerechte Weise des Erbes ihrer Väter beraubt worden. Warum verleugnest du also deinen Freund in der Zeit der Noth? Bewährt der Freund sich nicht durch Prüfung? Bisher habe ich die Hand der Slaven zurückgehalten, daß sie dich nicht kränken sollten: jetzt aber will ich meine Hand zurückziehen und dich dir selbst überlassen, da du mich, deinen Freund, von dir stößest und nicht eingedenk bist unseres Bündnisses und in der Zeit der Noth mir deinen Besuch versagst." Da antworteten die Boten des Grafen dem Niclot: „Daß unser Herr diesmal nicht mit dir redet, daran hindert ihn der dir bekannte Zwang der Ver-

1) Dobin, am Meerbusen von Wismar. — 2) S. oben Kap. 57 f.

Digitized by Google

hältnisse. Halte also noch treu zu unserem Herrn und brich nicht deinen Bund mit ihm, und schütze ihn, wenn du merkst, daß sich die Slaven heimlich zum Kriege gegen ihn rüsten." Das versprach Niclot. Da sagte der Graf zu den Bewohnern seines Landes: „Bewahret ihr nur euer Vieh und eure Habe vor Räubern und Dieben; wegen der Kriegsgefahr will ich schon sorgen, daß ihr nicht von einem plötzlichen Einfall einer feindlichen Macht betroffen werden sollt." Der weise Mann meinte nämlich, plötzliche Kriegesschäden durch seine Klugheit abgewandt zu haben; jedoch fiel die Sache anders aus.

63. Die Verbrennung der Schiffe.

Da nämlich Niclot merkte, daß die Ausführung des beschworenen Feldzuges unwiderruflich war, rüstete er heimlich eine Kriegsflotte aus, fuhr über das Meer und auf die Mündung der Travena zu, um das ganze Land der Wagiren zu verheeren, bevor das Heer der Sachsen in sein Gebiet einfiele. Er schickte auch am Abend einen Boten an den Grafen, weil er ihn zu schützen gelobt hatte, jedoch unnöthiger Weise, denn der Graf war abwesend und es war keine Zeit übrig, ein Heer zu sammeln. Als also der Tag anbrach, an welchem man das Leiden der beiden Heiligen Johannes und Paulus feiert,[1] da lief die feindliche Flotte in die Mündung der Travena ein und kam den Fluß herab. Die Bewohner der Stadt Lubeke aber riefen, als sie das Geräusch des Heeres vernahmen, die Männer der Stadt auf und sprachen: „Wir haben vernommen ein großes Geschrei und Gelärm, wie die Stimme einer heranrückenden Menschenmenge und wir wissen nicht, was es ist." Und sie schickten nach der Stadt und nach dem Markte hin, um ihnen die drohende Gefahr anzuzeigen. Das Volk aber war, von vielem Trinken berauscht, nicht vom Bette und von den Schiffen weg zu bringen, bis sie, von Feinden umringt, die mit Waaren beladenen Schiffe; in welche Feuer ge-

1) Der 26. Juni.

Digitized by Google

worfen wurde, verloren. Dort wurden an jenem Tage 300 und mehr Männer erschlagen. Rudolf, Priester und Mönch, wurde, als er auf die Burg zu floh, von den Barbaren aufgefangen und von tausend Wunden zerfleischt. Dann erduldeten die, welche auf der Burg waren, zwei Tage lang die heftigste Belagerung. Auch zwei Reiterschaaren durchschweiften das ganze Land der Wagiren, und verheerten Alles, was sie in der Vorstadt Sigeberg fanden. Auch der Bezirk von Dargune und alles Land was unterhalb der Travena von Westfalen, Holländern und andern auswärtigen Männern angebaut war, verzehrte die gierige Flamme. Und sie tödteten die tapferen Männer, welche ihnen mit den Waffen entgegen zu treten versuchten, und führten ihre Weiber und Kinder in die Knechtschaft hinweg. Sie verschonten aber die holzatischen Männer, welche jenseits der Travena im Westen von Sigeberg wohnen, machten Halt auf dem Gebiete des Ortes Cuzalin und gedachten nicht weiter vorzurücken. Auch die Dörfer, welche auf der Ebene von Zventinevelde und vom Sualenbache bis zum Bache Agrimesov und zum Plunersee hin liegen, verheerten die Slaven nicht und rührten von der Habe der dort Wohnenden nichts an. Damals ging durch Aller Mund die Rede, einige Holzaten hätten diese unheilvolle Zerstörung aus Haß gegen die Fremdlinge herbeigeführt, welche der Graf von weither zum Anbau des Landes zusammengebracht hatte. Daher wurden auch die Holzaten allein von dem allgemeinen Verluste unberührt erfunden. Aber auch die Stadt Utine ward durch ihre feste Lage gerettet.

64. Vom Priester Gerlav.

Ich will ein Ereigniß erzählen, das der Nachwelt überliefert zu werden verdient. Nachdem die Slaven das erwähnte Land der Wagiren nach Belieben mißhandelt hatten, kamen sie zuletzt in den Bezirk von Susle, um die dortige Ansiedlung der Friesen, deren Anzahl auf mehr als 400 Männer angeschlagen wurde, zu verheeren. Als aber die Slaven herankamen, wurden kaum hundert in der kleinen Veste gefunden, da die übrigen in die Heimat

Digitized by Google

zurückgekehrt waren, um ihr dort hinterlassenes Vermögen zu ordnen. Nachdem nun die Feinde Alles, was außerhalb der Veste war, in Brand gesteckt hatten, waren die, welche in derselben sich befanden, auf das heftigste von den Belagerern bedroht. Denn den ganzen Tag wurden sie von 3000 Slaven nachdrücklich bedrängt, wogegen sie den Sieg als unzweifelhaft betrachteten, diese ihr Leben durch Verlängerung des Kampfes zu retten suchten. Als aber die Slaven sahen, daß ihnen der Sieg nicht ohne Blut zu Theil werden würde, versprachen sie den Friesen Leben und Unverletzlichkeit des Körpers, wenn sie aus der Veste hervorkämen und die Waffen ablieferten. Daher begannen einige von den Belagerten die Uebergabe zu verlangen, in der Hoffnung, ihr Leben zu retten. Allein der hochsinnige Priester Gerlav widerlegte sie und sprach: „Was wollt ihr thun, ihr Männer? meint ihr durch die Uebergabe euer Leben zu erkaufen? meint ihr, die Barbaren hielten Treue? Ihr irrt, Landsleute; solch eine Meinung ist thöricht. Wißt ihr nicht, daß unter allen Arten von Ankömmlingen kein Volk den Slaven verhaßter ist, als die Friesen? In Wahrheit, unser Duft ist ihnen Gestank. Warum wollt ihr also euer Leben hingeben, und freiwillig dem Untergange zueilen? Ich beschwöre euch bei Gott, dem Schöpfer der Welt, dem es nicht schwer fällt, uns bald zu erretten, versuchet noch eine kurze Zeit eure Kräfte und messet euch mit dem Feinde. Denn so lange uns dieser Wall umgibt, sind wir unserer Hände und unserer Waffen mächtig, unser Leben beruht noch auf Hoffnung; sind wir aber entwaffnet, so bleibt uns nichts übrig als der Tod. Daher tauchet lieber eure Schwerter in die Eingeweide jener, und seid Rächer eures Blutes. Sie mögen es erkennen, wie muthvoll ihr seid, und wenigstens nicht nach einem blutlos erlangten Siege heimkehren." So sprechend, zeigte er ihnen seinen hochherzigen Sinn, indem er die Thore aufriß, und mit nur einem Manne die Schaaren der Feinde zurückwarf, und mit eigner Hand eine ungeheure Menge Slaven erlegte. Als er zuletzt ein Auge verloren hatte und am Leibe verwundet war, ließ er doch noch nicht nach im Kampfe,

Digitized by Google

indem er eine von Gott verliehene Kraft so des Geistes, wie des Körpers offenbarte. Nicht herrlicher kämpften einst die allbekannten Söhne Zerujas[1] oder die Maccabäer, als der Priester Gerlav und die gar kleine Anzahl von Männern in der Burg Susle, und sie schützten die Veste vor der Gewalt der Verwüster. Als aber der Graf das vernahm, sammelte er ein Heer zum Kampfe gegen die Slaven, und um sie aus seinem Lande zu vertreiben. Auf die Kunde hievon kehrten die Slaven zu den Schiffen zurück, und zogen mit vielen Gefangenen und Beute an mancherlei Habseligkeiten, die sie im Lande der Wagiren sich angeeignet hatten, in ihre Heimat zurück.

65. Die Belagerung von Dimin.

Währenddeß verbreitete sich durch ganz Sachsen und Westfalen die Kunde, daß die Slaven einen Einfall gemacht und den Krieg zuerst angefangen hätten. Da eilte jenes ganze mit dem Zeichen des Kreuzes versehene Heer in's Land der Slaven zu kommen und deren Ungerechtigkeit zu rächen. Sie theilten das Heer und belagerten zwei Vesten, Dubin und Dimin, und bauten gegen dieselben viele Belagerungswerke. Auch ein Heer der Dänen reihete sich denen an, welche Dubin belagerten, und die Belagerung ward sehr heftig. Eines Tages nun, als die, welche eingeschlossen gehalten wurden, sahen, daß das Heer der Dänen sehr lässig war (denn die Dänen sind daheim streitsüchtig, im Felde unkriegerisch),[2] unternahmen sie plötzlich einen Ausfall, tödteten viele von ihnen und machten ihre Leiber zum Dünger der Erde. Man hatte ihnen auch wegen des dazwischen liegenden (baltischen) Meeres keine Hülfe bringen können. Darob ergrimmt, betrieb das Heer die Belagerung um so eifriger. Die Vasallen unseres Herzogs und des Markgrafen Adalbert aber sprachen unter einander: „Ist nicht das Land, das wir verheeren, unser Land? und das Volk, das wir bekämpfen, unser Volk? Warum zeigen wir uns denn als unsere

1) Joab und Abisai, 2 Sam. 14, 1; 16, 9; 18, 2. — 2) Vgl. K. 51. 84.

Digitized by Google

eigenen Feinde und als Zerstörer unserer eigenen Einkünfte? Wirken diese Verlüste nicht auf unsere Lehnsherren zurück?" — Seitdem begannen sich also im Heere Schwierigkeiten zu erheben, und die Belagerten bekamen durch wiederholte Waffenruhe Erleichterung. So oft nämlich die Slaven im Kampfe besiegt wurden, wurde das Heer davon zurückgehalten, die Fliehenden zu verfolgen und der Burg sich zu bemächtigen. Zuletzt, als die Unseren des Kampfes überdrüssig waren, wurde eine Uebereinkunft geschlossen unter der Bedingung, daß die Slaven den christlichen Glauben annehmen und die Dänen, welche sie gefangen hielten, frei lassen sollten. Demnach wurden viele derselben getauft, jedoch fälschlicher Weise, und mit der Knechtschaft verschonten sie alle Greise und unbrauchbaren Personen, die Uebrigen jedoch, welche noch im rüstigen Alter und zur Arbeit geschickt waren, behielten sie zurück. So wurde diese große Unternehmung mit geringem Erfolge beendigt. Denn gleich nachher zeigten sich die Slaven wieder schlimmer als zuvor: da sie weder der Taufe achteten, noch sich der Beraubung der Dänen enthielten.

66. Von der Hungersnoth.

Unser Graf aber stellte die wankend gewordene Freundschaft wieder her, und schloß Frieden mit Nielot und den anderen östlichen Slaven. Jedoch traute er ihnen nicht ganz, weil sie zuerst das Bündniß gebrochen und sein Land auf das schlimmste heimgesucht hatten. Und er begann sein Volk, welches durch die feindlichen Verheerungen gelitten hatte, wieder aufzurichten und zu trösten: er bat sie, dem Unglücke doch nicht zu erliegen, sondern zu bedenken, daß Gränzmannen, wie sie, Geduld und Ausdauer haben und ihr Blut in Strömen vergießen müßten. Auf die Auslösung der Gefangenen zeigte er sich eifrig bedacht. Was aber soll ich vom Bischof Bicelin sagen? In dieser Leidenszeit, wo die Wuth der Barbaren so Manchen schwer heimgesucht und der Mangel an Getraide eine Hungersnoth erzeugt hatte, legte er allen Bewohnern von Faldera und Cuzalina an's Herz, der Armen

Digitized by Google

eingedenk zu sein. Zu dieser Wirksamkeit war Thetmar, der Gottesmann, ausnehmend geschickt, indem er den Armen gab und austheilte als treuer und verständiger Verwalter, überall liebreich, überall mit voller Hand spendend, so daß, was ich auch zu seinem Lobe sage, zu wenig ist. Wahrlich, das von Barmherzigkeit erfüllte Herz dieses Priesters verbreitete den lieblichsten Duft um sich; vor den Thoren des Klosters lagen Schaaren von Dürftigen, welche aus der Hand des Gottesmannes ein Almosen erwarteten, so daß die große Freigebigkeit desselben das ganze Stift in Mangel zu stürzen drohte. Darum verschlossen die Vorsteher die Thüren der Vorrathskammern, damit dem Hause kein Abbruch geschähe. Was sollte der Mann Gottes thun? Das Geschrei der Armen konnte er nicht ertragen, und hatte doch nichts in Händen, um es ihnen zu geben. Also begann er in seiner Barmherzigkeit um die Scheuern herumzugehen und voll List nach einem Zugange zu spüren, und als er einen solchen sehr versteckten gefunden hatte, da handelte er nach Diebesart, und gab den Armen täglich nach Belieben. Uns aber wurde von höchst zuverlässigen Leuten mitgetheilt, daß eben damals die ausgeleerten Getraidekammern durch Gottes Gnade wieder angefüllt wurden. Dieser Thatsache verschafft Elia's so wie Elisa's Werk[1] Glauben; denn es ist nicht zu bezweifeln, daß es noch jetzt Menschen gibt, die mit diesen im Verdienste, wie in der Gnadengabe, Wunder zu thun, wetteifern.

67. Vom Tode Ethelred's.

Darnach verfloß eine kleine Zeit, in der es dem Wagirenlande vergönnt war, von den erlittenen Verlüsten sich wieder zu erholen. Siehe, da erhoben sich neue Kämpfe im Norden und fügten Schmerz zum Schmerze, Wunden zu Wunden. Denn nachdem Herich, mit dem Beinamen Emun, ermordet war, waren drei königliche Sprößlinge vorhanden, nämlich Sven, der Sohn eben jenes Herich, Waldemar, Kanut's, und Kanut Magnus' Sohn. Da diese

1) S. 1 Kön. 17. und 2 Kön. 4.

Digitized by Google

noch Kinder waren, ſo wurde ihnen nach dem Beſchluſſe der Dänen ein gewiſſer Herich, mit dem Beinamen Spac, zum Vormunde geſetzt, um das Reich ſammt den königlichen Kindern zu hüten. Dies war ein friedliebender Mann, der das ihm anvertraute Reich in Ruhe lenkte, that aber der Wuth der Slaven zu wenig Widerſtand. Denn die Räubereien der Slaven nahmen damals ungewöhnlich überhand. Als nun Herich merkte, daß die Stunde ſeines Todes gekommen war, berief er die drei königlichen Jünglinge und beſtimmte, nachdem er die Großen zu Rathe gezogen, dem Sven das Reich, Waldemar und Kanut aber hieß er mit ihrem väterlichen Erbe zufrieden ſein. Und als er ſo die Verhältniſſe geordnet hatte, verſchied er. Es währte indeß nicht lange, ſo verſuchte Kanut, die Verfügung ſeines Vormunds übertretend, die Regierung an ſich zu reißen, und erregte großen Streit gegen Sven. Waldemar aber unterſtützte den Letzteren und ganz Dännemark ward aufgeregt, und man ſahe große Zeichen am nördlichen Himmel, nämlich Erſcheinungen, die ausſahen, wie feurige Fackeln und etwas Rothes, das mit Menſchenblut zu vergleichen war. Und dieſe Zeichen trogen nicht. Denn wer wüßte nicht, daß Blut vergoſſen wurde, vergoſſen in jenem Kampfe? Beide Könige nun wetteiferten darin, unſern Grafen für ſich zu gewinnen, und ſchickten Boten, welche viele Geſchenke überbrachten und noch größere verſprachen. Der Graf fand Wohlgefallen an Kanut, und nachdem er eine Unterredung mit ihm gehabt, huldigte er ihm als ſeinem Lehnsherrn. Darob ergrimmt, nahm Sven ein Heer, fiel in's Wagirenland ein, zündete Aldenburg an und verheerte die ganze Küſtenlandſchaft, und von da wegziehend, ſteckte er die Vorſtadt Sigeberg in Brand. Alles, was um dieſelbe herumlag, verzehrte die gierige Flamme. Der Urheber dieſer Leiden aber war ein gewiſſer Etheler, aus Thetmarſchen gebürtig, der von den reichen Dänen mit Gelde unterſtützt, alle kampfluſtigen Holtſeten an ſich gezogen hatte. Vom Könige zum Feldherrn erhoben, wollte er den Grafen aus dem Lande treiben und daſſelbe dem däniſchen Reiche einverleiben. Als dies der Graf erfuhr, be-

Digitized by Google

gab er sich zum Herzoge, um von demselben Schutz zu erlangen. Denn er konnte im Holtsetenlande nicht mit Sicherheit bleiben, weil die Zahl der Lehnsmannen Etheler's, welche ihm nach dem Leben trachteten, gewachsen war. Wer ein Lehnsmann Etheler's werden wollte, kam, um ein Kleid, einen Schild oder ein Roß von ihm zum Geschenke zu erhalten, und durch solche Bestechungen verderbt, füllte sich das ganze Land mit Aufrührerischen. Darum befahl der Herzog dem ganzen Volke der Holtseten und Sturmaren, daß, wo sich Lehnsleute Etheler's fänden, sie entweder dieser Lehnsverbindung entsagen, oder das Land meiden sollten. Und so geschah es, und das ganze Volk schwor, dem Herzog botmäßig zu sein und seinem Grafen zu gehorchen. Und die Männer des Holtsetenlandes schlossen sich damals an den Grafen an, nachdem alle Aufrührer entweder wieder zu Gnaden gekommen oder aus dem Lande vertrieben waren. Also sandte der Graf Boten an den Kanut und forderte ihn auf, so schnell wie möglich mit Heeresmacht zu kommen, um Sven zu überwältigen. Diesem eilte er auch selbst mit 4000 Bewaffneten entgegen in die Nähe von Schleswig. Und sie schlugen weit von einander ihre Lager auf. Sven aber hielt sich in der Stadt Schleswig auf mit einer nicht geringen Heeresmacht. Als nun Etheler, Sven's Oberfeldherr, sah, daß sich seine Gefahr verdoppelte und daß ein großes Heer kam, sie anzugreifen, begab er sich, heimlich sich fortstehlend, zu Kanut, bestach dessen Heerführer und verleitete den jungen Kanut selbst, daß er ohne Wissen des Grafen heimzog und sein Heer entließ. Auch schloß er vorläufig einen Waffenstillstand und versprach, den Dänen ohne Krieg Frieden verschaffen zu wollen. Nachdem er dies nach Wunsch ausgeführt hatte, kehrte er nach Schleswig zurück, um am nächsten Morgen mit dem Grafen zu kämpfen und ihn plötzlich zu überfallen. An jenem Abend befand sich einer von des Grafen Vertrauten in Schleswig, der, als er merkte, was man im Schilde führte, eiligst über den See fuhr, zum Grafen in's Lager kam und zu ihm sagte: „Du bist getäuscht, Graf, du bist getäuscht und in's Verderben gestürzt. Denn

Digitized by Google

Kanut und sein Heer, denen zu helfen du gekommen bist, sind nach Hause zurückgekehrt, und du liegst hier allein. Siehe, Etheler wird morgen früh kommen, um mit dir zu kämpfen." Der Graf, über diese Falschheit äußerst erstaunt, sagte zu den Seinigen: „Da wir uns mitten in der Haide[1] befinden und unsere Pferde Hunger leiden, so wird es besser sein, wenn wir uns von hier weg begeben und einen passenden Lagerort suchen." Da merkte das Heer, daß das Gemüth des Grafen von der schlimmen Botschaft getroffen war. Und sie brachen von einem Orte, Namens Cuningisho auf und wandten sich der Egdora zu. Sie zogen aber so eilig vorwärts, daß, als der Graf an die Egdora kam, von 4000 Reisigen kaum 400 bei ihm sich befanden. Diese ermahnte der Graf mit den Worten: „Wenngleich unsere Freunde und Brüder, der Lage der Dinge unkundig, sich durch nichtige Furcht haben zur Flucht bewegen lassen, so scheint es mir doch heilsam, daß wir hier stehen bleiben, um unser Land zu schützen, bis wir von ausgesandten Kundschaftern bestimmtere Nachricht bekommen, was unsere Feinde zu thun beabsichtigen." Und sofort sandte er Boten aus, um die Wahrheit zu erfahren. Als diese bei Schleswig ergriffen und in Fesseln geschlagen waren, sprach Etheler zum Könige: „Jetzt müssen wir eilen und mit dem Heere aufbrechen, denn es ist leicht möglich, daß uns dieser Graf, der jetzt ganz verlassen ist, in die Hände fällt. Ist er dann aus dem Wege geräumt, so begeben wir uns in sein Land und plündern es nach Belieben." Sie zogen also mit einer starken Schaar ab. Der Graf aber, voll Zornes, daß die Boten nicht der Abrede gemäß zurückkamen, sandte deren andere, welche, als sie die Feinde erblickten, es schnell dem Grafen meldeten. Dieser nun zog, obwohl er innerlich über die geringe Zahl der Seinen bekümmert war, es doch aus Tapferkeit vor, zu kämpfen, und sprach zu seinen Gefährten: „Jetzt, Gefährten, ist es Zeit, zu erproben, wer ein kühner und tapferer Mann ist, der bereitwillig der Gefahr sich entgegenwirft. Gar oft haben mir unsere Landsleute schmähend vorgeworfen, ich hätte

[1] Die Haide.

ein weibisches, stets zur Flucht geneigtes Herz und wehrte die Kriegesleiden mehr mit der Zunge, als mit dem Arme ab. Dies aber habe ich nicht ohne Ueberlegung gethan, so oft Kriegen ohne Blutvergießen vorgebeugt werden konnte. Jetzt aber, wo die dringende Gefahr die Thätigkeit des Armes erheischt, werdet ihr sehen können, ob ich, wie ihr sagt, nicht mehr Muth besitze, als ein Weib; ihr sollt vielmehr, so Gott will! erfahren, daß ich ein Mannesherz besitze. Jedoch werde ich ruhiger sein, wenn ihr mit mir eines Sinnes seid und mit mir zusammen schwört, das Vaterland schützen zu wollen. Denn an diesem Orte verlangt sowohl die Scheu vor schmachvoller Flucht, als die völlige Gewißheit, daß sonst das Vaterland zu Grunde geht, von uns durch eine Schlacht den Feind abzuwehren." Als der Graf diese Worte gesprochen hatte, freuten sich seine Kampfgenossen und verpflichteten sich mit einem schweren Eide, fest stehen zu wollen für ihre und des Vaterlandes Rettung. Da befahl der Graf die Brücke abzubrechen, und stellte an den Stellen, wo der Fluß zu durchwaten war, Wachen aus. Es kam aber ein Bote, mit der Anzeige, die Feinde könnten beim Dorfe Scullebi [Schülp] hinüberkommen. Darum eilte der Graf, nachdem er sein Gebet zu Gott gerichtet hatte, die, welche herübergekommen waren, anzugreifen, bevor das ganze Heer da sei. Gleich beim ersten Zusammentreffen aber ward der Graf vom Rosse geworfen; ihn schützten jedoch zwei Ritter, die ihn aufhoben und ihn wieder auf's Pferd setzten. Der Kampf ward heftig, der Sieg schwankte von einer Seite zur andern, bis einer von der Partei des Grafen ausrief, man solle den Pferden, auf denen die Feinde säßen, tüchtig nach den Knieen hauen. So geschah es, daß, als die Pferde stürzten, mit ihnen zugleich ihre geharnischten Reiter hinabstürzten und durch die Schwerter der Unseren aufgerieben wurden. So kam Etheler um, und auch die übrigen Edlen wurden entweder getödtet oder gefangen. Als das der König und die bei ihm waren, von der andern Seite des Flusses aus sahen, ergriff er die Flucht und kam wieder nach Schleswig zurück. Auch der Graf kehrte zurück, durch den Sieg mit Ruhm

Digitized by Google

bedeckt und im Besitze angesehener Gefangener, durch deren Lösegeld er seine Schuldenlast bedeutend zu vermindern im Stande war. Fortan trug er ausnehmend Sorge für sein Land. Denn sowie etwas von einer Kriegsbewegung verlautete, entweder abseiten der Dänen oder der Slaven, so stellte er sofort sein Heer an geeigneten Orten auf, nämlich zu Travenemünde oder an der Egdora. Und seinem Gebote gehorchten die Schaaren der Holtseten, Sturmaren und Markmannen. Markmannen aber nennt man gemeiniglich von allen Seiten her zusammengebrachte Bevölkerung einer Mark.[1] Es gibt im Lande der Slaven sehr viele Marken, unter denen unser wagirisches Land nicht die geringste ist, welches tapfere und in den Kämpfen mit den Dänen und Slaven geübte Männer enthält. Ueber alle diese besaß der Graf die Grafengewalt. Und er gewährte seinem Volke Gerechtigkeit, indem er Zwistigkeiten schlichtete und die Unterdrückten aus der Hand der Mächtigen befreite. Der Geistlichkeit war er vorzüglich geneigt, und ließ sie weder mit Worten noch mit Werken von irgend Jemandem beleidigen. Viel Mühe aber gab er sich, die aufsässigen Holzaten zu bezwingen, denn dies Volk, frei und unbezähmbar, wild und unbezwungen, wehrte sich dagegen, das Joch des Friedens zu tragen. Jedoch überwand sie die überlegene Klugheit dieses Mannes und er zeigte an ihnen die Kraft seines Geistes. Denn er lockte sie durch allerhand Vorspiegelungen heran, bis er diesen, ich möchte sagen unbezähmten Waldeseln den Zügel angelegt hatte. Jetzt betrachte wer da will das veränderte Aussehen dieses Volkes, dieser Männer, welche einst gewohnt gewesen waren

das wilde Gesicht zu verlarven,
Und mit tückischer List ruhige Wand'rer zu fah'n,

und heimlich zu stehlen, was sie nicht mit Gewalt zu rauben vermochten; man betrachte, sage ich, wie sie ihre Sitten verändert, wie sie ihren Schritt nach dem Gange des Friedens eingerichtet haben. Rührt nicht diese Veränderung von der Hand des Höch-

1) D. h. eines Gränzlandes.

Digitized by Google

sten her? Späterhin versöhnte sich der Graf mit Sven, dem Könige der Dänen. Dieser nämlich vertrieb, nachdem er in zahlreichen Schlachten glücklich gewesen war, den Kanut aus dem Lande und zwang ihn, als Verbannter seine Zuflucht bei den Sachsen zu suchen, nämlich bei dem vielgenannten Erzbischof Hartwig, der, von einem hochberühmten Geschlechte stammend, ein großes Vermögen besaß.

68. Vom Herzog Heinrich.

In jenen Tagen führte unser junge Herzog die Prinzessin Clementia, die Tochter des Herzogs Heinrich von Zäringen, heim, und begann über das ganze Land der Slaven zu herrschen, indem seine Macht allmählich wuchs und zunahm. Denn so oft ihm die Slaven etwas in den Weg legten, bekriegte er sie, und so gaben sie ihm, um Leben und Vaterland zu retten, Alles, was er verlangte. Auf den verschiedenen Feldzügen aber, die er in's Slavenland hinein unternahm, wurde des Christenthumes gar nicht Erwähnung gethan, sondern nur des Geldes. Denn noch opferten sie Götzen und nicht Gott dem Herrn, und machten seeräuberische Einfälle in's Land der Dänen.

69. Vom Erzbischof Hartwig.

Als nun Herr Hartwig, der Erzbischof von Hammenburg, sah, daß im Slavenlande Frieden herrschte, nahm er sich vor, die Bischofssitze wieder zu erbauen, welche die Wuth der Barbaren daselbst einst zerstört hatte, nämlich den von Aldenburg, Racesburg und Mikilenburg. Unter diesen hatte den von Aldenburg Otto der Große zuerst gegründet, und ihm die Polaben und die Obotriten untergeben, von den Gränzen der Holtseten an bis an den Penesluß und die Stadt Dimin. Und er setzte in Aldenburg als den ersten Bischof Marco ein. Der zweite war dann Eoward, der dritte Wago, der vierte Ezike, der fünfte Folchard, der sechste Reinbert, der siebente Benno, der achte Meiner, der neunte Abelin, der zehnte Ezo. Zu dieser Zeit erhob sich in der Hammen-

Digitized by Google

burger Kirche der große Adelbert; dieser machte unter den wandernden Bischöfen, die er an seiner Tafel hatte, den Johannes zum Bischof von Miklenburg und den Aristo zu dem von Racesburg. So wurde der Aldenburger Sprengel in drei Bisthümer vertheilt.[1] Als nun aber mit Gottes Zulassung wegen der Menschen das Christenthum im Slavenlande vernichtet wurde, blieben diese Bischofssitze 84 Jahre lang leer, bis zu den Zeiten des Erzbischofs Hartwig.[2] Dieser, der wegen des Adels seines Geschlechtes durch doppelte Fürstenwürde sich auszeichnete, strebte mit großem Eifer darnach, die Suffraganbischöfe von ganz Dacien, Norwegen und Schweden, welche nach der Ueberlieferung des Alterthums einst zur Hammenburger Kirche gehörten, wieder zu gewinnen. Da er jedoch durch mancherlei Beweise von Ergebenheit und Geschenke beim Papste und Kaiser nichts ausrichtete, so versuchte er, um nicht ganz ohne Suffraganbischöfe zu sein, die vor Zeiten eingegangenen Bisthümer des Slavenlandes wieder herzustellen. Darum berief er den ehrwürdigen Vicelin und weihte ihn zum Bischof von Aldenburg,[3] obwohl derselbe schon hochbejahrt war und im Lande der Holtseten 30 Jahre gewirkt hatte.[4] Ferner ordinirte er für Miklenburg den Herrn Emmehard, und beide Männer wurden in Rossevelde (Horseveld) geweiht, und von da in's Land des Hungers und der Entbehrunggeschickt, wo der Sitz des Satans war und die Wohnung jeglichen unreinen Geistes. Dies Alles aber geschah, ohne daß man den Herzog und den Grafen zu Rathe gezogen hatte. Daher kam es, daß die Freundschaft, welche unter Herrn Vicelin und unserm Grafen herrschte, in Folge dessen gestört wurde; denn vordem hatte er ihn wie einen Vater verehrt. Der Graf aber erhob alle jenes Jahr fällige Zehnten, die dem neuen Bischof zufallen mußten, und ließ von denselben nicht den kleinsten Rest übrig. Da begab sich der Bischof zum Herzoge, um denselben um Verzeihung zu bitten, und wurde von ihm mit Achtung und Ehrerbietung empfangen. Und der Herzog sagte zu ihm: „Ihr ver-

1) S. oben Kap. 22. — 2) S. oben K. 24 f. — 3) Am 11. Oct. 1149. — 4) Diese Zahl ist nicht ganz genau angegeben. Vgl. oben K. 46.

Digitized by Google

dientet, Bischof, daß ich euch weder begrüßte, noch empfinge, weil ihr diesen Titel ohne mich zu fragen angenommen habt. Denn mir kam es zu, diese Angelegenheit zu leiten, zumal in einem Lande, welches meine Väter durch Gottes Gnade mit Schwert und Schild erobert und mir zu erblichem Besitze hinterlassen haben. Weil ich aber eure Heiligkeit schon längst erprobt habe, und auch meine Vorfahren Euch von Anfang an treu befanden, so habe ich beschlossen, diese eure Schuld zu vergessen und an eurer Beförderung mit meiner vollen Gunst mich zu betheiligen, nämlich unter der Bedingung, wenn ihr die bischöfliche Einkleidung von meiner Hand empfangen wollt. Denn nur auf diese Weise kann eure Angelegenheit ihren weiteren Verlauf nehmen." Dieser Ausspruch aber kam dem Bischofe hart vor, weil er der Gewohnheit zuwiderlief. Denn Bischöfe einzukleiden, kommt allein der kaiserlichen Majestät zu. Da sagte einer von den Getreuen des Herzogs, Heinrich von Witha, ein einflußreicher und ritterlicher Mann und ein Freund des Bischofs, zu demselben: „Thut, was euch frommt und nahet unserm Herrn und thut ihm den Willen, damit die Kirchen im Slavenlande erbaut und der Dienst im Hause Gottes durch eure Hand geleitet werde. Sonst wird eure Mühe vergeblich sein, weil weder der Kaiser noch der Erzbischof eure Sache wird unterstützen können, so lange mein Herr dagegen bleibt; denn Gott hat ihm dies ganze Land verliehen. Und was verlangt denn auch mein Herr Großes von euch, das euch etwa nicht erlaubt wäre, oder sich für euch nicht ziemte? Es ist ja vielmehr eine leichte und dabei großen Nutzen bringende Sache, daß mein Herr ein Stäblein empfängt und es in eure Hände gibt zum Zeichen der Einkleidung, und daß ihr in Zukunft ein Freund des Herzogs seid und Ehre habt unter den Heiden, die ihr zu bekehren euch anschickt." Der Bischof bat um Frist, um über diesen Gegenstand nachdenken zu könne.n In Frieden entlassen, kam er nach Bardewich, wo ihn eine tödtliche Krankheit ereilte, so daß er dort einige Tage bleiben mußte. Er wurde nämlich von einer Lähmung befallen, an der er bis an sein Lebens-

Digitized by Google

ende gelitten zu haben scheint. Als seine Leiden indeß etwas gelinder wurden, fuhr er zu Wagen nach Faldera, und es währte lange Zeit, bis ihn die Krankheit seiner kirchlichen Thätigkeit nicht mehr entzog. Denn die Last des Alters hatte die Krankheit verschlimmert. Als aber Gott ihm wieder Kräfte verlieh, ging er nach Bremen, um den Erzbischof und den Clerus über jenes Anliegen, welches der Herzog an ihn gemacht hatte, um Rath zu fragen. Diese aber begannen alle einmüthig sich dagegen zu erklären, indem sie sagten: „Zwar wissen wir, ehrwürdiger Bischof, daß es deiner Heiligkeit gar wohl bekannt ist, was dir in dieser Angelegenheit zukommt; weil du aber gekommen bist, um auch unseren Rath darüber einzuholen, so wollen wir in kurzem sagen, was wir denken. Zuerst also ist zu erwägen, daß die Einkleidung der Bischöfe nur der Würde des Kaisers, welcher allein erhaben und nächst Gott unter den Menschenkindern hervorragend, dieses Ehrenrecht nicht ohne vielfache Opfer erworben hat, verstattet ist. Und nicht haben die würdigsten Kaiser es für unbedeutend gehalten, die Herren der Bischöfe genannt zu werden, sondern sie haben diese Schuld mit den glänzendsten Schätzen des Reiches bezahlt, wodurch die Kirche, an Vermögen wie an äußerem Schmucke gewinnend, es nicht für verächtlich hält, um ein Geringes in die Unterwerfung sich gefügt zu haben, und nicht darüber erröthet, sich vor dem Einen zu neigen, durch den sie über Viele herrschen kann. Denn wo ist ein Herzog oder Markgraf, wo irgend ein Fürst im Reiche, er sei so groß wie er wolle, der den Bischöfen nicht die Hände bietet, um ihnen die Lehnshuldigung zu leisten, der, zurückgewiesen, sich nicht, er mag gelegen oder ungelegen kommen, wieder aufdrängt? Um die Wette eilen sie herbei, um Lehnsträger der Kirche zu werden und an den von ihr verliehenen Gütern Theil zu haben. Ihr also wollt diese Ehre verloren geben und die durch so große Auctoritäten begründeten Rechte verletzen? Ihr wollt diesem Herzoge huldigend eure Hände darreichen, damit nach diesem Vorgange die, welche bisher die Herren der Fürsten waren, Knechte derselben werden? Es schickt sich nicht für

Digitized by Google

euer hohes Alter, welches reif genug ist, Ehre und Würde zu empfangen, daß durch euch Mißbräuche im Hause des Herrn aufkommen. Ein solcher Vorwurf bleibe ferne von euch! Wenn auch die Wuth des Fürsten zügelloser gegen euch verfahren sollte, ist es nicht besser, den Verlust leiblicher Güter, als den der Ehre zu ertragen? Mögen sie euch, wenn sie wollen, die Zehnten entziehen, mögen sie, wenn's ihnen beliebt, euch den Zugang zu eurem Sprengel versperren: diese Last wird zu tragen sein. Ihr habt doch noch das Haus zu Faldera, wo ihr unterdeß sicher weilen und in Ruhe Gottes rettender Hand entgegensehen könnt." Diese und ähnliche Reden brachten Vicelin davon ab, so daß er des Herzogs Wünsche nicht erfüllte. Dieser Umstand aber, daß er sich hierzu überreden ließ, brachte der jungen Pflanzung vielfache Hindernisse zuwege. Denn so oft unser Bischof den Herzog in Angelegenheiten der Kirche anging, antwortete dieser jedesmal, er sei zu Allem, was der Nutzen der Kirche erfordere, bereit, sobald ihm die schuldige Ehre erwiesen sei, sonst aber würde man vergebens gegen den Strom anschwimmen. Der demüthige Bischof aber hätte sich vielleicht darin ergeben, der Kirche zum Gewinne dem nach weltlicher Ehre geizenden Herzoge den Willen zu thun, wenn der Erzbischof und die anderen Bremer Geistlichen sich dem nicht widersetzt hätten. Denn diese, selbst voll Eitelkeit, und durch die Schätze ihrer groß gewordenen Kirche im Ueberflusse schwimmend, meinten, in dieser Angelegenheit geschähe ihrer Ehre Abbruch und kümmerten sich nicht so sehr um den Ertrag, als um die Zahl der Suffraganbisthümer. Dies zeigte sich besonders darin, daß der Erzbischof in Bezug auf die Besitzungen der Kirche von Faldera unserem Bischof viele Kränkungen zufügte, indem er dieselben verkürzte und aus einander riß und ihn an der Ruhestätte, die er ihm doch selbst angewiesen hatte, nicht ungestört verbleiben ließ. Da konnte man nun diesen Mann mit seinem großen Namen, im vollen Besitze seiner Freiheit und von Keinem abhängig, seitdem er den Bischofstitel erhalten hatte, gleichwie mit Banden gefesselt Jedermann um Schutz anflehen sehen. Denn

Digitized by Google

der Mann, der ihm, wie er gehofft hatte, den Frieden geben sollte, hatte ihn grade abgebracht von der Bahn der Klugheit und des Friedens, daß er sich nämlich nicht denen widmen konnte, an denen die Kirche ihre Triebkraft auf fruchtbare Weise bewähren konnte. Er that also, was die Verhältnisse ihm erlaubten; er besuchte die Kirchen seiner Diöcese, indem er den Gliedern seiner Gemeinde die Ermahnungen zum Heile ihrer Seelen spendete, und ihnen nach seiner amtlichen Befugniß die geistlichen Gaben verabreichte, obwohl er selbst von ihnen weltliche Gaben dafür nicht einerntete; denn der Graf erhob die ihm zukommenden Zehnten. Damals ward von ihm auch ein Bethaus zu Enzelina, welches mit anderem Namen Hagerestorp heißt, eingeweiht. Ebenso auch eine Kirche zu Bornhovede. Auch kam er in die neugegründete Stadt Lubeke, erbauete die Bewohner derselben und weihete dort Gott dem Herrn einen Altar. Von da weiterreisend, besuchte er Aldenburg, wo einst ein Bischof seinen Sitz gehabt hatte, und wurde von den barbarischen Bewohnern jenes Landes empfangen, deren Gott Prove war. Der Name des Priesters aber, der ihrem Götzendienste vorstand, war Mike. Aber auch ein Fürst des Landes war da, Namens Rochel, ein Nachkomme des Cruto, ein sehr großer Götzendiener und Seeräuber. Der Priester Gottes nun begann den Barbaren den Weg der Wahrheit zu zeigen, welcher ist Christus, sie ermahnend, ihre Götzenbilder zu verlassen und hinzueilen zum Bade der Wiedergeburt. Indeß wendeten sich nur wenige Slaven zum Glauben, weil ihre Schlaffheit gar gewaltig war und die Herzen der Fürsten noch nicht geneigt, die Herzen der Empörer mit Gewalt zu bezwingen. Der Bischof aber gab Holzhauern Geld, um ein Heiligthum zu errichten, und der Bau ward angelegt neben dem Walle einer alten Stadt, wo alles Volk am Sonntage zu Markte zusammen zu kommen pflegte.

Digitized by Google

70. Vom Grafen Adolf.

Damals sammelte der Herzog ein Heer, um nach Baiern zu ziehn und das Herzogthum wieder zu erlangen, welches sein Stiefvater Heinrich, der Bruder König Konrad's, inne gehabt hatte. Unser Herr Bischof kam zu ihm nach Luneburg, und bat ihn, wie er es stets zu thun pflegte, um Begünstigung seines Bisthums. Da antwortete ihm der Herzog: „Ich werde eurer Aufforderung Folge leisten, wenn ihr auf Uns Rücksicht nehmen wollt." Ihm erwiederte der Bischof: „Ich bin wegen des, der sich um unsertwillen gedemüthigt hat, bereit, mich selbst einem von euren Hörigen zu eigen zu geben, geschweige denn euch, dem der Herr eine so ausgezeichnete Stellung unter den Fürsten verliehen hat, sowohl durch den Adel eurer Geburt, als durch die Größe eurer Macht." Und mit diesen Worten that er, wozu die Noth ihn zwang, und empfing das Bisthum vermittelst des Stabes von der Hand des Herzogs. Dieser, der nunmehr milderen Sinnes geworden war, sprach: „Weil Wir jetzt sehen, daß ihr Unserem Willen gehorsam seid, so ziemt es sich, daß auch Wir euerer Heiligkeit gebührende Ehrfurcht erweisen und eueren Gesuchen fortan Uns geneigter erweisen. Weil Wir aber jetzt im Begriffe sind, abzureisen, und weil die Anordnung eurer Angelegenheit längere Zeit erfordert, so verleihen Wir euch vorläufig das Dorf Buzoe, welches ihr gewünscht habt, mit dem dazu gehörigen Dulzaniza, damit ihr euch mitten in Unserem Lande ein Haus bauen und Unsere Rückkehr erwarten könnt. Denn dann werden Wir mit Gottes Hülfe Uns um die Einrichtung eurer Verhältnisse sorgfältiger bekümmern." Und er bat den Grafen Adolf, dieser Schenkung seine Beistimmung zu verleihen. Da antwortete ihm der Graf: „Da mein Herr jetzt zur Güte geneigt ist, so ziemt es uns, seine Absichten zu theilen und nach unserm Vermögen zu fördern. Das Besitzthum also, welches mein Herr, der Herzog, dem Bischof verliehen hat, verleihe auch ich ihm. Ueberdies entsage ich der Hälfte der Zehnten zu Gunsten des Bischofs, nicht weil ich dazu verpflichtet

Digitized by Google

bin, sondern aus Gnaden für euch, weil die bischöflichen Angelegenheiten noch nicht geordnet sind." Da übertrug der Herzog unserem Grafen die Obhut über das Land der Slaven und Nordelbinger, und nachdem er die Verhältnisse in Sachsen nach Wunsche eingerichtet, brach er mit Heeresmacht nach Baiern auf, um daselbst das Herzogthum zu empfangen.[1] Die Herzogin, Frau Clementia, blieb in Luneburg zurück, und der Graf stand sehr hoch im Hause des Herzogs und war sehr eifrig im Dienste der Herzogin und sein Rath galt in Allem. Darum ehrten ihn die Fürsten der Slaven, besonders aber die Könige der Dänen, welche, von inneren Kriegen bedrängt, darin wetteiferten, ihm mit Geschenken entgegenzukommen. Kanut nämlich, der als Flüchtling beim Erzbischof in der Fremde lebte, sammelte ein Söldnerheer in Sachsen und kehrte nach Dännemark zurück. Und zu ihm schlugen sich beinahe alle Bewohner Jütlands. Auf diese Kunde zog Sven eine Seemacht zusammen, setzte über's Meer und kam nach der Stadt Wiberge, wo die Könige sich eine Schlacht lieferten, in welcher die Schaaren der Sachsen geschlagen und völlig aufgerieben wurden.[2] Kanut entkam fliehend nach Sachsen. Nach einiger Zeit erschien er wieder in Dännemark und ward von den Friesen aufgenommen, die zu Jütland wohnten; Sven kam und kämpfte mit ihm und zwang ihn völlig besiegt zu den Sachsen zu entfliehen.[3] Gegen diesen nun, der oft durch das Land der Holtseten reiste, bewies sich unser Graf stets gütig, indem er ihm freies Geleit und andere Dienste der Gefälligkeit erzeigte. Sven aber, welchen stets die größten Siege beglückten, regierte in Dännemark mit großer Tyrannei. Der Wuth der Slaven that er jedoch weniger Einhalt, da heimische Kämpfe ihn in Anspruch nahmen. Jedoch soll er ihnen einmal in Seeland eine sehr große Niederlage zugefügt haben.

1) Zu Anfang des J. 1150. — 2) 1151. — 3) 1152.

Digitized by Google

71. Von Niclot.

Während der Abwesenheit des Herzogs kam Niclot, der Fürst des Landes der Obotriten, zu Frau Clementia, der Herzogin, nach Luneburg, und beklagte sich vor ihr und den Freunden des Herzogs darüber, daß die Kycinen und Circipanen sich zu empören und die gesetzlichen Steuern zu verweigern begonnen hätten. Darum wurden Graf Adolf und das Volk der Holtseten und Sturmaren dazu bestimmt, Niclot zu unterstützen und die hartnäckigen Empörer zu züchtigen. Der Graf zog mit mehr als 2000 auserlesenen Leuten aus. Auch Niclot zog ein Heer von Obotriten zusammen. Beide eilten vereint in's Land der Kycinen und Circipanen und durchstreiften das feindliche Gebiet, wo sie Alles mit Feuer und Schwert verwüsteten. Auch den sehr berühmten Tempel zerstörten sie sammt den Götzenbildern und dem ganzen heidnischen Cultus. Da aber die Eingeborenen sahen, daß sie nicht im Stande waren, ihnen zu widerstehen, so kauften sie sich mit einer ungeheuren Summe Geldes los und ersetzten die fehlenden Steuern im Uebermaaß. Nun bezeugte Niclot, über den Sieg hoch erfreut, dem Grafen auf das herzlichste seine Dankbarkeit, und geleitete ihn bei seiner Heimkehr bis an die Gränze seines Gebietes, trug auch für das Heer desselben eifrigst Sorge. Seitdem herrschte Freundschaft zwischen dem Grafen und Niclot, und sie besprachen sich häufig zu Lubeke oder Travenemunde über das Beste ihrer Länder. Jetzt war Friede im Lande der Wagiren, und die junge Pflanzung nahm durch Gottes Gnade immer mehr zu. Auch der Handel zu Lubeke wurde von Tage zu Tage blühender und die Schiffe der dortigen Kaufleute mehrten sich. Der Herr Bischof Vicelin aber begann die Insel Bozoe zu bewohnen. Er lagerte unter einer Buche, bis sie Hütten erbaut hatten, in denen sie sich aufhalten konnten. Dort begann er eine Kirche zu erbauen im Namen des Herrn und zum Gedächtnisse des heiligen Petrus, des Apostelfürsten. Die Hausgeräthe aber und was zum Ackerbau nöthig war, ließ der Bischof von

Digitized by Google

Cuzalina und Faldera herkommen. Das neue Bisthum war zuerst sehr unbedeutend, weil der Graf, sonst der trefflichste Mann, allein gegen den Bischof sich in nur geringem Maße gütig erwies.

72. Vom Könige Konrad.

Während also dieses im Lande der Slaven sich ereignete, verweilte unser Herzog in Schwaben, da er seinen Stiefvater mit einem Kriege bedrohte, der jedoch nicht von Bedeutung war. Denn dieser wurde von seinem Bruder, dem Könige, unterstützt, der es für unrecht erklärte, daß ein Herzog zwei Herzogthümer haben wollte. Da nun Markgraf Adalbert und sehr viele andere Fürsten hörten, daß unser Herzog keineswegs Erfolg hatte und von Feinden eingeschlossen war, schickten sie zum Könige und ließen ihn auffordern, daß er so schnell wie möglich nach Sachsen kommen möge, um Bruneswich zu belagern und des Herzogs Freunde zu überwältigen. Sofort stellte der König durch ganz Schwaben hin Wachen aus, damit ihm der Herzog nicht entkommen möchte; er selbst aber zog fort nach Goslar, um Bruneswich und alle Burgen des Herzogs zu nehmen. Es war aber die heilige Weihnachtszeit nahe. Da nun der Herzog die bösen Absichten des Königs merkte und sah, daß ihm der Rückweg aus Schwaben abgeschnitten war, so ließ er allen seinen Freunden, den freien wie den dienstpflichtigen, anzeigen, sie möchten in einer bestimmten Stadt zu einer feierlichen Tagefahrt zusammenkommen. Und diese Anzeige ließ er weit und breit unter die Leute bringen. Darauf nahm er drei ganz zuverlässige Männer, verkleidete sich am Abend, entschlüpfte aus der Burg und trat in der Nacht seinen Weg an, kam dann mitten durch die ihm auflauernden Feinde hindurch und erschien am fünften Tage in Bruneswich. Da schöpften seine bisher von Trauer bedrückten Freunde unverhofft Muth. Das Lager des Königs aber war nahe bei Bruneswich, an einem Orte Namens Heninge. Nun kam ein Bote und meldete dem Könige, der Herzog sei in Bruneswich, und als er das noch bestimmter erforscht hatte, verlor er die Lust, weiter vorzurücken und kehrte

Digitized by Google

nach Goslar zurück. So wurde die ganze vom Könige betriebene Unternehmung zunichte. Der Herzog aber wehrte sich gegen die ihn von allen Seiten angreifenden Fürsten, die ihm nach dem Leben trachteten, und behauptete das Herzogthum Sachsen, ja er gewann tagtäglich an Macht und Einfluß. Das Herzogthum Baiern jedoch konnte er, so lange König Konrad lebte, nicht erlangen. Als derselbe aber bald nachher starb, folgte ihm sein Brudersohn Friedrich in der Regierung. König Konrad hatte nämlich mehrere Brüder, unter denen die ersten Herzog Heinrich von Baiern und Herzog Friedrich von Schwaben waren; der gleichnamige Sohn des Letzteren nun wurde auf den Thron erhoben. Also im Jahre 1151[1] der Fleischwerdung des Worts kam das Reich an Friedrich, den ersten König dieses Namens, und sein Stuhl ward erhöhet über den Stuhl der Könige, welche vor ihm gewesen waren viele Tage. Und er zeichnete sich aus durch Weisheit und Tapferkeit vor allen Bewohnern des Landes. Seine Mutter[2] war die Vaterschwester unsers Herzogs.

73. Der Heimgang des Propstes Thetmar.[3]

Um diese Zeit[4] wurde in der Veste Winzeburg[5] Graf Herman ermordet, ein mächtiger Mann von großen Reichthümern, und es erhob sich Streit zwischen unserm Herzoge und dem Markgrafen Adalbert wegen der Burgen und des Vermögens desselben. Um diese Beiden nun zur Ruhe zu bringen, ließ der König einen Hoftag zu Merseburg, einer Stadt in Sachsen, ansagen, und befahl den Fürsten, in feierlicher Weise zu erscheinen. Auch schickte er eine Gesandtschaft hin und lud die in innerem Kriege begriffenen Könige der Dänen vor, um unter ihnen auf dem Wege der Gerechtigkeit zu entscheiden. Da kam Kanut, der, wie oben gesagt ist, zum dritten Male aus Dännemark vertrieben war, zu

1) Nach heutiger Zeitrechnung 1152, denn Konrad III. war am 15. Febr. d. J. gestorben. — 2) Judith, Tochter Heinrichs des Schwarzen, Schwester Heinrichs des Stolzen. — 3) Thetmar war Propst zu Segeberg. — 4) Am 29. Jan. 1152. — 5) Winzenburg, zwischen Gandersheim und Alfeld.

Digitized by Google

unserem Herzoge, und bat, er möge ihm freies Geleit und seine Unterstützung vor dem Hofgerichte gewähren. Der Erzbischof aber geleitete den König Sven; er hatte in seinem Gefolge außer vielen andern frommen Männern den Herrn Bischof Vicelin. Der feierliche Hoftag aber wurde zu Merseburg gehalten. Auf demselben vereinigten sich die Fürsten der Dänen mit einander, so daß Sven zum König gekrönt wurde und die übrigen demselben als Vasallen sich unterwarfen. Der Zwist des Herzogs mit dem Markgrafen aber konnte nicht geschlichtet werden, weil die beiden Fürsten in ihrem Hochmuthe des noch jungen Königs Ermahnungen gering achteten. Daher rieth der Erzbischof dem Bischof Vicelin, die Einkleidung von der Hand des Königs zu empfangen, womit er aber nicht den Nutzen der Kirche, sondern den Haß des Herzogs herbeiführen mußte. Vicelin willigte auch nicht ein, da er voraussah, daß der Herzog in unversöhnlichem Grimme entbrennen würde. Denn in diesem Lande gilt allein des Herzogs Hoheit. So ward der Hoftag aufgehoben.

Bischof Vicelin kehrte in seinen Sprengel zurück und fand Thetmar, den sehr heiligen Mann, dem irdischen Leben entnommen. Dieses versetzte ihn natürlich in große Trauer. Denn dieser so liebe Mann, den Alle stets verehrten, schien seiner Zeit gar nicht seinesgleichen zu haben. Er wurde nämlich, um in der Kürze das Hauptsächlichste von seinem Leben hier anzuführen,[1] schon vor seiner Empfängniß seiner frommen Mutter vorher offenbart und gleich von der Wiege an dem Dienste des Altars geweiht. Einem tüchtigen Lehrer übergeben, blieb er als einer der besten Schüler bis in seine Mannesjahre in dessen Zucht, und trug das Joch, welches ihm sein Lehrer auflegte, als dessen Schüler in Bremen, als dessen Gefährte in Frankreich mit Geduld, nach jenem Worte des Jeremias (3, 27): „Es ist ein köstlich Ding einem Manne, daß er das Joch in seiner Jugend trage.“ Nach seiner Rückkehr aus Frankreich blieb er, da Herr Vicelin sich in's Slavenland be-

1) Vgl. oben Kap. 45 und 46.

Digitized by Google

gab, des Führers und Erziehers beraubt, sich selbst überlassen. Wie er sich darauf in Bremen als Vorsteher der Schulen und als Decan benahm, mögen die Bremer berichten. Das nur braucht hier erwähnt zu werden, daß nach seiner Entfernung Bremen klagte, mit ihm sei das Licht seiner Kirche entschwunden. Als er darauf nach Faldera versetzt wurde, verbreitete er Sehnsucht nach einem besseren Leben und erregte in Herrn Vicelins Herzen durch sein Erscheinen große Freude. Aber auch alle Anderen, welche jener Winkel des Schreckens und der leeren Einöde umschloß, begannen so zu sagen ganz anders auszusehen, als ein solcher Gast sich bei ihnen einfand. Einige Jahre nachher, als Gott das Gebiet der Kirche erweitert hatte, ward er nach Cuzelina oder Hagerestorp geschickt und brachte den Bewohnern der neuen Ansiedelung viel Trost und Erbauung. Den Verlassenen und Entblößten half er mit solcher Liebe, daß die Größe seiner Gaben die Kräfte jenes damals noch geringen Gotteshauses zu übersteigen drohte.[1] Denn während er betete oder las, horchte sein Ohr stets nach der Thür hin, ob auch ein Armer anklopfte, um etwas zu erbitten. Graf Adolf hegte Scheu und Ehrfurcht vor ihm, weil er ihm seine Schuld vorwarf und seiner nicht schonte, wenn er sich versündigt hatte. Auch die Härtigkeit des Herzens, welche der Graf gegen den Bischof bewies, war jener ehrwürdige Priester eifrig bemüht, vermittelst der Anwendung zertheilender Aufschläge zu erweichen; allein jedes Heilmittel ward von der dadurch nur schlimmer werdenden Krankheit unwirksam gemacht. Indeß that Graf Adolf auf sein Wort Manches, da er wußte, daß er ein gerechter und heiliger Mann war. Als aber Thetmar zehn Jahre lang sich in unserem Lande aufgehalten hatte, erkrankte er, während der Bischof gerade abwesend, nämlich zu Merseburg war.[2] Als nun die geistlichen Brüder, das Lager des Kranken umgebend, die Hoffnung auf Wiederherstellung in ihm zu erregen versuchten, sagte er mit großem Widerstreben: „Verheißet mir doch, geliebte

1) S. K. 66. — 2) Um Pfingsten 1152.

Digitized by Google

Brüder, nicht immer die Verlängerung meines irdischen Lebens; betrübet meinen Geist, der, von der Reise hienieden matt und müde, der Heimat zustrebt, nicht mit solchen Reden. Sehet, es sind zehn Jahre her, seit ich Gott gebeten habe, mein Leben in dieser Wirksamkeit hinbringen zu dürfen, und er hat mich erhört: jetzt aber ist es Zeit, um Ruhe von der Arbeit zu bitten. Und ich vertraue zu Gottes gewohnter Liebe, daß ich auch hierin keine Fehlbitte thue." Nun nahmen die körperlichen Leiden zu, jedoch ermattete mit der Abnahme der Leibeskräfte das innere geistige Leben nicht. An ihm ward erfüllet das Wort Salomo's: „Denn Liebe ist stark, wie der Tod, daß auch viele Wasser sie nicht auslöschen mögen, noch die Ströme sie ersäufen." (Hohelied 8, 6. 7.) In dem Sterbenden lebte die Liebe, die in dem erschöpften Körper doch das Streben der Zärtlichkeit, welche den Brüdern Trost in ihrer Trauer, Rath in mißlichen Dingen, Erbauung des Gemüthes brachte, und in die Herzen der Freunde die letzten, untilgbaren Spuren der Abschiedsworte des Scheidenden eingrub, unverkürzt erhielt. Auch seines heißgeliebten Vaters Vicelin vergaß er nicht, sondern bat den Herrn auf das innigste, denselben auf seinen Wegen zu leiten, indem er wiederholt mit dem wärmsten Danke erklärte, derselbe habe ihm den Weg des Heils und die Aussicht auf das Reich Gottes eröffnet. Den Kranken besuchten in brüderlicher Besorgniß Eppo, der Prior der Kirche von Faldera, und der Priester Bruno, und vollzogen an ihm nach geschehener Prüfung die heilige Oelung. Nachdem er diese voll Ehrfurcht empfangen, auch durch den Genuß des lebenbringenden Leichnams des Herrn gestärkt worden war, betete und dankte er ohne Unterlaß. Die Nacht vor dem Pfingstabende, d. h. die des 17. Maies, durchwachte er im Gebete und rief die Engel flehentlich herbei, und richtete an alle Heiligen die heiße Bitte, ihn zu vertreten; ja als die Seele bereits zu entschwinden begann, bewegte sich noch seine Zunge im Gebete und in dem Bekenntnisse des Lobes Gottes. O wie so würdig war dieser Priester, wie so lieb dem Herrn diese Seele! Glücklich, denke ich, war sie auf ihrer Bahn hienieden,

Digitized by Google

glücklicher noch, als sie das Ziel erreicht hatte, denn nach einer kurzen Zeit der Arbeit erlangte sie ewigen Ruhm bei Gott und den liebevollen Umgang mit allen Menschen heiligen Andenkens.

74. Von dem Begräbnisse desselben.

Den Tod dieses ehrwürdigen Priesters pflegte Bruder Luthbert, welcher den Dienst dieser Welt mit der Knechtschaft Gottes vertauscht hatte und mit dem gottesfürchtigen Thetmar für die Armen, die im Gasthause sich befanden, Sorge trug, lange vorher zu verkünden. Als dieser einst Faldera besuchte, hatte er ein ungewöhnlich trauriges und mit Thränen benetztes Angesicht. Um den Grund seiner Traurigkeit befragt, antwortete er, er traure mit Recht, da er in kurzem des Umganges mit seinem innigstgeliebten Vater beraubt werde. Dabei erklärte er, davon nicht im Traume, sondern wachend vom Himmel Kunde erhalten zu haben. Und bald nach dieser seiner Prophezeiung erfolgte Thetmars Absterben. Auch die Brüder, welchen die innigste Liebe zu dem Verstorbenen Thränen entlockte, ermannten sich und schöpften wieder Trost und Hoffnung, der Verkündigung eingedenk. Sobald nun die Todeskunde nach Faldera gelangte, schickten sie sogleich Abgesandte, die Leiche herüber zu holen, weil er selbst auf dem Todbette dringend darum gebeten hatte. Dazu waren jedoch die ehrwürdigen Brüder Theodorich, Ludolf, Luthbert und die anderen, die dort lebten, nicht zu bewegen, und erklärten, lieber wollten sie alle sterben, als eines solchen Pfandes sich berauben lassen, welches der neugestifteten wagirischen Kirche zur Ehre und zum Troste gereichen werde. So ward unter großem Zulaufe des gläubigen Volkes von Sigeberg und von der Nachbarschaft der Leib des Heiligen der Erde übergeben, wobei die Armen laut wehklagten und jammerten, daß er sie verlassen habe. Gepriesen sei also der Herr von allen Frommen, daß er diesen Mann zu einem würdigen Priester gemacht und ihn endlich zur Seligkeit berufen hat. Auch euch, ihr Väter des Lubeker Staates, wird reicherer Segen von Gott zuströmen, wenn ihr einen solchen Mann würdig ehrt, und ihn

Digitized by Google

unter denen, welche eure zerstörte Kirche zu neuer Größe erhoben haben, voranstellt.

75. Von der Krankheit Bischof Vicelins.

Nach dem Tode des trefflichen Priesters Thetmar kehrte Bischof Vicelin von dem Hoftage zu Merseburg, wo alle seine Mühe durch die Unempfänglichkeit der Fürsten vereitelt war, nach Hause zurück. Der Herr Erzbischof nämlich und der Herzog, welche die Oberleitung der Angelegenheiten dieses Landes in Händen hatten, konnten, von Haß und Neid behindert, keine Gott gefällige Früchte zuwege bringen. Beide nämlich haderten mit einander darüber, wem von ihnen das Land gehöre, oder wer das Recht habe, Bischöfe einzusetzen, und sie hatten sich auf das sorgfältigste vorgesehen, daß ja keiner dem anderen wiche. Aber auch Graf Adolf, wiewohl in vielen Dingen bewährt, hatte für die bischöflichen Angelegenheiten keinen rechten Sinn. Zu diesen Uebelständen kam für unsern Bischof noch die große Trauer über den Tod des Herrn Thetmar, der, wäre er noch am Leben gewesen, dem Bischof Alles, was seine Seele bedrückte, erträglicher hätte erscheinen lassen. So ward er alltäglich von Kummer heimgesucht und suchte einen Tröster, den er nicht fand.

Wenige Tage nach seiner Heimkehr vom Hoftage kam er nach Buzoe, wo er ein Haus und eine Kirche zu bauen angefangen hatte, und verkündete den dort versammelten Zuhörern das Wort des Heils. Schon begannen nämlich die umliegenden Oerter allmählich von Christen bewohnt zu werden, obwohl dieselben wegen der Anfälle von Räubern immer in großer Furcht schwebten. Denn die Burg zu Plune war noch nicht wieder erbauet.[1] Der Bischof also vollzog die heiligen Mysterien, brachte zum Schlusse Gott das heilige Opfer dar, und betete darauf, am Altare niederkniend, indem er den Gott der Stärke bat, seinen Dienst so an jenem Orte, wie im ganzen Slavenlande zu ver-

1) Sie war im Jahre 1139 zerstört.

Digitized by Google

breiten. Wiederholt aber verkündete er den Neueingewanderten, daß der Dienst des wahren Gottes sich im Slavenlande in kurzem außerordentlich heben werde; sie möchten nur nicht den Muth verlieren, sondern in Hoffnung auf bessere Zeiten Geduld und Ausdauer beweisen. Dann sagte er dem ehrwürdigen Priester Bruno und den übrigen, welche er diesem Orte vorgesetzt hatte, Lebewohl, stärkte ihre Hände im Herrn[1] und kehrte nach Faldera zurück. Hier aber ward er nach sieben Tagen von Gottes Zuchtruthe getroffen, nämlich so von Lähmung heimgesucht, daß eine Hand und ein Fuß, kurz die ganze rechte Seite ihm erstarrte; und, was beklagenswerther war als Alles, er wurde auch des Gebrauches seiner Zunge beraubt. Dieser Anblick erschütterte Alle, die den Mann, der vordem ein so unvergleichlicher Redner, ein so großer Lehrer, in so hohem Grade von fromm ermahnenden und die Wahrheit vertheidigenden Worten überströmte, nun plötzlich des Gebrauches seiner Zunge und seiner Glieder beraubt und zu irgend einer Thätigkeit völlig unfähig sahen. Wie verschiedenartig nun die Leute darüber urtheilten, wie frevelhaft die Aussprüche vieler sogenannter Geistlichen, daran mag ich gar nicht wieder denken, vielweniger davon sprechen. Sie sagten, Gott habe ihn verlassen, und dachten nicht an die Schrift, welche sagt: „Selig ist der Mensch, den Gott straft." (Hiob 5, 17.) Unauslöschlichen Schmerz empfanden Alle, die in Faldera und Cuzelina sich befanden, am meisten aber die, welche mit ihm zuerst in diese Gegenden gekommen und mit ihm umgegangen waren und mit ihm des Tages Last und Hitze getragen hatten. Dem Kranken wurde ärztliche Behandlung zu Theil, jedoch ohne Erfolg, da Gott Besseres und seinem wahren Heile Näherliegendes mit ihm im Sinne hatte. „Denn abzuscheiden und mit Christo zu sein ist viel besser."[2] Zwei und ein halbes Jahr war er auf dem Schmerzenslager, und konnte weder sitzen noch liegen. Gepflegt aber wurde er mit eifriger Sorgfalt von den Brüdern, welche ihm reichten, wessen der Kör-

1) Vgl. Jesaia 35, 3. — 2) Vgl. Phil. 1, 23.

Digitized by Google

per bedurfte, und ihn in die Kirche trugen. Denn nie wollte er bei der Messe oder dem heiligen Abendmahl fehlen, außer wenn die zu heftig werdende Krankheit es ihm verwehrte. Mit so schmerzlichem Seufzen, so inniger Herzensklage rief er den Herrn an, daß die es sahen, sich der Thränen kaum enthalten konnten. Den Dom leitete damals der Prior desselben Ortes, der ehrwürdige Eppo, ein Mann von großem Verdienste in Christo. Cuzelina aber und die Kirchen im Wagirenlande leitete Herr Ludolf, derselbe, der einst in Lubeke um des Evangelii willen viele Mühen ausgestanden hatte. Ihm hatte der Bischof, als er noch gesund war, die Propstei von Cuzelina anvertraut.

76. Von dem Handel der Stadt Lubeke.

Eines Tages redete der Herzog den Grafen Adolf mit den Worten an: „Es ist Uns schon seit geraumer Zeit zu Ohren gekommen, daß Unsere Stadt Bardewich eine große Abnahme an Bürgern erduldet wegen des Handelsplatzes Lubeke, weil alle Kaufleute dahin übersiedeln. Ebenso klagen die Luneburger, daß Unser Salzwerk zu Grunde gerichtet sei wegen des Salzwerkes, welches ihr zu Odeslo angelegt habt. Darum ersuchen Wir euch, Uns den halben Antheil an eurer Stadt Lubeke und an eurem Salzwerke zu geben, damit Wir die Verödung Unserer Stadt leichter ertragen können. Sonst werden Wir verbieten, daß ferner Handel in Lubeke getrieben werde. Denn Wir können es nicht ertragen, daß wegen fremden Vortheils Unser väterliches Erbe in Verfall komme.“ Als sich nun der Graf weigerte, auf eine solche Uebereinkunft, die er für unvernünftig hielt, einzugehen, verordnete der Herzog, daß hinfort zu Lubeke gar kein Markt mehr sein und man daselbst nicht mehr kaufen oder verkaufen sollte, außer nur Nahrungsmittel. Und er ließ Waaren nach Bardewich schaffen, um seine Stadt zu heben. Zur selben Zeit ließ er auch die Salzquellen zu Odeslo verschließen. Dies Alles geschah um unseren Grafen zu kränken und das Land der Wagiren am Emporblühen zu verhindern.

Digitized by Google

77. Vom Bischof Evermod.

Auch das, glaube ich, darf nicht übergangen werden, daß, als Gott das Gebiet der Kirche erweiterte, Herr Evermod, Propst von Magdeburg, zu Racesburg zum Bischof eingesetzt wurde. Der Graf der Polaben, Heinrich, gab ihm die Insel bei der Burg zu bewohnen und verlieh außerdem 300 Hufen an den Herzog, um davon dem Bischof eine Amtseinnahme zu gewähren. Ferner überwies er dem Bischof die Zehnten vom Lande, von denen er jedoch die Hälfte zu Lehn nahm, wodurch er des Bischofs Lehnsmann wurde, mit Ausnahme indeß der 300 Hufen, welche mit allem Zubehör sowohl des Ertrages überhaupt, als der Zehnten dem Bischof gehören. An der Anordnung dieser Angelegenheiten nahm Herr Ludolf, Propst von Cuzelina, thätigen Antheil. Er sagte in Gegenwart unsers Grafen Adolf zum Grafen Heinrich: „Da der Graf des Polabenlandes gegen seinen Bischof sich gütig zu erweisen beginnet, so ziemt es sich, daß unser Graf seinerseits nicht weniger thue. Ja, von ihm steht noch Größeres zu erwarten, da er ein schriftkundiger Mann ist und wohl weiß, was Gott wohlgefällt.“ Da machte es unser Graf, wie der Graf der Polaben es gemacht hatte, und erließ von seinem Lehn 300 Hufen, welche dem Herzog überwiesen und von diesem zu den Einkünften des Bisthums Aldenburg bestimmt wurden.

78. Das Abscheiden Vicelins.

Darnach zog unser Herzog mit dem Könige zur Kaiserkrönung nach Italien. In seiner Abwesenheit verschlimmerte sich Vicelins Krankheit so, daß sein Ende eintrat. Er starb am 12. December im Jahre 1154 der Fleischwerdung des Wortes. Auf dem bischöflichen Stuhle hatte er fünf Jahre und neun Wochen gesessen. Sein Leichnam ward in der Kirche zu Faldera bestattet, wobei der Herr Bischof von Racesburg erschien und das Hochamt vollzog. Mit großer Andacht feierte man sowohl in Faldera, als in Cuzelina das Gedächtniß des guten Vaters, und den Kirchenpflegern war

Digitized by Google

vorgeschrieben, wie viel täglich zum Heile seiner Seele als Almosen verabreicht werden mußte. In Cuzelina aber befand sich ein Priester, Namens Volkhard. Dieser hatte für die Tafel zu sorgen. Er war zuerst mit Herrn Vicelin nach Faldera gekommen und hatte in allen Geschäften große Anstelligkeit. Dieser nun der übertrieben sparsam war, versäumte es, die Almosen für die Seele des guten Hirten darzureichen. Deshalb erschien der ehrwürdige Bischof, angethan mit dem priesterlichen Gewande, einer Frau, die zu Sigeberg wohnte, und sprach zu ihr: „Geh und sage dem Priester Volkhard, daß er lieblos an mir handelt, da er mir das entzieht, was die Zuneigung der Brüder zum Heile meiner Seele ausgesetzt hat." Die Frau antwortete ihm: „Wer, o Herr, hat euch Leben und Sprache wieder geschenkt? Ist es nicht weit und breit bekannt, daß ihr Jahr und Tag der Sprache beraubt gewesen und zuletzt gar gestorben seid? Woher kommt nun dies?" Worauf er, sie mit freundlichem Blicke beruhigend, sprach: „Es ist so, wie du sagst, aber diese Fähigkeiten habe ich jetzt in höherem Grade wieder erhalten. Künde also dem erwähnten Priester an, er solle schnell wieder ersetzen, was er mir entzogen hat; ja, setze noch hinzu, daß er neun Messen für mich halte." Nachdem er das gesagt, verschwand er. Als dies dem Priester angezeigt wurde, begab er sich nach Faldera, um über diesen Gegenstand sich Rathes zu erholen, und auf demnächstiges Befragen gestand er seine Schuld ein und versprach sich zu bessern. Was aber die neun Messen anlangt, die für ihn gehalten werden sollten, so blieb, da wir dies auf verschiedene Weise auslegten, das Wahre daran unbekannt; indeß offenbarte der wirkliche Ausgang der Sache bald, was diesem Verlangen zu Grunde lag. Denn eben jener Priester lebte nur noch neun Wochen nach dem Tode des Bischofs, und so zeigte sich, daß die Zahl der Messen eine Hinweisung auf die Wochen enthielt.

Jedoch auch das zu erwähnen gebietet die hohe Achtung vor Vicelin, daß der hochberühmte Eppo, von dem er wegen seines frommen Wandels sehr viel hielt, nun über den dahingeschiedenen

Digitized by Google

Vaters Verlust untröstlich war. Da diese Trauer nun viele Tage hindurch währte, so zeigte sich der Bischof einer keuschen und schlichten Jungfrau im Traume und sagte: „Sage unserem Bruder Eppo, er möge aufhören zu weinen, da ich mich wohl befinde und über sein Weinen nur traurig werde; denn siehe, ich trage seine Thränen an meinen Kleidern.“ Mit diesen Worten zeigte er ihr sein weißes Gewand, welches ganz von Thränen benetzt war.

Was soll ich aber sagen von jenem uns so wohlbekannten Manne, dessen Namen ich unterdrücke? Denn das halte ich für gut, weil er noch am Leben ist und in Faldera wohnt und ungenannt bleiben will. Dieser hörte, als seit dem Tode des Bischofs noch nicht dreißig Tage verlaufen waren, denselben, wie er, ihm erscheinend, sagte, ihm sei neben dem weltberühmten Bernhard von Clairvaux zu ruhen verheißen. Als nun dieser ihm antwortete: „Wäret ihr doch schon in Ruhe!“ erwiederte er: „Das bin ich, Gott sei Dank, obwohl ihr glaubt, ich sei gestorben; ich lebe aber und habe seitdem immer gelebt.“

Lieb aber und keineswegs lästig wird dem andächtigen Leser noch die Schilderung eines Vorfalls sein, welcher, durch das Zeugniß Vieler bestätigt, zum Lobe Gottes und zur Empfehlung unseres Bischofs geschehen ist. In dem Kirchsprengel von Faldera, in einem Dorfe Horgene,[1] lebte eine Frau, Namens Adelburge, welche der Bischof wegen ihres sittigen Lebenswandels gar sehr geschätzt hatte. Als sie späterhin erblindet war, pflegte sie der ehrwürdige Vater häufig zu trösten, und ermahnte sie, die väterliche Zuchtruthe des Herrn mit Geduld zu ertragen und in der Trübsal nicht nachzulassen, zeigte ihr auch an, ihre Augen seien im Himmel aufbewahrt. Nach dem Hinscheiden des Bischofs aber war kaum ein Jahr verflossen, als jene Frau ihn in einem nächtlichen Gesichte bei sich stehen sah, und hörte, wie er sich nach dem Zustande ihrer Gesundheit angelegentlich erkundigte. Da antwortete sie: „Was habe ich für eine Gesundheit, da ich ja in der

1) Groß- und Klein-Harrie im Kirchspiel Neumünster.

Digitized by Google

Finsterniß bin und das Licht nicht erblicke! Wie, ich bitte dich, o Herr, ist es mit deiner Vertröstung? Du sagtest ja, meine Augen seien im Himmel aufbewahrt. Ich aber schleppe mich fort in diesem Elende, und meine alte Blindheit dauert hartnäckig fort." Da sprach er: „Mißtraue nicht der Gnade unsers Gottes." Und sofort streckte er seine rechte Hand aus und machte das hochwürdige Zeichen des Kreuzes über ihren Augen und segnete sie. Als aber am Morgen die Frau erwachte, merkte sie, daß durch Gottes Werkthätigkeit zugleich mit dem Dunkel der Nacht auch das Dunkel der Blindheit vertrieben war. Da sprang sie aus dem Bette nieder auf die Erde und jubelte und dankte, und ging, einen Führer zurückweisend, allein in die Kirche, wo sie allen ihren Bekannten und Freunden den herrlichen Anblick ihrer wiederhergestellten Sehkraft darbot.

Auch noch vieles Andere that Gott durch diesen Mann, welches Lob und Erwähnung verdient, obwohl es in diesem Buche nicht beschrieben ist. Also

Freue, Faldera, dich laut ob der Ehre des trefflichen Bischofs,
Birg seine Tugend im Geist, birg sein Gebein in der Gruft.

Auch ihr, die ihr an der hohen Tafel der Lubeker Kirche sitzet, preiset diesen Mann, diesen Mann, den ich in schlichter Rede euch vorführe; in schlichter Rede, weil in wahrhafter. Denn nicht werdet ihr ihn ganz verleugnen können, da er ja zuerst in eurem Staate „den Stein aufrichtete zu einem Maale und Oel oben darauf goß." [1]

79. Vom Bischof Gerold von Aldenburg.

Nach dem Tode des Bischofs Vicelin gaben die Brüder von Faldera, weil sie dieser Arbeit überdrüssig waren, ihr untergeordnetes Verhältniß zum Bisthum Aldenburg auf und wählten sich den Herrn Eppo, einen heiligen Mann, zum Propste.

1) S. 1 Mos. 28, 18.

Digitized by Google

Die Wahl des neuen Bischofs blieb dem Herzoge vorbehalten. Es war aber damals ein Priester, Namens Gerold, ein geborener Schwabe, Capellan des Herzogs. Dieser war in der heiligen Schrift so wohl bewandert, daß er in Sachsen nicht leicht seines gleichen hatte. Er barg in einem kleinen Körper einen großen Geist. Er war Meister der Schule zu Bruneswich und Domherr ebendaselbst, und wegen seines enthaltsamen Lebenswandels vom Herzoge geschätzt. Denn außer der Reinheit des Herzens, die nur Gott kennt, besaß er nach dem allgemeinen Urtheil die größte Keuschheit des Körpers. Darum hatte er die Absicht, in Ridegeshusen [Riddagshausen] unter dem Abte Konrad, dessen Bruder er durch die Bande des Bluts und der Liebe war, als Mönch einzutreten. Am Hofe des Herzogs nämlich verweilte er mehr mit dem Körper, als mit der Seele. Als nun aber die Kunde erscholl, der Bischof Vicelin sei gestorben, redete die Frau Herzogin den Priester Gerold folgendermaßen an: „Wenn du dir vorgenommen hast, Gott durch ein strenges Leben zu dienen, so übernimm eine nützliche und gewinnreiche Arbeit: gehe in's Land der Slaven und wirke in dem Werke, welches Bischof Vicelin geübt hat; denn thust du das, so wirst du sowohl dir, als Anderen nützen. Jede gute That ist um so besser, je gemeinnütziger sie ist." Darauf berief die hohe Frau durch ein Sendschreiben den Propst Ludolf von Cuzelina zu sich und sandte mit ihm den Priester Gerold, den sie ihm anvertraute, nach dem Wagrien, damit der Letztere daselbst zum Bischof erwählt würde. Volk und Geistlichkeit genehmigten einstimmig durch ihre Wahl den herzoglichen Antrag. Damals war gerade der Bischof,[1] der den Erwählten weihen mußte, abwesend. Er war nämlich dem Herzoge von Anfang an feind, und trachtete um so eifriger, denselben in die Ferse zu verwunden, da der Herzog von dem Zuge nach Italien in Anspruch genommen war. So befestigte er gegen den Herzog seine Burgen zu Stadhen [Stade], Vorden [Bremervörde], Horeborg [Harburg]

1) Der Erzbischof Hartwig von Bremen.

Digitized by Google

und Friborg [Freiburg]. Damals sagten die Fürsten von Ostsachsen und einige von Baiern einer Verschwörung wegen, wie es hieß, eine Zusammenkunft an, und der miteingeladene Erzbischof kam ihnen im Böhmerwalde entgegen. Als er aber nachher wieder heimeilte, wurde ihm von den Herzoglichen die Rückkehr in seinen Sprengel verwehrt, und so ausgeschlossen, blieb er beinahe ein ganzes Jahr in Ostsachsen. Darum machte sich unser Neuerwählter auf und begab sich zu ihm nach Sachsen, wo er den Gesuchten in Merseburg fand, als er gerade damit umging, das Bisthum Aldenburg auf einen Anderen zu übertragen. Er hatte nämlich beschlossen, einen Propst in dortiger Gegend, der sich um ihn wohlverdient gemacht hatte, mit dieser Würde zu belohnen, indem er dabei von den Reichthümern dieses Bisthumes viel Rühmens machte, obwohl ohne Grund. Als er nun von der Ankunft des Herrn Gerold hörte, wurde er sehr bestürzt, und fing an zu versuchen, ob er die Wahl nicht als ungültig darstellen könnte, unter dem Vorgeben, eine Kirche, die noch unreif und von Personen so gut wie leer sei, könne ohne seine Erlaubniß weder wählen, noch überhaupt etwas entscheiden. Die Unseren dagegen begannen nachzuweisen, daß die vorgenommene Wahlhandlung gültig sei, da sie auf den Antrag des Herzogs, auf die Uebereinstimmung der Geistlichkeit und auf die gehörige Befähigung der Person des Erwählten begründet sei. Da sagte der Erzbischof: „Es ist hier weder an der Zeit, noch am Orte, dergleichen auseinander zu setzen; das Bremer Capitel wird, wenn ich zurückkomme, die Sache ausmachen.“ Da also der Neuerwählte sah, daß der Erzbischof ihm entgegen war, sandte er den Propsten Ludolf und die, welche mit ihm nach Wagrien gekommen waren, zurück, er selbst aber reiste rasch fort nach Schwaben, um von da dem Herzoge durch einen Abgeordneten von seiner Lage Kunde zu geben. Der Herzog sandte ihm darauf die Weisung zu, er möge schnell nach der Lombardei kommen, um mit ihm die Reise nach Rom fortzusetzen. Als er aber diesem Auftrage nachkam, ward er an der Gränze von Schwaben von Räubern angefallen, wobei ihm sein Reisegeld abgenommen

Digitized by Google

und er mit einem Schwerte an der Stirne verwundet wurde. Auch dadurch ließ sich der Mann mit seinem feurigen Geiste nicht hindern, den begonnenen Weg fortzusetzen, und als er bei Terdona [Tortona], wo das königliche Lager sich befand, anlangte, wurde er vom Herzoge und seinen Freunden gütig empfangen. Darauf griff der König mit allen Fürsten Terdona an, belagerte es lange Zeit, und ließ, als er es zuletzt erobert hatte,[1] die Mauern einreißen und die Stadt dem Erdboden gleich machen. Als darnach das Heer aufbrach, ließ der Herzog unsern Bischof mit sich nach Italien reisen, um ihn dem Herrn Papste vorzustellen.

Die Römer schickten Gesandte an den König ins Lager, mit der Anzeige, der Senat und die gesammte Bürgerschaft der Stadt seien bereit, ihn im Triumphzuge zu empfangen, wenn er sich auf kaiserliche Art benehme. Als er darauf fragte, wie er sich benehmen solle? antworteten sie: „Der König, der nach Rom kommt, um zum Kaiser erhoben zu werden, muß dem Herkommen gemäß, d. h. auf einem goldenen Wagen im Purpurgewande kommen und im Kriege bezwungene Herrscher und die Schätze überwundener Völker vor sich einherführen. Außerdem muß er die Stadt ehren, welche das Haupt des Erdkreises ist und die Mutter des Reiches, und muß dem Senate erlegen, was durch Verordnungen festgesetzt ist, nämlich 15000 Pfund Silbers, damit hierdurch das Wohlwollen des Senates rege gemacht werde und man ihm die Ehre des Triumphzuges gewähre, und damit er, den die Wahl der Fürsten des Reiches zum Könige erlesen hat, durch die Hoheit des Senates schließlich zum Kaiser erhoben werde." Darauf antwortete der König lächelnd: „Eure Versprechungen sind ganz angenehm, aber der Preis ist zu hoch. Ihr Männer Roms verlangt große Dinge von Unserer ganz ausgeleerten Schatzkammer. Ich glaube, ihr sucht Uns etwas anzuhaben, da ihr Unbilliges von Uns verlangt. Ihr werdet aber vernünftiger handeln, wenn ihr dies aufgebt und es lieber mit Unserer Freundschaft als mit Unseren

1) Am 13. April 1155.

Digitized by Google

Waffen versucht." Jene aber bestanden nur um so hartnäckiger darauf, indem sie erklärten, die Rechte der Stadt dürften durchaus nicht umgestoßen werden, sondern er müsse thun, was der Senat verlange, sonst würde man ihm, wenn er käme, die Thore der Stadt verschließen.

80. Die Einsegnung Kaiser Friedrichs.

Nachdem der König diese Rede angehört hatte, ließ er durch die angesehensten Würdenträger den Herrn Papst Hadrian zu sich ins Lager rufen, um mit demselben sich zu berathen, da die Römer auch ihn in manchen Stücken verletzt hatten. Als nun derselbe im Lager anlangte, kam ihm der König eilends entgegen, hielt ihm, wie er vom Pferde sprang, den Steigbügel und führte ihn an der Hand in sein Zelt. Nachdem darauf Stille eingetreten war, nahm der Herr Bischof von Bavenberg im Namen des Königs und der Fürsten das Wort und sprach: „Die ehrenvolle Gegenwart deiner Heiligkeit, apostolischer Seelenhirt, erfüllt uns mit einer der Sehnsucht, mit der wir sie erwartet haben, entsprechenden Herzensfreude, und wir danken Gott, der alles Gute in reichem Maße spendet, dafür, daß er uns von der Heimat hinweg an diesen Ort geleitet und uns deines hochheiligen Besuches gewürdigt hat. Wir thun dir, ehrwürdiger Vater, kund, daß diese ganze Kirche hier von den äußersten Gränzen des Erdkreises her dem Reiche zu Ehren versammelt ist, um ihren Fürsten deiner Heiligkeit zuzuführen, damit du ihn erheben mögest auf den Gipfel kaiserlicher Ehre, ihn, einen Mann, der ausgezeichnet ist durch den Adel seines Geschlechtes, versehen mit Klugheit des Geistes, beglückt durch Siege, dazu auch in göttlichen Dingen sehr hervorragend, ein treuer Beobachter des reinen Glaubens, ein Freund des Friedens und der Wahrheit, ein Verehrer der heiligen Kirchen überhaupt, vor allem aber der heiligen römischen, die er wie eine Mutter liebt, so daß er nichts von dem unbeachtet läßt, was die Ueberlieferung der Vorfahren zu Ehren Gottes und des Apostelfürsten darbringen heißt. Die Glaubwürdigkeit dieser Versicherung

Digitized by Google

geht aus der eben jetzt von ihm an den Tag gelegten Demuth hervor. Denn er hat sich beeilt, dich, als du kamst, zu empfangen, und hat, deinen hochheiligen Spuren folgend, gethan, was sich gebührte. So bleibt denn nur noch übrig, daß auch du, Herr Vater, auch in Betreff seiner das vollziehest, was dir obliegt, damit, was an der völligen Darstellung seiner kaiserlichen Hoheit noch fehlt, mit Gottes Gnade durch deine Hand ergänzt werde." Darauf antwortete der Herr Papst: „Was du sagst, Bruder, sind leere Worte. Du sagst, dein Fürst habe dem heiligen Petrus die gebührende Ehrfurcht erwiesen: allein der heilige Petrus scheint vielmehr ungeehrt geblieben zu sein, denn während der König den rechten Steigbügel halten mußte, hat er den linken gehalten." Als dies durch den Dolmetscher dem Könige mitgetheilt war, sagte er voll Demuth: „Sagt ihm, daß dies nicht aus Mangel an Achtung, sondern aus Unkunde geschehen sei. Denn ich habe mich bisher nicht viel mit dem Halten von Steigbügeln abgegeben, vielmehr ist der Papst, so viel ich mich erinnere, der Erste, dem ich eine solche Höflichkeit erwiesen habe." Ihm erwiederte der Herr Papst: „Wenn er eine so leichte Sache aus Unwissenheit vernachlässigt hat, wie, glaubt ihr, wird er denn mit den größten Dingen fertig werden?" Da entgegnete der König, ein wenig aufgeregt: „Ich möchte doch genauer erfahren, woher diese Sitte rührt, ob sie eine Sache des Wohlwollens oder der Pflicht ist? Ist es nur Wohlwollen, so darf der Herr Papst sich nicht beschweren, wenn eine Höflichkeit, die nur auf freiem Willen, nicht auf einem Rechtsgrunde beruht, nicht ganz wie gewöhnlich beobachtet worden ist. Sagt ihr aber, diese Ehrenbezeigung gebühre dem Apostelfürsten zufolge der aus der ersten Einsetzung herrührenden Schuldigkeit, so frage ich: was ist denn für ein Unterschied zwischen dem rechten und dem linken Steigbügel, wofern nur die Demuth bewahrt wird und der Fürst sich zu den Füßen des höchsten Seelenhirten beugt?" So wurde lange und heftig gestritten. Zuletzt schieden Beide von einander ohne den Friedenskuß. Da nun die, welche für die Säulen des Reiches galten, befürchteten, daß ihre Mühe verloren gehen

Digitized by Google

und Alles vereitelt werden möchte, so überwanden sie durch vieles Zureden das Herz des Königs, so daß er den Herrn Papst wieder ins Lager zurückrief. Als derselbe dann wiederkam, empfing ihn der König mit aufs neue wiederholter, vollständig erwiesener Höflichkeitsbezeigung. Als nun Alle heiter wurden und über die Uebereinkunft sich freuten, sagte der Herr Papst: „Noch ist etwas zu thun übrig, was eurem Fürsten obliegt. Er muß dem heiligen Petrus Apulien wieder erwerben, welches Wilhelm von Sicilien mit Gewalt sich angeeignet hat. Ist das geschehen, dann mag er zu uns kommen, um gekrönt zu werden." Darauf entgegneten die Fürsten: „Wir liegen schon lange Zeit im Lager und es fehlt uns an Sold, und doch verlangst du, daß wir dir Apulien wieder erwerben, und dann erst soll es zur Einsegnung kommen? Das ist hart und übersteigt unsere Kräfte. Viel angemessener ist es, wenn vorher die Handlung der Kaiserweihe vollzogen wird, damit wir ins Vaterland zurückkehren und uns etwas von den erduldeten Strapazen erholen können. Nachher werden wir dann besser gerüstet wieder kommen, um zu vollenden, was jetzt noch zu thun übrig bleibt." Und Gott, vor dem sich beugen, die den Erdkreis in Händen tragen, fügte es so, daß der Papst nachgab und den Wünschen der Fürsten beipflichtete. Als auf diese Weise die Eintracht hergestellt war, setzten sie sich zur Berathung nieder, um über ihren Einzug in die Stadt zu verhandeln und zu erwägen, wie sie sich vor einem hinterlistigen Ueberfall von Seiten der Römer hüten könnten. Damals ging unser Herzog den Herrn Papst an mit der Bitte, dem Aldenburger die Weihe zu ertheilen, dieser aber schlug dies auf eine sehr milde Weise ab, indem er sagte: Er würde diese Bitte gerne erfüllen, wenn es ohne Beeinträchtigung der Rechte des Metropolitans geschehen könnte. Denn der Hammenburger Herr hatte den Papst brieflich benachrichtigt und ihn gebeten, sich dieser Einsegnung zu enthalten, da sie ihm zur Unehre gereichen würde.

Als sie sich nun der Stadt näherten, schickte der König heimlich in der Nacht 500 Geharnischte in den Dom St. Peters, zu-

Digitized by Google

gleich mit den Legaten des Herrn Papstes, welche den Wachen die Aufträge desselben überbrachten und die Soldaten durch eine Hinterthür in den Dom und in die Burg einließen. Am Morgen kam dann der König mit dem ganzen Heere und der Herr Papst trat mit der Schaar der Cardinäle hervor und empfing ihn an den Stufen der Kirchentreppe, worauf sie in den Dom St. Peters einzogen und die Handlung der Weihe begannen.[1] Die Krieger aber umstanden wohlbewaffnet den Dom und das Haus und beobachteten den König, bis die heilige Handlung vollzogen war. Als aber das Werk der Kaiserkrönung an ihm vollendet war, verließ er die Mauern der Stadt, und der ermüdete Soldat erholte sich an Speise und Trank. Während dieses Frühmahls jedoch machten die Lateranischen einen Ausfall und beunruhigten zuerst das Lager des Herzogs, welches an die Mauern stieß. Das Heer aber eilte mit lautem Geschrei zur Gegenwehr aus dem Lager hervor, und es ward an dem Tage eine gewaltige Schlacht geliefert. In derselben kämpfte der Herzog tapfer an der Spitze des Heeres. Die Römer wurden besiegt und erlitten eine große Niederlage. Als der Sieg errungen war, ward der Name des Herzogs vor allen andern Kämpfern des Heeres hochgepriesen. Um ihn deshalb zu ehren, übersandte der Herr Papst ihm Geschenke und trug dem Boten auf und sagte zu ihm: „Sage ihm, daß ich morgen, so Gott will, seinen Neuerwählten weihen werde." Ueber dieses Versprechen freute sich der Herzog. Am andern Morgen also stellte der Herr Papst eine öffentliches Fest an und segnete unsern Bischof mit großer Feierlichkeit ein.

81. Von der Aufknüpfung der Veroner.

Nachdem die Römer beim Papste wieder zu Gnaden gekommen waren, schickte sich das Heer des Kaisers an, wieder heim zu ziehen und kam, Italien verlassend, in die Lombardei. Als sie auch diese zurückgelegt hatten, erschienen sie vor Verona, wo der Kaiser

1) Am 18. Juni 1055.

Digitized by Google

sammt dem Heere in große Gefahr kam. Es ist nämlich Gesetz, daß die Veroner dem Kaiser, wenn er die Lombardei verläßt, eine Schiffbrücke über den Fluß bauen müssen, der Edesa [Etsch] heißt und so heftig strömt wie ein Gießbach und nirgends eine Furth zum Hindurchgehen darbietet. Als nun das Heer hinüberzog, wurde jene Brücke sogleich vom Strome fortgerissen. Das Heer aber, welches weiter eilte, kam an einen Engpaß, welcher die Klause heißt, wo zwischen Felsen, deren Spitzen fast den Himmel berühren, ein so enger Weg sich fortzieht, daß kaum Zwei neben einander hergehen können. Die Veroner hatten den Gipfel des Berges besetzt und schleuderten von da herab ihre Geschosse und ließen Keinen vorbeiziehen. Dann ließen sie den Kaiser fragen, was er geben wolle, um sich und die Seinen zu retten. Der Kaiser nun, der sich ringsum vom Flusse und von Bergen umzingelt sah, gerieth in unglaubliche Bestürzung. Er ging in sein Zelt, legte seine Fußbekleidung ab und betete am lebenbringenden Kreuze des Herrn, und alsbald fand er denn auch, von Gott erleuchtet, Rath. Er ließ die Veroner, welche bei ihm waren, rufen und sagte zu ihnen: „Zeigt mir einen verborgenen Pfad, der auf den Gipfel des Berges führt, sonst lasse ich euch die Augen ausstechen.“ Jene nun, voll Furcht, entdeckten ihm die Aufgänge des Berges, welche sofort die tapfersten Krieger erstiegen, so die Feinde überfielen, sie im Kampfe auseinander trieben und die Vornehmen derselben gefangen nahmen, welche sie vor den Kaiser führten. Dieser ließ sie aufknüpfen. Nachdem auf diese Weise die Hindernisse beseitigt waren, setzte das Heer seinen Zug fort.

82. Die Aussöhnung der Bischöfe Hartwig und Gerold.

Darnach begab sich unser Bischof mit Erlaubniß des Herzogs nach Schwaben, wo er ehrenvoll von seinen Freunden empfangen und einige Tage zurückgehalten wurde. Dann wandte er sich nach Sachsen, setzte über die Elbe und kam nach Wagrien, um die Arbeit zu beginnen, zu der er bestimmt war. Als er nun endlich sein Bisthum betrat, fand er so geringe Mittel des Unterhalts

Digitized by Google

vor, daß sie kaum für einen Monat ausreichten, da die Falderer Kirche nach dem Tode des seligen Bischofs Vicelin aus Rücksicht sowohl auf ihren Vortheil, als auf größere Ruhe zur Kirche von Hammenburg übergegangen war. Der Propst Ludolf aber und die Brüder in Hagerestorp glaubten genug zu thun, wenn sie den Bischof bei seinem Einzuge und bei seinem Abzuge bewirtheten. Nur die Kirche von Bozoe lieferte den Unterhalt des Bischofs; aber ihr Gebiet war noch leer und unangebaut. Der Bischof nun kam, indem er seine Pfarrkinder besuchte und begrüßte, wieder an die Elbe, um mit dem Erzbischof in Stadhen sich zu unterreden. Da aber der Erzbischof aus Unwillen über seine Erhebung ihn lange hinhielt und der Zutritt zu ihm schwierig war, so sagte unser Bischof zum Abt von Reddegeshusen und zu den Uebrigen, die mit ihm gekommen waren: „Was sitzen wir hier, Brüder? gehen wir, dem Manne ins Antlitz zu sehen!" Und ohne zu zaudern, ging er hinein zum Kirchenfürsten und empfing den Kuß, jedoch ohne ein Wort der Begrüßung. Da sprach unser Bischof: „Ihr sprecht nicht zu mir? Was habe ich verbrochen, daß ich keines Grußes werth bin? Lasset uns, wenn's Euch beliebt, Schiedsrichter bestellen, die unter uns entscheiden mögen. Ich bin, wie ihr wißt, nach Merseburg gekommen und habe um euren Segen gebeten, ihr aber habt ihn mir verweigert. So bin ich nothgedrungen nach Rom gereist, um vom apostolischen Stuhle zu erlangen, was ihr mir nicht gewähren wolltet. Folglich habe ich mehr Grund zu zürnen, als ihr, da ihr mich in die lästige Nothwendigkeit versetzt habt, diese Reise zu unternehmen." Darauf erwiederte der Erzbischof: „Welche so unausweichliche Ursache trieb euch nach Rom, die Mühe und die Kosten der Reise zu übernehmen? etwa weil ich, da ich mich in einer fernen Gegend befand, euer Gesuch verschob, bis ihr es Angesichts unserer eigenen Kirche wiederholen konntet?" — „Ihr habt es verschoben, entgegnete unser Bischof, um unsere Sache hinfällig zu machen, denn das habt ihr, laßt uns nur die Wahrheit gestehen, ganz offen und bestimmt erklärt. Doch gelobt sei Gott, der uns in seinem Dienste zu einem

Digitized by Google

Ziele hat gelangen lassen, welches zu erreichen zwar mühevoll war, welches aber jetzt desto mehr Freude gewährt" Darauf antwortete der Bischof: „Der apostolische Stuhl hat in Bezug auf eure Einsegnung, die uns dem Rechte nach zukam, von seiner Macht, der wir uns freilich nicht widersetzen können, Gebrauch gemacht. Allein dieses Unrecht ist er wieder dadurch gut zu machen bedacht gewesen, daß er uns brieflich kund gegeben hat, durch diese Handlung sei unserem Ansehen in Betreff eurer Unterordnung unter uns nichts vergeben." Der Bischof erwiederte: „Ich weiß und leugne es nicht, daß es so ist, wie ihr sagt, und darum gerade bin ich gekommen, um mich gegen euch so zu bezeigen, wie ihr es verlangen könnt, damit die Zwietracht beigelegt und der Friede wieder hergestellt werde. Auch, denke ich, wäre es gerecht, wenn ihr uns, die wir uns als euch untergeordnet betrachten, eine Unterstützung zu unserem Lebensunterhalte zukommen ließet. Denn dem Kämpfenden gebührt sein Lohn." Nachdem er das gesagt, schlossen sie Beide Freundschaft und versprachen einander gegenseitig in Bedrängnissen zu helfen.

Von da aufbrechend, begab sich unser Bischof Gerold nach Bremen, um dem Herzoge entgegen zu gehen. Denn dieser, welchen diejenigen Friesen, die Rustrer heißen, beleidigt hatten, kam am ersten November nach Bremen, und nahm alle Rustrer, die zu Markte gekommen waren, gefangen und bemächtigte sich ihrer Waaren. Als nun der Herzog unsern Bischof fragte, wie er vom Erzbischof empfangen sei, sprach er Gutes von ihm und suchte ihm über denselben eine bessere Gesinnung einzuflößen. Denn die alte Feindschaft, die längst zwischen ihnen bestanden hatte, fand damals Gelegenheit zum Ausbruche, weil der Erzbischof, seinen Eid übertretend, den Zug nach Italien unterlassen hatte und somit der Majestätsbeleidigung schuldig war. Daher kam auch ein Abgeordneter des Kaisers nach Bremen, besetzte alle bischöflichen Höfe und zog, was er fand, für den kaiserlichen Schatz ein. Dasselbe geschah dem Bischof Othelrich von Halberstadt.

Als darauf der Herzog wieder nach Bruneswich zurückkehrte,

Digitized by Google

folgte ihm unser Bischof und beging mit ihm das Fest der Geburt des Herrn. Nachdem diese Feier vollzogen war, kehrte unser Bischof nach Wagrien zurück, indem er seinen Bruder, den Abt von Reddegeshusen, mitnahm, und begab sich nach Aldenburg, um den Tag der Erscheinung des Herrn am Hauptsitze des Bisthums zu feiern. Die Stadt aber war ganz verlassen, hatte weder Mauern noch Einwohner, nur eine kleine Capelle, die der heilige Vicelin dort errichtet hatte. Dort hielten wir in der heftigsten Kälte unter Haufen von Schnee das heilige Amt ab. Von den Slaven waren keine Zuhörer da, außer Pribizlaw und einigen wenigen. Nach Vollziehung der heiligen Handlung bat Pribizlaw, wir möchten in sein Haus, welches an einem weiter entfernten Orte lag, einkehren, und empfing uns sehr freundlich und gab uns eine reiche Mahlzeit. Zwanzig Gerichte belasteten die uns hingestellte Tafel. Da habe ich durch eigene Erfahrung kennen gelernt, was ich vorher nur von Hörensagen wußte, daß kein Volk, was Gastlichkeit anlangt, ehrenwerther ist, als die Slaven. Denn in Bewirthung der Gäste sind alle eines Sinnes und gleich eifrig, so daß Niemand um gastliche Aufnahme zu bitten braucht. Was sie durch Ackerbau, Fischerei oder Jagd erwerben, geben sie alles mit vollen Händen hin, und preisen den als den Tapfersten, der der Verschwenderischeste ist, weshalb Viele durch die Sucht, hierin Aufsehen zu erregen, zu Diebstahl und Raub sich verleiten lassen. Diese Verbrechen kommen bei ihnen jedenfalls häufig vor, denn man entschuldigt sie, indem man sie mit dem Streben nach Gastlichkeit bemäntelt. Denn nach den Gebräuchen der Slaven muß man, was man in der Nacht gestohlen hat, am andern Morgen unter seine Gastfreunde vertheilen. Wenn aber einer, was jedoch sehr selten vorkommt, einem Fremden Aufnahme verweigert zu haben überführt wird, dessen Haus und Habe darf man niederbrennen, und Alle stimmen in der Ansicht überein, daß sie sagen, der, der sich nicht scheue, einem Fremden Brod zu versagen, sei verrufen und gemein und verdiene von Allen geschmäht zu werden.

Digitized by Google

83. Die Bekehrung des Pribizlaw.

Bei dem Fürsten blieben wir die Nacht und dann noch den folgenden Tag und wieder die Nacht, und begaben uns darauf nach dem jenseitigen Slavenlande, um bei einem angesehenen Manne, Namens Thessemar, der uns eingeladen hatte, zu Gast zu gehen. Es traf sich aber, daß wir auf unserem Zuge in einen Wald kamen, welcher der einzige in jenem Lande ist; denn dasselbe besteht ganz aus einer Ebene. Da sahen wir unter sehr alten Bäumen heilige Eichen, welche dem Prove, dem Gotte jenes Landes, geweiht waren. Diese umgab ein freier Hofraum und ein sehr sorgfältig aus Holz gebauter Zaun, in welchem sich zwei Pforten befanden. Denn außer den Hausgöttern und den Götzen, welche jeder einzelne Ort im Ueberflusse hatte, war dieser Ort das Heiligthum des gesammten Landes, und für denselben ein besonderer Oberpriester, so wie besondere Feste und verschiedene Arten von Opfern bestimmt. Dort pflegte nämlich am zweiten Wochentage das Volk mit dem Priester und dem Fürsten zum Gerichte zusammen zu kommen. Der Eintritt in den Hofraum war Allen verwehrt, außer dem Priester und denen, die opfern wollten, oder die von Todesgefahr bedrängt wurden; denn diesen durfte der Zufluchtsort niemals verschlossen werden. Die Slaven haben nämlich solche Ehrfurcht vor ihren Heiligthümern, daß sie den Umkreis eines solchen selbst in Kriegeszeiten nicht mit Blut beflecken lassen. Zum Eide lassen sie es selten kommen; denn schwören ist bei ihnen beinahe so viel wie sich verschwören, nämlich den rächenden Zorn der Götter auf sich herabrufen. Die Slaven haben vielerlei Götzendienst; denn sie stimmen nicht alle in derselben Art von Aberglauben überein. Die einen stellen nämlich phantastische Götzenbilder in den Tempeln zur Schau aus, wie z. B. das Götzenbild zu Plune, welches sie Podaga nennen; Andere bewohnen Wälder und Haine, wie der Gott Prove zu Aldenburg; von solchen sind tausende von Bildern vorhanden. Viele Götzen stellen sie auch mit zwei, drei und noch mehr Köpfen dar. Bei aller

Digitized by Google

Mannigfaltigkeit derjenigen Götter aber, denen sie Fluren und Wälder, Leiden und Freuden zuschreiben, läugnen sie doch nicht, daß ein Gott im Himmel über die übrigen herrsche. Dieser vor allen gewaltige aber, sagen sie, sorge nur für die himmlischen Angelegenheiten, die anderen aber gehorchen ihm, indem sie die von ihm ihnen übertragenen Aemter verwalten; sie seien aus seinem Blute entsprossen, und jeder Gott stehe um so höher, je näher er diesem Gotte der Götter stehe. Als wir in diesen Wald und an diesen Ort der Unheiligkeit kamen, ermahnte uns der Bischof, daß wir tüchtig daran gehen möchten, den Hain zu zerstören. Er selbst sprang vom Pferde und zerschlug voll Eifers die ausgezeichnet verzierten Vorderseiten der Thore. Darauf traten wir in den Hof und häuften alle Zäune desselben um jene heiligen Bäume herum auf, und machten einen Scheiterhaufen, den wir anzündeten, jedoch nicht ohne Besorgniß, von den Eingeborenen überfallen zu werden; allein Gott schützte uns. Darnach wandten wir uns vom Wege ab nach dem Hause unseres Wirthes Thessemar, der uns mit großem Gepränge empfing. Indeß machten die Becher der Slaven uns doch nicht Lust noch Freude, weil wir die Fesseln und verschiedenen Marterwerkzeuge sahen, welche für die aus Dännemark herbeigebrachten Christen gebraucht wurden. Da sahen wir Priester des Herrn durch lange Gefangenschaft ganz abgemagert, denen doch der Bischof weder mit Gewalt noch durch Bitten helfen konnte.

Am folgenden Sonntage kam das ganze Volk des Landes auf dem Markte zu Lubeke zusammen. Dort fand sich auch der Herr Bischof ein, und hielt an die versammelte Menge eine Anrede, in der er sie ermahnte, die Götzen aufzugeben und den einigen Gott, der im Himmel ist, zu verehren, und sich taufen zu lassen und den bösen Werken zu entsagen, nämlich dem Berauben und Morden der Christen. Als er ausgeredet hatte, antwortete unter Beipflichtung der Uebrigen Pribizlaw: „Deine Worte, ehrwürdiger Bischof, sind Worte Gottes und dienen zu unserem Heile. Aber wie sollen wir diesen Weg betreten, da wir in so viele Uebel ver-

Digitized by Google

wickelt sind? Damit du unsere traurige Lage begreifen kannst, so höre voll Geduld meine Worte an; denn das Volk, welches du vor dir siehst, ist dein Volk und es ist recht, daß wir dir unsern Nothstand vorlegen. Dann wird es dir gebühren, mit uns Mitleid zu haben. Unsere Fürsten verfahren mit solcher Strenge gegen uns, daß wegen des großen Druckes der Abgaben und der Knechtschaft uns der Tod lieber ist, als das Leben. Siehe, in diesem Jahre haben wir, die Bewohner dieses so kleinen Erdwinkels, dem Herzoge ganze 1000 Mark bezahlt, dazu dem Grafen so viele Hunderte, und doch sind wir noch nicht darüber weg, sondern werden noch tagtäglich gepreßt und gedrängt, so daß wir fast ganz zu Grunde gerichtet sind. Wie sollen wir nun für diesen neuen Glauben die Möglichkeit erlangen, Kirchen zu erbauen und uns taufen zu lassen, wir, denen täglich die Flucht vor die Augen tritt? Und hätten wir noch einen Ort, wohin wir entfliehen könnten! Aber wenn wir über die Travene gehen, so ist dort dasselbe Unglück, und kommen wir an die Pana,[1] so ist es auch dort ebenso. Was bleibt uns also anderes übrig, als das Land zu verlassen und aufs Meer zu fahren, um in Fischerhäusern zu wohnen? Oder welche Schuld trifft uns, wenn wir, aus dem Vaterlande vertrieben, das Meer unsicher machen und von den Dänen oder den Kaufleuten, die dasselbe befahren, unsern Lebensunterhalt entnehmen? Werden nicht die Fürsten, die uns hiezu treiben, daran schuld sein?" — Darauf erwiederte der Bischof: „Daß unsere Fürsten bisher euer Volk mißhandelt haben, ist nicht zu verwundern; denn sie glauben an Götzendienern und solchen, die ohne Gott sind, sich nicht eben versündigen zu können. Darum nehmt lieber zum christlichen Glauben eure Zuflucht und unterwerft euch eurem Schöpfer, unter dessen Joch sich die beugen, die den Erdkreis in Händen tragen. Leben nicht die Sachsen und die übrigen Völker, die den Christennamen führen, in Ruhe, zufrieden mit ihren gesetzlichen Abgaben? Ihr dagegen seid die Einzigen, die von der Re-

1) Slavisch Piena, Piana, jetzt Peene.

Digitized by Google

ligion, zu der sich Alle bekennen, abweichen, und deshalb auch von Allen sich plündern lassen müssen." Da sprach Pribislaw: „Wenn es dem Herrn Herzoge und dir beliebt, daß wir denselben Glauben haben sollen wie der Graf, so mögen uns dann auch die Rechte der Sachsen in Bezug auf Güter und Steuern zu Theil werden; dann wollen wir gerne Christen werden, Kirchen bauen und unsere Zehnten entrichten."

Darauf begab sich unser Erzbischof zum Herzoge zur Landesversammlung, welche zu Ertheneburg angesagt war. Ebendahin kamen die dorthin berufenen Fürsten der Slaven zum Landtage. Da hielt, vom Bischof aufgefordert, der Herzog an die Slaven eine Vermahnungsrede wegen des Christenthums. Ihm antwortete Niclot, der Fürst der Obotriten: „Sei der Gott, der im Himmel ist, dein Gott und du sei du unser Gott, so sind wir zufrieden. Verehre du jenen, wir werden dich verehren." Der Herzog aber verwies ihm diese Lästerrede. Was aber die Förderung der Angelegenheiten des Bisthums und der Kirche anlangte, so geschah damals darin weiter nichts, weil unser Herzog, erst vor kurzem aus Italien zurückgekehrt, nur auf neuen Erwerb dachte; denn die Schatzkammer war völlig leer.

Als nun der Herzog heimkehrte, so begleitete ihn der Bischof nach Braunschweig und blieb bei ihm lange Zeit. Er sagte zum Herzoge: „Sehet, jetzt bin ich schon ein ganzes Jahr lang an eurem Hofe und falle euch zur Last; gehe ich aber nach Wagrien, so habe ich nichts zu leben. Warum habt ihr mir denn diesen Titel und dieses Amt aufgebürdet? Ich hatte es früher weit besser, als jetzt." Durch diese Worte bewogen, berief der Herzog den Grafen Adolf zu sich und verhandelte mit ihm über 300 Hufen, welche zu den Einkünften des Bisthums geschlagen wurden. Demnach überwies der Graf dem Bischof den Besitz von Uthine [Eutin] und Gamale sammt Zubehör. Ueberdies fügte er zu der Besitzung Bozoe zwei Dörfer, Gothesvelde [Hutzfeld] und Wobize [Wöbs] hinzu. Auch in Aldenburg schenkte er ihm eine sehr passende und am Markte belegene Besitzung. Und der Graf sprach: „Der Herr

Digitized by Google

Bischof gehe nach Wagrien und lasse unter Zuziehung von sachverständigen Männern diese Besitzungen abschätzen; was dann noch an den 300 Hufen fehlt, will ich ergänzen; bleibt aber etwas übrig, so gehört das mir." Der Bischof kam also hin, besah sich die Güter, fand aber vermittelst einer mit den Ansiedlern angestellten Untersuchung, daß diese Ländereien kaum 100 Hufen umfaßten. Deshalb ließ der Graf das Land nach einem kurzen, bei unseren Landsleuten unbekannten Längenmaße messen, und berechnete noch dazu Moore und Holzungen in derselben Weise, als wäre es Ackerland. So brachte er eine sehr große Anzahl von Landstücken heraus. Als deshalb die Sache vor den Herzog gebracht wurde, that er den Ausspruch, dem Bischof sollte das Maß nach der Sitte dieses Landes gegeben werden und Moore und dichtere Waldungen sollten gar nicht mit vermessen werden. So gab man sich denn viele Mühe, diese Besitzungen zu erlangen, aber weder der Herzog, noch der Bischof konnten es bis auf den heutigen Tag durchsetzen.

Die Besitzungen, deren ich eben erwähnt habe, erwarb Bischof Gerold, indem er täglich, mochte es passen oder nicht, in die Fürsten drang, daß der Funke der bischöflichen Würde im Lande der Wagiren erwecket werden möchte. Und er gründete die Stadt und den Markt zu Uthine und baute sich dort ein Haus. Da aber im Bisthum Aldenburg sich keine Vereinigung von Geistlichen fand, außer der zu Cuzelina oder Hagerestorp, so ließ er diese mit Einwilligung des Herzogs nach Segeberg, nach dem zuerst begründeten Orte, übersiedeln, damit er an den Festen, wenn der Bischof vor der Gemeinde erscheinen muß, bei der Geistlichkeit Unterstützung fände. Obwohl dies nun dem Propste Ludolf und den Brüdern wegen des geräuschvollen Marktverkehrs unbequem vorkam, so gaben sie doch dem Urtheile ihrer Oberen, denen zu widerstreben nicht statthaft war, nach. Und der Bischof baute daselbst ein Haus. Von da fortreisend, begab er sich zum Erzbischofe, dem er viele Ehre erwies in der Hoffnung, daß er ihm das Kloster von Faldera wieder verleihen würde, welches sein Vorgänger, wie aus-

Digitized by Google

gemacht ist, gegründet und besessen hatte. Allein der Erzbischof, welcher mehr auf den Vortheil seiner eigenen Kirche bedacht war, hielt ihn mit listigen Versprechungen hin, indem er ihm bald Aussichten machte, bald Aufschub suchte und die Zeit verstreichen ließ. Er gab indeß dem sehr ehrwürdigen Manne, dem Propste Eppo, den Auftrag, daß er von dieser jungen Kirche seine Hand nicht ganz abziehen, sondern den Bischof sowohl was die Personen, als was andere Hülfsleistungen anlange, unterstützen sollte. Daher berief unser Bischof von Faldera den Priester Bruno, denn dieser hatte nach dem Tode Vicelins das Slavenland verlassen, und versetzte ihn nach Aldenburg, um für das Seelenheil der dortigen Gemeinde Sorge zu tragen. Zu diesem Werke wurde jener nämlich durch göttliche Anregung bewogen. Denn er hatte in seinen Händen ein Salbkästchen gesehen, aus dessen Deckel ein junges lachend grünes Reis emporwuchs, welches allmählich zunehmend zu einem starken Baume wurde. Dies traf denn auch nach seiner Meinung ein. Denn so wie er nach Aldenburg kam, trat er das Werk Gottes mit großem Eifer an, und berief das Volk der Slaven zur Gnade der Wiedergeburt, indem er die Haine niederhieb und die gottvergessenen Gebräuche aufhob. Weil die Burg und die Stadt, wo einst die Hauptkirche sich befunden hatte, verödet waren, so erlangte er vom Grafen die Erlaubniß, daß eine sächsische Ansiedelung dort angelegt werden und dem Priester von einer Gemeinde, deren Sprache und Sitten er kannte, Unterstützung zu Theil werden solle. Und in der That förderte dies in nicht geringem Grade das Emporblühen der jungen Kirche. Es ward nämlich eine sehr ansehnliche Kirche zu Aldenburg erbaut und mit Büchern, Gemälden und dem sonstigen Bedarfe reichlich versehen. So wurde der Dienst des Herrn inmitten einer verkehrten und verirrten Nation wieder erneuert, ungefähr 90 Jahre nach der Zerstörung der früheren Kirche, welche sich unter dem frommen Fürsten Godescalk ereignete. Die Kirche wurde vom Bischofe Gerold dem heiligen Johannes dem Täufer gewidmet, wobei Graf Adolf und seine sehr fromme Gemahlin Mechtilde voll Andacht

Digitized by Google

zugegen waren. Der Graf befahl auch dem Volke der Slaven, ihre Todten zur Bestattung auf den Kirchhof zu bringen und an den Festtagen in der Kirche zusammen zu kommen, um das Wort Gottes zu hören. Das Wort Gottes aber spendete ihnen der Priester Bruno, dem ihm anvertrauten Sendamte gemäß im hinreichendem Maaße, indem er in slavischer Sprache geschriebene Predigten hatte, die er dem Volke auf geeignete Weise vortrug. Die Slaven wurden auch fortan verhindert, bei den Bäumen, Quellen und Steinen zu schwören, vielmehr brachten sie die wegen begangener Verbrechen Angeklagten vor den Priester, um sie durch das Eisen oder die Pflugscharen zu prüfen. Damals hatten die Slaven einen Dänen an's Kreuz geschlagen. Dies meldete Bruno dem Grafen. Dieser lud die Missethäter vor Gericht und legte ihnen eine Geldbuße auf, und verbannte diese Art von Todesstrafe ganz aus dem Lande.

Da nun Bischof Gerold sah, daß in Aldenburg ein guter Grund gelegt war, so rieth er dem Grafen, in dem Gau Susle eine Kirche zu errichten. Und man sandte dorthin von dem Kloster zu Faldera den Priester Deilaw, dessen Geist nach den Mühen und Gefahren der Predigt des Evangelii dürstete, und dieser kam, als er hingeschickt wurde, in eine Räuberhöhle, zu den Slaven, welche am Crempineflusse wohnen.[1] Dort war ein gewöhnlicher Schlupfwinkel von Seeräubern. Unter diesen wohnte der Priester, unter Hunger und Durst und Kleidermangel Gott dienend.

Nachdem dies Alles so ausgeführt war, schien es passend, eine Kirche in Lucelenburg und Rathecove zu bauen. Dorthin begaben sich der Bischof und der Graf, und bezeichneten die Plätze, auf denen Kirchen erbaut werden sollten. So nahm das Werk Gottes im Wagirenlande zu, und der Graf und der Bischof unterstützten sich gegenseitig.

Um eben diese Zeit baute der Graf die Burg Plune wieder auf, und gründete daselbst eine Stadt und einen Markt. Die

1) In der Nähe des Dorfes Altencrempe.

Digitized by Google

Slaven aber, die in den umliegenden Ortschaften wohnten, zogen sich zurück. An ihre Stelle kamen Sachsen und wohnten daselbst. Die Slaven verschwanden allmählich aus dem Lande.

Auch im Lande der Polaben wurde die Zahl der Kirchen auf Bitten des Herrn Bischofs Evermod und des Grafen Heinrich von Racesburg vermehrt. Indeß konnten sie die Slaven noch nicht am Plündern verhindern; denn noch durchschifften sie das Meer und verheerten das Land der Dänen, und ließen noch immer nicht von den Sünden ihrer Väter.

84. Vom Tode Kanuts.

Die Dänen, welche beständig durch innere Kämpfe litten, hatten zu auswärtigen Kriegen gar keine Tüchtigkeit. Denn Svein, der König, der sowohl durch glücklich errungene Siege, als durch des Kaisers Majestät in sein Reich eingesetzt war, mißhandelte sein Volk auf eine grausame Weise, weshalb er durch Gottes rächende Hand ein unglückliches Ende nahm. Da nun Kanut, sein Nebenbuhler, sah, wie unwillig das Volk auf Svein war, so schickte er hin und berief Waldemar, einen Vetter und Anhänger Sveins, und gewann ihn durch die Hand seiner Schwester für sich. Als er aber seiner Hülfe gewiß war, erneuerte er seine bösen Rathschläge gegen Svein. Während nämlich derselbe sich auf Seland befand, kamen plötzlich Kanut und Waldemar mit Heeresmacht, ihn zu bekriegen. Er aber ward wegen seiner Grausamkeit von Allen verlassen, floh, weil er keine Mittel zu kämpfen hatte, mit Weib und Kind an's Meer und setzte nach Aldenburg hinüber. Als der Graf hievon Kunde erhielt, ward er über den Ausgang der Sache sehr besorgt, daß nämlich ein so mächtiger Mann, der bisher alle Nationen des Nordens gebändigt hatte, nun plötzlich abgesetzt war. Da er nun durch das Land des Grafen zu reisen wünschte, so bewies ihm derselbe viel Höflichkeit. Er reiste nach Sachsen zu seinem Schwiegersohne, dem Markgrafen Konrad von Within, bei welchem er ungefähr zwei Jahre blieb.

Digitized by Google

Zu der Zeit begab sich unser Herzog Heinrich auf den Hoftag nach Regensburg, um das Herzogthum Baiern wieder zu erhalten. Denn eben dieses Herzogthum hatte Kaiser Friedrich seinem Oheime entzogen, und nun gab er es unserem Herzoge wieder,[1] weil er ihn auf dem Zuge nach Italien und in anderen Angelegenheiten des Reiches treu befunden hatte. Demselben wurde jetzt ein neuer Name geschaffen, nämlich Heinrich der Löwe, Herzog von Baiern und Sachsen. Als nun der Herzog, nachdem er diese Angelegenheit nach Wunsch beendigt hatte, vom Hofe nach Hause zurückkehrte, gingen ihn die sächsischen Großen mit der Bitte an, er möchte doch dem Svein helfen und ihn wieder in sein Reich zurückführen. Dieser aber versprach dem Herzoge eine ungeheure Summe Geldes. Deshalb sammelte derselbe ein sehr großes Heer und führte Svein zur Winterzeit nach Dännemark zurück, und sogleich wurden ihm die Städte Sleswich und Ripen geöffnet. Jedoch konnten sie weitere Erfolge nicht erlangen. Denn obgleich Svein gar oft vor dem Herzoge sich damit gerühmt hatte, die Dänen würden, wenn er mit dem Heere käme, ihn freiwillig aufnehmen, so fiel das doch keineswegs seiner Erwartung gemäß aus. Denn in ganz Dännemark war Niemand, der ihn empfing oder ihm entgegen ging. Als er daher merkte, daß das Glück ihm nicht günstig war und Alle ihn mieden, sagte er zum Herzoge: „Unsere Mühe ist vergebens, es ist besser, wir kehren zurück; denn was hilft es uns, das Land zu verheeren und Unschuldige zu plündern? Wenn wir mit den Feinden uns messen wollen, so ist das nicht möglich, weil sie uns entfliehen und weiter auf's Meer hinaus sich begeben." Darum nahmen sie von den beiden Städten Geißeln und verließen Dännemark. Darauf entschloß sich Svein zu einer andern Verfahrungsweise, und nahm sich vor, zu den Slaven sich zu begeben. Er machte darauf noch von der Gastfreundschaft des Grafen in Lubeke Gebrauch und ging dann zu Niclot, dem Fürsten der Obotriten. Der Herzog aber befahl den

1) Am 17. Sept. 1156.

Digitized by Google

Slaven zu Aldenburg und im Lande der Obotriten, dem Svein zu helfen. So bekam er einige Schiffe, mit denen er ungestört nach Laland kam, dessen Bewohner, welche ihm von Anfang an treu geblieben waren, den Ankommenden mit Dank und Glückwünschen empfingen. Von da begab er sich nach Fühnen und gewann dasselbe für sich. Dann ging er weiter nach den übrigen kleineren Inseln hin und machte durch Geschenke und Versprechungen sehr viele derselben sich geneigt, indem er sich vor feindlichen Nachstellungen in Acht nahm und sich an den sichersten Orten befestigte. Als dies Kanut und Waldemar vernahmen, erschienen sie mit einem Heere, um Svein anzugreifen und aus dem Lande zu treiben. Er aber hatte sich in Laland festgesetzt und war zum Widerstande bereit, auch durch seine sichere Stellung geschützt. So wurde durch Vermittelung des Herrn Helias, Bischofs von Ripen, und der Großen beider Parteien die Zwietracht in Frieden verwandelt und das Reich in drei Theile getheilt. Dem Waldemar ward Juthland, dem Kanut Seland, dem Svein Scone, welches sich als das durch streitbare Männer am meisten ausgezeichnete erweist, zu Theil. Die übrigen kleineren Inseln vertheilten sie unter jeden den Umständen nach. Und damit die Verträge nicht gebrochen würden, so wurden sie eidlich beschworen. Darauf stellten Kanut und Waldemar auf Seland in der Stadt Roschilde ein sehr großes Mahl an, und luden ihren Blutsfreund Svein dazu ein, um ihm wegen aller der Leiden, welche sie ihm zur Zeit des Krieges und der Feindschaft bereitet hatten, Ehre, Erholung und Trost zu gewähren. Er aber begann mit der ihm angeborenen Grausamkeit, während er dem Mahle beiwohnte und die schmausenden Könige unbesorgt und ohne allen Verdacht sah, nach einem für einen Hinterhalt geeigneten Ort zu spüren. Am dritten Tage des Mahles, als bereits das Dunkel der Nacht hereingebrochen war, wurden auf einen Wink Sveins Schwerter hereingebracht, man sprang auf die Könige, die sich dessen nicht versahen, zu, und Kanut ward plötzlich durchbohrt. Als aber der Mörder auch nach dem Haupte Waldemars zielte, sprang derselbe mit großer Gewalt da-

Digitized by Google

von und stieß das Licht zu Boden, worauf er im Dunkeln entkam, nur von einer Wunde getroffen. Er floh nach Juthland und regte ganz Dännemark auf. Darauf zog Svein aus Seland und den übrigen Inseln ein Heer zusammen und setzte nach Juthland über, um Waldemar zu bekriegen. Er aber führte sein Heer vor und trat ihm mit starker Macht entgegen. Nicht weit von Witberge ward eine Schlacht geliefert, und an dem Tage wurde Svein erschlagen und alle seine Mannen desgleichen. Waldemar aber erhielt das Reich der Dänen und wurde ein Lenker und Kind des Friedens. Die inneren Kämpfe, an denen Dännemark viele Jahre hindurch gelitten hatte, hörten auf. Waldemar schloß auch mit dem Grafen Adolf Freundschaft und ehrte ihn, wie es die Könige gethan hatten, die vor ihm gewesen waren.

85. Von der Erbauung von Lewenstat.

In jenen Tagen[1] wurde die Stadt Lubeke von einer Feuersbrunst verzehrt. Da schickten die Kaufleute und die anderen Bewohner der Stadt an den Herzog und ließen ihm sagen: „Es währt nun schon lange Zeit, daß der Markt zu Lubeke auf euren Befehl verboten ist. Wir aber sind bisher in der Hoffnung, den Markt durch eure Gnade und Wohlgeneigtheit wieder zu erlangen, in dieser Stadt geblieben. Auch konnten wir uns nicht entschließen, die mit großen Kosten aufgeführten Gebäude zu verlassen. Jetzt aber, da unsere Häuser niedergebrannt sind, würde es zwecklos sein, an einem Orte, wo kein Markt sein darf, wieder zu bauen. Gib uns also einen Ort, eine Stadt zu gründen, wo es dir gefällt." Nun bat der Herzog den Grafen Adolf, daß er ihm den Hafen und den Werder in Lubeke abtreten möchte. Er aber wollte nicht darauf eingehen. Darauf gründete der Herzog eine neue Stadt am Flusse Wochenice, nicht weit von Lubeke, im Lande Racesburg, und begann sie zu bauen und zu befestigen. Und er nannte

1) Im J. 1151.

Digitized by Google

sie nach seinem Namen Lewenstat, d. h. Löwenstadt. Da aber dieser Ort sowohl was den Hafen, als was die Befestigung anlangte, wenig geeignet war, und man nur mit kleinen Schiffen dahin gelangen konnte, so begann der Herzog den Grafen Adolf wieder aufzusuchen und die Rede wieder auf den Werder und den Hafen von Lubeke zu bringen, indem er ihm Vieles versprach, wenn er seinen Wünschen nachgäbe, so daß der Graf sich zuletzt überreden ließ und ihm die Burg und den Werder von Lubeke abtrat. Sogleich kehrten auf Geheiß des Herzogs die Kaufleute mit Freuden zurück, die unbequeme neue Stadt verlassend, und begannen die Kirchen und Mauern der Stadt wieder zu erbauen. Der Herzog aber sandte in die Städte und Reiche des Nordens, nach Dännemark, Schweden, Norwegen und Rußland Boten und trug ihnen Frieden an, so daß sie zu seiner Stadt Lubeke freien Zugang hätten. Und er legte daselbst eine Münze und einen Zoll an, und verlieh der Stadt die ansehnlichsten Gerechtigkeiten. Seit der Zeit gedieh der Betrieb der Stadt immer mehr und die Zahl ihrer Bewohner wuchs in hohem Grade.

86. Die Belagerung von Mailand.

Um diese Zeit berief der tapfere Kaiser Friedrich alle Fürsten Sachsens zur Belagerung der Stadt Mailand. Daher war es also nothwendig, daß der Herzog sich den Angelegenheiten des Reiches in ausgezeichneter Weise widmete. Darum begann er die Uneinigkeiten, die innerhalb des Herzogthums herrschten, beizulegen, indem er weise Vorkehrungen traf, daß nicht in Abwesenheit der Fürsten und der übrigen Edlen Unruhen ausbrächen. Auch sandte er hin und lud den König Waldemar zu einer Unterredung ein und schloß mit ihm Freundschaft. Bei der Gelegenheit bat der König den Herzog, ihm vor den Slaven, die ohne Aufhören sein Reich verwüsteten, Frieden zu verschaffen und versprach ihm dafür mehr als tausend Mark Silbers. Demnach befahl der Herzog den Slaven, nämlich dem Niclot und anderen, vor ihm zu erscheinen, und verpflichtete sie durch seinen Befehl und durch einen Eid, bis

Digitized by Google

zu seiner Rückkehr mit den Dänen und Sachsen Frieden zu halten. Und damit diese Gelöbnisse gehalten würden, so ließ er alle Seeräuberschiffe der Slaven nach Lubeke bringen und seinem Abgeordneten vorführen. Jene aber brachten nach ihrer gewohnten tollkühnen Dreistigkeit und weil der Feldzug nach Italien so nahe war, nur wenige Schiffe, und noch dazu sehr alte, her, indem sie die zum Kriege brauchbaren listiger Weise zurückbehielten. Deshalb ließ der Graf durch die Aeltesten des Wagirenlandes, den Marchrad und den Horno, Niclot angehen und von ihm in Güte verlangen, daß er seinem Lande unverletzte Treue beweisen möchte. Dies Gesuch erfüllte Niclot mit Treue und Redlichkeit.

Nachdem der Herzog so seine Angelegenheiten geordnet hatte, brach er mit, wie es heißt, tausend Geharnischten, nach der Lombardei hin auf, begleitet vom Grafen Adolf und vielen Edlen Baierns und Sachsens. Sie kamen zum Heere des Königs, welches sich vor einem sehr festen Orte, Namens Crumne, der den Mailändern gehörte, gelagert hatte, und verweilten beinahe ein ganzes Jahr bei der Belagerung von Crumne. Sie bauten viele Maschinen und schleuderten viel Feuer hinein. Als diese Festung zuletzt erobert war,[1] führte der Kaiser das Heer vor Mailand, der Herzog aber erhielt Erlaubniß, nach Sachsen zurückzukehren. Graf Adolf aber begab sich auf Bitten seines Verwandten, des Herrn Reinhold, der für Köln erwählt war und an den König von England in Angelegenheiten des Reiches einen Auftrag hatte, mit demselben dorthin. Die Geistlichkeit aber und das Volk unseres Landes wurden über die lange Abwesenheit ihres trefflichen Schutzherrn sehr betrübt. Denn die Slaven von Aldenburg und Mikilenburg, welche wegen der Abwesenheit der Fürsten sich selbst überlassen waren, brachen den Frieden im Lande der Dänen, und unser Land zitterte vor dem Zorne des Königs von Dännemark, welchen unser Bischof Gerold sowohl persönlich, als durch Abgesandte zu beschwichtigen strebte. Auch erwirkte er bis zur Ankunft des Herzogs und der Fürsten einen Waffenstillstand.

1) Crema wurde am 26. Jan. 1160 erobert.

Digitized by Google

Als nun der Herzog und der Graf zurückgekehrt waren, wurde allen Bewohnern der Gränzmarken, sowohl den deutschen als den slavischen, an einem Orte Namens Berenworde[1] ein Landtag angesagt. Auch der König der Dänen, Waldemar, kam bis nach Ertheneburg [Artlenburg] und klagte dem Herzoge alles Leid, welches ihm die Slaven in Umgehung und Uebertretung der öffentlichen Verbote zugefügt hatten. Die Slaven aber fürchteten sich, vor dem Herzoge zu erscheinen, weil sie sich ihrer Schuld bewußt waren. Deshalb that der Herzog sie in die Acht und hieß alle die Seinigen zur Zeit der Ernte zum Feldzuge bereit sein. Da nun Niclot sahe, daß der Herzog feindselige Absichten gegen ihn hegte, nahm er sich vor, Lubeke zu überfallen, und entsandte dahin seine Söhne mit Truppen zu einem Hinterhalte. Damals aber wohnte zu Lubeke ein ehrwürdiger Priester, Namens Athelo, dessen Haus nahe bei der Brücke lag, welche nach Süden zu über den Fluß Wochenice führt. Dieser hatte gerade einen sehr langen Graben anlegen lassen, um den Fluß, der sich ziemlich weit hinzog, in denselben hineinzuleiten. Die slavischen, zum Hinterhalte bestimmten Schaaren nun, welche herbeieilten, die Brücke abzubrechen, wurden durch den Graben daran gehindert, und verirrten sich beim Aufsuchen des Ueberganges. Als dies die, welche zum Hause des Priesters gehörten, sahen, schrieen sie laut auf und der erschreckte Geistliche stürzte den Feinden muthig entgegen. Das Heer aber war schon mitten auf der Brücke und hatte beinahe das Thor erreicht, als der Priester, eiligst von Gott herbeigesandt, die Brücke von der Kette löste, und so die heimlich herbeigeführte Gefahr abwandte. Als das der Herzog vernahm, ließ er daselbst einen Wachposten hin verlegen.

87. Der Tod Niclots.

Darnach drang Herzog Heinrich mit einem starken Heere in's Land der Slaven ein, und verwüstete dasselbe mit Feuer und Schwert.

1) Jetzt Barförde im Kirchspiele Hittbergen.

Digitized by Google

Da nun Niclot die Macht des Herzogs sah, so steckte er, um der Gefahr einer Belagerung zu entgehen, alle seine Burgen, nämlich Ilowe, Mikilenburg, Zwerin und Dobin, in Brand. Nur eine Burg, Wurle, belegen am Flusse Warnow in der Nähe des Landes Kycine, behielt er für sich. Eines Tages, während das Heer bei Mikilenburg lag, kamen die Söhne Niclots, Pribizlaw und Wertizlaw, mit einer Schaar heraus, um Schaden anzurichten, und tödteten Einige, die ausgezogen waren, um Getraide zu holen. Diesen aber setzten die Tapfersten im Heere nach und nahmen Viele von ihnen gefangen, worauf der Herzog sie aufknüpfen ließ. Die Söhne Niclots aber kamen, nachdem sie ihre Rosse und ihre besten Leute verloren hatten, zum Vater zurück. Der sagte zu ihnen: „Ich hatte gedacht, Männer aufgezogen zu haben, die aber fliehen eiliger, als Weiber. So will ich denn selbst ausrücken, und versuchen, ob ich nicht mehr ausrichten kann.“ Und er zog mit einer Anzahl Auserlesener aus und legte in ein Versteck in der Nähe des Heeres einen Hinterhalt. Darauf kamen Burschen aus dem Lager, um Futter zu holen, und näherten sich dem Hinterhalte. Es waren aber Soldaten unter die Knechte gemischt, sechzig an der Zahl, und Alle hatten unter den Röcken Harnische an. Niclot nun, der das nicht merkte, jagte auf einem sehr raschen Pferde unter sie hinein, in der Absicht, einen zu durchbohren. Allein er traf mit der Lanze auf den Harnisch, der Stoß ging fehl und er sprang zurück. Als er daher zu den Seinigen zurückkehren wollte, ward er plötzlich umzingelt und getödtet, da keiner derselben ihm zu Hülfe kam.[1] Sein Kopf ward erkannt und in's Lager gebracht, wobei Mancher sich darüber wunderte, daß durch Gottes Fügung ein so großer Mann beinahe mitten unter allen den Seinigen allein gefallen war. Darauf steckten seine Söhne, als sie vom Tode des Vaters hörten, Wurle in Brand und verbargen sich in die Wälder, ihre Familien aber brachten sie auf Schiffe.

Der Herzog nun verheerte das ganze Land und begann dann

1) Dies geschah im J. 1160.

Digitized by Google

Zwerin wieder aufzubauen und die Burg zu befestigen. In dieselbe setzte er zum Befehlshaber einen Mann von edler Geburt, den streitbaren Guncelin, mit einer Besatzung ein. Die Söhne Niclots kamen späterhin wieder bei dem Herzoge in Gunst, so daß er ihnen Wurle und das ganze dazu gehörige Land verlieh. Das Land der Obotriten aber vertheilte er als Besitzthum unter seine Krieger. Auf Burg Cuscin setzte er einen gewissen Ludolf ein, bisher Schutzvogt von Bruneswich. Zu Milicow [Malchow] ließ er Ludolf von Paine den Befehl führen. Zwerin und Ilnburg übergab er dem Guncelin. Mikilenburg aber verlieh er einem gewissen Heinrich, Edlem von Scaten, der auch von Flandern eine Menge Leute herbrachte und sie in Mikilenburg selbst und auf dem ganzen Gebiete der Stadt sich anbauen ließ. Zum Bischof im Lande der Obotriten bestellte der Herzog Herrn Berno, der nach dem Tode Emmehards die Kirche von Mikilenburg zu leiten bekam. Er bestimmte zur Einnahme der Kirche 300 Hufen, wie er es vorher mit der Kirche von Racesburg und Aldenburg gemacht hatte. Auf sein Gesuch erhielt er vom Kaiser Vollmacht, im ganzen Lande der Slaven, welches von ihm oder seinen Vorfahren durch Gewalt des Schwertes erobert und nach Kriegsrecht erworben war, Bisthümer zu gründen, zu verleihen und zu bestätigen. Darum berief er Herrn Gerold von Aldenburg, Herrn Evermod von Racesburg, Herrn Berno von Mikilenburg zu sich, um von ihm ihre Würden zu empfangen und ihm als seine Vasallen den Lehnseid zu leisten, wie man denselben sonst dem Kaiser zu leisten pflegt. Obwohl nun jene dieses Ansinnen für sehr drückend hielten, so gaben sie doch um des willen, der sich unsertwegen gedemüthigt hat, und damit die junge Kirche nicht darunter leiden möchte, nach, und der Herzog verlieh ihnen Gnadenbriefe in Bezug auf die Besitzungen, die Einkünfte und die Gerichte. Und der Herzog schrieb den Slaven, welche im Lande der Wagiren, der Polaben, der Obotriten und der Kycinen zurückgeblieben waren, dieselben Steuern an das Bisthum vor, welche bei den Polen und Pommern

Digitized by Google

erlegt werden, d. h. von jedem Pfluge drei Himten Waizen und zwölf Stück gangbarer Münzen. Der Scheffel aber heißt bei den Slaven Curitce und ein slavischer Pflug wird zu zwei Ochsen und eben so viel Pferden gerechnet. Die Zehnten vom Lande der Slaven nahmen zu, weil deutsche Ansiedler aus ihrer Heimat herbeiströmten, um das Land, welches geräumig, fruchtbar an Getraide, geeignet zu reichem Wiesenwuchse und mit Fisch, Fleisch und allem Guten im Ueberflusse versehen war, zu bebauen.

88. Von Adelbert dem Bären.

Damals stand das östliche Slavenland unter dem Markgrafen Adelbert, der den Beinamen „der Bär" führte. Er wurde durch Gottes Gnade in Bezug auf die Ausdehnung seines Besitzthums auf das umfassendste gefördert. Denn er unterjochte das ganze Land der Brizanen, der Stoderanen und vieler Völker, welche an der Havel und Elbe wohnten, und zügelte die Auffässigen unter ihnen. Zuletzt, da die Slaven allmählich verschwanden, schickte er nach Utrecht und den Rheingegenden, ferner zu denen, die am Oceane wohnen und von der Gewalt des Meeres zu leiden haben, nämlich an die Holländer, Seländer und Fläminger, und zog von dort gar viele Ansiedler herbei, die er in den Städten und Flecken der Slaven wohnen ließ. Durch die herankommenden Fremdlinge wurden auch die Bisthümer Brandenburg und Havelberg sehr gehoben, weil die Kirchen sich mehrten und die Zehnten zu einem ungeheuren Ertrage erwuchsen. Aber auch das südliche Elbufer begannen zu derselben Zeit die Holländer zu bewohnen; sie besaßen von der Stadt Soltwedel an alles Sumpf- und Ackerland, nämlich das Balsemer[1] und Marsciner[2] Land mit vielen Städten und Flecken bis zum Böhmer Walde hin. Diese Länder sollen nämlich einst zur Zeit der Ottonen die Sachsen bewohnt haben, wie man das an alten Dämmen sehen kann, welche an den Elbufern im Sumpflande der Balsemer aufgeführt waren; als

1) Das Balsemerland, das Land Belze oder Belesem, lag im Kr. Halberstadt, wo die Stadt Stendal. — 2) Jetzt Wische zwischen Arnesburg und Werben.

Digitized by Google

aber späterhin die Slaven die Oberhand gewannen, wurden die Sachsen erschlagen und das Land bis in unsere Zeit hinein von den Slaven besessen. Jetzt aber sind, weil der Herr unserem Herzoge und den anderen Fürsten Heil und Sieg in reichem Maaße spendet, die Slaven aller Orten vernichtet und verjagt; von den Gränzen des Oceans sind unzählige starke Männer gekommen und haben das Gebiet der Slaven bezogen und Städte und Kirchen gebaut, und haben zugenommen an Reichthum über alle Berechnung hinaus.

89. Die Versetzung des Bisthums Aldenburg.

Um diese Zeit bat Herr Bischof Gerold den Herzog, daß der Hauptsitz des Bisthums, der von Alters her zu Aldenburg war, nach Lubeke versetzt werden möchte, weil diese Stadt volkreicher und fester und überhaupt in jeder Beziehung gelegener wäre. Da dies dem Herzoge gefiel, so bestimmten sie einen Tag, wo sie nach Lubeke kommen wollten, um wegen des Zustandes der Kirche und des Bisthumes Anordnungen zu treffen. Der Herzog bestimmte einen Ort, an welchem ein Bethaus errichtet werden sollte unter dem Titel einer Hauptkirche, und Klosterplätze, und sie stifteten daselbst zwölf Pfründen für nach kanonischer Weise lebende Geistliche. Die dreizehnte Pfründe aber gehört dem Propste. Und der Bischof gab zum Unterhalte der Brüder bestimmte Zehnten her, und von den von Slavien herfließenden Einkünften so viel, wie zur Herstellung der Pfründen hinreichte. Graf Adolf aber bezeichnete geeignete Dörfer bei Lubeke, welche der Herzog sogleich zum Gebrauche der Brüder hergab, wie er denn auch vom Zolle für jeden Bruder zwei Mark Lubeker Münze bestimmte, und außerdem Anderes, was in den in der Kirche zu Lubeke aufbewahrten Freibriefen aufgezeichnet ist. Und sie setzten zum Propste daselbst Herrn Ethelo ein, dessen wir oben rühmend gedacht haben.

90. Spaltung unter Alexander und Victor.

Im Verlaufe dieser Zeit entstand nach dem Tode des Papstes Hadrian eine Kirchenspaltung unter Alexander, auch Roland ge-

Digitized by Google

nannt, und Victor, d. i. Octavian. Während nun der Kaiser Mailand belagerte, kam Victor zu ihm in's Lager, welches bei Papia [Pavia] lag, und der Kaiser erkannte ihn an. Darauf ward ein Concil angestellt und er auch von Reinhold, der für Köln, und von Konrad, der für Mainz erwählt war, und von Allen, welche sich von Furcht vor dem Kaiser oder von dem Streben nach der Gunst desselben leiten ließen, anerkannt. Den Alexander dagegen nahmen die Kirchen von Jerusalem und Antiochien an, und außerdem ganz Frankreich, England, Spanien, Dännemark und alle Reiche der ganzen Welt. Ueberdieß war der ganze Cistercienserorden ihm beigetreten, dem sehr viele Erzbischöfe und Bischöfe und mehr als 700 Aebte angehören, so wie eine unzählbare Menge von Mönchen. Diese halten alljährlich ein Concil zu Cistercium und beschließen, was ihnen gutdünkt. Ihr unüberwindlicher Einfluß machte Alexander außerordentlich stark. Darüber zürnend, erließ der Kaiser ein Gebot, daß alle Cistercienermönche, die in seinem Reiche sich befanden, entweder für Victor sich erklären, oder aus dem Reiche vertrieben werden sollten. So flüchteten denn eine schwer anzugebende Menge von geistlichen Vätern und ganze Schaaren von Mönchen nach Frankreich hinüber. Auch sehr viele durch Heiligkeit ausgezeichnete Priester wurden in der Lombardei und im ganzen Reiche durch die Gewaltthätigkeit des Kaisers aus ihren Sitzen vertrieben und andere an ihre Stelle gesetzt. Nachdem aber die Belagerung 4—5 Jahre lang gewährt hatte, eroberte der Kaiser Mailand, verjagte die Bewohner, zerstörte alle Thürme derselben, machte die Mauern der Stadt dem Erdboden gleich und verwüstete sie.[1] Da ward sein Herz gar sehr erhoben, und alle Reiche der Welt fürchteten seinen Namen. Und er schickte Boten an den König Ludwig von Frankreich, daß er ihm zu einer Unterredung nach Laona [Launes], welches im Lande Burgund am Arar [Saone] liegt, entgegenkommen möchte, um sich mit ihm wegen Wiederherstellung der Einigkeit der Kirche zu

1) Am 26. März 1162.

Digitized by Google

besprechen. Der König von Frankreich ging darauf ein. Dann sandte er auch Abgeordnete an die Könige von Dännemark und Schweden und Ungarn, daß sie an einem bestimmten Tage sich einfinden möchten; überdieß befahl er allen Erzbischöfen, Bischöfen und höchsten Behörden seines Reiches, wie auch allen Ordensgeistlichen, feierlich zu erscheinen. Groß war daher die allgemeine Erwartung von einem so zahlreichen Hoftage, an welchem beide Päpste und so viele Könige Theil nehmen sollten. Da brach Waldemar zugleich mit den Bischöfen von Dännemark, ferner Erzbischof Hardewig, Bischof Gerold und der Graf Adolf mit vielen sächsischen Edlen nach dem zur Verhandlung bestimmten Orte hin auf. Der Herzog aber, der sich in Baiern befand, schlug einen andern Weg ein. Indeß nahm König Ludwig von Frankreich, dessen Erscheinen man vor Allem erwartete, als er erfuhr, daß der Kaiser mit einem Heere und großer Macht komme, Anstand, ihm entgegen zu kommen. Wegen des geleisteten Eides begab er sich jedoch an dem festgesetzten Tage, d. h. am Tage der Enthauptung Johannes des Täufers,[1] an den Ort der Zusammenkunft, und zeigte sich von der dritten bis zur neunten Stunde auf der Mitte der Brücke. Der Kaiser war nämlich noch nicht angekommen. Dies für eine Vorbedeutung nehmend, wusch der König von Frankreich seine Hände im Flusse, zum Zeugnisse, daß er sein gegebenes Wort gehalten habe, und begab sich noch an demselben Abend hinweg nach Divion [Dijon]. Der Kaiser kam in der Nacht an, und als er erfuhr, daß der König von Frankreich wieder fortgegangen war, sandte er angesehene Männer hin, ihn wieder zurückrufen zu lassen. Er aber konnte, wie er sagte, durchaus nicht abkommen, denn er schätzte sich glücklich, daß er zugleich sein Wort gelöst hatte und den verdächtigen Händen des Kaisers entronnen war. Viele trugen sich nämlich mit dem Gerüchte, der Kaiser habe ihn umzingeln wollen, und sei deshalb gegen den Wortlaut des Vertrages bewaffnet gekommen. Allein List ward durch List

1) Am 29. Aug. 1162.

Digitized by Google

überflügelt, und die gewandteren Franzosen erreichten durch ihre Klugheit ein Ziel, welches mit bewaffneter Hand nicht zu erreichen war. Da verließ der Kaiser heftig erzürnt die Versammlung mit der Absicht, die Franzosen zu bekriegen. Papst Alexander aber wurde von der Zeit an immer sicherer und mächtiger. Herzog Heinrich begab sich nach Baiern und kehrte, nachdem er dort die Verhältnisse geordnet hatte, nach Sachsen zurück.

91. Von dem Zehnten der Holtseten.

Damals herrschte Friede im ganzen Slavenlande und die festen Plätze, welche der Herzog nach dem Rechte des Krieges im Lande der Obotriten in Besitz genommen hatte, begannen von den Ansiedlern, welche in's Land gekommen waren, um dasselbe zu beziehen, bewohnt zu werden. Statthalter dieses Landes aber war Guncelin, ein tapferer Mann und ein Freund des Herzogs. Eben so brachte Heinrich, Graf zu Racesburg, welches im Lande der Polaben liegt, eine Menge Leute aus Westphalen herbei, welche das Land der Polaben bewohnen sollten, und vertheilte das Land unter sie nach herkömmlichem Maße. Und sie bauten Kirchen und lieferten die Zehnten von ihren Früchten zum Dienste der Kirche. Zu den Zeiten Heinrichs ward im Lande der Polaben ein Gotteshaus gegründet, zu den Zeiten Bernhards aber, seines Sohnes, wurde es sehr großartig ausgeführt.

Die holtsetischen Männer aber, welche nach Vertreibung der Slaven das Land der Wagiren bewohnten, waren zwar, was die Erbauung von Kirchen und die Gewährung von Gastfreundschaft anlangte, fromm, widersetzten sich aber hartnäckig der durch das göttliche Gesetz gebotenen gehörigen Entrichtung der Zehnten. Sie erlegten nämlich nur sechs kleine Maaße für jeden Pflug, was ihnen, wie sie sagten, als sie noch in ihrem Geburtslande waren, wegen der Nachbarschaft der Barbaren und der Kriegeszeiten zur Erleichterung zugestanden war. Das Land aber, von wo die Holtseten ausgezogen waren, gehört zum Hammenburger Sprengel und liegt dem Wagirenlande zunächst. Da nun Bischof Gerold sah,

Digitized by Google

daß die Polaben und Obotriten, welche mitten in einem feurigen Ofen sich befanden, ihre Zehnten ordentlich entrichteten, so gedachte er von den Seinigen Aehnliches zu verlangen, und nachdem er sich darauf mit dem Grafen Adolf berathen hatte, versuchte er, den nie gebeugten Sinn durch schriftliche Ermahnungen zu bewegen. Er sandte nämlich an die Kirche zu Burnhovede, welches sonst auch Zuentiveld genannt wird, wo Marchrad, der Aelteste des Landes, wohnte, einen Brief folgenden Inhalts:

„Gerold, von Gottes Gnaden Bischof der Kirche zu Lubeke, allen der Kirche zu Burnhovede angehörenden Gemeindegliedern Heil und schuldigen Liebesgruß.

Da mir durch Gottes Fügung die Verwaltung der Gnadengaben der Kirche anvertraut ist, und ich das heilige Amt eines für euch bestimmten Sendboten verwalte, so thut es Noth, daß ich euch vom Guten zum Besseren hinzuleiten mich bemühe und euch von dem, was dem Heile eurer Seelen widerstrebt, mit aller Anstrengung abzuziehen strebe. Denn ich danke Gott, daß die Anzeichen von vielen Tugenden an euch wahrzunehmen sind, daß ihr nämlich der Gastlichkeit und anderen Werken der Barmherzigkeit um Gotteswillen obliegt, daß ihr sehr bereit seid, das Wort Gottes zu hören, und mit Eifer dafür sorgt, Kirchen zu bauen, auch, was das Sittengesetz anlangt, ein keusches Leben führt. Die Beobachtung aller dieser Pflichten hilft jedoch nichts, wenn ihr die übrigen Gebote verletzt; denn, wie (Jac. 2, 10) geschrieben stehet, wer an einem Gebote sündiget, der ist in allen schuldig. Denn es ist ein Gebot Gottes: Du sollst mir Zehnten geben von allem deinem Einkommen, auf daß dir's wohl gehe und du lange lebest auf Erden.[1] Diesem haben die Patriarchen, nämlich Abraham und Jacob, und Alle, die durch den Glauben Abrahams Söhne geworden sind, gehorcht, und haben dadurch Ruhm und ewige Belohnungen erlangt. Auch die Apostel und die apostolischen Männer haben eben dasselbe nach den Worten

1) Buch 5 Mos. 14, 22—29.

Digitized by Google

des Herrn verordnet und bei Strafe des Bannfluches den Nachkommen zur Befolgung überliefert. Da dies nun also ohne allen Zweifel Gottes Wille und durch das Ansehen der heiligen Väter bestätigt ist, so liegt es uns ob, daß, was euch an eurem Heile fehlt, durch unsere Arbeiten euch von Gottes Gnaden ergänzet werde. Darum ermahnen und beschwören wir euch im Herrn, daß ihr mir, dem die väterliche Fürsorge für euch anvertraut ist, mit willigem Herzen als gehorsame Söhne folget und die Zehnten, wie Gott sie eingesetzt und wie die apostolische Oberhoheit sie mit dem Banne bekräftigt hat, zur Erweiterung des Dienstes Gottes und zur Förderung der Armenpflege der Kirche entrichtet, damit nicht, wenn ihr Gott entziehet, was ihm zukommt, ihr eure zeitlichen Güter mitsammt eurer Seele zu ewigem Verderben verlieret. Lebet wohl!"

Als das widerspenstige Volk das vernahm, da murrten sie und erklärten, sie würden ihren Nacken niemals unter dieses Sclavenjoch beugen, durch welches beinahe alles Christenvolk dem Drucke der Priesterherrschaft unterliege. Ueberdies setzten sie etwas hinzu, worin sie nicht weit von der Wahrheit entfernt blieben, daß nämlich beinahe alle Zehnten in die Hände verschwenderischer Weltlichen übergegangen seien. Demzufolge meldete der Erzbischof diese Antwort dem Herzoge. Der aber befahl bei Verlust seiner Gnade allen Holtseten in Wagrien, dem Bischof die Zehnten unverkürzt zu entrichten, wie es die im Lande der Polaben und Obotriten thun, obwohl diese Länder doch erst später angebauet und mehr von Kriegsunheil heimgesucht sind. Auf diesen Befehl gaben die Holtseten trotzig zur Antwort, sie würden nie Zehnten entrichten, die ihre Väter nicht entrichtet hätten; lieber wollten sie ihre Häuser mit eigenen Händen anzünden und das Land verlassen, als einer solchen Sclaverei sich unterwerfen. Dann hatten sie im Sinne, den Bischof sammt der ganzen Bevölkerung der Eingewanderten, welche den vollen Zehnten bezahlen, zu ermorden, Alles im Lande niederzubrennen und zu den Dänen hinüberzugehen. Allein die Ausführung dieser bösen Pläne scheiterte an

Digitized by Google

den wiedererneuerten Verträgen unseres Herzoges mit dem Könige von Dännemark, welche sich nämlich gelobt hatten, keinen Ueberläufer aus dem Lande des Anderen bei sich aufzunehmen. Deshalb gingen die Holtseten nothgedrungen in Gegenwart des Herzogs mit dem Bischof den Vertrag ein, mehr Zehnten geben und von jeder Hufe sechs Hemmete [Himten] Waizen und acht Himten Hafer entrichten zu wollen. Und damit sie von den nachfolgenden Bischöfen nicht etwa neue Auflagen zu erdulden hätten, so baten sie, dies mit dem Siegel des Herzogs und des Bischofs zu bekräftigen. Als aber die Notare dafür nach dem gerichtlichen Gebrauche eine Mark Goldes forderten, da trat das ungebildete Volk wieder davon zurück und das Geschäft blieb unausgeführt. Eben diesem Geschäfte aber, welches der Kirche außerordentlich förderlich sein konnte, wurden theils durch den schnellen Tod des Bischofs, theils durch die drohende Kriegsgefahr starke Hindernisse erzeugt.

92. Die Gefangenschaft Wertizlaw's.

Die Söhne Niclots, Pribizlaw und Wertizlaw [Wratislaw], nicht zufrieden mit dem Lande der Kycinen und Circipanen, trachteten das Land der Obotriten, welches ihnen der Herzog nach Kriegsrecht genommen hatte, wieder zu erlangen. Ihre Pläne erfuhr der Statthalter des Obotritenlandes, Guncelin, und theilte sie dem Herzoge mit. Dieser entbrannte in Unwillen und Zorn gegen sie, und kam mit einem großen Heere zur Winterszeit ins Land der Slaven. Jene aber hatten sich in der Stadt Wurle [Werle] festgesetzt und die Burg gegen eine Belagerung befestigt. Der Herzog sandte den Guncelin und die Tapfersten seines Heeres vorauf, um die Umzingelung vorweg zu beschaffen, damit die Slaven nicht etwa entwischen möchten. Er selbst folgte darauf so bald wie möglich mit dem übrigen Heere nach. So wurde die Burg, in welcher sich Wertizlaw, der Sohn Niclots, und viele Edle nebst einem sehr zahlreichen gemischten Haufen befanden, eingeschlossen. Pribizlaw aber, der ältere Bruder, hatte sich mit einer Schaar von Reitern in die Wälder verborgen, um von da aus die eines

Digitized by Google

Hinterhaltes sich nicht Versehenden zu überfallen. Der Herzog war hoch erfreut, daß die Slaven ihn festen Muthes in der Burg erwarteten und ihm so die Möglichkeit gegeben war, sie in seine Gewalt zu bekommen. Und er sprach zu den Jüngeren im Heere, welche unüberlegte Kampflust trieb, den Feind zu reizen und kleine Gefechte anzufangen, Folgendes: „Warum nähert ihr euch unnöthiger Weise den Thoren der Stadt und bringt euch in Gefahr? Solche Kämpfe sind zwecklos und verderblich. Bleibet lieber in euren Zelten, wo euch die Pfeile der Feinde nicht erreichen können, und gebt Acht auf die Belagerten, daß keiner entwische. Meine Sorge aber wird es sein, mit Gottes Hülfe ohne viel Unruhe und ohne große Verluste der Stadt mich zu bemächtigen.“ Und sofort ließ er aus dem dichten Walde Holz herbeiholen und Kriegsmaschinen bauen, wie er deren zu Cremona und Mailand hatte anfertigen gesehen. Diese Maschinen aber waren sehr wirksam. Die eine, aus Stockwerken zusammengefügt, war zum Durchbrechen der Mauern bestimmt, die andere, welche höher und wie ein Thurm gebaut war, ließ er über die Burg emporragen, um Pfeile in dieselbe hineinzuschießen und die, welche auf den Brustwehren standen, zu vertreiben. Und in der That wagte von dem Tage an, wo dieses Werk errichtet war, kein Slave das Haupt emporzuheben oder auf den Brustwehren sich zu zeigen. Zu derselben Zeit wurde Wertizlaw schwer von einem Pfeile verwundet. Eines Tages aber ward dem Herzoge gemeldet, Pribizlaw habe sich mit einer Abtheilung Reiter nicht weit vom Lager gezeigt. Diesen aufzusuchen, entsandte er den Grafen Adolf mit einer auserlesenen Schaar junger Mannschaft; allein, obwohl sie den ganzen Tag in Wald und Sumpf umherschweiften, so fanden sie doch niemanden. Sie waren nämlich von ihrem Wegweiser, der die Feinde mehr begünstigte, als sie, irre geführt. Der Herzog aber hatte den Futterholenden untersagt, an dem Tage das Lager nach irgend einer Richtung hin zu verlassen, um nicht dem Feinde in die Hände zu fallen. Eine Schaar von Holtseten jedoch kümmerte sich, wie sie denn hartnäckig sind, nicht um das Verbot,

Digitized by Google

sondern zogen aus, um Futter zu holen. Alsbald kam Pribizlaw auf sie zu, fiel über sie, die sich dessen nicht versahen, her und erschlug mehr als hundert von ihnen; die übrigen entkamen ins Lager. Darüber heftig zürnend, betrieb der Herzog die Belagerung noch eifriger, und schon begannen die Mauern der Burg zu wanken, den Einsturz zu drohen und untergraben auseinander zu stürzen. Da gab Wertizlaw alle Hoffnung auf und kam, nachdem ihm freies Geleit bewilligt war, ins Lager zum Grafen Adolf, um sich bei demselben Rathes zu erholen. Der Graf aber antwortete ihm: „Freilich fragt man, wenn der Kranke aufgegeben ist, den Arzt zu spät um Rath. Die jetzt drohenden Gefahren hätten vorhergesehen werden müssen. Wer, ich bitte dich, hat dir den Rath gegeben, eine Belagerung zu bestehen? Es war eine große Verkehrtheit, den Fuß in den Block zu setzen, wenn keine Abwehr und kein Entkommen möglich ist. Es bleibt also nichts übrig als Uebergabe. Ist noch eine Rettung möglich, so ist sie, das sehe ich, nur durch Uebergabe zu erlangen. Wertizlaw erwiederte: „Sprich für uns beim Herzoge, daß wir ohne Verlust des Lebens und der Glieder zur Uebergabe zugelassen werden." Darauf begab sich der Graf zum Herzoge, und indem er die, von denen die Beschlüsse abhingen, darauf anredete, offenbarte er ihnen sein Anliegen. Diese aber gaben, nachdem sie sich von der Stimmung des Fürsten im allgemeinen Kunde verschafft hatten, die Versicherung, daß jeder Slave, der sich dem Herzoge ergeben werde, Glieder und Leben unverletzt behalten solle, jedoch unter der Bedingung, daß auch Pribizlaw die Waffen niederlege. Darauf verließen unter dem Geleite des hochberühmten Grafen Wertizlaw und aller Edlen die Slaven die Feste, und warfen sich dem Grafen zu Füßen; jeder hatte sein Schwert über seinen Nacken gehängt. Der Herzog aber empfing sie und ließ sie zur Haft abführen. Darauf befahl er, alle Dänen, die auf der Burg gefangen säßen, frei zu lassen, worauf eine sehr große Menge derselben hervorkamen, und dem tapferen Herzoge für ihre Errettung alles Gute wünschten. Darauf ließ er die Burg und den gemeinen Haufen bewachen, und

Digitized by Google

setzte über sie einen alten Kriegsmann, Lubemar, einen Bruder Niclots, um dem Lande vorzustehen, dabei aber selbst in Unterthänigkeit zu verbleiben. Den Wertislaw aber, den Fürsten der Slaven, nahm er mit sich nach Bruneswich und ließ ihm eiserne Handschellen anlegen, die übrigen aber vertheilte er in verschiedene Gefängnisse, bis sie den letzten Pfennig bezahlt hatten.

Durch diese Thaten also wurden die Slaven gedemüthigt, so daß sie erkannten, daß „der Löwe[1] mächtig ist unter den Thieren, und kehrt nicht um vor Jemand" (Spr. Sal. 30, 30). Pribislaw aber, welcher der Aeltere und klugen Geistes war, begann vermittelst Abgesandter zu versuchen, ob er den Herzog anderes Sinnes machen könne, und bat um Frieden. Als nun der Herzog zur Sicherung des Vertrages Geißeln verlangte, sagte Pribislaw: „Was braucht mein Herr von seinem Knechte Geißeln zu verlangen? hat er nicht meinen Bruder und alle Edlen des Slavenlandes in Haft? Mag er diese als Geißeln betrachten und sie mißhandeln wie er will, wenn wir den Vertrag brechen." Während dies durch Unterhändler betrieben wurde, und man dem Pribislaw gute Aussichten eröffnete, war eine Zeitlang kein Krieg gewesen, und es war vom März bis zum ersten Februar des folgenden Jahres im Slavenlande Frieden, und alle Burgen des Herzogs blieben unangegriffen, nämlich Malachowe, Cuscin, Zwerin, Ilowe und Miklenburg.

93. Einweihung des Bethauses zu Lubeke.

In demselben Jahre (1163) begann Herr Gerold, Bischof der Lubeker Kirche, nach dem heiligen Osterfeste zu erkranken und das Schmerzenslager zu hüten bis zum ersten Juli. Und er bat Gott, ihm das Leben bis zur Einweihung des Bethauses zu Lubeke zu fristen, und bis die jüngst zusammengetretene Geistlichkeit sich an ihre Lage gewöhnt habe und erstarkt sei. Und unverzüglich bekam er denn auch durch Gottes Gnade für eine Zeitlang die erbetene

1) Anspielung auf Heinrichs des Löwen Beinamen.

Digitized by Google

Friſt. Er begab ſich alſo zum Herzoge, der damals gerade nach Stadhe gekommen war, um mit dem Erzbiſchof zuſammenzutreffen, und beſprach ſich mit ihm über die günſtigen Verhältniſſe der Lubeker Kirche, worauf der Herzog, über ſeine Worte hoch erfreut, ihn aufforderte, ſobald wie möglich nach Lubeke zurückzukehren, um das zur Einweihung Erforderliche vorzubereiten. Den Erzbiſchof aber bat der Herzog, zur Vollziehung dieſer feierlichen Handlung mitzuwirken. Dieſe Bitte erfüllend, trat der Erzbiſchof die Reiſe ins wagiriſche Land an, und weihete im Vorbeikommen die Kirche zu Faldera, welche, wie man weiß, der ſelige Vicelin, Biſchof von Aldenburg, gegründet und in Beſitz gehabt hatte. Der Erzbiſchof aber that dem Propſte und den dort lebenden Brüdern viel Gutes und verordnete, daß der Ort fortan Neumünſter genannt werden ſollte. Bisher war er nämlich Faldera oder Wippenthorp genannt worden. Der Propſt dieſes Stiftes war Heriman, der einſt ſchon in Lubeke zu der Zeit, wo die Barbaren dort hauſten, viele Mühen erduldet hatte, während er zur Predigt des Evangelii mit Herrn Ludolf, dem Propſte von Segeberg, und Bruno, dem Presbyter von Aldenburg, verbunden geweſen war. Dieſer Heriman alſo war in der Verwaltung des Kloſters Neumünſter dem ehrwürdigen Eppo gefolgt, deſſen ausgezeichnete, von Jedermann in alle Zeiten hinaus mit Liebe im Gedächtniß zu bewahrende Frömmigkeit am erſten Mai glücklich das Ziel der Vollendung erreicht hatte. Nachdem alſo, wie geſagt, die Einweihung des Kloſters Neumünſter vollendet war, begab ſich der Herr Erzbiſchof nach Segeberg, wo er beim Grafen Adolf einkehrte. Als er aber nach Lubeke kam, empfingen ihn der Herzog und der Biſchof mit großem Gepränge, und begannen das Werk der Weihe. Dabei brachte Jeder dar, wozu ihn ſein Herz trieb, nämlich Herzog Heinrich, Biſchof Gerold und Graf Adolf ſchenkten Güter, Renten und Zehnten zum Beſten der Geiſtlichkeit. Als man aber den Erzbiſchof anging, dem Biſchof Neumünſter zu ſchenken, verſtand er ſich dazu nicht. Nach gehöriger Vollendung dieſer Geſchäfte kehrte der Erzbiſchof heim. Der Her-

Digitized by Google

zog aber reisete, nachdem er die Verhältnisse in Sachsen geordnet hatte, nach Baiern, um die Unruhigen zu beschwichtigen und denen, die Unrecht erduldeten, Recht zu verschaffen.

94. Bischof Gerolds letzte Tage.

Unterdeß beschloß Gerold, der ehrwürdige Bischof, als er fühlte, daß die zeitweilig unterbrochenen Schmerzen mit erneuter Heftigkeit wiederkehrten, alle Kirchen seines Sprengels zu besuchen, ohne jedoch von irgend Jemandem einen Geldbeitrag zu verlangen, weil er Keinen belästigen wollte. Er trug nun für seine Pfarrkinder väterlich Sorge, spendete ihnen in reichem Maaße Ermahnungen zu ihrem Seelenheile, wies die Irrenden zurecht, brachte die Zwieträchtigen zum Frieden und gewährte auch, wo es nöthig war, die Gnadengabe der Bestätigung im Glauben. Auch untersagte er im Namen des Herrn den Sonntagsmarkt zu Plune, welcher von Slaven und Sachsen an jedem Tage des Herrn besucht wurde, weil die christliche Gemeinde den Gottesdienst und die heilige Messe hintansetzte, um allein den Handelsgeschäften obzuliegen. Diesen sehr argen Götzendienst des Mammon zerstörte er gegen den Wunsch Vieler mit festem Willen, indem er bei Strafe des Bannfluches verbot, daß ja Niemand versuchen sollte, ihn wieder einzuführen. Fortan kamen denn die Leute zur Kirche, und hörten das Wort Gottes und wohnten den heiligen Handlungen bei. Nachdem also der Herr Bischof seinen ganzen Sprengel bereist hatte, kam er zuletzt nach Lucilenburg, um die dort Wohnenden zu trösten und zu erbauen, und fühlte, als er die Messe gehalten hatte, gleich als wäre nun sein Geschäft vollendet, plötzlich seine Kräfte schwinden, worauf er nach Bozove gebracht wurde, wo er viele Tage das Bett hütete. Nie jedoch versäumte er bis an seinen Todestag die Messe. Ich gestehe, daß ich mich nicht erinnere, je einen Mann gesehen zu haben, der im Gottesdienste größere Uebung und Thätigkeit bewiesen, im Psalmensingen und in der Frühmesse häufiger mitgewirkt und größere Güte gegen den Clerus gezeigt hätte, welchen er nicht mit einem Worte beleidigen ließ. So ließ er einen

Digitized by Google

Weltlichen, der einen Geistlichen verläumdet hatte, sehr stark mit Schlägen züchtigen, um Anderen zum Beispiel zu dienen, damit sie das Lästern verlernen sollten. Sobald nun die Kunde von der Krankheit des trefflichen Seelenhirten erscholl, kamen zu ihm die ehrwürdigen Männer: Odo, Decan der Lubeker Kirche, und Ludolf, Propst von Segeberg, mit den Brüdern beider Stiftungen. Als diese, am Lager des Kranken stehend, ihm die Verlängerung seines Lebens wünschten, antwortete er selbst: „Warum wünschet ihr mir, Brüder, was unnütz ist? Wenn ich auch noch so lange lebe, der Tod bleibt doch immer bevorstehend. Mag doch nur jetzt gleich geschehen, was einst doch geschehen müßte. Es ist besser das zu überwinden, dem zu entfliehen doch Keinem vergönnt ist.“ O welch eine durch die Furcht vor dem Tode nicht irre gemachte Freiheit des Geistes! Gesprächsweise verwies er uns auf den Psalm (122, 1): „Ich freue mich deß, was mir geredet ist, daß wir werden ins Haus des Herrn gehen.“ Auf unser Befragen, welche Leiden ihn belästigten, erklärte er, heftige Schmerzen habe er nicht, nur der Mangel an Kräften sei ihm sehr beschwerlich. Als die Brüder sein Ende herannahen sahen, vollzogen sie an ihm die heilige Oelung, und so versehen mit den heilbringenden Sacramenten, legte er, als der Tag anbrach und das Dunkel der Nacht verschwand, die gebrechliche Bürde des Fleisches ab.[1] Sein Leichnam ward nach Lubeke gebracht und daselbst von der Geistlichkeit und den Bürgern ehrenvoll bestattet, mitten in der Kirche, die er selbst gegründet hatte. Der Sitz zu Lubeke aber blieb bis zum ersten Februar (1164) unbesetzt, weil der Herzog abwesend war und man auf seinen Ausspruch wartete.

1) Am 13. August 1163.

Digitized by Google

Zweites Buch.

Vorrede.

Unter den Geschichtschreibern finden sich selten solche, die in der Schilderung der Begebenheiten vollkommene Treue üben. Gewiß lassen sich die verschiedenen Geistesrichtungen der Menschen, meist einer verderbten Quelle entspringend, schon gleich an dem Aeußern der Erzählung unterscheiden, indem nämlich die im Herzen des Menschen gleichsam anschwellende und überfließende Fluth zufälliger Launen, oder unverdiente Liebe wie unverdienter Haß den geraden Gang der Darstellung stört und dieselbe vom Pfade der Wahrheit ab, rechts oder links hinlenkt. Manche nämlich verbergen sich, indem sie nach der Gunst der Menschen trachten, hinter einem erheuchelten Scheine von Freundschaft, und reden aus Ehrgeiz oder Gewinnsucht nur das, was der Welt wohlgefällt, indem sie unwürdigen Menschen würdige Thaten beimessen, und denen, welche kein Lob verdienen, Lob zollen und Segenswünsche aussprechen über die, welche derselben nicht werth sind. Andere dagegen, die sich vom Hasse treiben lassen, enthalten sich zu wenig des Tadels und suchen Gelegenheit, zu verläumden, und verfolgen, die sie mit der Hand nicht erreichen können, um so bitterer mit der Zunge. Das sind wahrhaftig Menschen, die Licht in Finsterniß verwandeln und Nacht Tag nennen. Mitunter aber hat es doch auch nicht an Geschichtschreibern gefehlt, welche, den Verlust zeitlicher Güter und Qualen des Körpers nicht scheuend,

Digitized by Google

gottlose Handlungen der Fürsten zu veröffentlichen nicht angestanden haben. Eher zu verzeihen ist noch dem, der aus Kleinmuth und aus Berücksichtigung der Verhältnisse die Wahrheit verschweigt, als dem, der in Erwartung eitlen Gewinnes Lügen schmiedet. Wenn man die Handlungen der Menschen darstellt, so muß das Auge des Beobachters, wie das des bildenden Künstlers, bei der Ausführung der feinsten Schnörkel, stets frei und unbehindert sein, und sich weder durch Gunst, noch durch Haß oder Furcht vom Pfade der Wahrheit ablenken lassen. Weil das nun viele Erfahrung und die größte Geschicklichkeit erfordert, (ich meine, das Steuerruder der Rede ohne Anstoß durch diese hemmenden Felsriffe hindurch fest zu halten) so muß ich um so angelegentlicher die Liebe Gottes anflehen, daß, da ich nun das Schiff meiner Geschichte mehr zu meiner eigenen Ueberraschung, als aus Tollkühnheit auf die Höhe des Meeres hinausgeführt habe, der Herr mir helfen und günstige Winde verleihen möge, damit ich gewürdigt werde, dasselbe an das Ufer gehöriger Vollendung zu bringen. Sonst möchte ich freilich ob der Schwierigkeit der immer drückender werdenden Verhältnisse und wegen der entarteten Sitten der Fürsten gar leicht durch Menschenfurcht mich irre machen lassen. Das freilich gereicht allen denen, die fest an der Wahrheit halten, zum großen Troste, daß die Wahrheit, wenn sie auch mitunter der Gottlosen Haß erregt, doch selbst unerschütterlich bleibt und nicht vergeht, ebenso wie, wenn den kranken Augen das Licht verhaßt ist, nicht das Licht, sondern offenbar die Krankheit der Augen Schuld hat. Jeder, der sein Antlitz, wie er es mit der Geburt empfangen hat, im Spiegel beschauet, wird nicht dem Spiegel, sondern sich selbst es beimessen, wenn er etwas Verdrehtes oder Verschrobenes an sich wahrnimmt. Das folgende Werkchen also widme ich, wie das vorhergehende, Euch, ehrwürdige Herren und Brüder, mit dem Wunsche, daß den gegenwärtigen Brüdern Ehre, den künftigen durch die Kenntniß des Inhalts Nutzen zu Theil werden möge. Aber auch mir, hoffe ich, wird ein nicht geringer Gewinn zufließen aus den Gebeten der großen Männer, die vielleicht dies Büchlein

Digitized by Google

lesen und meiner Bitte, daß sie mich in ihr Gebet mit einschließen mögen, die Erhörung nicht versagen.

1. Die Wahl Bischof Konrads von Lubeke.

Nachdem also die Angelegenheiten Baierns beseitigt waren, kehrte Heinrich der Löwe, im Besitze zweier Herzogthümer glänzend, nach Sachsen zurück und gab dem Clerus von Lubeke, den er zu sich berief, den Herrn Konrad, Abt von Reddageshusen, einen leiblichen Bruder des Herrn Bischofs Gerold, zum Bischof. Obwohl dies nun dem Erzbischof Hartwig und beinahe allen Lubekern nicht recht war, so galt doch der Wille des Herzogs, dem zu widerstreben gefährlich war, mehr. Er empfing die heilige Weihe von den Händen des Erzbischofs Hartwig in Stade. Er war ausgezeichnet durch gelehrte Bildung, Beredsamkeit, Leutseligkeit, Freigebigkeit und durch viele andere Gaben, welche einem Würdenträger im Aeußern zur Zierde gereichen. Allein diese schöne Außenseite seines Charakters war entstellt durch eine, so zu sagen unheilbare Räude, nämlich durch eine Beweglichkeit des Geistes und durch eine Leichtigkeit, Worte zu machen, welche nie bei demselben Puncte stehen blieb, so daß er mit sich selbst uneins wurde, nichts mit Ueberlegung that, unzuverlässig in Versprechungen war und die Fremden gern hatte, der Seinigen überdrüssig war. Die Geistlichkeit, welche er in der jungen Kirche vorfand, mißhandelte er zuerst mit großer Härte, und zwar begann er mit den ersten, die in der Kirche zu Lubeke waren, und ging hinunter bis zu den Letzten, die auf dem Lande wohnten. Alle Güter der Priester, welche er nicht wie seine Brüder, sondern wie seine Sclaven betrachtete, erklärte er für sein Eigenthum. Wenn er angefangen hatte, gegen einen Bruder Maaßregeln zu ergreifen, so ließ er nicht eine gehörige Berufung ergehen, kehrte sich nicht daran, ob Zeit und Ort paßten, hörte auch nicht das Urtheil des Capitels an, sondern untersagte denen, die er bedrücken wollte, sofort nach eigenem Gutdünken die Fortführung ihres Amtes, oder verstieß sie ganz aus der Kirche. Als ihn der Herzog darüber ver-

Digitized by Google

mahnte, ließ er in Nichts nach, sondern zog sich vom Herzoge ab und verband sich mit dem Erzbischof, damit sie Beide mit vereinten Kräften Jeden, der ihnen im Wege stände, überwinden könnten.

In jenen Tagen, als Konrad zu der höchsten Stufe des Priesterthumes befördert wurde, erhob sich, während er sich noch beim Erzbischof in Horeborg [Harburg], welches jenseits der Elbe liegt, aufhielt, im Monat Februar, nämlich am 16ten, ein großes Unwetter mit stürmendem Winde, leuchtenden Blitzen und krachendem Donner, welches an verschiedenen Orten viele Häuser anzündete oder umstürzte. Dazu entstand eine solche Ueberschwemmung des Meeres, wie man seit alten Zeiten nicht gehabt hatte. Diese überfluthete die ganze Küste von Friesland, Hadeln und das ganze Marschland an der Elbe und Weser und an allen den Flüssen, welche in den Ocean münden, und viele tausend Menschen und eine unzählige Menge Vieh ertrank. Wie viele Reiche und Vornehme saßen noch am Abend da und schwelgten in Ueberfülle des Vergnügens, keines Leides sich versehend: plötzlich aber kam das Unglück und stürzte sie mitten in die Fluth!

2. Mikilenburg erobert, Ilowe angegriffen.

An demselben Tage, an welchem die Küstenländer des Oceans von so großem Unglücke heimgesucht wurden, entstand ein sehr großes Blutbad in der slavischen Stadt Mikilenburg. Wertizlaw nämlich, der jüngere Sohn Niclots, der zu Bruneswich in Haft gehalten wurde, ließ seinem Bruder Pribizlaw durch Boten sagen: „Siehe, ich liege hier ewig in Fesseln und du benimmst dich so gleichgültig? Erwache, handle wie ein Mann und erzwinge mit den Waffen, was du in Frieden nicht erlangen kannst. Denkst du denn nicht daran, daß unser Vater, Niclot, als er zu Luneburg gefangen saß, weder durch Bitten noch durch Geld los zu bringen war: als wir aber, von Tapferkeit getrieben, die Waffen ergriffen und Städte anzündeten und zerstörten, wurde er da nicht freigelassen?“ — Als Pribizlaw dies hörte, kam er plötzlich nach Mikilenburg. Heinrich von Scathen aber, der Befehlshaber der

Digitized by Google

Burg, war damals gerade abwesend, und die Besatzung derselben also ohne Oberhaupt. Daher kam Pribizlaw an die Stadt hinan und sagte zu den Männern auf der Burg: „Große Gewaltthat ist sowohl an mir, als an meinem Volke verübt; denn wir sind vertrieben aus dem Lande unserer Geburt, und des Erbes unserer Väter beraubt worden. Auch ihr habt diese Kränkung noch gehäuft, da ihr in unser Gebiet eingefallen seid und ihre Städte und Weiler, die uns nach Erbrecht zugehören, in Besitz genommen habt. Daher lassen wir euch jetzt die Wahl zwischen Leben und Tod. Wollt ihr uns die Burg öffnen und uns das uns gebührende Land wieder geben, so werden wir euch mit Weib und Kind und aller eurer Habe in Frieden ziehen lassen. Wenn ein Slave etwas von dem, was euch zugehört, entwendet, so werde ich es doppelt wieder ersetzen. Wollt ihr aber nicht abziehen, sondern diese Stadt hartnäckig vertheidigen, so schwöre ich euch, daß ich, wenn Gott uns Gunst und Sieg verleiht, euch alle mit der Schärfe des Schwertes tödten werde." Als Antwort auf diese Anrede begannen die Fläminger ihre Geschosse zu richten und den Feinden Wunden beizubringen. Da gelangte das Heer der Slaven, welches an Zahl und Ausrüstung stärker war, durch einen heftigen Anlauf in die Burg und tödtete alle Männer in derselben. Von der Bevölkerung der Ansiedler ließen sie nicht einen am Leben, führten die Weiber und Kinder in die Knechtschaft und steckten die Veste in Brand. Darauf wandten sie ihre Blicke auf die Burg Ilowe, um auch diese zu zerstören. Guncelin aber, ein Vasall des Herzoges und Statthalter des Landes der Obotriten, war, als er von Kundschaftern erfuhr, die Slaven seien ausgezogen, mit wenigen Kriegern nach Ilowe vorausgegangen, um die Stadt zu beschützen. Nach der Zerstörung von Miklenburg aber eilte Pribizlaw mit seinen tapfersten Kriegern dem Heere voran, um die Belagerung vorweg ins Werk zu setzen, damit Keiner etwa entkäme. Als Guncelin das hörte, sagte er zu den Seinen: „Laßt uns schnell ausrücken und mit ihm kämpfen, bevor das übrige Heer ankommt. Denn sie sind müde vom Kampfe und von dem Blutbade, welches sie

Digitized by Google

heute vollbracht haben." Da antworteten ihm seine Getreuen: „Es heißt nicht vorsichtig handeln, wenn wir ausrücken; denn sobald wir ausgerückt sind, werden die Slaven, welche sich hier in der Stadt befinden und scheinbar auf unserer Seite stehen, die Thore der Stadt hinter uns schließen, und wir werden ausgeschlossen sein, die Stadt aber wird den Slaven übergeben werden." Dies Wort aber mißfiel dem Guncelin und seinen Mannen. Darum berief er alle Deutschen, die in der Stadt waren, und sagte zu ihnen in Gegenwart der Slaven, die in der Stadt sich befanden und von denen man Verrath befürchtete: „Mir ist hinterbracht worden, daß die Slaven, welche sich in der Stadt befinden, dem Pribizlaw geschworen haben, uns und die Stadt ihm überliefern zu wollen. Darum hört mich an, ihr meine Landsleute, denen Tod und Verderben bestimmt ist. So wie ihr Treulosigkeit merkt, eilt und stemmt euch an die Thore, werft Feuer in die Häuser und verbrennt diese Verräther mit Weib und Kind. Sie sollen mit uns sterben, und es soll keiner von ihnen mit dem Leben davon kommen, um über unsern Untergang zu frohlocken." Als die Slaven dies hörten, geriethen sie in Schrecken, und wagten nicht ins Werk zu setzen, was sie beabsichtigt hatten. Am Abend aber erschien das ganze Heer der Slaven vor der Burg Ilowe, und Pribizlaw redete die in derselben sich befindenden Slaven so an: „Es ist euch Allen bekannt, wie viel Schaden und Unheil über unser Volk durch die gewaltthätige Herrschaft des Herzogs gebracht ist, der uns das Erbe unserer Väter genommen und überall in demselben Fremdlinge eingesetzt hat, nämlich Fläminger und Holländer, Sachsen und Westfalen und andere Nationen. Ueber diese Kränkung war mein Vater bis an seinen Tod ergrimmt, mein Bruder sitzt aus demselben Grunde in ewigem Gefängniß, und niemand ist übrig geblieben, der unserem Volke wohl will, oder es wieder empor zu bringen trachtet, als ich allein. So gehet denn in euch, ihr Männer, die ihr noch zu den Ueberresten des slavischen Volkes gehört, und fasset wieder Muth, und übergebt uns die Stadt und die Männer, welche sie unrechtmäßig in Besitz genommen haben,

Digitized by Google

damit ich sie strafe, wie ich die gestraft habe, die Mikilenburg eingenommen hatten. Und er fing an, sie an ihr Versprechen zu erinnern; sie aber leugneten dies aus Furcht. Daher begaben sich die Slaven etwas von der Stadt hinweg, weil sie das Lager abmessen mußten. Als sie aber dann merkten, daß Guncelin und die Seinen tapfere Männer waren, und die Burg nicht ohne das größte Blutvergießen zu nehmen war, gaben sie mit Tagesanbruch die Belagerung auf und kehrten heim. Guncelin aber, gleichsam ein dem Feuer entrissenes Scheit, verließ Ilowe und begab sich, nachdem er dort eine Besatzung zurückgelassen hatte, nach Zwerin, und die Bewohner der Stadt freuten sich über seine unverhoffte Ankunft. Denn man hatte den Tag vorher gehört, daß er und seine Mannen erschlagen seien.

3. Vom Bischof Berno.

Fünf Tage also nach der Zerstörung von Mikilenburg zog der ehrwürdige Bischof Berno mit wenigen Geistlichen von Zwerin herunter, um die Todten zu bestatten, indem er an seinem Halse den Priesterschmuck trug, mit welchem angethan das heilige Meßopfer zu vollziehen Sitte ist. Er stellte mitten unter den Todten einen Altar auf, und opferte für sie die heilbringende Hostie dem Herrn, unserem Gotte, mit Trauern und Zagen. Während er nun die heilige Handlung vollzog, erhoben sich die Slaven aus einem Hinterhalte, um den Bischof und dessen Gefährten zu ermorden. Schnell aber kam, von Gott gesandt, ein gewisser Reichard von Saltwidele mit Reisigen herbei. Als der vernommen hatte, daß Guncelin zu Ilowe eingeschlossen sei, war er ihm zu Hülfe gezogen und kam unterwegs zufällig nach Mikilenburg und darüber zu, als der Bischof mit den Seinen dem Tode schon ganz nahe war. Seine Ankunft aber schreckte die Slaven so, daß sie entflohen, worauf der Bischof, nunmehr gerettet, das fromme Werk vollzog und an sechzig Leichen der Erschlagenen beerdigte. Darauf kehrte er nach Zwerin zurück. Bald darauf aber kam Pribizlaw, nachdem er wieder eine Schaar von Slaven gesammelt

Digitized by Google

hatte, nach Malacowe und Cuscin, und redete die Bewohner der Stadt an und sprach: „Ich weiß, daß ihr tapfere und edle Männer seid und gehorsam dem Befehle eures Herrn, des großen Herzoges. Darum will ich euch rathen, was euch frommt. Gebet mir die Veste zurück, die einst meinem Vater gehörte und jetzt dem Erbrechte gemäß mir zukommt, so will ich euch freies Geleit bis an das Ufer der Elbe verschaffen. Sollte einer von dem, was euch gehört, irgend etwas mit Gewalt sich aneignen, so werde ich es euch doppelt ersetzen lassen. Haltet ihr aber diese Bedingungen, die besten, die ihr verlangen könnt, für unannehmbar, so werde ich wieder mein Glück versuchen und euch angreifen müssen. Bedenkt, was den Bewohnern von Mikilenburg widerfahren ist, welche die Friedensbedingungen verschmäht und mich zu ihrem Verderben herausgefordert haben." Darauf erlangte also die Besatzung, da sie sah, daß der Kampf nicht statthaft war, weil die Feinde zahlreich, die Hülfstruppen aber nur gering waren, freies Geleit bis über die Gränzen des Slavenlandes, und Pribizlaw nahm die Burg wieder in Besitz.

4. Heinrich der Löwe bekriegt die Slaven.

Als nun Heinrich der Löwe vernahm, daß die Lage der Dinge im Slavenlande schwankend werde, ward er im Geiste betrübt. Er sandte inzwischen den Kern seines Heeres nach Zwerin, um es zu vertheidigen. Dann befahl er dem Grafen Adolf und den Aeltesten von Holstein, nach Ilowe hinüberzuziehen und die Burg zu besetzen. Darnach sammelte er ein großes Heer und rief seinen Vetter Adalbert, den Markgrafen des östlichen Slavenlandes, und alle tapfersten Männer in ganz Sachsen zu Hülfe, um den Slaven das Leid zu vergelten, welches sie angerichtet hatten. Auch Waldemar, den König der Dänen, rief er mit einer Flotte herbei, um sie zu Wasser wie zu Lande heimzusuchen. Graf Adolf aber stieß mit dem ganzen Volke der Nordelbinger zum Herzoge unweit Malacowe. Der Herzog aber ließ, als er über die Elbe gegangen und ins Gebiet der Slaven eingerückt war, den Wertizlaw, den

Digitized by Google

Fürsten der Slaven, in der Nähe der Stadt Malacowe aufknüpfen, da sein Bruder Pribizlaw ihn ins Verderben gestürzt und er die Friedensbedingungen, auf welche er eingegangen war, gebrochen hatte. Darauf ließ der Herzog durch einen Abgesandten dem Grafen befehlen und sagen: „Mache dich mit den Holtseten und Sturmaren und mit allem Volke, das bei dir ist, auf, und ziehet vor dem Herzoge her bis an einen Ort Namens Viruchne [Verchen]. Dasselbe wird Guncelin thun, der Statthalter im Lande der Obotriten, und Reinhold, Graf von Thetmarschen, und Christian, Graf von Aldenburg, welches im Amerland liegt, einer Landschaft der Friesen. Diese alle werden dir voraufziehen mit ihren Reisigen." Darauf zog Graf Adolf nebst den übrigen Edeln, die mit ihm durch das Aufgebot des Herzogs bestellt waren, und sie kamen nach Viruchne, welches von der Stadt Dimin ungefähr zwei Meilen entfernt liegt, und schlugen dort ein Lager auf. Der Herzog aber und die übrigen Fürsten verweilten darauf in Malacowe, um in einigen Tagen mit dem ganzen Heere nachzufolgen, begleitet von Saumrossen, welche so viel Lebensmittel tragen sollten, wie das Heer bedurfte. Das ganze Heer der Slaven aber hatte sich in der Stadt Dimin gelagert. Ihre Führer waren Kazemar und Bugezlaw, die Herzoge von Pommern, und mit ihnen Pribizlaw, der Urheber des Aufstandes. Und sie sandten Boten an den Grafen, um durch ihn Friedensbedingungen zu erlangen, und versprachen 3000 Mark. Dann schickten sie wieder andere und versprachen 2000. Das aber mißfiel dem Grafen Adolf und er sagte zu den Seinen: „Was dünket euch, ihr weisen Männer? Gestern haben sie 3000 Mark versprochen, heute bieten sie 2000. Das heißt nicht den Frieden suchen, sondern den Krieg herbeiführen." Da sandten die Slaven in der Nacht Kundschafter ins Lager, um den Zustand des Heeres zu erforschen. Die Aldenburger Slaven waren bei dem Grafen Adolf, aber voll Hinterlist; denn Alles was beim Heere vorfiel, hinterbrachten sie durch Kundschafter den Feinden. Daher sagte Marchrad, der Aelteste von Holstein, und die Uebrigen, welche die geheime Verhandlung gemerkt hatten:

Digitized by Google

„Wir haben bestimmt gehört, daß unsere Feinde sich zum Kriege rüsten. Unsere Landsleute aber sind zu nachlässig und beweisen weder was die Nachtwachen, noch was die Posten am Tage anlangt, die schuldige Sorgfalt. Darum mache die Leute vorsichtiger, damit der Herzog eine gute Meinung von dir habe." Der Graf aber und die übrigen Edlen beachteten diese Worte nicht, sondern sagten: „Seid nur ruhig und unbesorgt, die Tapferkeit der Slaven ist völlig erstorben." So entschwand dem Heere die Wachsamkeit. Da aber der Herzog längere Zeit verweilte, so gingen dem Heere die Lebensmittel aus, und es wurden Knaben ausgewählt, welche hingehn und solche dem Heere des Herzogs bringen sollten. Als diese früh morgens ihren Weg antraten, siehe, da bekamen sie, als sie den Hügel hinanstiegen, die schlagfertig aufgestellten Heeresabtheilungen der Slaven mit unzähligem Volke, sowohl Reitern, als Fußvolke, zu Gesicht. Als sie diese erblickten, kehrten sie um und weckten mit lautem Geschrei das schlafende Heer. Sonst hätten Alle „den Tod mit dem Schlafe vermählt." Da aber fingen die erlauchten und ritterlichen Helden Adolf und Reinhold mit sehr wenigen Holtseten und Thetmarsen, die, zufällig aus dem Schlafe geweckt, früher herbeigeeilt waren, die Feinde am Abhange des Hügels auf, und der erste Heerestheil der Slaven wurde von ihnen aufgerieben. Sie trieben sie auch bis ins Innere des Sumpfes hinein. Sofort aber folgte diesen die zweite Abtheilung der Slaven und überströmte jene wie ein Bergsturz: da wurden Graf Adolf und Graf Reinhold zum Tode getroffen,[1] und die Tapfersten fielen im Kampfe. Die Slaven bemächtigten sich des Lagers der Sachsen und plünderten es. Guncelin indeß und Christian und mit ihnen mehr als 300 Krieger hielten sich eng aneinander geschlossen zur Seite des Schlachtfeldes, und wußten nicht, was sie thun sollten. Denn es war schrecklich, mit einem so zahlreichen Feinde zusammen zu treffen, nachdem alle ihre Kampfgenossen erschlagen oder in die Flucht getrieben waren. Da ereignete es sich,

1) Sie fielen am 6. Juli 1164.

Digitized by Google

daß eine Abtheilung Slaven nach einem Zelte kam, wo viele Knappen und mehrere Pferde waren. Als sie nun heftig kämpfend auf diese eindrangen, da riefen die Knappen ihren Herren, welche in der Nähe zusammen standen, zu: „Was steht ihr da, tapfere Ritter? Warum kommt ihr euren Dienern nicht zu Hülfe? Ihr benehmt euch wahrhaftig sehr schimpflich!“ Diese, von dem Geschrei ihrer Diener herbeigerufen, flogen auf die Feinde zu und befreiten, mit blinder Wuth kämpfend, ihre Waffenträger. Dann drangen sie voll Tapferkeit ins Lager hinein und es ist schwer zu sagen, wie viele Streiche sie austheilten und welch ein Blutbad sie anrichteten, bis sie die siegreichen Schaaren der Slaven auseinander gejagt und das verlorene Lager wieder erobert hatten. Zuletzt verwirrte der Herr selbst die Sinne der Slaven so, daß sie, wie vom Schwindel ergriffen, von der Hand der trefflichen Ritter fielen. Als das die Sachsen hörten, welche in Verstecken lagen, kamen sie hervor, drangen mit erneuter Kühnheit auf die Feinde ein, und brachten ihnen eine außerordentliche Niederlage bei, so daß das Feld von den Haufen der Erschlagenen bedeckt war. Da kam auch der Herzog herbeigeeilt, um die Seinen zu schützen, und sahe die Niederlage, die unter seinen Völkern angerichtet war, und daß Graf Adolf und die tapfersten Streiter gefallen waren, und zerfloß in einen Strom von Thränen. Seinen Schmerz aber linderte der reiche Sieg und die Menge der erschlagenen Slaven, deren man an 2500 zählte. Darauf ließ der Herzog den Leichnam des Grafen Adolf in Stücke schneiden und ausbrennen und einbalsamiren, damit er fortgeschafft und im Grabe seines Vaters beigesetzt werden konnte. So wurde denn die Prophezeihung erfüllt, die er den Tag vor seinem Tode selbst sang, indem er sehr oft den Vers wiederholte: „Mit Feuer hast du mich geprüfet und keine Ungerechtigkeit ist erfunden an mir.“ (Psalm 17, 3.)[1]

Die Slaven, welche der Schärfe des Schwertes entronnen waren, kamen nach Dimin, zündeten diese mächtige Burg an und

1) So lautet die lateinische Vulgata, Luthers Uebersetzung weicht davon ab.

Digitized by Google

zogen dann in's Innere von Pommern, vor dem Herzoge fliehend. Am nächsten Tage aber kam dieser mit dem ganzen Heere nach Dimin, und fand die Burg niedergebrannt, und hinterließ daselbst einen Theil des Heeres, um den Wall niederzureißen und dem Erdboden gleich zu machen und den Verwundeten zu helfen, die der Pflege bedürften. Er selbst aber eilte mit dem übrigen Heere dem König Waldemar entgegen. Darauf zogen sie mit vereinter Macht aus, um Pommern der ganzen Breite nach zu verheeren, und kamen an einen Ort Namens Stolpe. Dort hatten Kazemar und Bugezlaw schon längst zum Gedächtniß ihres Vaters Wertizlaw, der dort getödtet und bestattet war, eine Abtei gestiftet. Dieser war zuerst unter allen Herzogen von Pommern zum Glauben bekehrt vom heiligen Otto, Bischof zu Babenberg, und hatte selbst das Bisthum Uzna [Usedom] gegründet und das Christenthum in Pommern eingeführt. Dahin also kam das Heer des Herzogs, und fand keinen Widerstand. Denn die Slaven flohen immer weiter vor dem Herzoge, und hielten aus Furcht vor ihm nirgends Stand.

5. Heinrich der Löwe kehrt heim, Graf Adolfs Leiche wird beigesetzt.

In jenen Tagen kam ein Bote in's Land der Slaven, welcher dem Herzoge meldete: „Siehe, ein Gesandter des Königs von Griechenland ist mit großem Gefolge nach Bruneswich gekommen, mit Dir zu reden." Diesen zu vernehmen, reiste der Herzog aus dem Slavenlande fort, indem er das Heer und den glücklichen Erfolg des Feldzuges aufgab. Sonst hätte er wegen des jüngst erfochtenen Sieges, von der Gunst des Glückes getrieben, die ganze Macht der Slaven bis auf den Grund vernichtet und das Land der Pommern ebenso behandelt, wie das Land der Obotriten. Das ganze Land der Obotriten aber sammt den Nachbarländern, welche dem Könige der Obotriten gehören, war durch die fortwährenden Kriege, besonders aber durch diesen letzten, völlig zur Einöde gemacht. So begünstigte Gott den frommen Herzog

Digitized by Google

und stärkte dessen Rechte! Wenn irgendwo noch die letzten Ueberbleibsel der Slaven vorhanden waren, so wurden sie in Folge des Getraidemangels und der Verheerung des Landes so von Hungersnoth heimgesucht, daß sie schaarenweise zu den Pommern oder Dänen zu flüchten gezwungen wurden, welche sie ohne alles Mitleid an die Polen, Soraben oder Böhmen verkauften.

Als demnach der Herzog bei seinem Aufbruche aus dem Slavenlande das Heer entließ, so daß Jeder in seine Heimat zurückkehrte, wurde der Leichnam des großen Adolf nach Minden gebracht und dort mit feierlicher Andacht beigesetzt. Die Grafschaft aber behielt seine Wittwe Machtild und sein noch ganz unmündiger Sohn. Da aber veränderte sich das Ansehen dieses Landes; denn als es seines trefflichen Beschützers beraubt war, schien die Gerechtigkeit und die Sicherheit der Kirchen völlig erschüttert zu sein. Denn so lange er lebte, kam der Geistlichkeit nichts hart, nichts unüberwindlich vor. So groß war seine Treue, seine Herzensgüte, seine Umsicht und Klugheit, daß ihm jede Tugend eigen zu sein schien. Er ward als einer der Krieger des Herrn in der Ausübung seines Berufes als gar brauchbar befunden; er rottete Aberglauben und Götzendienst aus, und beschaffte die Gründung neuer Anpflanzungen, welche segensreiche Frucht bringen mögen. Zuletzt, als er an das Ziel seiner wohlvollbrachten Reise gelangte erhielt er die Siegespalme. Er trug das Banner im Lager des Herrn, er stand da als Vertheidiger des Vaterlandes, treu den Herrschern bis zum Tode. Als man ihn ermahnte, durch die Flucht sein Leben zu retten, wies er dies Ansinnen mit Abscheu von sich und empfing, mit seinem Schwerte tapfer kämpfend, mit seinem Munde zum Herrn betend, willig den Todesstreich, voll Heldentugend. Ihm nacheifernd, verrichteten die erlauchten Männer und trefflichen Vasallen des tapferen Herzogs, Guncelin und Bernhard, von denen der Eine Zwerin, der Andere Racesburg befehligte, auch ihrerseits tüchtige Thaten und kämpften als Streiter des Herrn, so daß durch sie der Dienst Gottes unter dem ungläubigen und heidnischen Volke gefördert wurde.

Digitized by Google

6. Pribizlaw wird zur Ruhe verwiesen, Heinrich der Löwe schließt mit König Waldemar Frieden.

Pribizlaw also, der Urheber der Empörung, nunmehr aus dem väterlichen Erblande verbannt, hielt sich bei den Herzogen von Pommern, Kazemar und Buggeslaw auf. Und sie begannen Dimin wieder aufzubauen. Von da häufig hervorbrechend, suchte Pribizlaw durch gelegte Hinterhalte das Gebiet von Zwerin und Racesburg heim und machte wiederholt einen großen Fang an Menschen und Vieh. Als aber Guncelin und Bernhard seine Auswege beobachteten, kämpften auch sie von Hinterhalten aus, und behielten in sehr häufigen Gefechten stets die Oberhand, bis Pribizlaw nach Verlust seiner besten Leute und Rosse nichts mehr unternehmen konnte. Da sagten Kazemar und Buggeslaw zu ihm: „Gefällt es Dir, bei uns zu wohnen, und von unserer Gastfreundschaft Gebrauch zu machen, so hüte Dich, die Vasallen des Herzogs zu beleidigen; sonst verweisen wir Dich aus unserm Gebiete. Denn schon hast Du uns so weit gebracht, daß wir die größten Verluste erlitten und unsere besten Leute und Städte eingebüßt haben, und damit nicht zufrieden, willst Du noch einmal des Herzogs Zorn auf uns herabziehen?“ So wurde Pribizlaw in seinem unsinnigen Treiben gehindert. Die Slaven also waren gedemüthigt, so daß sie aus Furcht vor dem Herzoge sich nicht zu rühren wagten.

Der Herzog schloß einen Vertrag mit dem Könige Waldemar von Dännemark, und sie hielten eine Unterredung an der Egdora oder zu Lubike in Angelegenheiten beider Reiche. Der König zahlte dem Herzoge eine große Summe Geldes, weil sein Land durch ihn von den Verheerungen der Slaven befreit war. Da begannen alle Inseln, welche zum Reiche der Dänen gehören, bewohnt zu werden, weil die Seeräuber verschwanden und die Raubschiffe zerstört wurden. Und der König und der Herzog kamen überein, sich die Tribute aller der Völker, die sie zu Lande wie zu Wasser überwinden würden, gemeinschaftlich theilen zu wollen.

Digitized by Google

Nun wurde die Macht des Herzogs größer, als die aller seiner Vorgänger, und er ward der Fürst der Fürsten des Landes. Und er beugte den Nacken den Empörern und brach ihre Burgen, vertilgte die Räuber, machte Frieden im Lande, erbaute die stärksten Vesten und erwarb ein ungeheures Vermögen. Denn außer dem Erbgute seiner großen Vorfahren, des Kaisers Lothar und der Gemahlin desselben, der Richenze, und vieler Herzoge von Baiern und Sachsen fielen ihm noch die Güter vieler Fürsten zu, wie die Heriman's von Winzeburg, Sifrid's von Hammenburg, Otto's von Asle und Anderer, die nicht mehr erwähnt werden.

Was soll ich der ausgedehnten Besitzungen des Erzbischofs Hartwig gedenken, der aus dem alten Geschlechte der Udonen[1] herstammt? Die angesehene Burg Stadhe erlangte er mit allem Zubehör und der Grafengewalt über beide Elbgestade, so wie die über Thetmarschen noch zu Lebzeiten des Bischofs theils nach Erb-, theils nach Lehnrecht. Auch nach Friesland streckte er seine Hand aus und sandte ein Heer gegen sie, welchem sie, um sich loszukaufen, gaben was es verlangte.

7. Heinrich der Löwe wird angefeindet.

Weil aber der Ruhm Neid erzeugt und in menschlichen Dingen nichts Dauerndes ist, so sahen auf den so großen Namen des Helden alle Fürsten Sachsens mit Scheelsucht hin. Denn die Macht Heinrichs, welcher im Besitze ungeheurer Reichthümer, durch das doppelte Herzogthum in Baiern und Schwaben über alle hocherhaben dastand, kam eben deshalb allen, sowohl Fürsten, als Edelen Sachsens unerträglich vor. Allein die Hand der Fürsten lähmte die Furcht vor dem Kaiser, daß sie nämlich die beabsichtigten Unternehmungen nicht ins Werk setzten. Als aber der Kaiser den vierten Römerzug unternommen hatte und die Zeitumstände günstig geworden waren, da trat alsbald die alte Verschwörung ans Licht und es entstand ein mächtiges Bündniß Aller gegen Einen.

1) Grafen von Stade.

Digitized by Google

Die Führer derselben aber waren Wichman, Bischof von Magdeburg, und Heriman, Bischof von Hildesheim. Nach diesen waren die vornehmsten: Ludwig, Landgraf von Thüringen, Adelbert, Markgraf von Soltwedel und Markgraf Otto von Camburg und dessen Brüder, so wie auch Adelbert, Pfalzgraf von Someresschenburg. Diese unterstützten folgende Edele: Otto von Asle, Wedekind von Dasenburg, Christian von Aldenburg, welches in Amerland liegt. Außer diesen allen stellte der sie insgesammt an Macht übertreffende Reinhold, Erzbischof von Köln und Kanzler des Reichs, dem Herzoge nach, indem er persönlich zwar abwesend, nämlich in Italien war, aber doch mit aller Kraft seines Geistes darnach trachtete, den Herzog zu stürzen. Demnach belagerten die Fürsten Ostsachsens im Verein mit dem Landgrafen Ludwig von Thüringen eine Burg des Herzogs, Namens Aldeslef [Haldensleben] und erbauten zu dem Zwecke viele Maschinen. Graf Christian von Amerland aber sammelte eine Schaar von Friesen und besetzte Bremen und dessen ganzes Gebiet, und erregte eine große Bewegung in den östlichen Gegenden. Da nun der Herzog sah, daß von allen Seiten her Kriege drohten, so begann er Städte und Burgen zu befestigen und an geeigneten Orten Besatzungen aufzustellen. Damals verwaltete das Grafenamt über Holstein, Sturmarn und Wagrien die Wittwe des Grafen Adolf für ihren noch unmündigen Sohn. Wegen der nahenden Kriegesunruhen aber bestellte der Herzog einen Vormund, um die Kriegsangelegenheiten zu leiten, nämlich den Grafen Heinrich, zu Thüringen geboren,[1] einen Oheim des Knaben, einen Mann, dem Ruhe und Friede unerträglich und der ganz dem Kriegswesen ergeben war. Auch nahm er, nachdem er sich darüber mit den Seinigen berathen hatte, Pribizlaw, den Fürsten der Slaven, den er, wie oben erzählt ist, durch viele Kämpfe aus dem Lande vertrieben hatte, wieder zu Gnaden an, und gab ihm seines Vaters ganzes Erbgut wieder, nämlich das Land der Obotriten, außer Zwerin nebst Zu-

1) Gewöhnlich Heinrich von Orlamünde genannt.

Digitized by Google

behör. Pribizlaw aber versicherte den Herzog und dessen Freunde seiner Treue, und gelobte, daß dieselbe keine Kriegsbewegung erschüttern solle, und er seines Befehles gewärtig auf die Wünsche seiner Freunde lauschen und nie den geringsten Anstoß erregen wolle.

8. Heinrich der Löwe fällt in Sachsen ein.

Darnach sammelte der Herzog ein großes Heer und zog in das östliche Sachsen hinein, um mit seinen Feinden mitten in ihrem Lande selbst sich zu messen. Da diese nun sahen, daß er mit starker Heeresmacht herankam, so scheuten sie sich, mit ihm zusammenzutreffen. Und er richtete großes Unheil an auf dem feindlichen Gebiete, und verheerte es, sengte und brannte, und durchschweifte es bis nach Magdeburg hin. Dann zog er mit dem Heere in die westlichen Gegenden, um den Aufstand des Grafen Christian zu unterdrücken, und kam plötzlich nach Bremen, und nahm es. Da floh Graf Christian in die entlegenen Marschen Frieslands. Der Herzog aber fiel in Bremen ein und plünderte es. Und die Bürger der Stadt flohen in die Marschen, weil sie gegen den Herzog sich vergangen und dem Grafen Christian sich vereidigt hatten, und der Herzog that sie in die Acht, bis sie durch Vermittlung des Erzbischofs mit 1000 Mark und drüber den Frieden erkauften. Der Graf aber starb wenige Tage nachher, und die Leiden der von ihm angestifteten Empörung wurden gestillt.

Während aber überall innere Kriege wütheten, beschloß Erzbischof Hartwig, den entstehenden Unruhen auszuweichen, und hielt sich zu Hammenburg auf, zurückgezogen und stille mit Klosterbauten und den sonstigen Angelegenheiten seiner Kirche sich beschäftigend. Darauf forderten ihn der Erzbischof von Köln und die übrigen Fürsten schriftlich auf, er möge sich doch an alle die Bedrückungen erinnern, die er vom Herzoge erduldet habe; jetzt sei endlich die Zeit gekommen, wo er mit Hülfe der Fürsten die ihm gebührende Stellung wieder einnehmen könne: Stadhe und die entrissene Grafengewalt ständen ihm zu Gebote, wenn er die Sache der Fürsten unterstütze. Erzbischof Hartwig aber, der durch

Digitized by Google

vielfache Erfahrung belehrt war, daß der Herzog im Kriege stets Glück hatte, und daß auch den Fürsten nicht zu trauen war, da man ihn durch dergleichen Versprechungen oftmals irre geführt hatte, begann in seinem Sinne zu schwanken. Ihn reizte die Lust, seine alte, hohe Stellung wieder zu erreichen, allein die oft erprobte Unbeständigkeit der Fürsten schreckte ihn zurück. Während des blieb äußerlich ein freundschaftliches Verhältniß und der Friede ertönte in Worten. Jedoch begann der Erzbischof seine beiden Burgen Friborg und Horeborg zu befestigen, und ließ Waffen und Vorräthe, die auf Jahr und Tag hinreichten, dahinschaffen.

9. Vom Bischof Konrad von Lubeke.

In diesen Tagen hielt sich Konrad, der Bischof der Lubeker Kirche, beim Erzbischof auf und von ihm hing die Entscheidung ab in Bezug auf den Entschluß des Erzbischofs. Da wurde dem Herzoge hinterbracht, der Bischof sei nicht friedfertig gesinnt, sondern trachte darnach, den Herzog zu vernichten, und rathe dem Erzbischof, zu den Fürsten überzugehen und die Freundschaft, die er mit dem Herzoge geschlossen habe, abzubrechen. Der Herzog aber wünschte die Sache bestimmter zu erfahren, und berief ihn zur Unterredung nach Ertheneburg. Er aber, um dem Zorne des mächtigen Herrschers auszuweichen, ging fort nach Friesland, angeblich mit einem Auftrage vom Erzbischof betraut. Als er zuletzt von da zurückkam, berief ihn der Herzog zum zweiten Male. Demnach kam er geleitet vom Herrn Erzbischof und Herrn Berno von Mikilenburg dem Herzoge nach Stadhe entgegen, um dessen Wünsche zu vernehmen. Der Herzog nun befragte ihn über das, was ihm hinterbracht war, in welcher Weise er nämlich seine Ehre beeinträchtigt und gegen ihn bösen Rath ertheilt habe. Der Bischof versicherte, von dem Allen nichts eingestehen zu können. Nachdem darauf von beiden Seiten noch manches dort gesprochen war, begann der Herzog, der die erschütterte Freundschaft wieder herzustellen und den von ihm schon sonst geschätzten Bischof noch fester an sich zu knüpfen wünschte, von demselben mit Freundlichkeit die schuldige

Digitized by Google

Lehnshuldigung zu verlangen, wozu er, wie ich oben (I. 87) gezeigt habe, durch kaiserliche Schenkung berechtigt war, nämlich in Bezug auf die Länder der Slaven, welche er selbst nach Kriegsrecht mit Schild und Schwert erobert hatte. Auf diesen Antrag aber ging der stolze Mann nicht ein, sondern erklärte, der Ertrag seiner Kirche sei gering, um einen solchen Preis werde er nie seine Freiheit schmälern oder sie der Gewalt irgend Jemandes unterwerfen. Dagegen erklärte der Herzog, er müsse entweder seine ganze Stelle aufgeben, oder sich seinem Verlangen fügen. Da jedoch der Bischof fest bei seinem Willen blieb, so befahl der Herzog ihm den Zutritt zu seinem Sprengel zu versperren und alle bischöflichen Abgaben einzuziehn. Nach der Abreise des Herzogs sagte der Erzbischof zum Bischof Konrad: „Ich glaube, Ihr seid bei uns nicht sicher, wegen der Vasallen des Herzogs, die uns umringen. Tragt lieber für unsere Ehre und Eure Rettung Sorge und begebt Euch hinüber zum Erzbischof von Magdeburg und zu den Fürsten, damit Ihr der Hand Eurer Feinde entrinnen möget. Ich werde Euch in wenig Tagen nachfolgen und auswandern wie Ihr." Er befolgte den Rath des Erzbischofs und begab sich zum Erzbischof von Magdeburg, bei welchem er ungefähr zwei Jahre blieb. Von da ging er nach Frankreich, besuchte das Cistercienser Kloster und verband sich mit dem Papste Alexander durch Vermittlung des Bischofs von Papia, der zur Partei Alexanders gehörte, und aus seinem Sitze vertrieben in Clairveaux sich aufhielt. Dieser beauftragte den Bischof, sich, wenn es ihm möglich wäre, entweder selbst zu Alexander zu begeben, oder einen Bevollmächtigten an ihn zu schicken. Nach Besorgung dieser Angelegenheiten kehrte er nach Magdeburg zurück und fand dort den Erzbischof Hartwig von Hammenburg, welcher gleichfalls vom Platze gewiesen war, und sie blieben beim Erzbischof von Magdeburg manchen Tag. Die Vasallen des Erzbischofs Hartwig aber, welche in den Vesten Horeborg und Friborg lagen, machten häufige Ausfälle, und sengten und plünderten in den Besitzungen des Herzogs. Daher sandte der Herzog eine Schaar

Digitized by Google

von Reisigen hin und besetzte Friborg und brach die Befestigungen desselben, machte es dem Erdboden gleich und ließ alle bischöflichen Abgaben einziehen, ohne das Geringste davon übrig zu lassen. Nur die, welche sich in der Veste Horeborg befanden, hielten sich bis zur Rückkehr des Erzbischofs, weil der Ort durch die tiefen Sümpfe geschützt war. Es brauste aber ein wüthender Sturm des Aufstandes durch ganz Sachsen hin, da alle Fürsten gegen den Herzog kämpften. Da wurden Krieger gefangen und verstümmelt, Städte und Häuser zerstört und eingeäschert. Goslar eroberten die Fürsten. Der Herzog aber ließ die Wege bewachen, damit Niemand nach Goslar Getraide brächte, und sie litten dort große Hungersnoth.

10. Die Inthronisirung des Papstes Calixtus.[1]

Damals verweilte Kaiser Friedrich in Italien und unterdrückte mit seines Armes Tapferkeit die Empörung in der Lombardei, und brach viele volkreiche und feste Städte, und er zog Nutzen aus der Lombardei mehr, als die Könige, die vor ihm gewesen waren lange Zeit. Und darnach wandte er sein Antlitz, um nach Rom zu gehen und Alexander zu verjagen, Calixtus aber einzusetzen. Denn Paschalis war, nachdem er nur kurze Zeit als Papst gelebt hatte, gestorben.[2] Demnach belagerte der Kaiser Janua [Genua],[3] welches dem Alexander anhing, und sandte Reinhold von Köln und Christian von Mainz nebst einem Theile des Heeres nach Rom voraus. Und sie kamen nach Tusculanum [Tusculum, Tivoli], welches nicht weit von Rom ist. Sobald aber die Römer hörten, daß jene das Stadtgebiet betreten hatten, zogen sie mit einem ungeheuren Heere aus, um für Alexander zu kämpfen. Da rückte Reinhold mit den deutschen Kriegern vor, und die Wenigen kämpften gegen die Unzahl der Römer und

1) In diesem ganzen Kapitel wird Calixtus mit seinem Vorgänger Paschalis III. verwechselt. — 2) Nicht Calixtus, sondern Paschalis III. ward am 20. September 1168 durch Friedrich eingesetzt. — 3) Hier sollte Helmold Ancona nennen, nicht Genua, welches stets kaiserlich gesinnt war.

Digitized by Google

überwältigten sie, und erschlugen von ihnen 12000, und verfolgten die Fliehenden bis an die Thore der Stadt.[1] Da ward das Land verpestet durch die Leichname der Erschlagenen, und die Weiber der Römer blieben Wittwen viele Jahre lang, weil es an Männern fehlte unter den Bewohnern der Stadt. An demselben Tage, an welchem dies zu Rom vorfiel, kämpfte der Kaiser gegen die Genuesen und erlangte den Sieg, und ward der Stadt mächtig. Darauf nahm er das Heer und zog fort nach Rom, und fand den Reinhold und das Heer, welches er voraufgesandt hatte, voll Freuden über die eigne Rettung und die Niederlage der Römer. Und er schob das Heer vor, um Rom zu nehmen und griff den Dom St. Peters an, wo eine Besatzung der Römer lag, und ließ Feuer an die Pforten der Kirche legen, so daß die Römer durch den aufsteigenden Rauch von den Thürmen vertrieben wurden. Und er eroberte den Dom und füllte das Haus mit Todten an. Dann setzte er Calixtus auf den Thron und feierte dort Petri Kettenfeier.[2] Da legte er die Hand an die Lateraner, um sie zu vernichten; sie aber gaben ihm, um Stadt und Leben zu retten, was er verlangte. Als sie, vom Kaiser gezwungen, den Alexander festnehmen wollten, vermochten sie es nicht, weil er in der Nacht sich auf die Flucht begeben hatte. Und er nahm die Söhne der Edeln als Geißeln, damit sie hinfort dem Calixtus mit untadeliger Treue gehorchen möchten. Auf diese glücklichen Erfolge, die der Kaiser erkämpfte, folgte ein plötzliches Unglück. Denn eine solche Pest kam mit einem Mal über Rom, daß in wenig Tagen beinahe Alle umkamen. Im Monat August sollen nämlich dort zu Lande pestbringende Nebel aufsteigen. An dieser Pest starben Reinhold von Köln, Heriman von Verden, welche die Ersten im Rathe waren; außerdem der sehr edle Jüngling, der Sohn König Konrads,[3] der die einzige Tochter unsers Herzogs Heinrich zur Gemahlin hatte. Ferner starben zur selben Zeit noch

1) Am 30. Mai 1167. — 2) Am 1. August 1167. — 3) Friedrich von Rothenburg, vermählt mit Gertrud der Tochter Heinrichs des Löwen, nachmals Gemahlin König Knuts von Dännemark.

Digitized by Google

viele Bischöfe, Fürsten und Edle. Der Kaiser aber kehrte mit dem Reste des Heers nach der Lombardei zurück. Dort verweilend, vernahm er von einem Aufstande, der in Sachsen ausgebrochen war; er sandte daher Abgeordnete hin und ließ durch wiederholte Vergleiche die Empörer vorläufig beschwichtigen, um Zeit zu gewinnen, bis er selbst von dem italischen Zuge freie Hand hätte.

Damals schickte Heinrich, Herzog von Baiern und Sachsen, Gesandte nach England, und sie brachten die Tochter des Königs von England mit vielem Golde und Silber und großen Schätzen heim und der Herzog bekam sie zur Gemahlin.[1] Er war nämlich von seiner ersten Gemahlin, Frau Clementia, wegen allzu naher Verwandtschaft geschieden. Er hatte von derselben eine Tochter, welche er dem Sohne König Konrads zur Ehe gab. Dieser lebte jedoch nur noch kurze Zeit, da ihn auf dem italischen Zuge ein frühzeitiger Tod hinwegraffte, wie oben erwähnt ist.

11. Der Vertrag der Fürsten mit dem Herzoge.

Nicht lange Zeit war seit diesen Begebenheiten verstrichen, als die Lombarden, da sie sahen, daß die Säulen des Reiches darniedergestürzt und die Kraft des Heeres entschwunden war, sich einmüthig gegen den Kaiser verschworen und ihn zu ermorden beschlossen. Er aber merkte die Hinterlist, verließ heimlich die Lombardei und kehrte nach Deutschland zurück. Hier berief er einen Hoftag nach Bavenberg [Bamberg], auf welchem er alle sächsischen Fürsten vorlud und sie des Friedensbruches bezüchtigte, indem er erklärte, der Aufstand der Sachsen habe die Lombarden zum Abfalle veranlaßt. Nach manchem Aufschube wurden endlich mit großer Umsicht und Klugheit die Zwistigkeiten, welche zwischen dem Herzoge und dem Fürsten herrschten, beigelegt, so daß der Friede geschlossen wurde. Und es ging Alles nach den Wünschen des Herzogs, welcher von der Umlagerung, in der ihn die Fürsten hielten, befreit wurde, ohne selbst das Geringste einzubüßen.

1) Mathilde, die erstgeborne Tochter König Heinrichs II., welche der Herzog am 1. Februar 1168 zu Minden an der Weser ehelichte.

Digitized by Google

Der Herr Erzbischof von Hammenburg aber ward in seinen Sprengel zurückgerufen, wo er indeß erkrankte und in wenig Tagen starb.[1] Durch seinen Tod endete der alte Zwist wegen der Grafschaft Stadhe, welche der Herzog fortan ohne allen Widerspruch besaß. Auch Bischof Konrad von Lubeke erlangte durch Verwendung des Kaisers die Erlaubniß, in seinen Sprengel zurückkehren zu dürfen, nämlich unter der Bedingung, daß er, seine frühere Hartnäckigkeit aufgebend, gegen den Herzog seine Schuldigkeit erfülle. Als er so durch die Gnade des Herzogs seine Rückkehr erlangt hatte, wurde er ein ganz anderer Mann. Er hatte nämlich durch das, was er erlitten hatte, gelernt, mit seinen Brüdern Mitleid zu haben und war fortan zur Demuth geneigter. Doch aber vertheidigte er nach wie vor den Clerus gegen die Angriffe der Fürsten und Mächtigen, besonders des thüringischen Grafen Heinrich, der, weder Gott noch Menschen fürchtend, nach den Gütern der Priester trachtete.

Als aber alle Kriegesunruhen durch Gottes Fügung sich wieder in heitere Friedensruhe umgewandelt hatten, weigerte sich allein Wedekind von Dasenburg den Frieden anzunehmen, den die Fürsten erklärt hatten. Dieser nämlich, von Jugend auf zu böser That bereit, hatte stets sein Ritterthum zum Räuberhandwerk entwürdigt, war aber an der Ausführung der schlechten Handlungen, die er beabsichtigte, durch den Herzog, der ihn scharf im Zügel hielt, gehindert worden. Denn er war ein Mal gefangen genommen und ins Gefängniß geworfen und hatte sein Wort geben müssen, sich fortan der Räubereien enthalten und in aufrichtigem Gehorsam der Befehle des Herzogs gewärtig sein zu wollen. Als aber der Krieg ausbrach, wüthete er, seines Versprechens uneingedenk, heftiger, als Alle, gegen den Herzog. Nachdem nun die Uebrigen zur Ruhe gebracht waren, belagerte der Herzog diesen wilden Räuber in der Veste Dasenburg. Da jedoch die Höhe des Berges jeden Sturm vereitelte und die ganze Kraft der Maschinen wir-

1) Anf. Okt. 1168.

Digitized by Google

kungslos machte, so schickte der Herzog hin und ließ sachverständige Männer vom Rammesberg[1] holen, und diese begaben sich an das schwere und unerhörte Werk, den Fuß des Dasenberges zu durchgraben, worauf sie, das Innere des Berges untersuchend, einen Brunnen fanden, aus dem die Burgbewohner Wasser schöpften. Diesen Brunnen verstopften sie, so daß den Belagerten das Wasser ausging, weshalb Wedekind nothgedrungen sich sammt der Burg dem Herzoge übergab; die Uebrigen waren von ihm entlassen und auseinander gegangen, Jeder in seine Heimat.

12. Von Zwantewit, dem Götzenbilde der Rugianer.

Damals zog König Waldemar von Dännemark eine große Land- und Seemacht zusammen, um sich in's Land der Rugianer zu begeben, und es sich zu unterwerfen. Ihn unterstützten Kazemar und Buggeslaw, die Fürsten der Pomeranen, und Pribizlaw, der Fürst der Obotriten, weil der Herzog den Slaven befohlen hatte, dem Könige der Dänen zu helfen, wenn er sich anschicke, fremde Völker zu unterjochen. Das Werk hatte guten Fortgang in den Händen Waldemars, und er eroberte das Land der Rugianer mit Gewalt, und sie gaben ihm, um sich loszukaufen, was er ihnen auferlegte. Er ließ das uralte Bild des Zwantewit, welches von der ganzen Nation der Slaven verehrt wurde, hervorholen, demselben einen Strick um den Hals binden, und es mitten durch das Heer hinziehen vor den Augen der Slaven, endlich es in Stücke hauen und in's Feuer werfen. Er zerstörte den Tempel sammt Allem, was darinnen war, und den reichen Schatz plünderte er. Er befahl ihnen, von ihrem Irrglauben, in welchem sie geboren waren, abzulassen und den Dienst des wahren Gottes anzutreten. Und er gab Geld her zur Erbauung von Kirchen, deren zwölf im Lande der Rugianer angelegt wurden. Man stellte Priester an, um in geistlichen Dingen für das Volk zu sorgen. Dabei waren zugegen die Bischöfe Absalon von Roschilde

1) Bergleute vom Rammelsberg im Harze.

Digitized by Google

und Berno von Mikilenburg. Diese unterstützten den König voll Eifers, damit der Dienst unseres Gottes in der verirrten und verstockten Nation begründet würde. Damals war Fürst der Rugianer Jariunar, ein edler Mann, der, nachdem er die Verehrung des wahren Gottes und den katholischen Glauben kennen gelernt hatte, eifrigst zur Taufe eilte und auch allen den Seinigen befahl, sich durch das heilige Wasser erneuern zu lassen. Er selbst aber war, als er nun Christ geworden war, im Glauben so fest und in der Verkündigung des Evangelii so beharrlich, daß man in ihm einen zweiten Paulus von Christo berufen erblickte, der, das Apostelamt verwaltend, das rohe und in thierischer Wildheit wüthende Volk theils durch emsiges Predigen, theils aber auch durch Drohungen von der angeborenen Roheit zu der ein neues Leben bringenden Religion bekehrte. Von allen Slavenvölkern aber, die in Landschaften und Fürstenthümern umherwohnten, ist allein das der Rugianer verhärteter, als die übrigen, bis auf den heutigen Tag in der Finsterniß des Unglaubens verblieben; dieses Volk, welches Allen unzugänglich ist wegen des dasselbe umgebenden Meeres. Freilich geht eine dunkle Sage, Ludwig, Karls Sohn, habe einst das Land der Rugianer dem heiligen Veit in Corbei geweihet, als er jenes Kloster gegründet habe. Von da ausgehend, sollen Verkündiger des Evangelii das Volk der Rugianer oder Ranen zum Glauben bekehrt und dort zur Verherrlichung des Märtyrers Veit, zu dessen Verehrung das Land bestimmt ist, ein Bethaus gegründet haben. Nachher aber, als die Ranen oder Rugianer, da ihre Verhältnisse sich änderten, vom Lichte der Wahrheit abwichen, wurde ihr Irrglaube schlimmer, als er früher gewesen war; denn den heiligen Veit, den wir als einen Knecht Gottes bekennen, begannen die Ranen als einen Gott zu verehren, indem sie ihm ein sehr großes Bild formten, und dem Geschöpfe lieber dienten, als dem Schöpfer. Dieser Aberglaube bei den Ranen aber wurde so stark, daß Zwantewit, der Gott des Landes der Rugianer, unter allen Götzen der Slaven den Vorrang erlangt hat, so daß er durch Siege am berühmtesten, durch Orakelsprüche am

Digitized by Google

wirksamsten ist. Daher schickten auch nicht blos das wagirische Land, sondern alle Länder der Slaven dorthin alljährlich Tribute, indem sie ihn für den Gott der Götter erklärten. Der König steht bei ihnen in Vergleich zum Priester in geringem Ansehn; denn er erforscht die Orakelsprüche des Gottes und den Ausfall der Loose. Er hängt vom Winke der Loose, König und Volk aber von seinem Willen ab. Unter den verschiedenen Opfern pflegte der Priester auch bisweilen einen Menschen, einen Christen, zu opfern, da er wiederholt erklärte, daß an dem Blute eines solchen die Götter besonders Wohlgefallen fänden. Es traf sich vor einigen Jahren, daß dort des Fischfanges wegen eine sehr große Menge von Handelsleuten zusammengekommen war. Im November nämlich, wenn der Wind stärker weht, werden daselbst viele Häringe gefangen, und den Kaufleuten steht dann der Zutritt frei, wenn sie vorher dem Landesgotte den gebührenden Zins dargebracht haben. Damals befand sich zufällig ein gewisser Godescalk da, ein Priester des Herrn aus Bardewich, welcher hinberufen war, um unter der großen Volksmenge den Gottesdienst zu versehen. Dies aber blieb dem heidnischen Priester nicht lange verborgen. Er berief deshalb den König und das Volk zu sich und erklärte, die Götter seien heftig erzürnt, und könnten nicht anders versöhnt werden, als durch das Blut des Priesters, der einen fremden Gottesdienst unter ihnen auszuüben gewagt habe. Darauf ruft das barbarische Volk voll Bestürzung die Schaar der Handelsleute zusammen, und bittet ihnen den Priester auszuliefern damit sie ihn ihrem Gotte als Sühnopfer darbringen könnten. Als nun die Christen sich dessen weigern, bieten sie ihnen hundert Mark zum Geschenke. Da sie aber nichts ausrichten, so beginnen sie Gewalt zu versuchen und kündigen auf den nächsten Tage Krieg an. Darauf treten die Handelsleute, da ihre Schiffe bereits vom Fange vollgeladen sind, in derselben Nacht ihr Rückreise an und entziehen, mit günstigem Winde segelnd, sich und den Priester der furchtbaren Gefahr. Indeß zeichnen sich die Ranen, obwohl bei ihnen der Haß gegen das Christenthum und der Zündstoff

Digitized by Google

des Aberglaubens mächtiger ist, als bei den übrigen Slaven, doch durch viele natürliche gute Eigenschaften aus. Sie üben in hohem Grade Gastfreundschaft, und erweisen den Eltern die schuldige Ehre. Auch findet man bei ihnen keinen Dürftigen oder Bettler. Wenn dort einer durch Krankheit oder Altersschwäche untüchtig wird, so überweist man ihn ohne weiteres seinem Erben, der ihn verpflegen und sich auf das sorgsamste seiner annehmen muß. Denn Gastlichkeit und Fürsorge für die Eltern gelten bei den Slaven für die ersten Tugenden. Uebrigens ist das Land der Rugianer reich an Früchten, Fischen und Wildbret. Die Hauptstadt des Landes heißt Archona.[1]

13. Die Verwandlung des Leibes und Blutes.

Im Jahre der Fleischwerdung des Wortes 1168 wurde das Werk der neuen Pflanzung im Lande der Rugianer begonnen, und man erbaute Kirchen, welche durch das Erscheinen von Priestern mit Glanz erfüllt wurden. Die Rugianer aber waren dem Dänenkönige zinspflichtig; er nahm die Söhne ihrer Edeln als Geißeln, und führte sie mit sich hinweg in sein Land. Dies geschah zu der Zeit, als die Sachsen innere Kriege führten. Sobald aber der Herr den Frieden wieder verlieh, schickte der Herzog sogleich Gesandte an den König der Dänen, und verlangte Geißeln und die Hälfte des Zinses, den die Ranen erlegen, weil es versprochen und eidlich ausgemacht war, daß der Herzog, sobald der König irgend ein Volk unterwerfen wollte, einerseits Hülfe leisten, andrerseits aber auch für die Mithülfe bei der Arbeit am Gewinne Theil haben sollte. Da der König das verweigerte, und die Abgesandten unverrichteter Dinge wieder kamen, so berief der Herzog, von Zorn ergriffen, die Fürsten der Slaven und forderte sie auf, sich und ihn an den Dänen zu rächen. Sie wurden also gerufen und sagten: „Wir sind bereit," und gehorchten ihm mit Freuden, da er sie ausschickte. Da wurden die Riegel hinweggeschoben und die Pforten aufgethan, die vordem das Meer ge-

1) Slavisch Orekunda oder Orekonda. S. Schafarik II. 574.

Digitized by Google

sperrt hatten, und die Fluth brach hervor, strömend und überschwemmend und vielen Inseln der Dänen und den Küstenländern Verderben drohend. Ausgerüstet wurden die Schiffe der Seeräuber, und die Slaven besetzten die reichen Inseln im Reiche der Dänen, und sättigten sich nach langem Fasten an den Schätzen derselben; sie wurden dick und feist und breit! Ich habe erzählen hören, daß man zu Mikilenburg an einem Markttage 700 gefangene Dänen zählte, alle zu Kauf ausgestellt, wenn sich Käufer genug fänden. Dieses so große Unheil und Verderben war durch gewisse Vorbedeutungen im Voraus verkündigt. Als nämlich ein Priester in einem Lande der Dänen, welches Alsse [Alsen] heißt, am heiligen Altar stand, und den Kelch erhob, um die Hostie zu nehmen, siehe, da war es, als zeigte sich in dem Kelche Fleisch und Blut. Er nun eilte, als er sich endlich von seinem Schrecken erholt hatte, da er dies ungewöhnlich Aussehende nicht zu sich zu nehmen wagte, zum Bischof, und ließ dort von der versammelten Geistlichkeit den Kelch besichtigen. Während nun Viele erklärten, dies sei vom Himmel bewirkt, um das Volk im Glauben zu befestigen, so betheuerte der Bischof, welcher weiter sah, als die Anderen, der Kirche stehe eine schwere Heimsuchung bevor, und es werde viel Christenblut fließen. Denn so oft das Blut der Märtyrer fließt, wird Christus auf's neue in seinen Gliedern gekreuzigt. Auch täuschte diese Prophezeiung nicht. Denn kaum waren einige Tage vergangen, so kam plötzlich das Heer der Slaven und besetzte das ganze Land, zerstörte die Kirchen, nahm die Menschen gefangen und tödtete Jeden, der Widerstand leistete, mit der Schärfe des Schwerts. Lange schwieg der König der Dänen, die Niederlage seines Volkes unbeachtet lassend. Denn die Könige der Dänen, welche, träge und schlaff, beständig schmausen und zechen, haben selten einmal Gefühl für die Plagen, von denen ihr Volk betroffen wird. Endlich wie aus dem Schlafe erwachend, zog der König von Dännemark ein großes Heer zusammen, und plünderte einen kleinen Theil des Circipanenlandes. Auch ein Sohn des Königs von

Digitized by Google

einer Nebenfrau, Christoph, kam mit 1000 Geharnischten nach Aldenburg, welches auf dänisch Brandenhuse genannt wird, und plünderte die Küstengegend daselbst. Die Kirche aber, an welcher der Priester Bruno stand, beschädigten sie nicht, rührten auch die Habe des Priesters nicht an. Als aber die Dänen abzogen, folgten ihnen die Slaven auf dem Fuße nach, und holten ihren Verlust zehnfach ein. Dännemark besteht nämlich größtentheils aus Inseln, welche das Meer umströmt, und sie können sich vor den Ueberfällen der Seeräuber nicht leicht schützen, da dort Buchten sind, in welchen die Slaven sich sehr gut verborgen halten können, und von wo aus sie dann unvermerkt hervorbrechen, um die nichts Ahndenden zu überfallen und zu plündern. Denn in plötzlichen Ueberraschungen sind die Slaven besonders stark. Daher ist denn auch bis auf die neueste Zeit diese Sitte, zu rauben, bei ihnen so sehr herrschend, daß sie mit gänzlicher Hintansetzung der Vortheile des Ackerbaues zu Seeunternehmungen stets bereit sind, indem ihre ganze Hoffnung und all ihr Reichthum auf den Schiffen beruht. Ja, sie geben sich auch nicht einmal beim Häuserbau viele Mühe; vielmehr verfertigen sie Hütten aus Flechtwerk, da sie nur zur Noth Schutz gegen Sturm und Regen suchen. So oft ein Krieg auszubrechen droht, verbergen sie alles Getraide, nachdem sie es gedroschen haben, nebst allem Golde und Silber und was sie an Kostbarkeiten besitzen, in Gruben, Weib und Kind aber bringen sie in die festen Plätze oder mindestens in die Wälder, so daß dem Feinde nichts zu plündern bleibt, als die Hütten, deren Verlust sie sehr leicht ertragen. Die Angriffe der Dänen beachten sie gar nicht, ja sie halten es sogar für eine Lust, sich mit ihnen zu messen. Nur den Herzog fürchten sie, der mehr als alle Herzoge vor ihm, mehr selbst als der vielgefeierte Otto die Kraft der Slaven gebrochen und an ihre Gebisse den Zaum angelegt hat, und sie lenkt wohin er will. Er erklärt den Frieden, und sie gehorchen; er befiehlt den Krieg und sie sagen: „Da sind wir."

14. Versöhnung des Königs mit dem Herzoge.

Der König der Dänen, dem endlich das Unglück seines Volkes

Digitized by Google

klar wurde, sah ein, daß der Friede ein Seegen ist, und schickte Gesandte an den tapfern Herzog mit der Bitte, ihm zu freundlicher Besprechung eine Zusammenkunft an der Egdora zu gewähren. Demnach erschien der Herzog am Tage der Geburt des heiligen Johannes des Täufers an dem zur Unterhandlung erbetenen Orte, und der König der Dänen eilte ihm entgegen, und zeigte sich bereit, in allem den Wünschen des Herzogs nachzukommen. Er gestand ihm nämlich die Hälfte der Tribute und Geißeln zu, welche die Ranen hergegeben hatten, und von dem Schatze des Tempels einen gleichen Antheil, und erfüllte voll Ergebenheit alle Forderungen, die der Herzog für nöthig hielt. So ward die Freundschaft unter ihnen erneuert und den Slaven verboten, fortan Dännemark anzugreifen. Diese aber schauten gar traurig darein zu dem Bündnisse der Herrscher. Und der Herzog sandte seine Boten sammt denen des Dänenkönigs in das Land der Ranen, welche fortan ihm zinspflichtig wurden. Der König der Dänen bat auch den Herzog, daß er seine Tochter, die Wittwe des hochgeborenen Friedrichs von Rodenburg, seinem Sohne, der schon zum König bestimmt war, zur Gemahlin geben möchte, und die Vermittelung großer Fürsten bewog den Herzog, einzuwilligen; er sandte seine Tochter ins Reich der Dänen, und große Freude herrschte unter allen Völkern des Nordens; Heiterkeit und Friede traten damit ein, und der frostige Wintersturm des Boreas wandelte sich in das linde Wehen des Südwinds; die Plagen der Seefahrer hörten auf, und die Wuth der Stürme verbrauste. Die, welche von Dännemark nach dem Slavenlande hinüber wollten, hatten jetzt einen sicheren Weg, den nunmehr, da alle Hindernisse beseitigt und die Seeräuber aus dem Wege geräumt waren, Weiber und Kinder zurücklegten. Denn das ganze Gebiet der Slaven, welches an der Egdora, wo die Gränze des Dänenreiches ist, beginnt, und sich zwischen dem baltischen Meere und der Elbe hin durch weite Länderstrecken bis nach Zwerin ausdehnt, dies Gebiet, welches einst durch räuberische Anfälle unsicher und öde gemacht war, ist jetzt durch Gottes Gnade gleichsam eine große Ansiedlung

Digitized by Google

der Sachsen geworden, in der Städte und Dörfer erbaut werden, und die Zahl der Kirchen und Diener Christi zunimmt. Auch Pribizlaw gab seine lange, hartnäckige Widersetzlichkeit auf, da er einsah, daß es ihm nichts nützte, wider den Stachel zu löcken,[1] und blieb fortan ruhig und mit dem ihm beschiedenen Antheile zufrieden; er erbaute die Städte Mikilenburg, Ilowe und Rostock, und bevölkerte sie und ihr Gebiet mit slavischen Bewohnern. Und weil die slavischen Räuber die Deutschen, welche Zwerin und das dazu gehörige Gebiet bewohnten, beunruhigten, so befahl er den Seinigen, alle Slaven, die sie auf Nebenwegen und in abgelegenen, einsamen Gegenden anträfen, sofort zu ergreifen und aufzuknüpfen. So wurden die Slaven von ihrem Stehlen und Rauben völlig zurückgebracht.

1) S. Apostelg. 9, 5.; 26, 14.

Druck von Gebr. Unger in Berlin.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DD
145
.H47

1363906
Helmoldus, presbyter
~~bosoviensis~~
Helmolds chronik der
slaven

1- 6978

Digitized by Google

DD145.H47 c.1
Helmolds Chronik der Slaven
091 119 321
UNIVERSITY OF CHICAGO

Digitized by Google